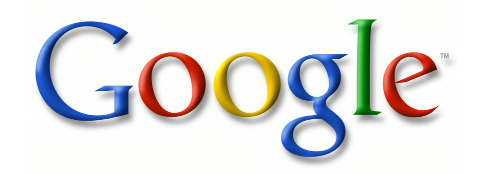
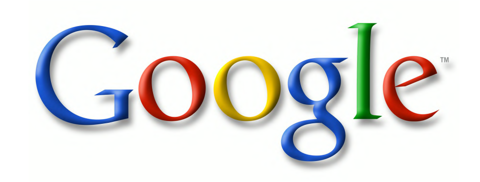
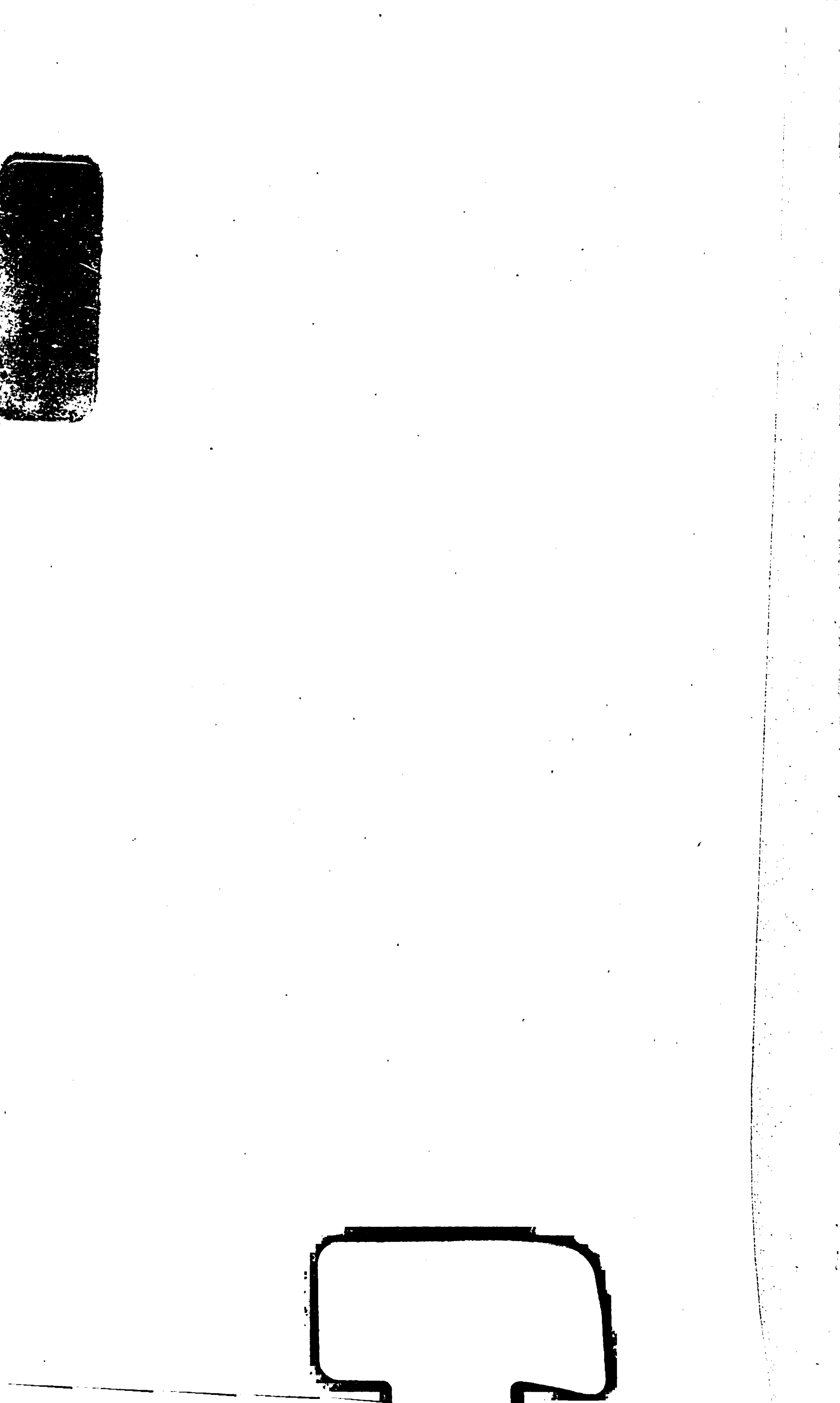





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578146 2



HISTOIRE NATIONALE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

ÉMILE CHASLES

ORIGINES

LE GÉNIE GAULOIS, OU LA RACE
LES GALLO-ROMAINS, ET LA CIVILISATION
LES GALLO-FRANCS, ET L'ÉPOPÉE
LES GALLO-BRETONS, ET L'ESPRIT ROMANESQUE

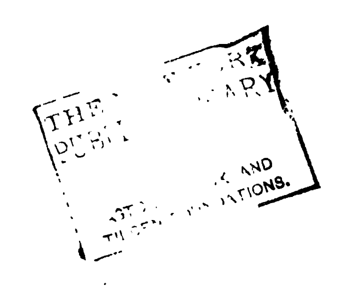
PARIS
LIBRAIRIE DUCROCQ
55, RUE DE SEINE, 55

HISTOIRE NATIONALE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


THE
AND



L'HERCULE GAULOIS

d'après un dessin de Raphaël

HISTOIRE NATIONALE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

ÉMILE CHASLES

ORIGINES

LE GÉNIE GAULOIS, OU LA RACE
LES GALLO-ROMAINS, ET LA CIVILISATION
LES GALLO-FRANCS, ET L'ÉPOPÉE
LES GALLO-BRETONS, ET L'ESPRIT ROMANESQUE

PARIS
LIBRAIRIE DUCROCQ
55, RUE DE SEINE, 55

1870

Ce livre a été composé sur un plan nouveau. C'est un récit plutôt qu'une étude critique; c'est le premier dessin d'une histoire générale de notre littérature, comparée à l'histoire générale de notre nation.

Quelques mots d'explication pour justifier une pareille entreprise. Je l'ai tentée, parce qu'il y a, selon moi, dans l'ensemble des œuvres et des actes d'un peuple, une suite, une corrélation et une nécessité qui les expliquent.

Vingt années d'enseignement ou de travaux littéraires m'ont mis sous les yeux constamment deux faits incontestables : d'une part, tout écrivain est libre, et ceux-là peut-être sont les plus forts, qui suivent franchement leur instinct personnel de penseurs ou d'artistes ; mais, d'une autre part, comme on n'a

de prise sur l'humanité qu'en lui parlant d'elle-même, tout écrivain puissant se trouve bientôt, qu'il le veuille ou non, dans un intime rapport avec son époque. Ce n'est pas par hasard que les Montaigne, les Shakspeare, les Corneille ont touché vivement tous les esprits. La plus rapide étude de leur vie nous montre chez eux tout à la fois une vigoureuse indépendance de la pensée et une solidarité étroite avec l'humanité, dont ils admirent la grandeur et dont ils combattent la faiblesse.

Celui qui doute de cette vérité, celui qui ne reconnaît pas que la littérature participe, d'une manière active et directe, à la vie des peuples, ne comprendra jamais ni les accents patriotiques du *Romancero* espagnol, ni la vigoureuse satire italienne de *Dante*, ni l'héroïsme de la *Chanson de Roland*, ni le bon sens politique de la *Satire Ménippée*, ni la poésie érudite des Allemands, ni même les inspirations moins élevées de la poésie personnelle, ou les aventureuses hardiesses du roman et de la comédie.

La littérature, traduisant l'état de l'âme humaine en divers temps et en divers pays, suit une impulsion générale et se montre tour à tour entraînable à nos écarts ou docile à nos élans généreux. Partout où elle se développe puissamment, elle donne une expression publique à l'âme humaine; partout au contraire où elle manque, la nation devient muette et disparaît, comme Carthage.

Qu'on veuille donc bien nous pardonner l'ambition apparente de notre plan et du titre de ce livre : elle résulte chez nous de cette conviction profonde que les œuvres importantes ne sont jamais isolées, qu'elles tiennent toujours de près au génie d'un temps et d'une race, et qu'enfin le développement de la littérature correspond au développement de l'histoire. J'ajoute que la France est plus intéressée que personne à cette vérité.

La France doit une partie de sa grandeur à l'activité brillante de ses écrivains. En plein moyen âge, notre littérature exerce sur l'Europe entière une influence irrésistible de sympathie et d'esprit que l'on ne saurait comparer qu'à l'action rapide de l'électricité. Elle est donc à la fois beaucoup plus ancienne qu'elle ne le paraît et beaucoup plus étendue. Tandis que nous croyons remonter fort loin en lisant le poëte du douzième siècle, Chrestien de Troyes, il nous dit lui-même d'un ton ironique que la France de son temps est vieille, qu'elle a dégénéré, et que les héros d'autrefois, « ceux qui furent, » méritent seuls d'être chantés par lui :

Mais por parler de cels qui furent,
Laissons çaus qui en vie durent !

Tandis que nous croyons avoir beaucoup fait de signaler quelques rapports entre la France et les littératures étrangères, les érudits découvrent en Italie,

en Allemagne, en Islande, des manuscrits français dont nous ne possédions ni l'original ni la copie, et l'on s'aperçoit que nos poëtes avaient déjà fait le tour du monde. Ils allaient chanter Roland en Angleterre devant les troupes de Guillaume; ou bien ils portaient en Lombardie l'inspiration des *Francigenæ*. Qui sait si la guitare populaire de l'Espagne, quand elle accompagne une *jota*, n'est pas la *cruid* ou *chrotta* des Celtes?

Ainsi, pour juger la France, il faut mesurer l'antiquité et le rayonnement de son génie national; pour avancer dans la connaissance de notre histoire et de notre littérature, il faut reculer dans le temps et s'étendre dans l'espace. Nous l'avons fait hardiment, et nous croyons en cela continuer l'œuvre même de notre siècle, qui est précisément d'étudier dans toutes les directions l'histoire comparée du génie des peuples. Personne n'ignore combien l'horizon s'est agrandi par les vues larges de M. Guizot, qui organisa avec génie le travail historique, par l'éloquence de M. Villemain portée dans la haute critique, par les enseignements de M. Saint-Marc Girardin, dans lesquels le bon sens a tant d'esprit, et par l'initiative originale et pénétrante de M. Philarète Chasles. En même temps les lois ineffaçables du beau étaient développées sévèrement par un Athénien ironique, M. Désiré Nisard. Toutes les grandes études de notre temps nous ont préparé à l'intelligence générale de

l'histoire et des lettres. L'érudition est devenue cosmopolite avec Victor Le Clerc, voyageuse avec Ampère, piquante avec Sainte-Beuve. Les recherches de la philologie, les thèses de l'Université, les cours publics, les cahiers de l'École des Chartes ont tour à tour précisé et élargi tout ce qui est du domaine des lettres.

Les maîtres de la jeunesse, les Gérusez, les Demogeot, ont fait passer dans leurs ouvrages l'esprit nouveau de cet enseignement d'élite. Il est donc permis de dire ici que nous avons des devanciers et que notre entreprise, qui serait téméraire en d'autres circonstances, se rattache étroitement à l'ensemble du travail contemporain.

Qu'apportons-nous à notre tour? Le lecteur en jugera après avoir lu ce livre. Ce n'est pas à nous de prévenir sa pensée.

Nous avons essayé de peindre chaque époque et chaque groupe d'esprits avec leur physionomie véritable.

Nous n'avons pas hésité, en voyant les Gaulois, dès les premiers siècles, discuter devant les Grecs les conditions de l'éloquence, ou devant les Romains celles de la liberté politique, à reculer le point de départ de notre histoire.

Beaucoup d'idées qui passent pour être modernes sont des instincts séculaires de notre race. Les révolutions de l'esprit paraissent toujours soudaines,

parce que nous ignorons le long apprentissage qui les prépare. Envisageons l'ensemble de nos œuvres pour apprécier la valeur relative de chacune en particulier, et rappelons-nous cette parole de Montesquieu : « Un chêne antique s'élève; l'œil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige; mais il n'aperçoit point les racines; il faut percer la terre pour les trouver. »

A M. DE WATTEVILLE

Il y avait en Gaule, au quatrième siècle, un soldat de l'empereur Constance qui se fit moine; il s'enferma à Ligugé, près de Poitiers, et se mit à vivre pour les pauvres, leur donnant en hiver son manteau. Saint Martin, sa vie, son exemple furent célèbres dans tout l'Occident; Sulpice Sévère nous raconte que l'on apprit de lui à résister, par la force morale, aux effets de la décadence romaine et aux effets de l'invasion barbare.

Douze siècles plus tard, il y avait, dans le même lieu, à Ligugé, un autre moine, Rabelais. Il s'indigna de voir combien avait changé l'esprit des cloîtres et des écoles : il osa, en riant, réclamer du christianisme une réforme, de ses contemporains la douceur et la tolérance, de l'Université un enseignement libéral.

Dans ce livre, comment jugerons-nous saint Martin et Rabelais? Chacun a fait son œuvre selon son génie et son temps. Faut-il comparer les deux moines, le saint vénérable et le cynique érudit? Faut-il effacer le nom de l'un

ou de l'autre? Il faut, je pense, raconter ce qui s'est passé et ne point faire d'une question d'histoire une question de foi. Pourtant ce parti pris de justice est encore aujourd'hui suspect à beaucoup de personnes. Si nous n'avons plus de guerres de religion, nous avons des guerres d'opinion. Il y a deux écoles de critique fort exclusives et qui ne se rendent pas compte, l'une du rôle immense du christianisme dans la fondation de la société moderne, l'autre du travail puissant de la pensée humaine et de la science. L'usage s'est établi d'écrire pour ou contre le christianisme et de présenter l'histoire sous un jour unique, quand même elle nous offre un double aspect.

Ces préjugés m'ont toujours paru aussi blessants pour la liberté de l'âme que pour la vérité de l'histoire ; c'est aussi votre avis en tout temps, et c'est pourquoi je vous dédie ce livre.

ÉMILE CHASLES.

HISTOIRE NATIONALE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

LE GÉNIE GAULOIS

I

Les armes et l'esprit. — Le dieu de l'éloquence. — Lucien devant l'Hercule Ogmius.

La France est gauloise, malgré son nom germanique et son organisation romaine. Le caractère originel de la terre que nous habitons et du peuple que nous sommes s'est manifesté de bonne heure, et il est resté le même en dépit de nos révolutions ou de nos progrès. La nation proprement dite se forma par un mélange successif d'influences extérieures ; mais sous la nation la race demeura, avec son génie propre, qui a subi toutes les influences sans jamais disparaître.

Ce génie est fait d'activité guerrière et d'activité d'esprit. « Les Gaulois, dit Caton, ont deux passions vives, qui sont de combattre avec courage et de parler avec intelligence. » Double force qui met les Gaulois en relation immédiate avec le monde. Quinze ou seize cents ans avant l'ère chrétienne, on voit commencer la grande invasion qui s'étendra en Espagne, en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. Et le même peuple porte avec lui des idées ou des croyances qui marquent l'originalité de son esprit. Ses chants troublent le soldat romain ; ses répliques étonnent Alexandre ; on l'interroge avec curiosité, il échange avec tous des mots profonds, d'une portée singulière, et que l'on n'oubliera plus. L'antiquité les rapporte. Un Romain, par exemple, Quintus Ambustus, leur ayant demandé quel droit ils s'arrogeaient sur les terres d'autrui, le Brenn répondit par un sourire. Rome pouvait-elle parler de droit? « Vous attaquez les nations, ajouta-t-il ; ceux qui ne partagent pas avec vous, vous les faites esclaves, et vous pillez leurs biens, et vous renversez leurs villes. C'est le droit du plus fort que vous faites valoir. Eh bien, c'est aussi le nôtre ; nous le portons avec nos armes. » Sur les bords du Danube, Alexandre les rencontre et, recevant leurs ambassadeurs, il croit les éblouir par sa magnificence ou les effrayer par son pouvoir. « Quelle est, leur dit-il, la chose que vous craignez le plus au monde? — Nous ne craignons rien, disent-ils, que la chute du ciel. Quant aux hommes, nous les estimons, lorsqu'ils sont comme toi. — Ce peuple est fier, » dit Alexandre à ses amis.

Ainsi les Gaulois apparaissent au milieu même de l'antiquité, avec une physionomie à part où l'intelligence brille déjà en traits aussi vifs que le courage. On fut d'autant plus frappé du caractère de leur esprit, qu'il persista et grandit toujours, au lieu que la puissance de leurs armes, terrible d'abord, ne fut point durable. En effet, leurs guerriers, enveloppés par les Grecs, refoulés par les Romains, partageant le sol avec les Ibères, succombèrent à la longue ou se fondirent avec les autres peuples. Un jour vint où, incorporés parmi ceux qu'ils avaient vaincus, ils ne furent plus regardés comme des conquérants, mais comme des émigrants ou des envahisseurs. On s'aperçut que l'instinct de la domination avait moins d'empire sur leurs âmes que l'amour de la gloire et le sentiment de la valeur personnelle.

En revanche, leurs paroles fières, qui restaient dans le souvenir des hommes, tandis que leurs conquêtes s'évanouissaient, furent recueillies par les écrivains observateurs. Les Posidonius, les Strabon, les Lucain, devinèrent que l'orgueil des Gaulois était entretenu par des pensées qu'on n'aurait pas attendues de leur barbarie. Ils surent qu'il y avait en Gaule des poëtes et des savants qui mettaient dans l'esprit du peuple une foi invincible à l'immortalité de l'âme. Des dogmes mystérieux, énigme et sujet d'étude pour les anciens, se laissaient entrevoir dans un lointain redoutable, en deçà de toutes les migrations, au cœur de la Gaule : un enseignement secret, venu des forêts natales, animait dans leurs entre-

prises tous les enfants du pays; c'était comme la source cachée qui expliquait le torrent.

Personne, parmi les écrivains de l'antiquité, ne fut initié à cette doctrine, qui était confiée à la mémoire de disciples choisis et n'était jamais écrite; personne n'a donc pu en parler avec précision; mais son effet le plus grand et le plus visible n'échappa certainement pas à la sagacité des historiens; la première croyance des Gaulois était de celles qui font les grands peuples : ils croyaient à l'ascendant de l'esprit sur le monde.

Les Gaulois disaient que la véritable force, c'est l'éloquence; et ils confondaient sous un même symbole l'éloquence et la force. Ce symbole, l'*Hercule Ogmius*, frappa d'étonnement un excellent juge, le plus pénétrant des écrivains Grecs, Lucien, qui le contempla dans un voyage en Gaule.

Tout d'abord, il ne concevait pas qu'un peuple encore barbare eût une opinion sur les choses de la pensée.

Mais il fut obligé de reconnaître la vérité : les Gaulois sentaient, jusqu'à l'adorer, le pouvoir et le charme des lettres; pleins d'admiration pour ce magique pouvoir, ils l'avaient figuré sous une forme religieuse; l'art de persuader était à leurs yeux un art mâle et sévère, ils en faisaient un dieu dont l'empire est irrésistible, et telle était la grandeur de la conception Gauloise qu'elle méritait de faire réfléchir un Grec.

Lucien lui-même puisa dans ce souvenir une leçon sérieuse. Il l'a raconté, avec cet abandon spirituel qui donne à son style railleur tant d'agrément. Un

jour se sentant vieillir, il était las de sa profession de rhéteur et il hésitait à reparaître devant un public qui aime surtout la jeunesse et la bonne mine, quand il se rappela un tableau symbolique qu'il avait vu en Gaule, et la vigueur de l'esprit lui revint.

Les Gaulois, dit-il, ont donné à Hercule le nom d'Ogmius et une figure très-singulière. C'est un vieillard, d'un âge très-avancé, fort chauve ; le peu de cheveux qui lui reste est blanc ; sa peau est noire et brûlée, comme celle d'un vieux matelot. Vous diriez Japet ou Charon sortant du fond de l'enfer ; c'est tout ce qu'on voudra, excepté un Hercule. Cependant, tel qu'il est, il n'en porte pas moins l'attirail d'Hercule : couvert de la peau de lion, tenant une massue dans la main droite, l'arc tendu dans la main gauche, le carquois sur l'épaule, il est Hercule par les attributs.

Je croyais voir dans cette représentation d'Hercule par les Gaulois une ironie contre les divinités grecques. Ils se vengent, me disais-je, de celui qui a envahi leur pays, qui y ramassa du butin et qui, en poursuivant les troupeaux de Géryon, traversa tant de races occidentales.

Autre singularité que je n'ai pas dite encore et qui est la plus grande : derrière ce vieil Hercule vient une multitude d'hommes qu'il entraîne et qui sont attachés par les oreilles. Les liens qui les retiennent sont des chaînes fines, garnies d'or et d'ambre, et d'un travail qui rappelle les plus beaux colliers. Eh bien, malgré la fragilité de pareilles chaînes, ces hommes ne songent pas à la fuite qui serait facile ; ils ne font aucune résistance ; leurs pieds ne se refusent pas à la marche ; ils ne se rejettent pas en arrière ; au contraire, ils ont plaisir à suivre, ils sont heureux. Admirant leur guide, ils se pressent tous autour de lui et, dans leur empressement à le devancer, ils laissent leur chaîne détendue : ils ont l'air de gens qui seraient bien fâchés si elle se brisait.

Le détail le plus bizarre, à mon sens, et que je veux dire tout de suite, est celui-ci : le peintre ne pouvait attacher nulle

part les bouts de ces liens, la main droite du dieu étant occupée par la massue et la gauche tenant l'arc ; il lui a percé la langue. C'est ainsi que ces hommes sont retenus ; et le dieu se tournant vers eux sourit à ceux qu'il entraîne.

Pendant longtemps, je regardai cette image avec un mélange de surprise, de doute et d'indignation. Alors, un Gaulois qui se trouvait là m'adressa la parole ; il n'était pas étranger à notre littérature, comme je le vis, et il parlait bien la langue grecque : c'était un philosophe, je crois, dans le genre du pays.

— Je vous expliquerai, ô étranger, le secret de cette peinture, car elle paraît vous mettre dans un grand embarras d'esprit. L'éloquence, pour nous autres Gaulois, n'est pas comme chez vous, les Grecs, l'attribut de Mercure : pour nous Hercule la représente, parce qu'il est beaucoup plus fort que Mercure. Qu'on le peigne vieux, cela n'est pas étonnant : l'éloquence seule peut déployer dans la vieillesse sa perfection. Vos poëtes n'ont-ils pas dit : « L'esprit du jeune homme est flottant, » et encore : « Le vieillard parle mieux que le jeune homme » Chez vous aussi, le miel découle de la langue de Nestor...

Maintenant, que ces hommes soient attachés par les oreilles à la langue du vieil Hercule, c'est-à-dire de l'éloquence, vous n'en serez pas surpris, vous qui connaissez la parenté de l'oreille et de la langue. Il n'y a point d'ironie dans la manière dont la langue est percée...

Nous pensons que c'est par la parole que le dieu a accompli tous ses travaux, grâce à la sagesse qu'il possédait, et que c'est par la persuasion qu'il a tout forcé. Les paroles ne sont-elles pas des traits qui ont la pointe aiguë, qui vont à leur but, qui arrivent rapidement et qui pénètrent les âmes? Vous-même vous dites que les paroles ont des ailes.

Ainsi s'exprima le Gaulois. Et moi, un jour que je m'interrogeais moi-même, me demandant si, à mon âge, après avoir abandonné l'exercice public de la parole, je devais m'exposer de nouveau au jugement de la foule, le souvenir me revint à l'esprit de cette image gauloise. Jusqu'alors j'avais redouté d'avoir l'air d un enfant, si j'allais encore sur les brisées de la jeunesse, quand la saison en était passée. Mais je me suis rappelé ce vieil Her-

cule; je sens revenir en moi toute mon activité et je ne rougis pas de mon entreprise : aussi bien, j'ai quelque ressemblance avec cette peinture gauloise.

Eh bien, adieu à tous les biens du corps, à la vigueur, à la légèreté, à la beauté, et à ton Dieu, ô Anacréon !... C'est par la parole que je veux rajeunir et fleurir et donner mon dernier fruit. Non, cela n'est pas hors de saison ; je veux entraîner par les oreilles le plus d'hommes que je pourrai et lancer beaucoup de flèches : mon carquois n'est pas vide !...

Un rhéteur grec sur le déclin rappelé par les Gaulois à l'idée essentielle de l'éloquence, n'est-ce pas là un trait curieux de notre histoire primitive? Raphaël le comprit, et, lui qui avait peint l'*École d'Athènes*, il dessina l'*Hercule gaulois*. Ainsi la pensée de nos ancêtres, qui se mêla jadis aux méditations attiques de Lucien, eut sa place dans les ébauches pittoresques de la Renaissance Italienne. C'est pourquoi l'image de l'Hercule Ogmius doit servir de frontispice à l'histoire de notre littérature nationale. Elle marque notre place primitive et le trait ineffaçable de notre caractère. En effet, pressez un peu le sens du symbole : vous verrez que la pensée Gauloise, rude et naïve, n'est pas celle d'un peuple artiste, mais celle d'un peuple qui admire l'influence de l'art. L'Hercule Ogmius dans sa grâce sauvage est le dieu d'une race qui aime la logique, la discussion et le bon sens à l'égal du génie ; pour elle l'éclat solide des idées a plus de valeur encore que l'élégance des formes ; la maturité énergique et l'expérience ont à ses yeux plus de séduction que la jeunesse même et l'agrément de la parole. Un jour Fénelon, un des plus délicats entre tous nos écrivains, écrira sans hésiter :

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole : c'est un art très-sérieux, qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux... L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.

Les maîtres de Port-Royal composeront un livre pour établir « qu'il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux, » et ils ajouteront avec austérité : « Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés. » Nos Gaulois n'allaient pas jusque-là ; ils aimaient les beaux contes et les discours sonores ; mais avant tout, dans l'exercice de l'esprit, ils voulaient des choses, de la substance. Ils affectaient de préférer aux artifices de l'expression la richesse du fond et la spontanéité du langage. Je trouve un reflet de cette idée dans le beau livre écrit par Tacite sur *la Corruption de l'éloquence*. Là on rencontre un portrait rapide et vif de Marcus Aper, orateur illustre, d'origine Gauloise, qui, après de nombreux voyages, vint s'asseoir au milieu du Sénat romain. « Il devait sa réputation d'éloquence moins à la tradition littéraire qu'à la vigueur naturelle de son intelligence ; il n'avait que des connaissances générales, non pas qu'il ignorât les lettres, mais il les dédaignait. On eût dit qu'à ses yeux son travail et son génie seraient d'autant plus glorieux qu'ils répudieraient davantage tout secours étranger. » En

d'autres termes, il faisait vanité d'être éloquent par lui-même et non d'après les maîtres.

C'était aussi la pensée de Volienus Montanus, orateur Gaulois puissant à Rome. On lui reprochait un jour la négligence de ses discours trop peu préparés, « Soit, dit-il, mais vous à Rome, vous cherchez à plaire et vous recueillez d'avance des mots élégants : vous oubliez la force de la raison. » Julius Florus n'avait pas moins de dédain pour la recherche du style. Il raillait son neveu Secundus, le seul peut-être des Gaulois qui ait prétendu rivaliser de grâce avec les rhéteurs. Ce jeune homme était désespéré de travailler en vain depuis trois jours à un discours qu'il ne parvenait pas à polir. « Quoi donc ! s'écria Florus, voulez-vous faire mieux que vous ne pouvez faire? » Les Gaulois gardèrent si longtemps leur parti pris de rudesse que, plus tard, Macrobe le signalait comme un genre spécial, disant qu'il y a quatre espèces de style : « le style riche de Ciceron, le style concis de Salluste, le style fleuri de Pline le Jeune, le style nu et sans figure de Fronton. » Fronton était Gaulois.

Sans nous arrêter davantage au détail des faits, nous pouvons, dès maintenant, affirmer le caractère général, très-indépendant et très-ancien, du génie gaulois : il était fait pour les choses de l'esprit; il était viril et vrai ; il aimait un art dont il concevait mieux encore la puissance que la beauté. Quand nos pères traversaient en barbares les civilisations antiques, l'esprit brutal de la conquête n'était pas leur mobile le plus énergique ; ils croyaient à la force de l'intel-

ligence et à son immortalité. C'est par là qu'ils eurent une physionomie spéciale longtemps avant la conquête de la Gaule par César, plus longtemps encore avant l'invasion des Francs; c'est là enfin ce qui résistera à l'action du temps et aux révolutions des idées.

II

Caractère et croyances des Gaulois. — Leurs assemblées, leurs prêtres et leurs poëtes. — Point de constitution politique. — Grande organisation morale.

Qu'était-ce réellement que l'Hercule Ogmius? D'où vient son nom? A quel dogme le rattacher? Et d'ailleurs quelle fut l'influence du culte superstitieux que lui vouèrent les Gaulois? Quels orateurs ou quels poëtes naquirent de l'adoration de l'éloquence? Voilà des questions qui viennent naturellement à l'esprit et auxquelles la science ne peut pas répondre.

Pénétrer dans la vie intérieure des Gaulois et surprendre les secrets mêmes de leurs traditions, on l'a voulu plus d'une fois. S'il est un sujet brillant et vague qui semble tenter l'imagination pour l'égarer, c'est l'existence primitive des Gaulois dans un lointain immense qui nous attire et nous résiste. N'oublions pas la date de leur apparition. Plus de trente siècles nous séparent du temps où ils commencèrent à agiter l'Europe. Quinze cents ans s'écoulent avant que Jules César mette le pied en Gaule. Dans cette période que de changements! Non-seulement la race est mobile et toujours troublée, mais encore elle

se renouvelle par l'arrivée successive des Galls, des Kimrys, des Belges, peuples d'une même famille, mais enfants de tribus différentes. Qui la fixera pour déterminer ses lois, ses rites, son organisation politique et religieuse? Qui oserait présenter d'elle un type unique, composé tout d'une pièce? Plus l'image serait nette, moins le portrait serait exact.

Un seul mythe nous a été expliqué avec détail, celui de l'Hercule Ogmius : et ce fait même est considérable, que le seul point de la mythologie gauloise qui paraisse hors de doute soit le culte de l'éloquence. Cependant le nom même de cette divinité est peut-être doublement phénicien, l'*Hercule*, ce « vieux matelot » paraît venu de Tyr, et l'*Ogham*, c'est-à-dire l'alphabet, la découverte des lettres, le bienfait de l'écriture, la science enfin, a valu au dieu son nom d'Ogmius. Ainsi l'idée est profondément gauloise, le symbole est emprunté du dehors : il faut ajouter que l'écriture étant proscrite par le druidisme, on n'a pu l'introduire en Gaule que par une révolution.

Si périlleux qu'il soit de rien affirmer sur un pareil sujet, on peut dire quelque chose de ces révolutions qu'on devine, de l'histoire des Gaulois et de leurs dogmes, mais en s'autorisant du seul témoignage incontestable, celui des anciens.

L'antiquité, voilà le témoin qu'il faut écouter au milieu de nos doutes. Elle a parlé des Gaulois tour à tour avec surprise, avec dédain, avec haine. Tite Live ne leur pardonne pas la prise de Rome; Lucain raille et envie leur enthousiasme et leurs dogmes étranges; César ne les considéra qu'au point de vue politi-

que; Strabon étudia plutôt leur place et leur rôle dans l'ethnographie barbare; Lucien, Plutarque, Polybe, Diodore de Sicile, Tacite, en jugeant à leur tour ce peuple singulier qui offrait tant de problèmes à l'observation, mêlent leurs conjectures personnelles aux bruits divers qu'ils ont recueilli. D'après leurs écrits il est possible de ressaisir à son origine le développement du génie gaulois.

Tout d'abord nos pères sont des barbares plus ou moins nomades et leurs usages comme leurs habitations n'ont rien de poli ou de civilisé. Mais ils se montrent, à toutes les époques, au temps même où ils se querellent en sauvages, avides de savoir, attentifs à qui leur parle, sociables par l'intelligence. Ces hommes irascibles, qui ont toujours le défi à la bouche, cèdent comme des enfants à une parole. C'est déjà le peuple dont Posidonius dira un jour : « Ils se rendent à la persuasion et montrent qu'ils sont faits pour la culture et l'instruction littéraire. »

Ils trahissent des instincts curieux et des besoins d'imagination qui étonnent les voyageurs. Qu'un étranger s'aventure parmi ces hommes blancs et blonds, aux yeux bleus, qui se partagent les vallées, les plaines et les forêts de la Gaule, il sera effrayé d'abord à l'aspect des villages semés çà et là et dont les palissades extérieures sont ornées de crânes; et s'il entre dans la hutte de quelque Gaulois, on lui montrera encore des crânes polis, qu'on a couverts d'huile de cèdre et qu'on garde rangés dans un coffre. Mais qu'il accepte l'hospitalité, qu'il boive et qu'il mange, on lui dira que ces dépouilles ne sont pas hi-

deuses et qu'elles rappellent de vivants souvenirs. On ne donnerait pas pour son pesant d'or cette tête qui est celle du chef ennemi ou celle de l'aïeul, mais qui a son histoire. On la raconte à l'étranger, avec une animation qui, plus tard, chez le poëte futur, sera de l'inspiration. Et ce n'est pas tout; quand l'hôte a écouté, si les devoirs de l'hospitalité ont été remplis à son égard, on lui dit de prendre la parole à son tour et de raconter ce qu'il a vu.

A défaut d'un hôte volontaire (ils sont rares en un pareil temps), on saisit le premier venu, le marchand qui passe, et on l'oblige à parler. Apprendre quelque chose de nouveau est le plaisir de ces barbares qui sont rudes et impérieux, qui se battent après boire, qui font d'horribles sacrifices humains et qui, à travers les épisodes sanglants de la vie sauvage, réservent une heure pour ce qu'on pourrait nommer les appétits littéraires.

Une assemblée gauloise est solennelle. Si la guerre chez les Celtes est un *tumulte*, la délibération est un plaisir relativement calme et sérieux. Le silence est imposé à l'auditoire; quelqu'un l'a-t-il rompu, un homme s'avance, une espèce de licteur institué spécialement pour contenir les interruptions. Il somme celui qui fait du bruit de demeurer en repos; si les sommations réitérées sont sans effet, il tire son épée, il coupe à l'indocile un pan de son vêtement, et tout rentre dans l'ordre. Dans ce cas, ainsi que dans beaucoup d'autres, l'épée est au service de l'intelligence.

Il n'est pas rare que les femmes jouent un rôle au milieu de ces assemblées où elles ont une place. Sans

doute elles ne prennent guère de part aux discussions, mais ce sont elles qui, au moment des guerres civiles se jetteront dans les rangs des Gaulois pour les réconcilier.

On écoute tout le monde; l'esprit a ses droits dans tous les actes de la vie privée ou de la vie publique. Il se mêle aux déclarations de guerre et à la guerre. C'est en récitant un apologue que les Ségobriges réclament à Marseille le territoire qu'elle usurpe; ils lui débitent la fable de *la Lice et sa compagne*. C'est en chantant que le chef gaulois appelle à un combat singulier le général romain : tel était celui qui, sur le pont de l'Anio, provoqua Manlius Torquatus; il arriva dansant, dit l'historien latin, et « tout chantant, selon l'éducation nationale, » — *disciplina sua cantabundus*.

Qui leur apprenait ces paroles sonores? Les bardes et les druides. J'ai évité jusqu'ici d'examiner leur influence pour mieux étudier le peuple même et la race. Mais il faut y venir, car l'antiquité est unanime à rapporter l'ascendant extraordinaire exercé par les bardes et les druides sur les Gaulois incultes : les premiers, étaient les poëtes, les chanteurs, — ὑμνηταὶ καὶ ποιηταὶ, — qui parlaient de la gloire et de la sanction morale; les seconds étaient les prêtres et les philosophes, qui faisaient entrevoir, en deçà et au delà de la vie présente, une existence supérieure. Les uns et les autres, unis dans une même pensée, agissaient si profondément sur l'esprit de la multitude, qu'un poëte ancien contemplait avec une sorte d'envie un peuple ainsi conduit par les idées.

Lucain, c'est de lui que je veux parler, avait assez vécu au milieu du scepticisme et de la décadence de Rome; il connaissait assez bien le despotisme de Néron, pour apprécier la grandeur d'un pays où l'influence de l'esprit est libre, jeune et puissante. Quand il contemplait cette terre étrange qui enfantait, dans la barbarie même, des savants et des poëtes, comme des guerriers, il était visiblement embarrassé. Il raillait un peu la croyance des Gaulois : « Ce peuple croit à l'immortalité de l'âme et il vit heureux de son illusion, » disait-il. Il admirait les druides et les bardes : « O druides, à vous seuls il appartient de connaître les dieux et les secrets du ciel ou à vous seuls de vous égarer là-dessus! O bardes, vous donnez un long avenir à la mémoire des âmes fortes que la guerre enleva et vous pouvez en toute sécurité verser des flots de poésie! »

C'était un fait extraordinaire aux yeux d'un romain que de voir les poëtes jouer un rôle social dont la portée sérieuse faisait une véritable puissance. Que les premiers maîtres de la Gaule fussent ses maîtres intellectuels, on n'en pouvait pas douter. Or, rien n'était plus contraire que cette idée à l'esprit des Romains, peuple conquérant et législateur, pour lequel la domination politique fut toujours un art national. *Hæ tibi erunt artes*. C'est Virgile lui-même, c'est le poëte, qui le déclarait au nom de Rome, et qui ajoutait : « A d'autres peuples, nous le voulons bien, le secret d'amollir et d'animer l'airain, ou de tirer du marbre une vivante figure; à d'autres les triomphes de l'éloquence ou l'observation du ciel et la descrip-

tion de la marche des astres ! Toi, Romain, gouverne le monde.

« Tu regere imperio populos, Romane, memento. »

Il était dans la destinée de Rome, qui avait rencontré déjà la puissance de l'esprit chez les Grecs, de la rencontrer encore chez les Gaulois. En Grèce, l'amour du beau et le génie de l'art s'élevaient à la hauteur d'une autorité sociale. En Gaule, une doctrine morale était l'âme même de la nation : en effet, elle lui tenait lieu d'organisation politique. Là, point de discipline : des factions, des querelles, des ligues, et pourtant une force de résistance unanime, qui tenait évidemment à une loi générale, toute-puissante et invisible. Ce monde remuant et sauvage, quelque chose le gouverne plus énergiquement que des intérêts : c'est une croyance, un enseignement.

Le pays, déchiré par des jalousies et des luttes intestines, ne trouve aucune garantie d'ordre dans les institutions civiles. Au contraire, le druidisme, qui est fortement constitué à travers toute la Gaule, lui donne l'unité morale; ce sera le fondement indestructible de la nationalité. Prêtres et savants, astronomes et médecins, les druides ont fait de leur école le centre spirituel de la contrée, la métropole sacrée de toutes les tribus nomades, la source inépuisable des sentiments qui jettent dans le cœur d'un peuple l'espérance, l'ambition et la force. Ils gardent jusqu'à vingt ans leurs disciples, ils dirigent les bardes, ils inspirent les guerriers, ils donnent aux femmes, aux

enfants et à la masse entière du peuple une fierté invincible qui est la conscience de leur être.

La théogonie des druides est pour nous un mystère que je ne chercherai pas ici à débrouiller. Ce qu'il importe de connaître, c'est cette partie de leur enseignement qui forma le caractère de la Gaule, c'est le principe moral qu'ils ont gravé dans les cœurs. Strabon exprime d'un mot la vérité suprême qui selon les druides devait régir les Gaulois. Leur axiome fondamental était celui-ci : « Ni les âmes ne périssent, ni le monde. »

Il y a là deux problèmes résolus avec hardiesse. L'objet des leçons druidiques est d'abord la vie de la nature, incessante; ensuite, la vie de l'homme qu'ils veulent prolonger.

J'imagine que leurs opinions sur la nature viennent de l'Orient, comme eux-mêmes, tandis que leurs opinions sur l'homme se développent dans l'Occident où ils s'établissent. En effet, la doctrine druidique renferme un double esprit; par les cérémonies et les rites qu'elle paraît garder du passé, elle se rattache à l'Asie; par les idées nouvelles qu'elle accueille et qui préparent un avenir, elle se met d'accord avec l'Europe. Avant de parler de son influence il faudrait donc connaître son origine et ses progrès.

La question d'origine est inconnue; elle intéresse, non-seulement la Gaule, mais encore toute la race indo-européenne; et l'on ne peut encore y répondre que par des hypothèses générales. Voici la mienne, que j'indique à grands traits.

En Asie, dans un pays vaste, où les phénomènes de

la nature se manifestent avec une grandeur redoutable, l'homme, jeune encore, ne peut pas voir les révolutions de la terre et du ciel sans éprouver une terreur religieuse. Le murmure du vent qui court dans la forêt, les grands bruits de l'orage, les invasions soudaines des fleuves débordés, le prodige du feu qui jaillit soudain de la branche morte et embrase tout un pays, l'horizon lointain, l'étendue même des plaines désertes ou l'immensité de la mer, tout frappe son imagination. Son regard est ébloui par le spectacle des choses; il s'humilie devant le dieu de la mort qui ravage sans relâche l'univers comme devant le dieu de la vie, qui le renouvelle perpétuellement. Son premier sujet d'étonnement, qui fait son premier dogme, est la circulation indéfinie de l'existence. C'est aussi la croyance qu'il emporte avec lui, lorsqu'il émigre d'Orient en Occident.

Le même homme, en Europe, ne change pas tout d'abord. Arrivé dans les pays où le soleil se couche, il tourne encore ses yeux vers les pays où le soleil se lève. Les pierres druidiques sont dirigées dans le sens de l'Orient, quand elles forment une avenue; et si elles sont autrement disposées elles imitent par leurs cercles concentriques, l'idée ancienne de la circulation de la vie. Les prêtresses de l'île de Sein sont obligées de détruire et de reconstruire leur demeure dans l'espace d'une seule nuit : coutume bizarre, dit-on; non! c'est un reflet de l'ère primitive; on se rappelle les dieux destructeurs et les dieux bienfaisants. Un autre souvenir de l'Asie est encore l'usage d'allumer des feux sur les montagnes à la renais-

sance de l'année. Les druides célèbrent tous leurs mystères à des époques que la nature a fixées.

Le peuple qu'ils intruisent a donc conservé les impressions de ses pères. Tout d'abord il a une manière superstitieuse de regarder ce qui l'entoure, d'entendre les grondements du tonnerre, de nommer la montagne, de mesurer le ciel où les mondes brillent suspendus, et surtout de concevoir le soleil, qui est le dieu *Heol*, le *Belen* de l'Orient, le *Helios* des Grecs.

Mais bientôt un temps vient où le soleil cesse d'être Dieu. Peu à peu l'homme s'enhardit à juger ce qu'il redoutait. Les secrets de l'univers se révèlent à lui. Je ne connais pas de tradition plus curieuse que celle qui rapporte comment naquit la science, c'est-à-dire comment on passa de l'observation émue et enfantine à l'observation calme et sérieuse. Les Gaulois, dit-on, racontaient une histoire qui n'appartient exclusivement à aucune race, mais que la nôtre comprit à merveille, l'histoire du *Gwion*, c'est-à-dire, du *Djinn*, du *Genius*, de l'être intermédiaire, moitié Dieu, moitié homme qui nous a délivré de l'ignorance primitive.

Ce Gwion était un nain, employé par la fée Koridwen à des travaux dont lui-même il n'avait pas le secret. Un jour, plongé dans une de ces retraites inaccessibles, où s'accomplissent les mystères de la nature, il aidait la fée à faire cuire dans une chaudière d'airain, ornée de perles, les six plantes magiques : le samolus, la verveine, la primevère, la jusquiame, le trèfle et le sélage ou herbe d'or. Il tournait vivement le mélange sacré, si vivement que le liquide jaillit tout à coup sur sa

main. Le Gwion, échaudé, mais curieux, porta aussitôt son doigt à ses lèvres. C'en était fait : il avait goûté à la science; il était un voyant : le monde n'avait plus d'énigmes pour lui. En vain la fée le poursuivit; il s'enfuit avec la rapidité de la flèche. Elle alla aussi vite que lui, mais il changea de forme. Elle se transforma à mesure qu'il se transformait; elle se fit poule, quand il se faisait grain de blé, et elle l'avala : mais la poule pondit un œuf d'où sortit l'homme nouveau, l'homme qui voit clair, le génie de la science, le philosophe ancien ou le druide d'Occident. La métamorphose finale était donc l'avénement de l'homme, comme maître de la nature.

Ce conte symbolique se retrouve chez les Persans et chez les Gaëls; mais le passage de l'adoration de la nature à l'idée de la science s'accomplit surtout en Occident. La doctrine druidique, tout en gardant le dogme de l'éternité des choses, commence à vouloir que l'humanité à son tour jouisse de la vie divine. Aux idées Asiatiques sur la toute-puissance de la nature succède la conviction de l'Occident sur le pouvoir de l'activité humaine : je dis de l'activité, car l'homme ne sera rien et n'accomplira rien sans travail. Sa domination sur les choses est à ce prix. De là un nouvel ordre de symboles, de conseils, et de rites. Au lieu de pierres muettes, on élève des pierres parlantes, qui sont sculptées et portent des inscriptions. Celles qui nous restent de l'époque Gauloise semblent élevées en l'honneur du travail. Au musée de Reims, il y a un dieu barbu et cornu, qui verse à ses pieds un torrent de graines : il en

nourrit des animaux qui mangent devant lui. Regardez à Paris l'autel découvert, en 1711, sous le chœur de Notre-Dame. Érigé au temps de Tibère, par les *Nautes* parisiens, il porte sur ses quatre faces des emblèmes qui tous représentent sous divers aspects, soit la richesse, soit l'activité qui la produit. A côté de Jupiter, on reconnaît le dieu qui travaille les métaux, Vulcain; à côté du taureau symbolique, on voit le Dieu Gaulois par excellence, Hésus, qui est désigné par son nom. Il tient une hache et il fend un arbre; abattre la forêt, assouplir le fer, nourrir le troupeau, c'est l'œuvre pratique de l'homme. Mais dompter la matière n'est pas tout; il faut que l'homme enseigne l'homme et le persuade: l'Hercule Ogmius achève d'exprimer la croyance des Gaulois en eux-mêmes, en leur labeur, en leur intelligence.

On s'étonnera peut-être de rencontrer dans les mythes des Gaulois le Vulcain du polythéisme, l'Hercule phénicien, le Gwion qui fut connu par d'autres peuples, et enfin l'*Ogham*, l'écriture, interdite par les druides.

Les Gaulois adoptèrent d'autant plus aisément les dieux du polythéisme que ces figures n'étaient pour eux que des images et qu'elles servaient à représenter leurs idées; pour la même raison, ils reçurent l'alphabet comme une invention admirablement faite pour donner une forme durable et précise aux notions qui étaient dans l'esprit de tous. Ces emprunts conservèrent au lieu de la détruire la conviction nationale entretenue par les druides.

III

Influence des dogmes sur les mœurs et la littérature. — Les castes. Les femmes. — Le peuple.

En résumé, comme Strabon nous l'affirme, l'enseignement druidique se compose de deux dogmes, qui communiquent à la Gaule entière le sentiment de la vitalité de la nature et le sentiment de l'activité impérissable de l'homme.

L'effet de cette leçon est visible dans le reste de la nation. Les bardes, qui reçoivent les ordres des druides, doivent répandre et rendre impérissables, non-seulement la pensée des maîtres, mais encore les phénomènes de la nature et les actions des hommes. Ils signalent le bien et le mal ici-bas; par là ils exercent une magistrature intellectuelle. Ils chantent les traditions cosmogoniques des prêtres, les hauts faits des guerriers, les souvenirs de la race. S'avançant au milieu des assemblées, ils séparent ceux qui se querellent, ils maudissent l'ennemi à qui ils envoient la peste, ou ils entonnent l'éloge sonore de quelque grand homme disparu. Historiens ou conseillers, censeurs ou panégyristes, ils ont part au gouvernement; et ils garderont cette place au milieu des révolutions intérieures de la Gaule.

Les guerriers, placés en face des druides, leur tiennent tête. Le génie militaire de la race est aussi énergique que la tradition religieuse. Mais les hommes d'action qui ont écouté les paroles sacrées ou

les chants nationaux portent avec eux des idées, des rêves, des ambitions dignes d'un peuple qui grandira ; deux instincts surtout, le mépris de la mort, que prêchent les druides, et l'amour de la gloire, que les bardes surexcitent.

Les Gaulois ne croient pas à la mort. Le dogme essentiel des druides, l'immortalité de l'âme, est pour eux un fait simple. On dédaigne tout ce qui marque un attachement à la vie présente ; on brave le danger avec affectation ; on s'élance l'épée à la main contre la vague mugissante. De même on insulte l'ennemi par des rires méprisants ; on affecte de se découvrir le corps avant de combattre; le Gaulois sur le champ de bataille n'est pas un guerrier enveloppé de fer ; c'est un homme nu, avec un collier d'or. Si cet homme est blessé à mort, il élargit ses blessures.

On voit dès cette époque naître l'idée de l'honneur qui passe dans le sang de tout le peuple. — Le même sentiment pénètre sous une autre forme dans l'esprit des femmes. C'est ici le lieu de considérer dans son ensemble le caractère général de la nation naissante. Sous l'influence de cette complexion morale qui se développe au milieu des croyances primitives, quel était le rôle des femmes et celui du peuple? L'histoire rapporte qu'au moyen âge, un concile examina la question de savoir si les femmes ont une âme. Chez les Gaulois ce n'était pas une question : on accordait aux femmes une indépendance et une responsabilité qui attestent qu'elles avaient conscience de leur valeur.

Le fait est démenti par quelques historiens mal-

veillants, qui accusent les Celtes d'avoir renversé tous les principes de la famille et du mariage. Mais, dès les temps anciens, Strabon doutait fort de la vérité de ces peintures. En effet, le peu d'exemples qui nous ont été signalés montrent, au contraire, la femme Gauloise sous un jour plus beau qu'on ne l'imaginerait, c'est-à-dire respectée dans ses droits et jouissant de la liberté personnelle. On a vu qu'elle assiste aux assemblées, et que, en certaines circonstances, elle a réconcilié les factions qui, à la veille d'une guerre, divisaient le pays. Avant tout la femme Gauloise a donc ce grand caractère d'être associée à la vie sérieuse de la nation.

Dans la vie domestique, le symbole de sa dignité est la coupe qu'elle donne de sa propre main à celui qu'elle choisit pour époux. L'histoire de Gyptis et de la fondation de Marseille mérite d'être rapportée.

L'an 300 avant Jésus-Christ, il y avait à l'est des bouches du Rhône un peuple puissant et riche, gouverné par un chef appelé Nann. Un usage de ce peuple voulait que les jeunes filles choisissent elles-mêmes leur époux. Quand l'une d'entre elles avait arrêté son choix sur quelque guerrier, elle préparait un festin auquel étaient invités beaucoup de jeunes hommes. L'heure du repas venue, on s'asseyait autour de la table; mais une place restait vide : c'était là que devait s'asseoir la fille du maître de la maison. Elle n'apparaissait qu'à la fin, et alors elle s'avançait, une coupe à la main, vers celui que son cœur préférait. Elle lui présentait la coupe et cela voulait dire : Je te prends pour époux.

Or il advint que, la fille du roi étant en âge de se marier, son père la pria de préparer le repas des fiançailles. Longtemps elle s'y refusa. Mais enfin, elle annonça un jour que son choix était fait, et quoiqu'elle eût mis peu d'empressement à se décider,

on regarda sa parole comme un engagement formel. On dressa les tables, on remplit d'une liqueur généreuse la coupe solennelle, et quand la jeunesse fut réunie, on se mit à manger et à boire; chacun était dans l'attente de ce qui allait arriver.

Tout à coup on vit sur la mer, qui était proche, un grand vaisseau de forme étrangère. Il portait à la proue une figure de phoque artistement sculptée. Des hommes en descendirent, dont le costume et le langage étaient inconnus. A leur tête marchait un jeune chef qui avait l'air et le maintien si nobles, que tout le monde se leva pour lui faire honneur.

Le roi invita Euxène (l'étranger) à prendre place parmi les convives, et il ordonna à ses serviteurs d'offrir des mets et des boissons à toute la troupe sortie du vaisseau.

Gyptis, la fille du roi, entra en ce moment, la coupe à la main, et tous les yeux se fixèrent sur elle. Euxène, saisi de sa beauté, la contempla avec admiration.

La jeune fille à son tour le regarda et, s'avançant avec grâce, elle lui remit la coupe.

Les assistants, frappés de stupeur, gardaient un profond silence en voyant Gyptis donner la coupe à un étranger, et ils se demandaient encore si elle avait voulu réellement le choisir pour époux, quand le vieux roi se leva soudain et s'écria :

— C'est un ordre du ciel, et l'inspiration de Gyptis lui vient d'en haut. Euxène sera mon gendre; son peuple sera notre allié; le golfe où ils ont pris terre leur appartiendra. Dès aujourd'hui, je lui donne ce rivage, comme étant la dot de ma fille.

Euxène se détermina aussitôt à rester dans le pays, à épouser Gyptis et à envoyer chercher en Phocée des colons pour habiter cette terre; car le navire au phoque venait de l'Asie Mineure.

Une année plus tard, une ville s'élevait sur les bords du golfe, une ville commerçante qui devint une des reines de la Méditerranée. On l'appela *Massalie*, et aujourd'hui on l'appelle Marseille[1].

[1] Émile Chasles, *Contes de tous pays.*

Il est vrai que Gyptis n'est pas une femme ordinaire. Fille de roi, elle abuse un peu de la liberté de choisir. Mais l'usage, même restreint, est remarquable. Il fut transporté par les Gaulois en Asie et renouvelé dans des circonstances tragiques.

Une autre aventure qui, dit-on, se passa chez les Galates d'Asie, ramène sous nos yeux la même coupe, et cette fois le poison se mêle au vin; l'histoire de Camma est si dramatique qu'elle a été un sujet de tragédie. Camma, femme de Sinat, perd son mari qui a été massacré par Sinorix, et le meurtrier vient dire à la veuve de sa victime : « J'ai tué votre époux parce que je vous aimais. » Ce sont les paroles de Glocester à lady Anne, dans le *Richard III* de Shakspeare; Anne, à qui on parle de sa beauté oublie les crimes du meurtrier. Camma, au contraire, médite une vengeance; elle dissimule; elle se rend aux vœux de sa famille; dans le festin des fiançailles elle prend la coupe toute pleine; elle boit la première et elle offre ensuite le breuvage à Sinorix. Celui-ci boit à son tour. « Mon mari est vengé! » dit Camma, et tous deux ils tombent morts.

Voici un autre exemple encore dont l'antiquité garda le souvenir. L'historien Polybe s'arrêta un jour à causer longtemps avec une femme d'origine gauloise. C'était à Sardes; au milieu du luxe asiatique et de la dépravation morale du pays, on signalait comme un caractère à part la belle Khiomara. Elle avait guerroyé contre les Romains à côté de son mari. Vaincue et prise, elle avait subi le sort des esclaves. Un centurion brutal l'avait jetée dans sa tente et outragée;

elle lui offrit une forte rançon et quand cet homme avide la conduisit aux avant-postes pour l'échanger contre de l'or, elle ordonna en gaulois aux serviteurs qui apportaient la somme promise de couper la tête au centurion. Son ordre fut exécuté, et elle porta à son mari, dans un pan de sa robe, la tête sanglante. Une telle femme était une héroïne; mais n'était-ce pas aussi, disait-on, une virago barbare? Polybe l'interrogea avec curiosité, et, au dire de Plutarque, il demeura surpris de la délicatesse de son intelligence. La fierté et la résolution qu'elle montra avaient leur source dans cette liberté d'âme que l'éducation développait chez les enfants de la Gaule[1].

Les femmes gauloises ont donc leur place dans l'œuvre de Plutarque, et elles la méritent par cette vigueur de caractère qui tranche si vivement sur la mollesse asiatique. Dignes compagnes des enfants de la Gaule, elles mettent dans l'affection la même force indomptée que les combattants et les orateurs de leur race voulaient mettre dans la guerre et dans l'éloquence.

Je pourrais m'arrêter ici. Sur le seul témoignage de l'antiquité, nous venons de voir que la grandeur de nos pères était réelle. Nous avons laissé dans l'ombre tout ce que nous fait entrevoir le travail moderne de l'archéologie celtique, et néanmoins les documents incontestés qui nous sont légués par les anciens établissent nettement que l'esprit, le caractère et les mœurs de nos ancêtres furent dominés par

[1] Voy. encore, dans l'histoire du premier siècle de l'ère chrétienne, l'épisode fameux d'Éponine et de Sabinus.

des pensées hautes et viriles. — Mais, malgré ces résultats, le tableau demeure incomplet sur des points importants. En effet, nous connaissons les chefs de la nation, les prêtres et l'autorité de l'enseignement druidique, les bardes et l'influence des chants nationaux, les héroïnes Gyptis, Camma, auxquelles il faut joindre les vierges prophétesses de l'île de Sein, en un mot, toutes les figures historiques qui dominent le monde gaulois... Où est le peuple? Nous voyons bien l'aspect solennel du caractère de la race, manifesté ou par des aventures sanglantes ou par des croyances métaphysiques d'une élévation singulière. Les philosophes, les chefs, les personnages de tragédie tiennent un langage fier. Où est cette population spirituelle, alerte, moqueuse, dont l'ironie pénétrante s'appellera un jour l'*esprit gaulois?*

Entrez à Lyon, sous le règne de Caligula. C'est un jour de grande fête religieuse. On célèbre l'avénement d'un dieu. L'empereur vient de décider qu'il passerait lui-même au rang des divinités; il se présente aussitôt à l'adoration de la foule; il procède à son apothéose avec un sérieux incomparable. Au milieu de la multitude qui le contemple, il rencontre un regard moqueur : c'est un homme du peuple, un cordonnier, qui est là, debout et silencieux, mais qui juge sans mot dire. Le dieu s'arrête : « Eh bien! s'écrie-t-il, que vois-tu donc en moi? — Une plaisanterie magnifique, » répond le Gaulois. Dion Cassius, qui rapporte l'aventure, dit qu'on le laissa aller.

Voilà le peuple gaulois qui se révèle. Vaincu, réduit à assister au spectacle des folies impériales, il

se fera *bagaude*, c'est-à-dire révolté, ou bien railleur et, comme on disait au moyen âge, « gabeur » vis-à-vis des maîtres du monde. Depuis longtemps, d'ailleurs, il a dans les veines une séve qui éclate à tout propos. C'est la vivacité de l'esprit populaire qui toujours a troublé la Gaule en dépit de l'organisation druidique, si ferme pourtant et si universellement acceptée.

Une remarque en passant fera ressortir l'importance de ce fait. Que l'on compare, malgré la distance, la théocratie gauloise et la théocratie égyptienne. Mêmes dogmes; ici et là on croit à l'immortalité et à la transmigration des âmes. Mêmes castes : en Égypte une classe sacerdotale, une classe guerrière, et des *fellahs;* en Gaule, au dire de César, des druides, des chevaliers et le peuple; au-dessous de la noblesse armée, qui est héréditaire, au-dessous de la noblesse religieuse et intellectuelle, qui est élective, une foule sans nom d'artisans obscurs. L'analogie est grande. Mais regardez le peuple : en Égypte il s'aligne docilement sous le joug et il s'épuise à entasser bloc par bloc les pierres des Pyramides. En Gaule, il brise à tout instant le cadre de la société sacerdotale; il accepte l'enseignement des druides, mais il veut des contes joyeux, des récits venus d'ailleurs; il va en chercher au dehors; il s'échappe de ses frontières; il réagit par ses qualités et ses défauts sur les décisions des assemblées qu'il anime et qu'il agite de ses instincts indépendants. Bref, il trouve moyen de secouer la domination primitive dont il respecte l'esprit religieux, mais dont il bouleverse les institutions

positives. Si la Gaule fut tour à tour ravagée par la guerre civile ou emportée hors de ses limites par les expéditions lointaines, tandis que l'Égypte resta si longtemps soumise et enfermée, on peut croire que le contraste a son principe dans le caractère du peuple.

Dans cette masse flottante, qui n'a pas de titres, ni de science, ni de pouvoir, mais qui a pour elle son esprit éveillé, libre et frondeur, une passion se développe dès l'origine, qui exercera une influence profonde sur notre histoire moderne : la passion de l'égalité. On veut recommencer chaque année le partage des terres ; on va en conquérir de nouvelles, sans doute dans la même pensée. On entend prendre part, au même titre, à toutes les délibérations. La nature des choses établit incessamment des inégalités ; l'esprit de la race combat incessamment l'ordre qui s'établit. C'est à l'histoire qu'il appartient de recueillir les faits qui marquent cette tendance invincible de nos pères ; mais la littérature en sera bientôt l'expression. On verra dans nos romans que la même passion qui agitait l'artisan et le soldat domine l'esprit des capitaines et des chefs féodaux. Les douze pairs de France ne seront après tout que les douze *égaux*. La Table Ronde autour de laquelle viendront s'asseoir les chevaliers de nos romans sera la table où il n'y a pas de places inférieures ni de places supérieures ; le contraire de la Table carrée, qui donne lieu à une distribution hiérarchique des convives. Ainsi retrouverons nous, même dans les institutions aristocratiques, le sentiment de l'égalité, sentiment complexe, qui tient à la conscience légitime de notre dignité personnelle, mais

aussi aux suggestions de l'amour-propre et qui, tour à tour, nous rappelle nos droits, ou nous fait oublier les conditions diverses de notre nature. C'est un ferment toujours en activité dans l'esprit de la nation ; c'est le rêve cher aux Gaulois ; c'est l'inspiration qui donnera plus tard à nos révolutions leur caractère : elles seront moins des révolutions politiques qui organisent le pouvoir que des révolutions sociales qui égalisent les hommes et qui mettent les classes de niveau.

Si la suite des temps révèle ainsi la puissance de certaines idées et de certains mobiles, il est naturel que l'antiquité n'ait pas pu d'avance discerner des caractères cachés dans les replis intimes de l'âme humaine. Quand elle veut juger l'ensemble du peuple gaulois, elle hésite, elle se contredit. En veut-on des exemples? Tite Live et Horace, racontant l'un et l'autre le triomphe de Rome sur la Gaule, sont frappés diversement de la physionomie de nos ancêtres. « Ils ont plus de fougue que de force, » dit Tite Live, par la bouche de Camille, à qui il prête un long discours dans le même sens. La force des Gaulois est fondée selon Horace, le poëte qui excelle à peindre d'un mot, sur une croyance. Il oppose au Franc, au Sicambre qui aime le sang « le Gaulois qui n'a pas peur de la mort. » C'est le trait significatif. Écoutons encore Diodore de Sicile et Posidonius : Le premier déclare que « les Gaulois ont anéanti de grandes armées romaines, » et il attribue leurs succès à « leur mépris pour les autres peuples. » Posidonius, qui reçoit l'hospitalité gauloise, admire au contraire l'esprit sociable de cette race guerrière, curieuse de tout ce qui intéresse

ses semblables, et peu s'en faut qu'il ne dise ce que disait plus tard l'amiral Castillan, Pero Nino : « Ils aiment les autres peuples. » Ce n'est pas tout ; il est des écrivains qui, dans la même phrase, se contredisent eux-mêmes : « Les Gaulois, dit un ancien, sont braves et faciles à intimider. » Au fond il a raison : nos ancêtres étaient intrépides à l'attaque et abattus par les premiers revers. C'est le sens de cette phrase équivoque qui peut être commentée par celle de Montaigne : « Nous valons à la première pointe. »

Eh bien, ces contradictions mêmes sont le plus fidèle des témoignages. Le caractère général de la race est composé de qualités bonnes et mauvaises qui semblent s'opposer entre elles et s'exclure. Les Gaulois qui aiment l'égalité aiment le luxe et les distinctions ; ils sont d'une indépendance farouche qui entretient la guerre civile en permanence, et d'une docilité singulière quand ils ont choisi un « patron ; » ils se liguent sans cesse les uns contre les autres et ils fondent la clientèle, qui repose sur le dévouement volontaire ; ils sont étrangers à l'orgueil véritable et absolu, c'est-à-dire à la personnalité égoïste qui se replie sur elle-même, et ils sont accessibles à tous les entraînements de la vanité. Rien de plus beau que leur attitude sur le champ de bataille, mais la nudité de leurs guerriers n'est pas sans jactance, et s'il y entre un superbe dédain pour la vie, il s'y mêle aussi un besoin puéril d'être admiré. On ne vit jamais peut-être de peuple livré à plus d'alternatives : élans spontanés et découragements soudains; engouements extrêmes et retours soudains,

illusions puissantes et railleries positives, esprit de routine et inconsistance, tout se succède dans ces âmes changeantes. Leur mobilité embarrasse le jugement.

IV

Résultats historiques du caractère d'un peuple. — Les guerres sans conquêtes. — Longévité de l'esprit. — Influence intellectuelle des Gaulois à Rome.

Des contradictions aussi vives ne s'expliqueront pas tant qu'on cherchera à prêter aux Gaulois une organisation politique. Ils tentèrent vainement d'en fonder une. Leurs confédérations, tour à tour produites et détruites par les mêmes bouleversements intérieurs, n'étaient que des conventions éphémères. Ils ne s'élevèrent jamais fort au-dessus de l'idée élémentaire de la famille et de la tribu. De là une irréparable faiblesse qui paralyse ou rend stériles leurs efforts courageux pour établir la grandeur de la race.

Lisez l'histoire; ils sont toujours divisés et finalement vaincus. Étudiez l'esprit qui les anime : il ne cède jamais et il ne succombe pas. C'est la conclusion à laquelle nous devons nous arrêter. Elle intéresse trop directement les origines de notre littérature pour qu'il ne soit pas nécessaire de résumer ici les vues qui viennent d'être présentées, d'en saisir l'ensemble et de marquer par des traits généraux le double résultat de la première période de notre histoire.

Que reste-t-il des guerres des Gaulois? Pas un empire. Que reste-t-il au contraire de la pensée Gauloise? Un foyer occidental qui survit à l'écroulement de notre grandeur militaire et qui rayonnera sur l'avenir.

Un rapide retour sur les faits nous montrera comment nos conquêtes deviennent stériles et comment le génie de la Gaule se dégage de sa ruine même.

La gigantesque invasion des Gaulois sur le monde semble d'abord irrésistible. Devant eux les Ibères d'Espagne et les Sicanes d'Italie, reculent de rivage en rivage jusqu'en Sicile. De 1600 à 1500, l'Espagne s'ouvre aux Galiciens et aux Celtibères; au siècle suivant, l'Italie subit le joug des *Ambra* ou Ombriens. Par la vallée du Danube un autre essaim de la même race pénètre en Macédoine et l'Apollon de Delphes voit accourir ces imprudents qui s'arrêtent à ses pieds. D'autres enfin passent le Bosphore, s'abattent sur l'Asie, la pillent et s'y arrêtent sans savoir peut-être qu'ils sont revenus vers la Crimée, où jadis les Cimmériens, les Gaulois-Kimrys, avaient demeuré. Chose étrange! le flot des vieux Cimbres n'a pas encore cessé de se répandre d'Asie en Europe, que déjà leurs devanciers, décrivant une courbe immense, ont repassé d'Europe en Asie. Mais l'impétuosité gauloise, qui étonne le monde, aura son terme. D'ailleurs il est dangereux d'avoir fait trembler Rome, car Rome a le génie politique et tôt ou tard elle vaincra un peuple qui ne l'a pas.

En effet, on saura bientôt que cette race ambitieuse et jalouse d'éclat ignore les lents calculs qui donnent

la puissance sur les hommes; que sa hardiesse, mêlée de curiosité, tombe quand les choses traînent en longueur; qu'entreprenante à l'excès, elle est plus séduite par le danger que dirigée par l'intérêt, et qu'enfin son intrépidité turbulente doit la livrer à l'adversaire qui saura garder son sang-froid. Malheur à elle, le jour où l'on remarquera sa folie étrange qui est de négliger ses affaires pour se mêler à celles de l'humanité, d'attaquer les forts et de protéger les faibles! Or les anciens discernèrent expressément ce trait, singulier pour eux, de notre physionomie; Posidonius, cité par Strabon, signale la générosité invraisemblable de ces hommes qui suivent leur premier mouvement et que l'on trompe comme on veut :

« Le caractère commun de toute la race Gallique, c'est qu'elle est irritable et folle de guerre, prompte au combat; du reste simple et sans malignité. Si on les irrite, ils marchent ensemble droit à l'ennemi et l'attaquent de front, sans s'informer d'autre chose. Aussi, par la ruse, on en vient aisément à bout; on les attire au combat quand on veut, où l'on veut, peu importent les motifs; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autres armes que leur force et leur adresse... Forts de leur haute taille et de leur nombre, ils s'assemblent aisément en grande foule, simples qu'ils sont et spontanés, *prenant volontiers en main la cause de celui qu'on opprime.* »

Le jour où l'on découvrit que la générosité impolitique et l'inconstance étaient les défauts des Gaulois, on résolut d'engager la lutte contre eux. Rome qui

avait lu avec terreur dans les livres Sibyllins que « deux Gaulois devaient prendre possession de Rome, » saisit deux prisonniers, un Gaulois et une Gauloise, les enterra tout vifs dans le marché et se débarrassa de l'oracle. Puis ses généraux furent chargés de combattre avec discipline une race divisée : on enveloppa les Ombriens d'Italie; Marius arrêta les Cimbres; César conquit la Gaule, avec quelle peine, on le sait. La lutte dura cent cinquante ans. En vain le pays de Vercingétorix fut-il héroïque dans la défaite : politiquement, il périt et fut réduit en province romaine.

Au contraire, l'esprit de la société Gauloise ne périt pas; il a marqué au dedans et au dehors son caractère dont l'empreinte demeurera; il a donné et reçu; il a gardé son originalité et il s'est emparé des dieux des autres nations, de leur alphabet, de leurs arts mêmes. La Gaule conserve à l'intérieur sa littérature propre, ses poëmes de tradition sacerdotale, ses contes, ses chants d'allure populaire; à l'extérieur, les Gaulois portent leurs idées partout et se mêlent à la civilisation grecque et latine. A Rome, ils prennent une place brillante; ils montent à la tribune, ils rivalisent avec les poëtes latins; ils sont, dans les écoles, les maîtres les plus remarquables. Ce n'est pas tout : entre le monde antique et la terre Gauloise, il y a une région mixte, le littoral de la Méditerranée qui est un lieu de fusion prédestiné : là abordent les navigateurs phéniciens et grecs; là viennent sans cesse, avec une curiosité inquiète, les chefs Gaulois. Pendant de longs siècles, c'est le rendez-vous des

uns et des autres; des colonies se fondent, des échanges s'opèrent. Le génie commercial des Tyriens, le génie d'art des Grecs, le génie d'organisation des Romains, et plus tard les doctrines philosophiques de l'école d'Alexandrie, pénètrent par là notre pays; à son tour, notre pays révèle aux marchands, aux artistes, aux généraux et aux philosophes de l'antiquité, un caractère nouveau, fondé sur le dogme sublime de la toute-puissance de l'âme. Une lente élaboration prépare sur ce rivage heureux le mariage futur des races ennemies : on voit s'unir peu à peu les uns aux autres les colonisateurs venus de l'Est et les tribus tumultueuses qui descendent du Nord; une société mixte est déjà formée à Marseille, elle gagne du terrain jusqu'à Narbonne et jusqu'à Lyon. La vallée du Rhône sert de grande voie à l'expansion mutuelle des Gaulois et des Méditerranéens; bref, il y a là une sorte de civilisation intermédiaire avant l'époque de la conquête. Le jour où la Gaule est contenue dans ses limites, il se trouve que depuis longtemps elle est devenue le point de rencontre de deux mondes et de deux mouvements. Alors le regard de Strabon découvre l'avenir, et voyant se dessiner le centre futur de l'Occident, il écrit : « Il semble qu'une providence tutélaire a destiné la Gaule... pour être un jour le lieu le plus florissant du globe. »

On ne saura jamais par quelle infinie délicatesse les esprits se sont touchés et associés, ni quels hommes ont accompli l'union intellectuelle des peuples, ni la part de chacun dans l'échange des idées.

On cite une foule d'écrivains Gaulois et on n'a pas leurs écrits. C'est le défaut de notre nation de produire beaucoup et de ne pas thésauriser. Plus active que jalouse, la Gaule essaime continuellement et bientôt elle doute elle-même si le miel de ses ruches lui appartient.

Son génie, ouvert comme ses rivages à toutes les influences, est sympathique, sociable et hospitalier; mais à la condition de rayonner pour ainsi dire la chaleur qu'il a reçue en la doublant de sa propre ardeur. Dès l'antiquité, il se prodiguait ainsi et il commençait avec une oublieuse générosité l'œuvre de communication universelle dont il devait être l'agent européen.

Qui peut dire la part des écrivains gaulois dans la littérature latine, qui a enveloppé dans son empire tant d'hommes de pays divers? Personne ne déterminera jamais les limites exactes de l'esprit romain. Mais on sait qu'avant l'ère chrétienne il y eut dans l'Italie même, en deçà et au delà de Rome, deux régions fécondes en écrivains : la Grande Grèce et la Gaule Cisalpine. Il semble que Rome ait reçu du midi et du nord deux influences opposées : du midi, les modèles d'art de l'école grecque, et un groupe brillant dans lequel figurent Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, Térence, Horace; du nord, une légion de poëtes et d'historiens plus rudes, Cecilius, le comique, puis Catulle de Vérone, Tite Live de Padoue et Virgile de Mantoue: ces derniers paraissent bien romains, mais Virgile lui-même, malgré les étude grecques qu'il va faire à Naples, est un enfant rustique de

la contrée du nord, qui apporte à Rome ses plaintes énergiques contre la mollesse du temps et qui lit ses vers au Gaulois Cornelius Gallus. Tite Live se fait en vain l'apologiste de Rome et l'adversaire des Gaulois; il ne dépouille pas un certain accent natal que les critiques appellent sa *patavinité.* Parmi les poëtes élégiaques on compte non-seulement Catulle, de Vérone, mais Gallus encore, qui est de Fréjus, Properce qui est de Mevania, en Ombrie, et plus tard son petit-fils, Passiénus Paullus, aussi de Mevania. Cette génération marque assez bien l'itinéraire des poëtes du nord. L'Ombrie, le pays des Ambra, entièrement celtique, prolonge jusqu'au Tibre et à la Sabine l'influence gauloise. Elle n'avait été soumise à Rome qu'au IIIe siècle avant Jésus-Christ; et sa soumission n'entraîna pas son silence, car le même siècle vit naître l'Ombrien Plaute.

Quand on lit Plaute, on trouve en lui quelque chose qui ressemble beaucoup moins à l'esprit latin qu'à l'esprit gaulois; un tour naïf et rude, un style joyeux et critique, un mélange de finesse naturelle et de force populaire qui fait précisément son génie et qui sera le génie de Molière et de la Fontaine. Qu'on se rappelle le monologue de Gripus dans la comédie intitulée *Rudens*. Gripus est un pauvre esclave, qui en pêchant au bord de la mer a trouvé une valise. Sa trouvaille lui monte la tête. Que contient elle? de l'or sans doute. Gripus va s'affranchir, Gripus sera libre, Gripus fera le commerce, il s'enrichira; le voilà millionnaire, il fait le tour du monde sur un navire élégant, il fonde une ville, la ville de Gripus, il est roi

et béni de ses peuples... Mais tout à coup Gripus songe qu'il n'a pas dîné; et il suspend son rêve pour manger un peu de sel et de vinaigre. Ne dirait-on pas la fable de *la Laitière et du Pot au lait?* Je poursuis la lecture de Plaute; j'ouvre la pièce de *la Marmite*, j'aperçois un Harpagon qui a tout à fait l'allure de celui de Molière, et Molière me déclare qu'il prend son bien où il le trouve. Qui sait? peut-être le mot a-t-il plus de réalité qu'on ne le suppose. Ce bien serait un patrimoine et Molière un héritier légitime, comme la Fontaine, si réellement Plaute était par son origine un de nos ancêtres. Ces réflexions ne sembleront pas extraordinaires si l'on se rappelle que les Latins n'eurent pas de théâtre original, qu'ils empruntèrent au dehors tantôt des comédies, tantôt des auteurs comiques, et que Térence était d'Afrique, comme Plaute était Ombrien. Ajoutons que le théâtre à Rome fut sans considération et sans force jusqu'au jour où Plaute, enfant de Sarsine, lui apporta une originalité que les Romains n'avaient pas par eux-mêmes, et qu'après Plaute et Térence le théâtre retomba dans son infériorité première.

Ces faits curieux ouvrent aux conjectures de la critique une large carrière; mais je me contente de les signaler et je dois me défendre de la séduction des hypothèses. En laissant de côté les Romains qui ne touchent à notre race que par la communauté possible des origines, on rencontre encore une foule d'écrivains dont l'histoire plus obscure est à demi oubliée, mais dont le souvenir prouve que la culture intellectuelle de la Gaule a précédé sa réduction en

province romaine et lui a survécu. Leurs seuls noms rappellent que nos vainqueurs furent souvent nos élèves. César écoutait Gnyphon ; Cicéron fut dirigé par Roscius ; après eux, Quintilien fut l'élève de Domitius Afer, et Tacite le disciple de Marcus Aper : tous ces maîtres étaient Gaulois. Il est donc permis de dire que lorsque Rome subjugua toutes les provinces de la domination gauloise, c'est-à-dire la Gaule espagnole, la Gaule asiatique, la Gaule italienne et enfin notre pays même, il en sortit une lumière qui rejaillit sur elle.

Ici je crois devoir placer le tableau de ces noms à demi effacés par le temps et inscrire comme sur une stèle funèbre la suite de nos écrivains. On saisira d'un coup d'œil l'apparition de la littérature gauloise avant l'ère chrétienne et sa persistance sous l'empire.

Pythéas, de Marseille (ive siècle?).
Euthymènes, de Marseille (ive siècle).
Eratosthènes, de la Narbonnaise (iie siècle).

Premier siècle (avant J.-C.)

Lucius Plotius.
Marcus Antonius Gnypho.
Lucius Hermas, son fils.
Valerius Cato.
Q. Roscius.
Divitiac, d'Autun.
C. Valerius Procillus, de la Narbonnaise.
Télon et Gyarée, de Provence.

Cornelius Gallus, de Fréjus.
P. Terentius Varro, d'Atace (Aude).
Trogus Pompeius, de la Viennoise.

Plus d'un parmi ces écrivains mériterait de nous arrêter longuement. Ceux même que l'histoire s'est pour ainsi dire réservés, comme Divitiac, ont droit à une place élevée dans les annales littéraires. Divitiac fut l'orateur envoyé par les Éduens au sénat de Rome; ses discours appartiennent comme ceux de Vercingétorix à l'antique histoire de notre éloquence nationale. Mais je dois me borner pour toute cette époque à une revue rapide des noms principaux qui ont été sauvés de l'oubli.

Noms assez glorieux en leur temps! Rome et la Grèce connaissaient les œuvres qu'ils avaient signées et elles y trouvaient un courant magnifique d'esprit et de recherche. Ces œuvres étaient *le Tour du Monde*, ouvrage de Pythéas le voyageur, ou les *Études* d'Euthymènes sur l'Océan. En histoire, c'était le travail d'Eratosthènes sur les annales de la Gaule, travail annoté par César, ou encore l'immense entreprise de Trogus, dont la famille reçut le nom de Pompée et qui composa pour Rome la première *Histoire universelle*. Les maîtres de l'éloquence furent ce Plotius, que Cicéron regrettait de ne pas avoir entendu, ce Gnyphon, qui forma tant de Romains, ce Roscius qui, dans un pays où l'on méprisait les acteurs, obtint la gloire et la considération; il éleva l'art dramatique à la hauteur de l'art oratoire et fit un livre pour comparer les deux arts.

Les maîtres de la poésie furent Valerius Caton, dont les écrits et les leçons étaient dignes d'un chef d'école, et Cornelius Gallus, le plus célèbre des poëtes au moment où parurent Virgile et Horace.

Le génie des affaires eut aussi des représentants singulièrement estimés : Divitiac, Procillus, et aussi les deux jumeaux héroïques, morts en combattant César, Télon et Gyarée, jouirent à Rome d'une réputation égale à leur obscurité d'aujourd'hui.

Enfin il était des hommes nés pour tout comprendre et tout essayer, qui échappaient aux classifications, comme Varron d'Atace, qui étudia tour à tour, dans son pays barbare encore et dans les pays civilisés, les traditions, les faits, les œuvres du nord et du midi. On entrevoit, par le titre seul de ses œuvres, par sa traduction des *Argonautiques*, par ses *Livres Maritimes*, par sa description de la terre, par son histoire des guerres de la Gaule, le travail actif et large de ces intelligences qui entretenaient avec le monde un commerce d'idées et de connaissances ininterrompu. De tels hommes n'étaient pas de simples élèves de l'antiquité; on les consultait comme des modèles, et je pourrais ici rapporter vingt passages curieux nous montrant quelles vives discussions soulevaient chez les anciens leurs écrits et leur doctrines. Cicéron comparait l'enseignement du Gaulois Plotius à celui des maîtres grecs, et Virgile recueillait dans Varron des vers empreints d'une poésie profonde qu'il imitait avec un art plus raffiné.

Je ne parle ici que des écrivains antérieurs à l'empire. Nous allons voir le rôle joué par leurs succes-

seurs, à l'époque gallo-romaine. Dès à présent nous pouvons conclure de ce qui précède que, si la Gaule tomba sous l'ascendant de la politique romaine, son esprit fut invincible. Non-seulement les Gaulois ne céderont pas à Rome le sceptre de l'intelligence, mais encore ils se porteront héritiers des civilisations qui périssent.

CHAPITRE II

LES GALLO-ROMAINS

DU Ier AU Ve SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

I

Vue générale de cette période. — La politique des Romains et le caractère des Gaulois. — Trois groupes littéraires : à Rome, en Gaule, en Bretagne.

Nous connaissons mal l'époque gallo-romaine. L'imagination des hommes, qui se plaît à voir les choses tout d'une pièce, suppose un pays subjugué où les vainqueurs s'établissent et, ouvrant des écoles, commencent l'éducation d'un peuple. Il n'en est pas ainsi : la Gaule avait depuis longtemps des maîtres intellectuels et, quand Rome s'empara du territoire qu'elle avait sillonné de ses armes, elle y trouva une civilisation naissante. Le tableau véritable de cette période offre quelque chose de plus grand : Rome conquérante étend vers le nord sa toute-puissance, et cependant elle tombe parce qu'elle perd son caractère. La Gaule est conquise, et pourtant elle grandit ; elle prélude à son élévation en développant son génie.

Ce génie est complexe ; son développement, loin d'être uniforme, s'accomplit sur des points divers, au milieu d'alternatives étranges. Gardons-nous d'enfermer en Gaule la période gallo-romaine et de réduire à l'enceinte de la France d'aujourd'hui l'arène dans laquelle se rencontrent la vie ancienne et la vie moderne. Bien plus large est le champ de bataille qui va devenir un théâtre de fusion ! La race celtique, selon qu'elle écoute sa curiosité native ou sa fierté indocile, avance ou se replie ; elle est en Gaule, elle est à Rome, elle recule jusqu'en Bretagne, tour à tour séduite ou farouche, très-policée ou très-sauvage, toujours, en un mot, différente d'elle-même. Les Romains la flattent et la menacent, usant des moyens opposés pour venir à bout d'elle et de sa liberté. De là des alliances, des guerres, des émigrations qui divisent en plusieurs groupes les Gaulois de l'époque impériale ; et cette division a son effet lointain sur notre littérature.

Il importe ici d'expliquer l'attitude réciproque des Romains et des Gaulois. On connaît la politique du peuple-roi : absorber les hommes dociles, exterminer les indomptables, rien de plus légitime à ses yeux. Rome assimile ceux qui viennent à elle, elle écrase les réfractaires. *Parcere subjectis et debellare superbos*, c'est sa devise ; elle l'applique, non-seulement aux provinces qu'elle tient sous le joug, mais encore aux esprits qu'elle attire ou qu'elle étouffe, suivant les circonstances. Tacite l'a dit dans la Vie d'Agricola, elle réduit les peuples et, après sa victoire, elle tâche de les élever, pour son service, de telle

manière « qu'ils appellent civilisation leur esclavage. »

Sur les bords du Rhône et de la Loire, ce qui les embarrasse, ce n'est pas la résistance armée. En dix ans, un César et des troupes disciplinées subjugueront la Gaule. C'est plutôt l'orgueil rebelle des chanteurs, des poëtes, des druides, qui affirment publiquement l'indépendance de leur race. Un exemple en est donné dès le début au deuxième siècle avant Jésus-Christ. Quand à grand'peine on est parvenu à nouer des relations avec les peuples de la vallée du Rhône, on reçoit l'ambassade du roi des Arvernes, Bituit : mais un homme sort tout à coup de la foule brillante des envoyés, du milieu de ses compatriotes couverts d'or et de pourpre. Il s'avance la *cruid* à la main ; c'est un barde qui se met à chanter devant les généraux de Rome *le génie de la Gaule.* De telles scènes ont irrité d'avance les Romains, et de bonne heure ils ont prononcé l'arrêt de mort de ces adversaires irréconciliables.

Cependant on usa d'abord de prudence : on refoula lentement, de proche en proche, les chanteurs indiscrets et les maîtres religieux qu'on ne pouvait pas séduire ; on suborna les autres peu à peu et on les enveloppa dans l'atmosphère brillante et corruptrice de la grande capitale. Mais, plus tard, le plan de Rome fut dévoilé, comme ses inquiétudes : l'empereur Claude, né à Lyon et connaissant à merveille l'état des esprits, déclara franchement qu'il fallait ouvrir le sénat aux Gaulois illustres et proscrire les druides, double mesure qui a paru contradictoire aux

historiens, et qui ne l'est pas. On vit alors éclater les pensées secrètes qui depuis longtemps préoccupaient les Romains. Il faut lire la scène dans Tacite : les sénateurs s'indignent ; ils redoutent l'ascendant de ces hommes « qui ont pris Rome, taillé en pièces des armées romaines et tenu Jules César assiégé dans Alesia. » Une telle race va donc tout envahir et se substituer aux sénateurs! Grande agitation dans la capitale : tout le monde en parle. *Multus ea super re variusque rumor*, dit Tacite. Claude répond à ces colères par des raisons qui soulèvent les problèmes les plus sérieux de la philosophie de l'histoire. « Pourquoi, dit-il, Sparte et Athènes sont-elles tombées? Elles possédaient de la gloire militaire, mais elles ont rejeté de leur sein les peuples vaincus. Notre fondateur fut assez sage pour faire de ses ennemis de la veille des citoyens du lendemain... Ne laissons pas les Gaulois jouir à l'écart de leurs trésors ; déjà ils sont mêlés à nous par les mœurs, par les arts, par les alliances. » En d'autres termes, il propose de reconnaître la civilisation gauloise.

On ne saurait poser plus nettement la question qui s'agitait alors. Claude, dans ce discours, paraît oublier les druides. Contre eux, il ne parle pas, il agit. Bientôt les « philosophes, » comme on les appelle, sont mis à mort. Ceux qui peuvent fuir se retirent en Bretagne, entraînant avec eux leurs disciples. Claude organise une expédition pour les poursuivre, et il commence une guerre d'extermination : elle dura longtemps après lui, jusqu'au jour où Agricola, passant à son tour dans ces régions lointaines, crut le

moment venu de substituer aux écoles druidiques des Gaëls les écoles élégantes du Midi.

Telle est la suite de la politique romaine, qui, on le voit, est réfléchie et constante. La conduite des Gaulois n'a pas les mêmes caractères ; mais leur rôle est marqué par leur destinée, et celle-ci ne se fixe pas en un jour, au gré de l'empereur Auguste. Elle se développe sur un espace de cinq cents ans et à travers des faits mémorables. Qu'on jette un coup d'œil sur les événements et sur les dates de l'histoire pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne. Au premier siècle, voici l'organisation romaine, et cette question est posée : « Sera-t-on Romain ou Gaulois ? » Au deuxième siècle, l'introduction du christianisme à Lyon, et ce problème se présente : « Sera-t-on païen ou chrétien ? » Du troisième au cinquième, la pression des Germains, l'invasion des Francs, le triomphe de Clovis ; et alors ce dernier doute paraît, qui n'est pas le moins grave : « Sera-t-on barbare avec Clovis, ou bien Clovis sera-t-il gagné par la civilisation ? »

On se demande comment la Gaule n'a pas été submergée par le triple flot qui l'inonda, et comment elle a fait sortir du chaos une société nouvelle. Le secret de sa force est ici encore dans son génie. Ni sa richesse, qui fut pillée par le Nord et par le Midi, ni ses armes, que brisa dans ses mains le légionnaire discipliné ou le Sicambre farouche, ni sa politique, qui fut toujours peu calculée, ne la préservèrent du naufrage ; mais la promptitude de son intelligence, tour à tour indépendante et hospitalière, lui donna le sens du passé et de l'avenir.

Elle tira de chacune de ses épreuves un enseignement et un progrès; elle emprunta des révolutions mêmes qu'elle subit les qualités qui manquaient jusqu'alors au caractère national.

De la conquête romaine elle prit — l'unité qui répugnait jadis aux chefs de clan, — le principe d'une loi générale, — et l'usage d'une langue qui résumait toutes les idées d'une civilisation puissante.

Au contact du christianisme, elle apprit à dégager des superstitions sanglantes la vieille foi qu'elle avait dans la suprématie de l'âme.

Envahie par les Germains et d'avance supérieure aux barbares par sa culture d'esprit, elle reçut d'eux, avec une jeunesse qui la raviva, un instinct politique et une ambition positive.

Si la Gaule recueillit le bénéfice de ses propres malheurs et si, après les terribles secousses de l'époque gallo-romaine elle devint l'empire de Charlemagne, la France, c'est qu'elle avait conscience du travail rapide qui se faisait en elle et qui la transformait de jour en jour. Dire qu'elle voulut ce qui arriva serait puéril : on ne veut pas les événements. Mais il serait insensé de croire que le hasard des choses fait la prospérité des peuples. Il y a au fond des grandes révolutions morales de l'humanité une pensée forte et une logique.

De bonne heure et par instinct, l'esprit gaulois se porta héritier de l'esprit grec et de l'esprit romain. Cette ambition déclarée, qui fut une des pensées capitales de notre histoire et qui devait recevoir une éclatante expression à l'époque de la Renaissance,

date du premier siècle de l'ère chrétienne. Elle est née pendant l'époque gallo-romaine en face de la décadence impériale.

En veut-on une preuve? Succéder à Rome était un rêve prophétique chez les vieux Gaulois, qui avaient conservé le caractère et la croyance des Brennus, et qui, du fond de leur pays, regardaient le Capitole pour épier l'heure de sa chute. Un jour il arriva, au temps de Vitellius, que le Capitole fut incendié. « Ce fut pour eux le signal de la fin de l'empire, écrit Tacite. Rome, en effet, avait été prise autrefois, disait-on, par les Gaulois; mais le monument de Jupiter était resté debout, et avec lui l'empire romain. La destinée enfin envoyait ce feu comme un signe de la colère céleste : il annonçait *que la domination des choses humaines était transmise aux peuples transalpins*. Tels étaient les chants et les superstitions des druides. »

La foi de la vieille Gaule avait pour complice la science des lettrés devenus Romains. Ceux-ci réclamaient à leur tour l'héritage intellectuel de l'antiquité. Depuis Pétrone, qui mène le deuil de l'empire, jusqu'aux rhéteurs convertis du cinquième siècle, qui saluent la jeunesse de la Gaule, ils savaient tous que la loi des choses déplaçait déjà le gouvernement des esprits. Ausone lui-même, qui adorait les Césars, s'écriait en contemplant la Gaule septentrionale et en la personnifiant : « Ton éloquence est rivale de l'éloquence latine... Rome antique et la vieille Athènes ne gardent pas ce privilége de montrer des Catons ou de se glorifier d'un Aristide observateur exact de la justice! »

Ces pressentiments et cette émulation formaient la Gaule à son rôle nouveau, qui fut de préparer sa grandeur future au milieu de toutes les ruines du monde ancien et de toutes les créations du monde nouveau. Son intelligence accueillit et elle eut la force de combiner harmonieusement les éléments les plus divers. C'est l'œuvre de la période gallo-romaine.

Mais, on vient de le voir, dans l'unanimité de ce mouvement, plus instinctif que raisonné, il y a des divergences profondes : elles déterminent tout d'abord parmi les Gaulois une division qui sera très-durable, et qui nous oblige de les distinguer dès maintenant en trois groupes : — ceux qui vont habiter Rome, poëtes, orateurs ou philosophes, dont l'éloquence est acclimatée et dont l'indépendance sera presque toujours punie de l'exil ou de la mort ; — ceux qui restent en Gaule ou y reviennent ; — ceux qui résistent tout à fait et qui émigrent vers le nord, les bardes, les druides, fondateurs d'une Gaule bretonne, emportant avec eux dans le pays de Galles, dans l'île de Man, et en Irlande, des idées et des chants destinés à faire retour à la France.

II

A ROME

Les Gaulois en face des Césars. — L'ironie. — L'influence sérieuse.

Au siècle d'or de la littérature latine, parmi les Virgile et les Horace, on vit briller au premier rang des orateurs et des poëtes gaulois. Leurs noms étaient dans toutes les bouches et leurs vers dans toutes les mémoires : aujourd'hui il ne reste pas un ouvrage de Cornelius Gallus, par exemple, qui fut si célèbre et si oublié : son histoire est un drame et une révélation.

Cornelius Gallus, venu de Fréjus, sans fortune, mais avec sa jeunesse et son esprit, se mêle de bonne heure à la pléiade des poëtes de Rome, au moment où le siècle d'Auguste s'annonce à peine.

Il se fait promptement accueillir et de la génération studieuse qui prépare l'éclat d'une nouvelle période littéraire, et d'Octave qui médite un avénement d'un autre genre. Il compose des vers d'amour que Rome entière veut lire ; l'énergie et la passion qu'ils respirent lui gagnent tous les cœurs. La société élégante et raffinée de ce temps-là est charmée de la vigueur de cet esprit que, plus tard, le docte Quintilien trouvera « un peu dur. » Il est bientôt si célèbre que les témoignages de cette célébrité nous ont gardé, l'impression et le reflet de son œuvre, quand même

elle a disparu. On la devine : c'est la poésie élégiaque née dans l'âme aventureuse d'un Gaulois, sous l'inspiration du génie grec et au milieu de la politesse romaine. Gallus est au courant de tout ; il lit avec Virgile les modèles venus d'Athènes ; il connaît l'école d'Alexandrie et lui emprunte Euphorion de Chalcis, qu'il imite. Il entretient un commerce d'esprit avec le monde : « Gallus est fameux en Occident, Gallus est célèbre en Orient ! » s'écrie Ovide. Pour lui, un prisonnier de guerre, que la lutte de Rome contre Mithridate avait livré à l'Italie, le savant Parthénius, rassemble les légendes d'amour les plus intéressantes de l'Asie grecque et en forme un recueil composé tout exprès, afin qu'il y choisisse des sujets d'élégies ou de poëmes romanesques. Virgile même se déclare l'admirateur et l'ami de l'heureux Gallus ; il lui donne dans ses *Églogues* un rang d'exception et ne trouve pas de mots assez doux pour exprimer son estime pour l'écrivain ou son attachement, « plus grand d'heure en heure, » pour l'homme lui-même.

Octave, qui comprit à merveille le parti qu'il pouvait tirer de l'intelligence en face de l'aristocratie, avait plus d'une raison pour s'attacher un homme qui, par son origine, était indépendant des vieilles familles sénatoriales. Il donna à Gallus le commandement de quelques troupes contre Antoine ; le nouveau général, après avoir chassé Antoine de Parétonium et saisi la fameuse Cléopâtre, devint le premier préfet de l'Égypte réduite en province romaine.

Le spirituel Gaulois semblait alors bien loin de son origine. Serviteur d'Auguste et agent de la poli-

tique impériale, il allait être sans doute le courtisan du pouvoir nouveau. Mais non; les qualités ou les défauts de sa race se réveillèrent en lui. L'imprudence magnifique des chefs de clan se fit jour tout à coup dans cette âme celtique : il donna sa confiance à un traître, Valerius Largus, et devant lui, à table, il osa librement juger les actes du vainqueur d'Antoine. Bientôt il fut accusé à Rome; Largus joua le rôle de délateur; le sénat se vengea de sa propre servitude aux dépens de Gallus, qui fut condamné à l'exil pour avoir médit d'Auguste et pour avoir abusé de son pouvoir en Égypte. On lui fit le même sort qu'à Ovide; mais il ne l'accepta pas, et, au lieu d'aller parmi les Sarmates écrire des *Tristesses*, Gallus se donna la mort. La fin tragique du Gaulois fut un sujet d'étranges réflexions pour Ovide, qui admira de nouveau ce Gallus « prodigue de son sang et de sa vie. »

Auguste, ombrageux et blessé, n'éprouva pas le même sentiment. Les hommes pardonnent qu'on leur résiste, mais rarement qu'on les juge. L'ordre fut donné de faire disparaître des bibliothèques les œuvres de Gallus; on ajoute que Virgile dut refaire le quatrième livre des *Géorgiques* et supprimer l'épisode qui mettait en scène l'ancien préfet d'Égypte; rien ne permet de croire que Virgile ait consenti à un pareil sacrifice; c'est assez de dire que les beaux vers de Gallus furent proscrits, et que cent ans plus tard ils étaient comme effacés de la mémoire des Romains.

L'aventure de Cornelius Gallus, tour à tour accueilli et sacrifié par Rome, nous explique la destinée des écrivains gaulois, déjà exposés par leur propre négli-

gence à perdre le rang que leur génie leur donnait. Ils subissent successivement les effets contraires de la politique du peuple-roi; et, d'une autre part, l'incorrigible sagacité de leur esprit frondeur excite des colères ou des soupçons. Nous pouvons dès à présent présager le rôle que joueront au milieu de Rome ces écrivains téméraires qui font réfléchir leurs maîtres, et qui ne semblent participer à la vie agitée et sanglante de la ville impériale que pour la condamner un jour ou l'autre. Au premier abord ils semblent se confondre avec tous les hommes acclimatés en Italie; on trouve parmi eux de grands esprits et des délateurs, des épicuriens et des stoïciens, des flatteurs ou des adversaires des Césars; mais, qu'on s'arrête un instant à les examiner, on est surpris de voir qu'une lutte sourde s'est établie entre leur nature indépendante et la domination romaine. Chaque empereur se sent tout à coup jugé ou démasqué par l'un d'eux. Auguste, Tibère, Caligula, Néron, vont subir le regard de quelque écrivain gaulois qui réclamera au prix de sa vie les franchises de l'intelligence.

Auguste est mort. Tibère paraît, puis Caligula et Néron : ces princes à leur tour tiennent à gouverner les esprits. Ils se préoccupent fort de l'opinion des orateurs gaulois et ils comptent les assujettir par la faveur ou la menace. Le plus brillant et le plus ironique des avocats, Votienus Montanus, est l'objet des attentions de Tibère; mais on s'aperçoit un jour que ce libre parleur a osé blâmer Tibère; on l'envoie mourir aux îles Baléares. Votienus avait un frère, Julius Montanus; son audace fut à peu près la même,

car il fut, dit l'histoire, « également célèbre par sa faveur et par sa disgrâce. »

Caligula, aussi soupçonneux et plus violent que Tibère, éprouvait pour les Gaulois les plus marquants des accès d'admiration et des accès de haine qui se traduisaient par des cruautés et des disgrâces tour à tour. Il avait distingué entre tous, sur le témoignage de Rome, le spirituel orateur Valerius Asiaticus, le philosophe Græcinus, modèle des philosophes, et le puissant avocat Domitius Afer. Il se vengea à sa manière de son admiration pour chacun d'eux. Le philosophe Græcinus avait des mots sévères contre les délateurs courtisans de César. On lui donna l'ordre de se porter accusateur contre Silanus; c'était mettre à l'épreuve une vertu intègre et universellement honorée. Græcinus refusa le rôle qu'on lui donnait. Il fut mis à mort.

Comment humilier Valerius Asiaticus, homme politique plus souple et aussi considéré, que son mérite avait élevé jusqu'au consulat et qui vivait à la cour dans l'intimité de César? Caligula imagine de lui prendre sa femme et de lui dire un jour, avec force plaisanteries, qu'il l'a déshonoré. Valérius supporta l'ignoble rire de ce tyran, mais, le jour où Caligula fut mis à mort, on sut que Valerius était entré dans les conspirations formées contre lui, et lui-même il vint au sénat faire l'oraison funèbre de Caligula : « Je regrette, dit-il, de ne l'avoir pas tué moi-même. »

Quant à Domitius Afer, celui-ci ne pouvait pas aisément être abaissé, car il était depuis longtemps corrompu par les vices romains. L'histoire le signale

comme un de ces délateurs redoutables dont l'éloquence fut un instrument servile à la disposition de Tibère. C'est peut-être le plus célèbre des hommes pervertis par la dépravation politique de Rome ; à tel point que l'éclat de sa bassesse nous a fait oublier son talent ; on le cite comme un sycophante, on oublie l'influence qu'il exerça sur l'honnête Quintilien, dont il fut le maître, et peut-être n'a-t-on pas remarqué l'incroyable perspicacité avec laquelle, au milieu des scènes d'adulation les plus odieuses, il jugeait ses maîtres.

Caligula avait résolu de le faire périr. Caligula était jaloux de lui ; par une cruauté exquise, il voulut du même coup tuer l'homme et éclipser l'orateur. Un jour, il arrive au sénat avec une harangue plus belle à son gré que celles d'Afer et il intente contre lui une accusation capitale. Quel grief faisait-il valoir ?... Chose étrange ! le crime d'Afer était d'avoir proposé publiquement d'élever une statue à Caligula avec cette inscription : *Caïus, à vingt-sept ans, a été deux fois consul.* « A vingt-sept ans ! s'écriait Caligula, c'est-à-dire à l'âge où l'on ne peut avoir été deux fois consul sans violer la loi. » Il y avait donc là une insinuation perfide et un crime de lèse-majesté. La mort de Domitius Afer, conclusion naturelle de ce discours, ne faisait de doute pour personne : lui seul, il osa en douter. Regardant avec sang-froid l'empereur, il lut jusqu'au fond de cette âme la jalousie furieuse qui l'agitait, et, quand on lui donna la parole, il ne discuta pas l'accusation, il ne supplia pas l'accusateur ; il répéta avec admiration le discours de Caligula, il exalta son

éloquence, il s'éleva jusqu'au paroxysme de l'enthousiasme. Que lui importait la loi, et la menace, et le maître? Tout entier à la question d'art, il proclamait la supériorité de son invincible rival. Il touchait le point du débat. Caligula, ravi, ordonna que Domitius Afer serait nommé consul; et ce fut le dernier acte de cette comédie dans laquelle le Gaulois montra l'étonnante dextérité d'un flatteur intrépide qui aurait la pénétration d'un moraliste et la tournerait à ses fins.

Néron fut moins heureux encore que Caligula : c'est le Gaulois Pétrone qu'il eut pour compagnon et pour peintre de ses vices, un satirique plein de grâce et dont l'ironie incisive ne s'est pas entièrement perdue. Ses ouvrages, incomplets et à demi connus, trahissent encore une connaissance raffinée de l'état moral du monde sous Claude et sous Néron. Pétrone, venu de Marseille, fut bientôt à Rome le modèle des élégances et les maître des beaux esprits. Voluptueux et railleur, il était en même temps le juge des entraînements dont il se faisait le complice. Fut-il deviné? Est-ce l'amour propre de Néron ou la jalousie des serviteurs de César qui décida sa disgrâce? Je ne sais, mais Pétrone à son tour dut subir la haine de l'empereur et la mort. Il était prêt et il voulut mourir spirituellement. Sans attendre une condamnation formelle, il se mit au bain, s'ouvrit les veines, et se fit lire des vers aimables pendant que la vie s'en allait peu à peu. L'usage était pour les favoris de faire César leur héritier; Pétrone donna l'ordre de remettre à Néron un manuscrit scellé de son cachet et soigneusement com-

posé. Quand Néron l'ouvrit, il y trouva son propre portrait et celui de ses flatteurs, encadré dans un tableau général des vices ou des folies de la société romaine. Pétrone léguait à l'empire le tableau de l'empire. Ouvrage bizarre, équivoque, mêlé de prose et de vers, cynique et spirituel, le *Satiricon* est l'image légère de cette orgie d'esprit, de despotisme et de plaisir que Tacite a gravement racontée. Pétrone la décrit avec l'ironie d'un acteur et d'un témoin qui ne daigne plus rien prendre au sérieux.

Ce dédain tranquille, qui vient de l'esprit plutôt que de l'orgueil, est le caractère des écrivains de notre race qui vivaient alors à Rome et de ceux mêmes qui semblent s'abandonner avec insouciance à la contagion du mal. Il y a jusque dans leur complicité je ne sais quels retours de jugement qui révèlent qu'ils n'abdiquent jamais leur liberté d'esprit. Un sourire singulier flotte sur les lèvres des Gaulois qui viennent siéger dans les assemblées ou s'asseoir dans les écoles. Je n'en sais pas d'exemple plus remarquable que la vie de Favorinus, célèbre professeur du temps d'Adrien. C'est un peintre de mœurs d'une figure étrange; il promène autour de lui un regard savant et moqueur et il écrit sur toutes choses des pages philosophiques ou bouffonnes alternativement. Au Ier siècle après Jésus-Christ, il part de la ville d'Arles, son pays natal; il s'en va à Athènes, à Éphèse, à Rome, observant et enseignant, étudiant les sectes et les idées, disputant partout, écrivant des commentaires et des *bigarrures*, παντοδάπη ἱστορία, et livrant ce qu'il sait à des disciples comme Aulu-Gelle, qui vivent des miettes de

son savoir. Encyclopédiste infatigable, qui embrasse dans sa pensée les œuvres grecques, depuis celles de Platon jusqu'à celles d'Archimède, quand il parle des lettres et des sciences, c'est avec tant d'enthousiasme, qu'il charme et élève ses nombreux auditeurs. Rome l'admire et l'écoute; l'empereur Adrien le consulte et tient à honneur de lui imposer quelquefois son opinion. Favorinus, au milieu de ces triomphes ou en présence de l'empereur, garde pourtant une physionomie équivoque et on ne sait quel air de plaisanterie qui étonne ses admirateurs. On le voudrait plus grave vis-à-vis de ses auditeurs et moins docile envers César, à qui il donne toujours raison; on interroge avec quelque défiance le sourire indéfinissable qui trahit en lui quelque ironie intérieure. Il répond tranquillement qu'il faut croire un prince qui a trente légions pour appuyer ses arguments, et quand on le presse, il ajoute : « Il y a dans ma vie trois choses étonnantes : la première, que je suis Gaulois et que je parle grec; la seconde, que je suis eunuque et que l'on m'accuse d'adultère; la troisième, que j'ai disputé contre un empereur et que je suis encore vivant. » En un temps de décadence, Favorinus est, par sagesse, un pyrrhonien. Il ressemble fort aux sceptiques de la Renaissance italienne, qui, plus tard, se firent de l'érudition un moyen de raillerie et écrivirent l'éloge de la Peste : avant eux, il compose pour son plaisir l'éloge de la Laideur et l'éloge de la Fièvre quarte. Il se fait répéter et il recueille les mots d'esprit et les traits qui lui composent un trésor de morale plaisante. Il a un bouffon tout noir, un Indien, qu'il

lègue avec tous ses livres à son ami Hérode; pêle-mêle singulier, qui est tour à tour celui d'un original et celui d'un véritable savant. Cet homme une fois mort, tout le monde cite ses ouvrages, et ses ouvrages se perdent. Il n'en reste que des fragments; j'en citerai le passage sur les repas du temps; tel qu'il est, ce débris donne une idée du ton de Favorinus parlant aux raffinés de Rome :

Pour qu'un souper ait de la magnificence, il faut, disent les ordonnateurs de la taverne et de la débauche, au moment où l'on mange avec plaisir, faire emporter les plats et faire avancer la réserve d'un autre service plus ample et meilleur. C'est le ton suprême dans un repas où la dépense et l'air dédaigneux tiennent lieu d'esprit. On ne doit jamais manger un oiseau tout entier, excepté le becfigue; des autres, la culotte seule et le dessous de la culotte est nourrissant; manquer à cette règle est rendre le repas misérable; celui qui mange la partie supérieure de l'oiseau ou de la volaille est un homme sans goût...

Que le raffinement aille ainsi dans une proportion croissante, et bientôt il ne leur restera plus qu'à se faire offrir tout juste ce qu'ils doivent déguster, afin d'éviter la fatigue. Et déjà leurs lits sont plus richement garnis d'or, d'argent et de pourpre que les temples des dieux !

On voit clairement où va l'ironie de Favorinus; c'est une assez verte censure des mœurs générales du temps.

On ne rajeunit pas un peuple qui vieillit. La verdeur de l'esprit gaulois ne rendit pas la jeunesse aux Romains; mais elle exerça sur eux une influence continuelle, et souvent une influence sérieuse. Non-seulement elle enveloppa dans le même blâme la nation

dégénérée et ses princes, non-seulement elle agit sur le peuple : *In risu populi :* Tu fus la risée du peuple, » dira un jour Ausone en parlant de Caligula); mais encore elle donna à l'élite des hommes qui pensaient un appui et un conseil.

En effet, tandis que Rome copiant la Gaule empruntait nos chaussures et nos robes, nos *caligules* et nos *caracalles*, qui valurent leurs surnoms à deux empereurs, tandis que le poëte Martial écrivait à son ami Primus le Gaulois, qui lui avait envoyé un costume : « La Gaule m'habille : *Pinguis me Gallia vestit ;* à côté de ces modes puériles, faites pour amuser une nation qui s'ennuie, d'autres emprunts, d'une nature plus élevée, jetaient dans Rome quelque chose de la robuste pensée des Gaulois. Le même Martial, en correspondance avec la Narbonnaise, puisait dans ses amitiés une inspiration plus forte. Pline le Jeune échangeait avec Geminius de Lyon des lettres dans lesquelles on parlait ensemble de soutenir l'esprit de sagesse et les travaux sérieux. « Allons ! il y a encore ici du respect pour les études ! *Adhuc honor studiis durat,* » écrivait le Romain au Gaulois. A son tour, Sénèque dédiait son traité des *Bienfaits* à Æbutius, qu'on surnomma Liberalis, un Lyonnais encore, qui avait pris pour devise cette maxime : « Il est honteux d'être vaincu en générosité. » Dans Rome même, les Tacite et les Quintilien trouvaient des maîtres ou des amis dont la sève morale était assez franche pour agir vivement sur leur esprit.

En effet, si les moqueurs dont j'ai parlé se placent par l'ironie à côté de Juvénal, ils touchent aussi par

le caractère et par les alliances à des hommes tels que l'historien Tacite. J'ai cité Græcinus, qui proteste par un mot, par un acte, par sa mort, contre l'abaissement universel; on voit au milieu d'un groupe gallo-romain ce philosophe qui garde dans ses entretiens et ses mœurs la passion de l'honnête. On aperçoit autour de lui une famille d'esprits élevés : son fils Agricola, de Fréjus, dont la vie est grave; l'orateur Julius Florus, « prince de l'éloquence des Gaules, » disait-on; l'orateur Julius Secundus, neveu de Florus, le fougueux et loyal Marcus Aper. L'influence de ces Gaulois est généreuse; elle apporte à Rome fatiguée un peu de cet enthousiasme qui luttera encore contre l'amollissement des âmes. On écoute ces jeunes orateurs et ces vieux philosophes qui pensent, à la française, qu'il faut secouer la torpeur des temps de servitude et de plaisir; les plus célèbres stoïciens, comme Sénèque, les maîtres les plus purs des grandes écoles romaines, comme Quintilien, rappellent avec admiration l'énergie de leurs conseillers gaulois. Enfin Tacite lui-même entre dans cette famille; il suit avec passion Julius Secundus et Marcus Aper; il épouse la fille d'Agricola, et enfin il recueille auprès d'eux ce mélange d'ironie et de gravité qui fait l'amertume puissante de ses écrits. Non content d'en remplir ses livres d'histoire, il compose, sous l'impression de ces souvenirs, la *Vie d'Agricola* et le *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence.* C'est dans ce dernier ouvrage qu'on peut voir à l'aise le type du Gaulois sérieux et ardent qui ne veut pas qu'on s'énerve par la tristesse; je veux parler de

Marcus Aper ; nous connaissons déjà son talent viril et spontané ; un dernier mot sur cette figure tout à fait originale.

Il semble que son expérience l'ait également préservé de la barbarie et de la civilisation. Grand voyageur, il avait comparé les peuples et, quand son amour de l'éloquence le fixa à Rome, il prit part à la vie publique comme un orateur charmé de l'être, qui ne voulait s'assujettir ni à la corruption bruyante des rhéteurs en vue, ni à la mauvaise humeur solitaire des stoïciens. Il faut l'entendre, quand il s'emporte (*acrius ut solebat*) contre le poëte Maternus qui abdique la parole pour la poésie et s'enferme dans ses méditations philosophiques.

La scène est caractéristique. Nous sommes chez Maternus; on discute le sujet le plus grave, celui de la décadence de Rome. Maternus désespère de son pays et renonce à la vie publique. Aper ne veut pas que les honnêtes gens désarment, ni qu'on dédaigne la puissance oratoire. Il s'écrie :

C'est par l'éloquence virile qu'on se fait et qu'on garde les alliances, qu'on gagne les nations, qu'on embrasse dans une même union les provinces. Comment abandonnez-vous une fonction qui n'a pas son égale dans l'État? Soit par l'utilité et les avantages qu'elle vous assure, soit par la dignité qu'elle confère, soit par la gloire dont elle vous honore dans la capitale, dans l'empire, dans l'univers entier, elle est au-dessus de ce qu'on peut rêver!... S'il est vrai que la pratique de la vie doive inspirer nos pensées et nos actes, quoi de plus sage que d'exercer un art qui est une arme et que vous employez à défendre vos amis, à secourir les autres hommes, à sauver ceux qui sont en danger, à attaquer et à épouvanter les envieux et les ennemis, en même temps que

vous restez vous-même dans la sécurité, sous l'égide perpétuelle de cette force qui est en vous?... Non, il n'y a pas de cuirasse, il n'y a pas d'épée qui vous protége mieux!...

Marcus Aper continue longtemps cette apologie enthousiaste de la vie militante de l'orateur. Il peint avec une sorte de joie et d'ardeur juvénile la suprématie intellectuelle de l'orateur intelligent, au milieu de cette Rome où on vient tous les jours implorer son appui. De l'est et de l'ouest, de l'Espagne et de l'Asie, on accourt à sa demeure; « et je ne parle pas de notre Gaule! » dit-il. Aux reproches de Marcus Aper, on répond que la matière de l'éloquence, c'est la liberté politique, et que Rome l'a perdue. Tacite, par la bouche du poëte Maternus, développe cette vérité douloureuse d'une manière éclatante; mais toute la querelle nous montre un fait curieux pour notre histoire, à savoir qu'au milieu de l'empire en décadence, il y avait des Gaulois qui gardaient la jeunesse de leur esprit et qui ne voulaient pas mourir avec Rome; et, quant à la liberté politique, elle eut aussi d'énergiques défenseurs dans la personne de certains Gaulois du premier siècle; ceux-là s'étaient sauvés sur les bords du Rhône et du Rhin, où notre récit va les suivre.

III

EN GAULE

Les orateurs gaulois. — La question de la liberté politique.

La Gaule n'était plus qu'une province romaine. On la croyait réduite, lorsqu'on entendit les orateurs et les chefs du pays proclamer qu'ils étaient indépendants. Sous Auguste et Tibère, l'Eduen Sacrovir et le Trévirien Florus osaient parler de liberté et une armée se formait autour d'eux. Dans leurs conciliabules, dit Tacite, ils jetaient des paroles de sédition, se plaignant des impôts, de l'usure, de l'orgueil et de la cruauté des commandements. « L'heure est belle, s'écriaient-ils, pour ressaisir la liberté ! *Egregium resumendæ libertati tempus.* » Ils comparaient Rome épuisée à la Gaule florissante de jeunesse, et leur éloquence remuait profondément cette nation à qui le Romain Cerialis reprocha durement d'aimer les discours. C'est là, en effet, le spectacle que présente notre pays au commencement de l'ère chrétienne ; sa vraie littérature n'est pas toute, comme on l'a dit, dans des écoles paisibles qui auraient été ouvertes par Auguste, remplies docilement par nos pères et occupées uniquement de l'imitation servile des modèles romains. Sacrovir passait dans Autun, enlevait la jeunesse des écoles, l'enrôlait dans l'armée de l'indépendance, et lui adressait des enseignements qui sont de l'éloquence

politique. En vain Auguste avait-il organisé la servitude, déplacé les centres et fait taire les résistances. Sacrovir et Florus montrèrent à Tibère que l'esprit gaulois vivait toujours. Le succès ne justifia pas leur attente ; ils furent vaincus et se poignardèrent. Mais après eux, sous Caligula, sous Claude, sous Néron, on mania encore l'épée et la parole avec assez de grandeur pour effrayer les conquérants.

Qu'est-ce que Néron? s'écria un jour le Gaulois Vindex. Le pillard de l'univers, le bourreau du sénat, le meurtrier de sa mère, le violateur des lois : il a bouleversé l'empire et le gouvernement. Je sais bien que parmi les hommes c'est chose commune de voir des assassinats, des rapines, des outrages; mais ce que nous avons vu, qui donc en entendit jamais parler?... Mes amis, mes chers compagnons, croyez-moi, j'ai vu cet homme,— mérite-t-il d'être appelé un homme?— sur un théâtre, dans l'orchestre, un jour portant le cothurne et la cithare, le lendemain portant le masque et le brodequin. Je l'ai vu vingt fois en chanteur, en héraut des jeux, en acteur tragique; je l'ai vu garrotté, traîné; je l'ai vu *enceinte* et accouchant; enfin, autant il y a de métamorphoses dans la fable, autant j'ai vu de choses fabuleuses qu'il redisait, ou écoutait, ou supportait, ou faisait lui-même. Et c'est là ce que vous appellerez le César, l'empereur, l'Auguste! Non! ne déshonorons pas les noms qui furent ceux du divin Auguste et du divin Claude. Cet homme, appelons-le Œdipe, ou Thyeste, ou Oreste, ou Alcméon; c'est juste; il joue leur rôle et il revêt leurs passions. A vous enfin de vous lever, de guérir vos propres maux, de secourir le peuple romain et de rendre à tout l'univers la liberté!

Ce n'est pas là l'éloquence d'un rhéteur; c'est une parole nourrie de choses, celle d'un Gaulois qui a « l'audace des belles entreprises, » dit Dion Cassius,

et qui, ayant vu de ses yeux à Rome, avec l'indignation d'une âme virile, les folies de Néron, veut faire acte d'homme libre, non pas en renversant Rome, mais en intervenant dans l'empire. Vindex, à demi Romain et propréteur de la Lugdunaise, ne rêve point une nouvelle guerre contre la république romaine; il demande quelque chose de plus positif, c'est-à-dire un gouvernement digne et grave, qui étende son influence bienfaisante sur le monde entier. Il choisit un vieillard, Galba, pour remplacer Néron, et il lui trace un rôle plein de grandeur. Il prétend que Galba s'appuie sur les Gaules comme sur une puissance désormais invincible, et qu'il devienne « le champion du genre humain. » Ces paroles sont rapportées par le froid Suétone sans commentaires. Elles étaient habituelles chez les orateurs gaulois, qui se préoccupaient toujours des autres nations autant que d'eux-mêmes.

Au premier siècle après Jésus-Christ, la Gaule devient comme une tribune où se débattent les questions du temps. Deux opinions y sont exposées : les uns, comme Vindex, hommes d'expérience, prétendent que les Gaules, entrées désormais dans l'empire, y exercent l'ascendant d'un peuple actif et jeune : ceux-là s'appuient sur la noblesse du Midi et de l'Ouest. Les autres rêvent la séparation absolue de Rome et des Gaules ; c'est le vieux parti national des druides et des bardes qui reparaît, soulève le peuple des campagnes et les gens du Nord. « Je suis le libérateur des Gaules, » s'écrie un jour un Boïen, nommé Maric, qui entraîne à sa suite huit mille paysans des régions de

la Loire et de l'Allier, et qui déclare la guerre à tout ce qui est romain.

Vindex périt dans son entreprise; Maric fut réduit par les Gallo-Romains et livré aux bêtes. Quant aux druides, chefs secrets du parti populaire, Claude avait été lui-même les massacrer dans l'île de Mona, où ils s'étaient retranchés.

La question demeurait néanmoins tout entière; on le vit bien, lorsque Civilis imagina un plan de résistance plus hardi encore, et plus dangereux pour Rome. Ce Batave organisa une vaste coalition du Nord contre le Sud, dans laquelle la Germanie et sans doute la Bretagne devaient former avec la Gaule un empire nouveau. Tous les conjurés prêtèrent un serment dont la formule était décisive : *Pour l'empire gaulois !* Civilis avait été jadis, avec son frère Paullus, la victime de Néron ; entré dans l'armée romaine, il avait, sur un soupçon, subi la peine du cachot, tandis que Paullus avait été tué. La vengeance l'arma. A lui se joignit un personnage d'une éloquence singulière, Antonius Primus, de Toulouse, également mécontent de la cour impériale, mais, d'ailleurs, plus habile qu'estimable ; les mécomptes de son ambition faisaient de lui un révolté. Les discours de ces deux hommes furent peut-être plus adroits que ceux de leurs devanciers, mais leurs mobiles étaient moins nobles, et les peuples qu'ils entraînèrent devaient être vaincus avec eux. Civilis avait choisi à propos l'occasion d'une levée de troupes, annoncée par les préposés romains chez les Bataves, pour réunir dans un bois sacré les hommes qu'il supposait capables d'être

les auxiliaires de sa rébellion. Là, après un copieux festin, il avait dit : « Nous ne sommes plus traités comme des alliés, nous sommes traités comme des esclaves... Les Bataves n'ont qu'à regarder Rome en face ; les Germains sont nos frères, les *Gaules* conspirent avec nous. » A ces traits essentiels de sa harangue ajoutez le tableau des exactions romaines, des insultes militaires, des violences subalternes que subissaient les Bataves ; arguments toujours vrais, qui soulevèrent une fois encore et, en apparence, pour toujours, la province indignée.

Je ne raconterai pas la longue lutte de Civilis contre Rome. Il devait succomber ; mais le général romain qui le vainquit, Cerialis, ne se trompa pas sur le caractère de la révolte. Il y avait, au fond de ces querelles, un débat politique et oratoire qu'il devait terminer, s'il voulait être réellement vainqueur. Il réunit les rebelles, et il leur dit : « Moi, je n'ai pas appris l'éloquence ; c'est par les armes que je défends le peuple romain. Mais chez vous les paroles ont tant de prix, vous jugez si souvent le bien et le mal d'après le langage des factieux, au lieu de les juger dans leur essence, que je veux vous adresser un bref discours. » Il leur rappela alors que les Germains n'étaient pas leurs amis, et que l'esprit d'envahissement serait toujours la passion de ce peuple mécontent de ses marais et jaloux de la Gaule. Il ajouta que la Gaule elle-même n'avait pas cessé d'être ravagée par la guerre civile, jusqu'à l'arrivée des Romains. « Aujourd'hui, disait-il enfin, vous commandez nos légions, vous gouvernez nos provinces. Tout est com-

mun entre nous... Si maintenant Rome venait à disparaître du monde (que les dieux nous en préservent!), demain éclaterait entre toutes les nations la guerre universelle. »

Ces paroles revenaient à dire que tout le monde était Romain désormais. Or, qui aurait pu le nier? Les Gaulois, intelligents et ambitieux, comprenaient bien, malgré leur désir d'être indépendants, qu'ils ne pouvaient s'associer au progrès des nations, ou même hériter de Rome qu'à la condition de transiger avec les conquérants. Cerialis avait touché juste en leur disant qu'abandonnés à eux-mêmes, ils étaient toujours divisés. D'ailleurs, les orateurs les plus éloquents en venaient toujours à proposer un changement d'empereur ou une réforme du gouvernement plutôt qu'un divorce absolu. Vindex était Romain, quand il acclamait Galba ; Civilis ne l'était pas moins, quand il voulait traiter, peut-être d'égal à égal, mais enfin traiter avec les hommes du Midi.

On vit bien d'autres exemples qui révélèrent combien la Gaule était Romaine. Sabinus, en soulevant les Lingons, prit le nom de César, et déshonora sa famille en publiant que le conquérant des Gaules était son grand-père. Il y eut même des druides, plus philosophes que prêtres, qui désirèrent un accord entre le polythéisme romain et le druidisme primitif: ils devinrent professeurs dans les écoles gallo-romaines. Enfin on s'aperçut un jour que l'état moral de la Gaule ne lui permettait pas de s'isoler comme un peuple sauvage, à moins de retourner en arrière et de se faire barbare. La question, pour une nation

qui avait déjà une antiquité et qui se croyait encore un plus grand avenir, ne devait donc pas être posée d'une manière absolue, comme une question de paix ou de guerre.

Ce fut l'objet d'un grand débat, celui-là définitif et solennel, non pas dans un camp ou dans le fond d'un bois, mais dans une ville et dans une assemblée générale. Reims fut le rendez-vous fixé pour l'examen public du grand problème national. On y vit arriver tous les députés de la Gaule. Les hommes du Nord plaidèrent vivement contre Rome. Leur représentant, Tullius Valentinus, se montra éloquent, au dire de Tacite, d'une éloquence tout à la fois habile, réfléchie et séduisante ; il fit le dénombrement des crimes de Rome et des souffrances de la Gaule. A son tour, le partisan de la paix, le champion de la civilisation, un chef rémois, appelé Julius Auspex, se leva et prit la parole. Il déclara franchement que les Romains avaient pour eux la puissance et le courage, l'activité et la discipline; il n'hésita pas à faire ressortir la mésintelligence qui divisait les Gaulois, et enfin il jeta hardiment cette parole à tous ceux qui l'écoutaient : « Si vous voulez vous gouverner, choisissez un chef et obéissez-lui. Eh bien, quelle est la cité qui commandera à toutes les autres ? qui dirigera la guerre? à qui demandera-t-on des ordres ? quel sera le siége de l'empire ? » C'était faire éclater la division parmi cette race celtique, que l'amour-propre domine. On ne choisit pas. « Vous n'êtes donc pas sûrs de la victoire, dit le Rémois, et vous êtes déjà sûrs de la discorde ! » Et en effet chacun faisait

valoir la supériorité de ses alliances, ou de ses richesses, ou de son origine; et les querelles naissaient du choc des vanités.

Ce ne fut pas, on le voit, sans discuter ses propres chances et ses véritables intérêts que la Gaule devint décidément Romaine. L'assemblée de Reims eut une influence considérable. Désormais les Celtes farouches et les Gallo-Romains furent comme distincts. On laissa se retirer à l'écart les hommes qui pensaient que l'isolement et l'indépendance pouvaient leur rendre un jour le pouvoir; réfugiés ou opposants, ils s'enfermèrent dans l'Armorique et la Bretagne. Les Gaulois civilisés envoyèrent leurs enfants dans les écoles, et entreprirent de s'accorder avec Rome pour fonder un peuple nouveau, en développant les richesses naturelles du sol et la culture littéraire des esprits.

IV

Les écoles gallo-romaines. — Fusion, éclat et faiblesse. Les cités nouvelles.

> Ἀντὶ τοῦ πολεμεῖν πολιτεία καὶ γεωργία διὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἐπικράτειαν.
> STRABON.

L'esprit de résistance parut à la fin du premier siècle n'être qu'un esprit de barbarie. « Au lieu de la guerre, le travail de la civilisation et de l'agriculture : » telle fut la devise du pays, résumée par Strabon.

La Gaule ne fut ni libre ni esclave ; elle fut ce qu'elle était réellement depuis César, un lieu d'échange et de fusion, où se mêlaient peu à peu les éléments les plus divers. Comme l'airain de Corinthe, qui fut formé d'or, d'argent et de tous les métaux, le lendemain de la prise et de l'incendie de la ville par Mummius, ainsi le génie gallo-romain fut-il, après la conquête, le brillant assemblage des symboles et des idées que les Celtes et les Pélages avaient apportés dans le monde. Sur les autels on put lire à côté l'un de l'autre le nom de Jupiter et celui d'Hésus. Dans les écoles, on reçut en même temps la tradition indigène des druides, l'enseignement de Rome et les systèmes d'Alexandrie. Les médailles, la langue, les arts, portèrent la double empreinte de la civilisation de la Méditerranée et des légendes de l'Occident barbare. Ce travail était commencé depuis longtemps. Avant l'ère chrétienne, Eschyle avait parlé de la Crau provençale; avant l'époque de la conquête, Cicéron avait admiré Marseille; et les Gaulois, à leur tour, s'étaient mêlées aux hommes du Midi. Rien de plus naturel que l'alliance définitive des races. Un rayon du soleil grec avait pénétré dans les forêts druidiques, dans le temps où nos émigrations nous conduisaient à Delphes. L'éloquence et la poésie latine étaient à demi gauloises. Auguste, en donnant à la vieille Bibracte le nom romain-celtique d'*Augustodunum*, consacra un mélange social dont il semble être le créateur et dont il n'est que l'organisateur.

Quand on fonda des villes nouvelles ou des écoles, on s'aperçut que le progrès des esprits avait devancé

celui des institutions. La Gaule lisait; tout le Sud connaissait le grec par Marseille et le latin par Rome même, dont les écrits les plus anciens étaient apportés sur les bords du Rhône et de l'Aude. Martial célèbre l'esprit de Narbonne, si ouvert aux études; Pline écrit à Geminius : « Je ne savais pas qu'il y eut des libraires à Lyon ! » Il est vrai que les deux Romains sont flattés d'apprendre que leurs œuvres figurent dans les bibliothèques gauloises; mais ils apprennent en même temps que l'on trouve là les anciens monuments, déjà perdus, de la littérature latine. Suétone raconte que le grammairien Valerius Probus ne put les recueillir qu'en les empruntant ainsi à la Province.

La fusion était donc faite et ancienne. Les relations que nous avons signalées à Rome entre les Gaulois et les hommes les plus distingués de l'empire, gardèrent en Gaule leur caractère élevé. Les Geminius, les Rufinus, les Sentius Augurinus, une foule d'autres, dont les noms se sont obscurcis, étaient des correspondants ou des amis précieux. Parmi eux, on cite des orateurs, des philosophes, des jurisconsultes et surtout des hommes que leur science et leur moralité désignaient pour être les conseillers ou les gouverneurs des princes. Sentius Augurinus formait avec Pline, Spurinna et Arrius Antoninus, une société délicate et grave, d'où sortit un jour l'empereur gaulois, Antonin, petit-fils d'Arrius. A son tour, Marc Aurèle, disciple de Fronton, reçut quelque chose de cette influence gauloise qui agissait sur Rome au moins aussi fortement que Rome agissait sur la Gaule.

C'est une loi de l'histoire et de la physiologie que de deux races réunies la plus nombreuse absorbe l'autre. La société gauloise s'assimila rapidement tout ce qui vint se mêler à elle sur son propre sol. On rencontre parmi les professeurs de Bordeaux, au troisième siècle, plus d'un homme qui obéit à cette force d'attraction; un Concordius, par exemple, qui est qualifié d'émigré, *profugus;* ou encore un vieux druide, un prêtre du soleil, descendu de Bayeux, et qui semble avoir changé le nom de Belen, son dieu, contre celui de Phœbus Apollon : Phœbitius représente le druidisme vaincu. Dans le même temps, la famille grecque des Eumènes est fixée à Autun, où elle enseigne, et Lactance, qui vient d'Afrique et d'Asie, se sent retenu pour jamais à Trèves, la nouvelle capitale des Gaules.

Peu à peu le foyer de la civilisation nouvelle, alimenté incessamment, s'agrandit, s'étend et rayonne sur les pays voisins. La lumière gagne du sud au nord. Dès le premier siècle, la Bretagne en reçoit un puissant reflet. « L'éloquence gauloise vient de rendre les Bretons avocats, dit Juvénal. Voilà que Thulé est en marché pour s'approvisionner de rhéteurs. »

Gallia causidicos docuit facunda Britannos;
De conducendo loquitur jam rhetore Thule.

Fusion et diffusion, assimilation et rayonnement, tel est le spectacle que la littérature du temps nous offrirait, si nous pouvions ressaisir les détails perdus de la vie intellectuelle chez les Gallo-Romains. L'œuvre que Marseille avait commencée avant l'époque de

César se continue avec une rapidité extrême par Lyon et Trèves, les deux capitales successives des Gaules. Les grandes voies romaines qui doivent faciliter l'asservissement du pays assurent le développement de la science et de la pensée. C'est Lyon d'abord qui est le centre du réseau; Lyon, ville sans passé, ni Grec ni Celtique, dominant la vallée du Rhône et représentant la société mixte qui vient de se constituer. Aussi, lorsque la ville brûla, en l'année 64, tout le monde fut-il saisi de pitié; Sénèque déplora, dans une lettre célèbre, le malheur de cette ville qui avait un rôle à part dans les provinces dont elle était l'ornement (*ornamentum provinciarum quibus et inserta erat et excepta*). Néron lui-même en fut touché et envoya quatre millions de sesterces pour secourir Lugdunum.

La plus grande époque peut-être de la Gaule méridionale est ce temps où s'élabore dans toutes les villes du Midi l'éducation de la jeunesse gallo-romaine. Marseille d'abord, ensuite Lyon, Autun, Nîmes, Arles, Vienne, puis Toulouse, Narbonne, Agen, Périgueux et Bordeaux paraissent comme des phares allumés d'espace en espace. Bordeaux surtout devient une métropole savante de premier ordre. Il y a un moment, au troisième siècle, où des professeurs d'Autun passent dans l'Ouest et emportent avec eux toute l'ardeur de leur prosélytisme. Ils ouvrent dans une vallée nouvelle leurs écoles, raffinées déjà, et ils rencontrent des auditeurs qui se passionnent pour l'étude. Nous verrons se développer là une véritable dynastie de lettrés, dont Ausone est le chef et le héros.

Quelle était la matière de l'enseignement dans les écoles gallo-romaines? C'était, dit-on, la grammaire, les belles-lettres, la philosophie, la médecine, la jurisprudence. Mais quiconque a enseigné, quiconque a porté dans le professorat une conviction, sait bien que les programmes d'études sont peu de chose au prix de la méthode et de l'intention qui guident la jeunesse dans la recherche de la vérité. La grandeur véritable des écoles gallo-romaines et le résultat de leur activité ne fut pas de dresser la jeunesse à l'admiration des modèles païens : ce fut de concourir avec les Romains les plus intelligents à répandre en Gaule les idées fondamentales du droit et le sens utile de la langue latine.

Ce qui resta à jamais de l'influence des conquérants, ce fut la connaissance du droit romain, le besoin de l'unité et la science féconde de l'organisation sociale. Ce qui, au contraire, dégénéra promptement et laissa une tradition mauvaise dans notre pays, ce fut le bel esprit, l'érudition pédantesque et l'esprit d'imitation, servile et stérile tout à la fois.

Les Romains développèrent ces deux tendances, et cela était inévitable. Étendant à la Gaule leur administration vigilante, ils formèrent les hommes les plus capables à la pratique de leur code savant ; mais, redoutant toujours l'esprit de la race, ils favorisèrent, avec une habileté où perçait le mépris, les instincts puérils des rhéteurs. Les Gallo-Romains reçurent une double éducation ; en tant que Romains, on les fit jurisconsultes ; en tant que Gaulois, on assimila leur génie oratoire à la tradition des rhéteurs grecs.

Lyon vit tour à tour triompher chez elle l'unité organique romaine et la sophistique. Drusus fit construire, au confluent de la Saône et du Rhône, un temple dédié aux divinités des deux pays et entouré de soixante statues représentant les soixante cités principales de la Gaule chevelue : symbole visible du concert des provinces sous une loi unique. Caligula choisit cette même place pour faire célébrer devant le temple même le concours d'éloquence grecque et latine qui devait amuser les Romains. Dans ces jeux dérisoires, les concurrents étaient soumis à une obligation bizarre. Vainqueurs, ils étaient couronnés par les vaincus; mais vaincus, ils chantaient l'éloge des vainqueurs, ils effaçaient avec une éponge ou avec leur langue leurs propres compositions; et s'ils s'y refusaient, ils étaient battus à coups de férule ou précipités dans le Rhône.

On ne sera donc pas surpris de rencontrer en Gaule, du premier au troisième siècle, un mélange inouï de grandeur et de faiblesse : l'esprit de liberté et la servitude, les lettres en même temps honorées et dégradées. Aux plus illustres d'entre les Gaulois on donne le rôle de conseillers et celui de panégyristes. C'est le caractère que l'on rencontre à la fin du troisième siècle et au commencement du quatrième chez Claude Mamertin, chez Eumènes, professeur à Autun, chez Nazarius, professeur à Bordeaux, qui prononcent en l'honneur des empereurs des panégyriques restés célèbres.

Leurs œuvres pourtant sont précieuses pour l'histoire. A travers les flatteries qu'ils débitent, on lit des

révélations graves sur l'état moral de la Gaule. Ils félicitent les princes d'avoir guéri le pays de ses blessures et de ses maux : on voit ainsi les maux et les blessures. Eumènes, qui rendait publiquement des *actions de grâce* à Constantin, en 296, lui fait un mérite d'avoir pris en pitié un pays malheureux. « L'aspect de cette contrée t'a fait venir les larmes aux yeux, tu l'as dit toi-même. En effet, qu'as-tu vu? Non pas, comme ailleurs, un territoire cultivé presque partout, accessible, florissant, sillonné de routes faciles et de fleuves chargés de bateaux qui descendent jusqu'aux portes des villes; mais, depuis l'embranchement de la voie de Belgique, un désert, une terre sans culture, horrible, muette, ténébreuse; puis une voie militaire, qui est si raboteuse, si hérissée de talus et si coupée de fondrières, qu'à peine livre-t-elle passage à des chariots à demi pleins ou même vides! »

L'homme qui faisait de l'état des routes une pareille description avait des pensées encore plus tristes quand il songeait à la situation des écoles. Il en donna une preuve en demandant à l'empereur l'autorisation de consacrer ses appointements de professeur, vingt-cinq mille francs par an, à relever les écoles d'Autun. Cette ville, illustre par ses travaux, où venait étudier, selon Tacite, l'élite des jeunes nobles de la Gaule, avait subi deux siéges successifs.

Ceci explique tout. La Gaule nous offre deux aspects contradictoires : d'une part, une vaste et belle administration, un réseau de grandes voies qui activent le développement du pays, des campagnes ri-

ches et cultivées, des cités magnifiques, ornées de monuments sans nombre, arcs de triomphes, temples, palais, théâtres, aqueducs ; une vie somptueuse et élégante dans les capitales nouvelles ou dans les villas adossées au penchant des montagnes ; enfin des inscriptions partout, qui témoignent du rôle que chacun a joué dans cette société brillante et jeune, qui se pare du luxe et des arts de l'antiquité ; — d'un autre côté, des misères furieuses qui agissent au dedans ou des menaces constantes qui viennent du dehors ; les soulèvements farouches des Bagaudes, les querelles sanglantes des généraux romains, les premières invasions des barbares ; puis, dans la vie légale de tous les jours, l'action continue des spoliations fiscales dont la Gaule est victime et qui lui font rendre en argent ce qu'elle reçoit en bien-être.

Le même contraste est visible dans les écoles. On les protége, on les développe, on y appelle les savants les plus recommandables et les enfants des premières familles. Pendant quatre siècles la faveur impériale s'étend sur les foyers d'étude. Constance écrit à Eumènes : « Nos Gaulois méritent bien que nous prenions soin de l'éducation libérale de leurs enfants dans la ville d'Autun... Que pouvons-nous offrir de meilleur à cette jeunesse que la science, le seul bien que la fortune ne peut ni donner ni ravir?... Nous t'exhortons à rentrer dans la profession d'orateur en cette ville, que nous voulons, tu le sais, ramener à son ancienne splendeur. » En 321, Constantin prend des mesures plus générales pour favoriser les professeurs : « Nous ordonnons, écrit-il, que les

médecins, grammairiens et les autres professeurs de lettres soient exempts de toutes charges, eux et leurs biens; qu'ils exercent les honneurs; qu'on ne les cite pas en justice; qu'on ne leur fasse aucun tort; que celui qui les troublerait soit puni d'une amende de cent mille nummes et poursuivi par les magistrats ou les quinquennaux, afin qu'ils ne prennent pas eux-mêmes cette peine. » On ne saurait mieux faire. A coup sûr, les empereurs romains ont transmis à la Gaule un héritage de connaissances, d'exemples, d'enseignements, qui ne se perdra plus et qui, à travers toutes les secousses du moyen âge, parviendra jusqu'à nous.

Mais ils transmettent, ils ne fondent pas. Nous héritons et nous ne créons rien. La société gallo-romaine est sous la tutelle. Les facilités d'une vieille civilisation l'amollissent, et la jeunesse qui se forme aux manières de ses maîtres n'apprend pas à travailler pour son propre compte. Elle imite les Grecs, elle se fait Romaine; elle se hâte de contracter les habitudes d'un monde qui est debout, puissant et vieux, et qui lui donnera des offices. Lassée de bonne heure, elle demande qu'on lui accourcisse le chemin, et pour elle on compose des abrégés comme celui d'Eutrope. Les professeurs, aisément érudits, manquent de cette pensée libre qui rend la science originale et progressive; ils sont vite fatigués; la lettre de Constance à Eumènes atteste que celui-ci ne voulait plus professer. Bref, une langueur universelle règne dans ces écoles si belles en apparence. Elle augmente de jour en jour. Marseille et Autun qui, selon Tacite, ressemblaient à Athènes, paraissent prendre peu à

peu la physionomie de Corinthe, la ville d'affaires et de plaisirs. Un proverbe cité par Athénée indique cette métamorphose, et une inscription d'Antibes traduit naïvement les goûts du pays : elle est consacrée à un danseur qui avait été enlevé tout jeune à l'affection des habitants. « Il a dansé et on l'aimait, » écrivit-on sur son tombeau. *Saltavit et placuit !*

Cependant les Bagaudes arrivent, les barbares sont aux portes, l'agriculture est suspendue, les écoles sont ravagées. On s'aperçoit que la force de la société n'est qu'apparente. Deux faits deviennent visibles : Rome a étendu le droit de cité à toute la Gaule, mais elle a fait des citoyens pour faire des contribuables ; à son tour, la Gaule s'est précipitée dans les écoles romaines, mais la jeunesse traverse les études pour arriver aux charges. Le mouvement, deux fois artificiel, ne produit rien pour l'avenir, qui est douteux et sombre. Quand la pression, toujours plus vive, du monde barbare force les Gallo-Romains à réfléchir, les uns parlent de nouveau de la liberté politique et organisent des tentatives inutiles de résistance, les autres se serrent autour des hommes énergiques, comme Posthumius, qu'on acclame et à qui on élève des autels comme au « restaurateur des Gaules. » Mais les esprits supérieurs ne chercheront le salut ni dans la révolte, ni dans la discipline militaire ; ils déclarent que l'avenir n'appartient plus au paganisme et ils sortent des écoles, où l'on enseigne à la jeunesse le passé de Rome et d'Athènes, pour aller dans les conciliabules chrétiens, où l'on parle d'autre chose.

V

Du deuxième au quatrième siècle, révolution dans les esprits. — La Lettre des martyrs. — Les cités chrétiennes. — La question de la liberté morale.

A Lyon, dans cette capitale de la Gaule romaine qui avait vu naître des empereurs et qui était le siége et le centre du pouvoir, on vit un spectacle étrange. C'était au milieu du deuxième siècle, une centaine d'années après la fondation de la ville. Tout à coup le peuple entra en fureur et demanda la mort de quelques hommes qui ne vivaient pas en Romains. Ces gens passaient au milieu de Lyon comme des étrangers. Ni les dieux de Rome, ni les usages du temps, ni les jeux du cirque, ne les voyaient se mêler à la foule quand elle célébrait ses fêtes. Ils n'étaient point riches, encore moins puissants; dans les rues, on les reconnaissait à leur misère autant qu'à leur gravité. Beaucoup d'entre eux étaient esclaves, mais ils s'isolaient; leur isolement était un blâme. « Qui êtes-vous? leur criait-on dans les rues. — Chrétiens, répondaient-ils. Ce mot voulut tout dire; un chrétien était un homme qui vit hors du cirque, hors de la société, hors de l'état et, pour le vulgaire, un homme qui dérobe les enfants afin de les dévorer.

On saisit les chrétiens de Lyon et on leur ordonna de sacrifier aux dieux. Les chefs furent mis à la torture; on promit aux autres de l'argent ou, s'ils étaient esclaves, la liberté, pour obtenir d'eux une abjura-

tion. Quelques-uns fléchirent; le plus grand nombre résista. Alors on les conduisit à l'amphithéâtre, où ils furent salués par les outrages d'un peuple entier. On employa tout pour dompter leur esprit par la souffrance, des ongles de fer, des chaises rougies à blanc, mille instruments de supplice; et de guerre lasse, on les jeta aux bêtes.

Le lendemain fut terrible; ces cadavres mutilés, cette boue sanglante, ces cheveux souillés, furent regardés avec une admiration contagieuse. Le proconsul et ses licteurs durent les brûler et en jeter les cendres dans le Rhône. Les restes hideux devenaient des reliques; les suppliciés étaient des *témoins* (en grec, des martyrs). Témoins de quoi? D'une idée qui était invincible et d'une foi plus chère que la vie. Quel sujet de réflexions pour tout le monde! Alors on se rappela chaque parole des mourants. On ne les comprenait guère; mais enfin ils avaient dit : « Je suis l'esclave du Christ, » comme s'ils eussent dit : « Je suis libre de vous! » Ils avaient fait acte d'indépendance morale.

On leur reconnut le courage des stoïciens et on chercha à deviner le dogme religieux qui donnait à leur résignation la beauté d'une espérance. Si l'on ne saisit pas tout d'abord l'idée, on conçut le sentiment, la passion de cette liberté de l'âme qui se montrait si puissante. Une révolution commença dans les esprits, et rien ne put l'arrêter.

Cette révolution ne venait pas de Rome. Des Grecs d'Asie avaient apporté à Lyon, vers l'année 140 après Jésus-Christ, l'enseignement de saint Jean. C'étaient

Pothinos, qui fut le premier évêque de Lyon ; Attale de Pergame, son auxiliaire, et d'autres, moins connus. Ils se cachèrent d'abord, on les arracha de l'obscurité pour les conduire à la mort ; le supplice les divinisa. Quand on eut vu saint Pothin, martyrisé à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; Attale, immolé dans l'amphithéâtre ; sainte Blandine, née dans la servitude, sans appui, sans éducation, sans force, livrée aux bêtes, mais indomptable dans la mort ; quand on vit Ponticus, Maturus, Sanctus, une foule de chrétiens, subir sans colère le même sort, alors il se trouva qu'on avait mis en pleine lumière la croyance des victimes et que des vieillards, des femmes, des esclaves donnaient au monde, par leur exemple, une instruction nouvelle.

Les chrétiens de Lyon, remplis de joie, écrivirent en grec un long récit de ce qui s'était passé et ils l'adressèrent aux chrétiens d'Asie. Si une lettre mérite d'être citée, c'est assurément celle-là. Son étendue ne permet pas de la donner tout entière ; j'en emprunte à Fleury les passages les plus saillants :

Les serviteurs de Jésus-Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et la même espérance : paix, grâce et gloire de la part de Jésus-Christ Notre-Seigneur !

. . . .

L'animosité des païens était telle contre nous que l'on nous chassait des maisons particulières, des bains, de la place publique, et qu'en général on ne souffrait point qu'aucun de nous parût en quelque lieu que ce fût. Les plus faibles se sauvèrent, les plus courageux s'exposèrent à la persécution. D'abord, le peuple s'emportait contre eux en confusion et en grandes troupes, par

des cris et des coups : les tirant, les pillant, leur jetant des pierres, les enfermant et faisant tout ce que peut une multitude effarouchée.

On les mena dans la place, où ils furent examinés publiquement par le tribun et par les magistrats de la ville, et ayant confessé, ils furent mis en prison jusqu'à la venue du gouverneur. Ensuite ils lui furent présentés ; et comme il les traitait cruellement, Vertius Epagathus, jeune homme d'une vie irréprochable et d'un grand zèle, ne le put souffrir et demanda d'être écouté pour les défendre et pour montrer qu'il n'y a aucune impiété chez nous. Tous ceux qui étaient autour du tribunal s'écrièrent contre lui, car il était fort connu, et le gouverneur, au lieu de recevoir sa requête, lui demanda seulement s'il était aussi chrétien ? Vertius le confessa à haute voix : il fut mis au nombre des martyrs, avec le titre d'avocat des chrétiens. Il y en eut environ dix qui tombèrent par faiblesse, étant mal préparés au combat. Leur chute nous affligea sensiblement et abattit le courage des autres qui, n'étant pas encore pris, assistaient les martyrs et ne les quittaient point, malgré tout ce qu'il fallait souffrir. Nous étions tous dans de grandes alarmes, à cause de l'incertitude de la confession. Nous n'avions pas peur des tourments, mais nous regardions la fin et nous craignions que quelqu'un ne tombât. On faisait tous les jours des captures, en sorte que l'on rassembla tous les bons sujets des deux Églises, qui les soutenaient principalement.

Avec les chrétiens, on prit aussi quelques païens qui les servaient. Car le gouverneur avait fait une ordonnance publique de les chercher tous. Ces esclaves païens craignaient les tourments qu'ils voyaient souffrir aux fidèles et, poussés par les soldats, accusèrent faussement les chrétiens des festins de Thyeste et des mariages d'Œdipe, c'est-à-dire des incestes et des repas de chair humaine et de tout ce qu'il ne nous est permis ni de dire, ni de penser, ni même de croire que jamais des hommes l'aient commis. Ces calomnies étant divulguées, tout le peuple fut saisi de fureur contre nous, en sorte que, s'il y en avait encore qui gardassent quelque mesure d'amitié, ils s'emportaient alors frémissant de rage. On voyait l'accomplissement de la prophétie du Sau-

veur : Que ceux qui feraient mourir ses disciples croiraient rendre service à Dieu.

« Ceux que la fureur du peuple, du gouverneur et des soldats attaqua le plus violemment furent Sanctus, diacre, natif de Vienne : Maturus, néophyte ; Attalus, né à Pergame, mais qui avait été toujours le soutien de ces Églises, et Blandine, esclave. Nous tous, et principalement la maîtresse (de Blandine), qui était du nombre des martyrs, nous craignions qu'elle n'eût pas la même hardiesse de confesser, à cause de la faiblesse de son corps. Cependant elle mit à bout ceux qui, l'un après l'autre, lui faisaient souffrir toutes sortes de tourments, depuis le matin jusqu'au soir. Ils se confessaient vaincus, ne sachant plus que lui faire : ils admiraient qu'elle respirât encore, ayant tout le corps ouvert et disloqué, et témoignaient qu'une seule espèce de torture était capable de lui arracher l'âme, bien loin qu'elle en dût souffrir tant et de si fortes. Pour elle, la confession du nom chrétien la renouvelait : son rafraîchissement et son repas était de dire : « Je suis chrétienne, et il ne se fait point de mal parmi nous. » Ces paroles semblaient la rendre insensible.

Le diacre Sanctus souffrit aussi des tourments excessifs, mais au lieu que les païens espéraient par là d'en tirer quelque parole indigne de lui, il eut une telle fermeté que jamais il ne leur dit ni son nom, ni sa nation, ni la ville d'où il était, ni s'il était libre ou esclave. A toutes ces questions, il répondit en latin : « Je suis chrétien. » Ils ne lui ouïrent jamais dire autre chose. Le gouverneur et les bourreaux en furent tellement irrités contre lui que, ne sachant plus que lui faire, enfin ils lui appliquèrent sur les parties les plus délicates des lames de cuivre embrasées. Ainsi brûlé, il demeurait immobile et ferme dans la confession. Son corps était tout plaie et meurtrissure, tout retiré, et il n'y paraissait plus de figure humaine.

. . . .

Les tourments se trouvant inutiles par la vertu de Jésus-Christ et la patience des martyrs, on les enferma dans une prison obscure et incommode, on leur mit les pieds dans des entraves de bois, les étendant jusqu'au cinquième trou, et on les traita si cruellement que la plupart furent étouffés dans la prison. Quel-

ques-uns, après avoir été si violemment tourmentés qu'ils semblaient ne pouvoir vivre, quand ils auraient été pansés avec tout le soin imaginable, demeurèrent dans la prison privés de tout secours humain, mais tellement fortifiés par le Seigneur qu'ils consolaient et encourageaient les autres. D'autres, tout frais et nouvellement pris, dont le corps n'avait point été maltraité, ne pouvaient souffrir l'incommodité de la prison et y mouraient.

Pothin, évêque de Lyon, fut de ce nombre. Il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, faible et infirme, en sorte qu'à peine pouvait-il respirer. Le zèle et le désir du martyre le fortifiaient. Il fut traîné devant le tribunal, conduit par les magistrats et regardé de tout le peuple, qui jetait toutes sortes d'imprécations contre lui, comme si c'eût été Jésus-Christ même. Il rendit témoignage à la vérité ; et comme le gouverneur lui demanda qui était le Dieu des chrétiens, il dit : « Si vous en êtes dignes, vous le connaîtrez. » Alors on ne l'épargna plus : il fut traîné et battu de tous côtés. Ceux qui étaient proche le frappaient des mains et des pieds, sans respect pour son âge. Ceux qui étaient loin lui jetaient ce qu'ils trouvaient dans leurs mains. Tous croyaient commettre une grande impiété s'ils manquaient à lui insulter, pensant venger ainsi leurs dieux. A peine respirait-il encore quand il fut jeté dans la prison et il y rendit l'âme deux jours après.

. . . .

On tira premièrement de prison quatre martyrs pour les exposer aux bêtes, en un spectacle qui fut donné exprès pour les nôtres. Ces quatre furent Maturus, Sanctus, Blandine et Attale. Maturus et Sanctus passèrent de nouveau par tous les tourments, dans l'amphithéâtre, comme s'ils n'avaient rien souffert auparavant. Ils furent traînés par les bêtes. On leur fit souffrir tous les maux que le peuple enragé demandait par divers cris, les uns d'un côté, les autres d'un autre, et surtout la chaine de fer, où on les fit rôtir, en sorte que l'odeur frappait les spectateurs. Mais ils n'en étaient que plus furieux. Ils ne purent toutefois retirer autre parole de Sanctus que la confession qu'il avait accoutumé de faire dès le commencement. Enfin, ces deux martyrs, après avoir longtemps résisté, furent immolés ce jour-là, ayant tenu lieu,

dans ce spectacle, de tous les divers combats des gladiateurs.

Blandine fut attachée à une pièce de bois pour être dévorée par les bêtes, et ce spectacle donnait courage aux martyrs, à qui elle représentait le Seigneur crucifié. On la traitait ainsi parce qu'elle était esclave. Aucune des bêtes ne la toucha : elle fut détachée et remise dans la prison. Le peuple demandait instamment Attale, car il était connu. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre avec un écriteau devant lui, où était en latin : *C'est le chrétien Attale*. Le peuple frémissait contre lui, mais le gouverneur, ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit remettre en prison avec les autres, attendant la réponse de l'empereur, à qui il avait écrit à leur sujet.

. . . .

La réponse de l'empereur vint cependant. Elle portait que l'on fît mourir ceux qui confesseraient, et que ceux qui nieraient fussent mis en liberté. Donc, au commencement de l'assemblée des jeux solennels, qui se tient en ce lieu-là et qui est très-nombreuse, parce que toutes les nations y viennent, le gouverneur fit amener les martyrs à son tribunal, voulant encore les montrer au peuple et lui en donner un spectacle. Il les interrogea de nouveau et fit couper la tête à tous ceux qui se trouvèrent citoyens romains ; les autres furent renvoyés aux bêtes. Il examina séparément ceux qui avaient nié, croyant n'avoir qu'à les renvoyer ; mais, contre l'attente des païens, ils confessèrent et furent joints à la troupe des martyrs. Quelques-uns demeurèrent dehors, mais ceux-là n'avaient jamais eu ni trace de foi, ni respect pour la robe nuptiale, ni pensée de la crainte de Dieu et avaient déshonoré la religion par leur conduite.

. . . .

Après eux tous, le dernier jour des gladiateurs, Blandine fut encore amenée avec un enfant d'environ quinze ans, nommé Ponticus. On les avait amenés tous les jours pour voir les supplices des autres et on les voulait contraindre à jurer par les idoles. Comme ils demeurèrent fermes à les mépriser, le peuple entra en fureur contre eux ; et sans avoir égard ni à l'âge de l'un, ni au sexe de l'autre, ils les firent passer par tous les tourments, les pressant l'un après l'autre de jurer. Ils n'en purent venir à bout,

car Ponticus était encouragé par Blandine, en sorte que tout le peuple s'en apercevait. Il souffrit donc généralement tous les tourments et rendit l'esprit. Blandine fut la dernière. Elle allait à la mort avec plus de joie qu'à un festin de noces. Après les fouets, les bêtes, la chaise ardente, enfin, on l'enferma dans un filet et on l'exposa à un taureau qui la secoua longtemps. Mais elle ne sentait rien de ce qu'on lui faisait, par l'espérance et l'attachement à ce qu'elle croyait et par les entretiens qu'elle avait avec Jésus-Christ. Enfin, elle fut aussi égorgée, et les païens même confessaient qu'ils n'avaient jamais vu une femme tant souffrir.

La lettre des martyrs est l'acte de fondation de l'Église gauloise : elle annonce à l'Orient que l'épreuve a été victorieusement subie et que Lyon est désormais, dans cette partie du monde, la métropole du christianisme orthodoxe. De là, il allait se répandre dans toutes les villes de la Gaule. Les mêmes cités qui sont les centres de l'enseignement et du luxe deviennent les étapes de la foi nouvelle. Son progrès n'est point bruyant, mais il est régulier. Les chrétiens se partagent la contrée; chacun marque le lieu où il ira prêcher et mourir.

Parcourez du regard les provinces les plus riches; à Lyon, saint Irénée succède à saint Pothin, que le peuple a maltraité jusqu'à le faire périr, et dès le premier jour saint Irénée, livrant des combats intellectuels, écarte ses disciples des hérésies orientales. Il écrit un livre contre les gnostiques, qui prétendent posséder la connaissance suprême du monde et qui mêlent à des dogmes empruntés partout leurs visions mystiques et personnelles. Saint Irénée affirme, dès le principe, le caractère de l'Église d'Occident; son ouvrage *Contre la prétendue connaissance* ou Gnose,

est pour ainsi dire la première pierre de l'édifice immense élevé en Gaule par la littérature chrétienne.

A Autun, en l'an 179, un jeune homme de haute naissance refuse un jour de s'incliner devant l'image de Cybèle ; on le met à mort, et toute la ville adore bientôt la mémoire de saint Symphorien. De 202 à 300, saint Denis, saint Martial, saint Gatien, saint Paul, saint Austremoine, saint Eugène, briguent comme lui l'honneur du martyre.

A Trèves, séjour des empereurs, où Constantin appelle en 314 un rhéteur célèbre, pour enseigner l'éloquence à son fils, il arrive que ce rhéteur se convertit au christianisme, qui avait fait de rapides progrès pendant le troisième siècle. Lactance, car c'est lui, consacre par l'éclat de sa parole et de son nom l'avénement de la doctrine nouvelle. Ce grand voyageur, qui a vécu en Afrique et enseigné en Asie, abjure en Gaule son polythéisme. Connaissant et mesurant le mouvement général de l'empire tout entier, il est également frappé de la décrépitude de la société antique et de la jeunesse de l'idée chrétienne. Il emploie l'art de Cicéron à renier l'idolâtrie romaine et à instituer au nom du Dieu unique un ordre d'idées supérieur. Ses *Institutions divines* sont la proclamation de l'ordre nouveau.

Tout le quatrième siècle est plein de cette pensée qui change de proche en proche l'aspect des villes. Il faut en mesurer d'avance les progrès.

A Trèves, à peine Lactance est-il mort (321), que saint Athanase, l'organisateur du triomphe, arrive à son tour. Il ne fait que passer; son œuvre l'appelle

ailleurs. Mais un enfant grandit dans la ville, qui appartient bien à Trèves : c'est le futur saint Ambroise, né vers 340, qui va porter le débat religieux dans la société romaine tout entière et dans les conciles. Ambroise, âme tendre et forte, est d'abord magistrat civil, consul, gouverneur de la Ligurie. Telle est l'autorité de sa douceur, qu'il apaise partout les troubles; un jour le peuple de Milan s'empare de lui et le fait évêque par acclamation. Ainsi l'Église gauloise a-t-elle déjà des disciples qui, revêtus des dignités civiles et consacrés par l'admiration populaire, répandent au dehors leur influence. Dans le même temps, saint Jérôme le Dalmate vient étudier à Trèves le progrès du christianisme, et c'est de là qu'il part pour examiner toute la Gaule, qu'il voit partout gagnée à la foi nouvelle.

A Poitiers, en 390, un jeune homme plein d'ardeur pour les études veut se rendre compte rigoureusement de ses pensées et de sa vie. Esprit philosophique, il s'élève par l'argumentation jusqu'à la pensée de l'immortalité de l'âme et de l'unité divine. Alors il devient apôtre et évêque, et ce n'est pas assez de professer le christianisme à Poitiers, il se jette dans les brûlantes controverses qui agitent ce monde. Du fond de la cité gauloise, saint Hilaire se fait l'adversaire d'Arius. Persécuté, banni, il va jusqu'en Asie, et c'est lui qui signalera avec le plus de force la nécessité pour l'Église de combattre le génie mystique de l'Orient, si fécond en erreurs; c'est lui qui, en écrivant l'*Histoire des Conciles*, arme la doctrine de l'Occident.

A Tours, on nomme évêque un ancien soldat qui est venu étudier auprès de saint Hilaire, qui devient célèbre sous le nom de saint Martin, et qui meurt en l'année 400, entouré de tant d'admiration, qu'il lègue au cinquième siècle, avec l'exemple de sa vie, une foule de disciples. Ceux-ci écrivent son histoire. Au pied des Pyrénées, saint Sulpice Sévère, saint Paulin de Nole, saint Prosper d'Aquitaine représentent le christianisme dans le Sud-Est; le dernier, saint Prosper, passant dans la vallée du Rhône, y trouve, sur le vieux territoire de la colonisation grecque, à Marseille et à Arles, les Cassien, les saint Honorat, les saint Hilaire d'Arles, les Salvien.

Ainsi, en deux cent cinquante ans l'esprit nouveau a fait le tour de la France. Toutes les villes qui servaient de foyer aux lettres profanes sont les théâtres divers du triomphe du christianisme. Les rhéteurs se transforment en apologistes de la foi. Quiconque prend part à la vie de la pensée ou à l'éducation libérale, ou même quiconque réfléchit à la condition morale de l'humanité, est obligé d'entrer dans la question grave qui s'agite. Ceux qui restent en dehors de ce mouvement sont les *pagani*, les gens des hameaux; si bien que l'on confond sous le même nom l'homme rustique et le *païen*.

Un dernier trait de cette métamorphose morale, c'est la correspondance qui s'établit entre les villes de la Gaule et celles du reste du monde. De Trèves à Bethléem, des solitudes de l'Égypte aux couvents de la Provence, on voyage, on s'écrit, on se consulte. Comme les martyrs de Lyon adressaient leurs lettres

à leurs frères d'Asie, de même saint Jérôme, du fond de quelque cellule orientale, entretient un commerce d'idées avec la société gauloise, et saint Augustin se concerte avec saint Prosper pour combattre les hérésies. Les relations une fois ouvertes sont d'une activité merveilleuse et d'une passion juvénile.

Une bataille s'est engagée sur tous les points du monde connu. Pour la raconter avec exactitude, il faudrait embrasser l'ensemble de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. A la domination universelle de Rome on oppose déjà l'ascendant universel (catholique, dit-on en grec) du christianisme. En Gaule, c'est Lactance qui, sous l'égide même des empereurs, proclame la déchéance de l'empire. Il écrit sur *la Colère de Dieu ;* il raconte la fin des Césars qui ont martyrisé les chrétiens. *La Mort des persécuteurs* est un pamphlet oratoire, tout à la fois passionné et travaillé, qui relève une à une toutes les épreuves que vient de subir la liberté morale et toutes les fautes commises par ceux qui la consacrent en l'opprimant. Maximien Hercule a décimé la légion thébaine. Lactance nous montre abattu, humilié, la corde au cou, allant se pendre lui-même aux poutres d'un cachot, « ce grand empereur, ce maître du monde, ce triomphateur éblouissant ! » Ainsi de tous : ils sont marqués pour la mort. Lactance est inépuisable quand, à côté des persécutions, il montre les exactions romaines.

Comment Rome a-t-elle administré la Gaule? demande-t-il. La réponse, qu'il lui rédige lui-même,

est un tableau effrayant des progrès du fisc et des tortures imposées aux peuples.

« Si nombreux étaient les percepteurs, si rares étaient les contribuables, telle l'énormité des impôts, que les forces manquaient aux laboureurs, les champs devenaient déserts et les cultures se changeaient en forêts !... Le percepteur mesurait les champs par mottes de terre ; on comptait les arbres, les pieds de vigne ! On inscrivait les bêtes ; on enregistrait les hommes ! On n'entendait que les fouets, les cris des gens mis à la torture, de l'esclave qu'on faisait parler contre son maître, de la femme qu'on interrogeait contre son mari, du fils questionné contre son père. Quand on manquait de témoins, on torturait un homme pour qu'il déposât contre lui-même ; et quand il cédait, vaincu par la douleur, on écrivait ce qu'il n'avait pas dit. »

Enfin Lactance prophétise ; il fait parler David et la Sibylle : *Teste David cum Sibylla !* « Toute la terre, s'écrie-t-il, sera dans le désordre. La guerre partout ! Les nations, en armes, s'attaquant les unes les autres !... C'est la moisson du glaive, qui va taillant et abattant. Et pourquoi ? Parce que le nom romain, par qui l'univers est aujourd'hui gouverné, — dire cela m'est douloureux, mais je le dirai, puisque cela sera, — le nom romain doit être effacé de la terre ! »

C'est ainsi qu'il ouvre le quatrième siècle en chantant le *Dies iræ* du monde païen.

Celui-ci n'entendit guère, du moins dans les hautes régions, la voix du prophète. Le contraste est saisissant, quand on passe de Lactance à Ausone.

VI

Ausone.

L'homme le plus heureux du quatrième siècle fut Ausone, qui naquit en 309 et mourut en 394, précisément la veille de la grande invasion barbare. Sa vie, pleine d'à-propos, fut la plus brillante que pût envier un rhéteur gaulois. Héritier d'une famille de professeurs déjà célèbres, qui étaient venus d'Autun s'établir à Bordeaux, il rassembla sur sa tête tous les honneurs imaginables. Pendant trente ans, il occupa une chaire dans laquelle son savoir et son caractère serviable furent vivement appréciés. Puis il fut appelé à Trèves, en 367, pour y faire l'éducation de Gratien, fils de l'empereur Valentinien I[er]. De ce poste il s'éleva aisément aux fonctions les plus hautes; il fut comte du palais, questeur, préfet du prétoire, et enfin consul. C'est une belle carrière, au milieu d'un siècle de luttes; et les œuvres d'Ausone, œuvres ingénieuses, mêlées de discours flatteurs et de petites épigrammes, marquent une liberté d'esprit difficile à troubler.

Ausone avait un don: il ne voyait pas les agitations morales de son temps ou ne voulait pas les voir. Il promenait un regard satisfait sur les villes de l'empire, Constantinople, Athènes, Trèves, Toulouse, Narbonne, et surtout Rome et Bordeaux. « Burdigala est ma patrie, disait-il dans ses distiques *sur les*

villes célèbres, mais Rome domine toutes les patries. Mon amour est pour Burdigala ; mon culte pour Rome. Citoyen de la première, consul de toutes les deux, j'ai ici mon berceau et là ma chaise curule. » Ainsi arrange-t-il ses affaires, avec un ordre intelligent. Il compose des petits vers à l'éloge de ses collègues de l'école de Bordeaux ; il écrit à Symmaque : « Personne au monde ne peut t'être comparé ; tout s'éclipse devant toi ; » il débite à Rome le panégyrique de Gratien ; et, si les empereurs décident que le christianisme sera la religion de l'empire, il n'y contredit pas ; il improvise une pièce sur le Dieu unique. Mais qu'on ne l'interroge pas sur les questions soulevées par la doctrine nouvelle et qu'on ne le fasse pas chrétien, comme l'ont voulu faire les bénédictins, dans leur bienveillante *Histoire littéraire*.

Ausone a une manière de comprendre la Trinité, par exemple, qui prouve qu'il tient au siècle par les chaînes solides. Il accorde à l'empereur que la Trinité métaphysique est un dogme sérieux ; mais il préfère les maîtres de la terre aux maîtres du ciel. Dieu est grand, Dieu est triple et un ; mais s'il y a trois Césars sur un même trône, Ausone adore volontiers en eux l'image visible de la Trinité.

« Croire à trois Dieux en un seul, c'est assurer son salut, quand on joint au respect de ce nombre la pratique de la vertu. Tel est, ici bas, l'exemple offert à nos yeux : Auguste est le père, et il a créé deux Augustes. Son frère et son fils, enveloppés tous deux de son divin amour, partagent l'empire avec lui et ne le divisent pas. Il a tout distribué et, seul, il conserve

tout. Voilà la trinité vivante des ministres de Dieu, qui règne paisiblement sur le monde, et pour laquelle, ô Christ, il faut prier ton Père éternel. »

Ausone est, à mes yeux, un chrétien par complaisance, un païen par tempérament.

Il lui déplairait à lui, qui recueille le bénéfice de tout ce qui a été fait par les empereurs, de croire que cela puisse disparaître. Ne vaut-il pas mieux jouir du présent et concilier sans humeur les divinités et les races qui se rencontrent à Rome?

Pour sa part, il a l'esprit bien fait; il met à profit le temps, les hommes et les choses. Son éclectisme, qui lui donne une grande égalité d'âme, apporte aussi dans sa maison une variété agréable. Il a des livres de tous pays; il a un collègue breton et jadis druide, Phœbitius, un intendant grec, Philon, et une servante germaine, Bissula. Cette dernière est une demi-esclave, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avec une pointe de sauvagerie; son maître la chante. « Voyez! c'est la beauté d'une enfant du Rhin et le langage d'une Romaine. » Physionomie piquante, dont le vieux professeur s'amuse.

L'intendant ne manque pas non plus d'originalité. Ausone écrit à l'un de ses amis : « Philon a été mon fermier ou comme il dit lui-même, mon ἐπιτρόπος (le mot lui semble plus relevé et sent mieux son dorien)... Vous allez le voir en personne. Il ressemble à sa fortune; le poil blanchi, — chevelu, — mal peigné, — farouche, — maussade, c'est le *Phormion* de Térence. Avec sa tête qui est dure comme le hérisson marin ou comme mes vers, il ne veut pas qu'on

l'appelle fermier, et en effet il ne l'est guère : il sème trop tôt ou trop tard. »

Ausone est homme d'esprit ; sa campagne, ou plutôt ses campagnes, offrent toutes sortes d'agréments. On y joue une comédie latine, on y lit les poëmes d'Homère et on y récite les vers que le maître a composés sur un tableau de l'*Amour mis en croix*, qu'il a vu à Trèves. Mais il est aussi bel esprit et cela gâte son talent. S'il a l'intelligence facile et ouverte, il n'a pas un style assez pur pour faire passer dans ses vers la grâce de sa pensée, ni un goût assez délicat pour distinguer le caprice élégant de la bizarrerie puérile. Il mêle les énigmes, les *griphes*, les jeux de mots, les calembours, aux énumérations froides et aux rapprochements forcés. Ajoutez-y un air général d'érudition prétentieuse, qu'il cache mal sous l'abandon apparent de son langage. Les trois quarts des vers d'Ausone sont composés de cette manière. Il a son excuse ; il marche dans le vide, sans passion, sans but idéal. Il jouit du son de sa voix et de la forme des mots.

Un jour, son plus illustre disciple, le grave Paulin, lui demande respectueusement quel ouvrage il prépare. Le maître répond par une lettre moitié en prose, moitié en vers ïambiques, qu'il a des projets, et sa préoccupation est de savoir quel rhythme il emploiera. Il apostrophe l'ïambe et le spondée ! « Iambe, plus rapide que la flèche du Parthe et du Cydonien, que l'aile de l'oiseau, que les torrents de l'Eridan, que la grêle pressée, que la foudre éblouissante... Va lui dire que j'apprête une charretée de vers héroïques, traînée

par des chevaux de moulin... S'il en demande davantage, réponds : J'ai vu le dactyle aux trois syllabes, prêt à partir sur sa bête ; à côté de lui le spondée au pied lourd... et le trochée, qui est mon semblable et le contraire de moi, ni pair, ni impair... Dis cela à la volée, et sauve toi. » En d'autres termes, Ausone prépare des vers de différentes mesures ; rien de son plan et de sa pensée.

De là à chanter le monosyllabe, il n'y a qu'un pas. Ausone joue sur le Oui et le Non ; il élabore un poëme sur le *Sic* et le *Non*. Un jour ces mots formeront le titre sérieux d'un ouvrage philosophique. Ici ils ne sont qu'un texte de grammairien fantasque, qu'une forme qui amuse ses yeux. Quelle joie il éprouve à aligner des vers flanqués de monosyllabes en tête et en queue !

Res hominum fragiles alit et regit et perimit Fors,
Fors dubia æternumque labans, quam blanda fovet Spes,
Spes nullo finita ævo, cui terminus est Mors,
Mors avida, etc...

Est-ce tout ? Non, il passe des monosyllabes aux lettres : il célèbre l'alphabet.

Dux elementorum studiis viget in latiis A
Et suprema notis adscribitur argolicis Ω.

« La première lettre, dans les études latines, est *A* ; la dernière de la notation grecque est Ω. » Voilà où en est l'enseignement avec Ausone. Car il prétend que ces jeux de langage ont un but d'éducation. C'est, dit-il sérieusement, de la *technopégnie*.

En réalité, Ausone n'est plus bien sûr de ce qu'il doit enseigner ; il écrit à ses élèves ou à ses petits enfants d'étranges choses. Le vieux rhéteur, faute d'idées, mêle des mots vides de sens et se pique de parler un jargon latin et grec tout à la fois. Il écrit à Axius : « Partagé entre les deux Muses grecque et latine, Ausone salue Axius par un badinage en deux langues. »

> Ἑλλαδίκης μετέχων Μούσης, Latiæque camœnæ
> Ἀξίῳ Αὐσονίος sermone alludo bilingui.

Il continue sur ce ton, puis il avoue brusquement l'ennui d'un métier aussi peu grave. Il est, dit-il, fatigué, soit de plaider, soit d'enseigner la rhétorique dans des chaires ingrates. Et là-dessus un vers macaronique :

> Ἔντε foρῳ causαις τε, καὶ ingratαίσι καθέδραις.

Le mélange des choses, des styles, des mots, des lettres, arrive ici à son dernier terme. Il ne resterait plus qu'à citer l'assemblage d'hémistiches dont Ausone avait formé un petit poëme sur le mariage, le *Centon nuptial*, priapée doublement païenne.

Mais il ne faut pas le quitter sur ces œuvres où se touchent les extrêmes, la puérilité de l'esprit et la sénilité morale. Ausone avait eu son heure de travail et de mérite, quand il enseignait sérieusement. « Ma vie fut honnête, dit-il, quoique mes écrits ne le soient pas toujours. » D'ailleurs, si on ne lui demande aucune philosophie, si on le range parmi les poëtes descriptifs, alors il a des pages charmantes. Son poëme de

la Moselle, inspiré par son voyage à Trèves, n'a pas été oublié.

Là il s'est livré à une impression de touriste, admirant la vaste rivière, ses bords, ses ondes, ses poissons variés; et il en a rapporté quelques vers latins qui font les délices des connaisseurs. La description qu'il donne du Meunier, aux écailles brillantes, de la Truite, étoilée de pourpre, de la Loche sans défense, du Saumon pansu et bien cuirassé, du Brochet, alors rejeté dans les tavernes, est demeurée presque fameuse. D'ailleurs le paganisme de sa mémoire est sincère et l'inspire : il ressuscite les nymphes et les satyres sur les bords de la Moselle. Le tableau, évoqué par l'imagination du poëte, des jeux et des fêtes mythologiques dont la nature était le théâtre, mérite d'être cité.

Là je crois voir les rustiques Satyres et les Naïades à l'œil bleu accourir sur les rives, puis les Pans aux pieds de chèvres, pétulants et joyeux, se précipitant dans le fleuve, effrayant leurs sœurs qui tremblent sous le flot et battent les ondes de coups sauvages. Souvent Panopé, fille du fleuve, après avoir dérobé les raisins de la colline, voulant fuir les Faunes lascifs de la campagne, vient se mêler aux Oréades amies. On dit qu'à l'heure où le soleil en feu s'arrête au milieu de sa course, ces rives sont le rendez-vous des Satyres et de leurs humides sœurs qui forment ensemble des chœurs, quand la chaleur ardente protége leur solitude contre les hommes. Alors les Nymphes bondissent à travers les ondes; alors elles enfoncent sous les eaux les Satyres maladroits dont les mains ne peuvent les retenir et qui embrassent, au lieu de leurs membres polis, les vagues fugitives. Hélas! personne ne connaît, personne ne voit ces jeux! Qu'on me pardonne d'en dire quelque chose et que la solitude garde le secret confié à ces rivages.

Nous pouvons jouir au moins du spectacle que présente le fleuve,

dont l'azur réfléchit les collines; les eaux portent des feuillages et sont plantées de vigne. Quelles teintes merveilleuses, lorsque l'étoile du soir voit s'allonger les ombres, quand se projette sur la Moselle toute la verdure de la montagne! Les coteaux nagent et ondulent, le pampre frissonne, le raisin se gonfle sous les eaux. L'illusion du batelier compte les ceps verdoyants, et dans sa barque d'écorce il va, naviguant sur une colline, dont l'image se confond avec la couleur des eaux, au milieu du fleuve, au point où se mêlent les reflets!

Si Ausone n'était pas un penseur, c'était un artiste. Il aimait sincèrement la nature et la poésie. *La Moselle* est l'expression parfaite de son talent, de son caractère et de son culte persistant pour les vieux mythes de la Grèce. Son optimisme est inébranlable. Si d'aventure il aperçoit sur l'autre rive les barbares, si on lui dit qu'ils inquiètent sans cesse les habitants de Trèves, il ferme les yeux, il se détourne, — Non! le Rhin et ses affluents seront des barrières suffisantes; les forces romaines massées sur la rive gauche, feront trembler les Chamaves, les Germains et *la France*, ainsi appelle-t-il les tribus des Francs :

Accedent vires quas Francia, quasque Chamaves,
Germanique trement : tunc verus habere limes.

Ainsi, à en croire Ausone, jamais il n'y aura de Francs sur la rive gauche du Rhin. Il est curieux de voir ce mot de *France*, dont la destinée sera illustre, passer ainsi au quatrième siècle, sous la plume d'un rhéteur aimable, qui l'écarte d'un geste élégant et dédaigneux.

VII

Les transfuges. — Sulpice Sévère et saint Paulin. — La vie de saint Martin. — L'immortalité du cœur.

Tandis qu'Ausone brille à Bordeaux à Rome et à Trèves, l'ouest de la Gaule est déjà envahi par le christianisme. Saint Hilaire, à Poitiers, enseigne saint Martin, qui à son tour agit non-seulement sur le centre de la France, mais aussi sur la vallée de la Garonne.

Une littérature religieuse et militante naît de ce travail des esprits. Devant elle, la littérature raffinée des grammairiens, des poëtes et des rhéteurs, qui manient avec amour la langue latine ou qui traitent de leur mieux l'épithalame et le panégyrique, perd rapidement sa supériorité acquise. Qu'importe à la Gaule, tourmentée de mille questions d'avenir, un art de tradition, qui s'exerce à parer la décadence romaine? La masse des hommes ne trouve là aucune expression de ses intérêts ou de ses besoins, de ses doutes ou de ses espérances. L'élite des familles, qui se pressait autour des chaires, s'écarte elle-même peu à peu; car la jeunesse, déjà amollie, n'est excitée par aucun espoir généreux; elle ne trouve rien qui frappe son âme dans les vers ingénieux du spirituel Ausone. Elle néglige les compositions d'apparat, qui ne sont, après tout, pour les maîtres qu'un plaisir, et pour les élèves qu'un ennui. Au contraire, les lettres chrétiennes ne sont pas un vain luxe; la sub-

stance dont elles sont remplies est une nourriture; elles n'ont besoin, pour vivre, ni des subventions impériales, ni des écoles richement dotées. Elles s'emparent des âmes.

Un singulier spectacle vient faire éclater l'énergie de cette influence qui agit dans les écoles. On voit les jeunes gens les plus dignes de briller dans les hautes charges se détourner du Jupiter Romain.

Ausone, le maître des beaux esprits, a formé à l'éloquence un élève digne de lui. C'est un disciple admirablement doué, à qui il ouvre toutes les sources du savoir antique et dont il aime tendrement le caractère et l'intelligence. Or le disciple un jour disparaît. Il s'en va, comme un missionnaire, en Espagne et en Italie; il oublie les beaux vers de l'école de Bordeaux pour les pensées rudes et jeunes de l'Évangile. On lui écrit, mais il n'a pris aucune mesure pour garder des relations suivies avec l'école de Bordeaux. Les lettres que la sollicitude de son professeur multiplie à son intention ne lui parviennent pas; ou quand elles lui arrivent, il y répond avec embarras. Malgré la douceur affectueuse de ses réponses, on peut y lire entre les lignes un aveu qu'il retient mal : « Maître, nous ne parlons plus la même langue! » Rien n'est décisif comme la rare correspondance d'Ausone avec saint Paulin, car ce disciple infidèle est le célèbre saint Paulin de Nole, qui joua un si grand rôle dans l'Italie du sud, où il alla s'établir.

Dans le même pays d'Aquitaine, un autre enfant se trouva qui fut aussi un transfuge illustre. Je veux

parler de Sulpice Sévère. Riche et heureux, il se dépouilla de ses biens, les distribua aux pauvres et donna l'exemple, à la fin du quatrième siècle, d'une vie savante et religieuse entièrement consacrée au triomphe de l'Évangile. Contemporain de saint Hilaire, ami de saint Paulin, il choisit comme eux une tâche intellectuelle. Du fond de la solitude qu'il habitait entre Toulouse et les Pyrénées, il entreprit de retracer brièvement l'*Histoire sacrée*, c'est-à-dire de justifier le dogme chrétien par le tableau de l'histoire du monde; et il conduisit son travail jusqu'aux premières années du cinquième siècle.

Ce ne fut pas tout. Il écrivit aussi une *Vie de saint Martin* qui est un des monuments les plus curieux de l'ardeur des esprits à cette époque. On se souvient du Dialogue de Tacite sur la décadence de Rome païenne. Sévère écrit un dialogue sur l'avénement du christianisme. Les deux œuvres se correspondent l'une à l'autre par la seule force des choses. Comme les Romains et les Gaulois réunis chez Maternus présageaient la chute de l'empire, ainsi les disciples de saint Martin, rassemblés au pied des Pyrénées par Sulpice Sévère, annoncent qu'un monde nouveau s'élève, dans lequel les saints remplaceront les héros de l'antiquité, que l'enseignement est changé désormais, que, non-seulement on n'imitera plus, sous peine de folie, les vieux modèles empruntés d'Homère, mais qu'on doit les attaquer et les ruiner à travers tout l'empire. Le dialogue composé, on s'écrie avec enthousiasme qu'il faut porter ce livre d'un bout à l'autre de la Méditerranée. « Répandons la *Vie*

de saint Martin en Orient même. Semons-la sur toutes les routes, dans les ports, les îles, les cités. Portons-la à Rome et à Carthage, à Athènes et à Corinthe; la Grèce saura que Platon ne fut pas plus sage que saint Martin, ni Socrate plus courageux; les saints d'Égypte apprendront que l'Europe ne le cède en rien à l'Asie tout entière. »

Ce n'était point là une déclamation. La *Vie de saint Martin* fit le tour du monde : jamais livre ne fut plus écouté. Il détermina des conversions sans nombre et, pendant plusieurs siècles, des pèlerinages illustres au tombeau de saint Martin.

En même temps saint Paulin portait en Espagne et en Italie la même flamme et la même espérance; et l'on croyait volontiers la parole de cet homme qui abondonnait les priviléges ordinaires de la fortune et de la naissance, les enseignements d'Ausone, les honneurs du consulat, pour suivre la bannière du Christ.

J'ai parlé de sa correspondance avec Ausone. Il est intéressant de lire une de ses lettres. Ausone, avec une amabilité doucement grondeuse poursuivait le disciple chéri dont il croyait avoir fait un grand orateur; il lui reprochait sa vie chrétienne dans une solitude espagnole. — « Où êtes-vous? lui écrit-il. Dans quelle vallée neigeuse du pays basque vous êtes-vous caché? » Avec mille tendresses il raillait le fugitif, ses idées, sa vie de famille, tout en un mot; et il le conjurait, en invoquant l'intercession des muses, de revenir à Bordeaux.

Paulin lui répond que ses plaisanteries sont cruel-

les et ne sont pas justes; que ses prières aux muses sont des paroles vaines, « emportées par la brise et qui ne vont nulle part; » enfin que l'enseignement des grandes écoles païennes est vide et faux : « L'habileté des sophistes et l'art des rhéteurs obscurcissent la vérité et instruisent, non pas l'âme, mais la langue. » Dans une lettre écrite en vers, Paulin résume décidément toute sa pensée.

Je persiste à garder le silence, me dis-tu, tandis que tu me parles toujours; j'aime la retraite et l'oisiveté que tu trouves répréhensible; je néglige l'amitié; je tremble devant une femme et à ce sujet tu m'enfonces dans le cœur un vers cruel. Je t'en prie ne déchire pas celui qui t'appartient, ne mêle pas l'absinthe au miel et les paroles amères à un langage paternel. Ma passion a toujours été et elle est encore, de t'entourer de ma déférence et de mon affection fidèle. Jamais une ombre, si légère qu'elle soit n'a troublé ma gratitude pour toi. Quand j'étais devant toi, j'appréhendais que quelque chose dans mon visage ne te blessât; j'avais peur de t'offenser sans le vouloir. Quand je t'approchais respectueusement, je composais ma figure, j'éclairais mon front d'un sourire, évitant que les nuages qui se formaient dans le secret de ma pensée jetassent un soupçon dans l'esprit d'un père révéré. A mon exemple, ma famille a appris à t'honorer, et elle t'honore. Nous nous accordons ici à t'aimer, comme nos âmes s'accordent à aimer le Christ.

Quelle est donc, je te le demande, la parole de haine qui a circonvenu ton cœur? Quelle rumeur étourdie est allée frapper ton oreille et soulever ton esprit? Qui donc t'excite à diriger de nouveaux coups sur un homme dont la tendresse est éprouvée? Qui t'inspire cette pensée mauvaise de blesser un heureux père dans ses enfants?...

Paulin n'ignore pas que le différend entre son maître et lui tient aux causes les plus intimes et les plus

délicates, aux opinions et à l'amour-propre d'un maître célèbre. Ausone peut-il voir sans dépit que ses vieilles études, qui lui ont donné la gloire et l'autorité, soient répudiées par son plus brillant disciple? Paulin, avec une pénétration qui n'est pas sans adresse, aborde ce grief principal, et il l'écarte dès qu'il l'aborde, en déclarant qu'il renonce à toute prétention d'esprit. Il ne sera jamais l'égal de son maître, qui marche de pair avec Cicéron et Virgile. Mais, quant à l'affection, il réclame une place élevée. Il comprend l'amitié et il la pratique de façon à égaler en cela Ausone. « Mon amitié pour toi ne périra pas, quand même nous serions séparés par un monde ou par un siècle. Jamais mon cœur ne se détachera du tien. La vie quittera mon corps avant que ton image sorte de mon esprit. » Ici Paulin est inspiré, le style de sa lettre, familier jusque-là, devient lyrique. Il change le rhythme de son vers; il rejette l'hexamètre épistolaire pour essayer la forme de l'ode et de l'hymne. C'est qu'il veut exprimer cette pensée finale (qui va nous rappeler l'ancienne croyance des Gaulois en exaltant la foi nouvelle des chrétiens) : les affections sont immortelles, puisque l'âme ne périt pas.

Pour moi, pendant toute la durée de cette vie mortelle, tant que j'habiterai la prison du corps, quelle que soit la partie du monde que j'occupe, tu seras devant mes yeux et devant mon visage et dans mes fibres les plus intimes. Je te verrai par le cœur, je t'embrasserai par l'esprit; tu me seras toujours présent. Et le jour où délivré de la prison corporelle, je m'envolerai de la terre, alors, quelque place que me donne le père commun, je t'y porterai avec moi dans ma pensée. Ne faut-il pas que l'âme, puis-

qu'elle survit à nos membres fragiles et qu'elle tient la durée de son essence céleste, ne faut-il pas qu'elle emporte avec elle ses sentiments et ses affections, comme elle conserve la vie? Si elle ne peut pas mourir, elle ne peut pas oublier : elle dure et es souvient!

Ainsi parlait, à la fin du quatrième siècle, l'élève le plus distingué des écoles gallo-romaines. Que pensa Ausone de cette déclaration qui met le cœur au-dessus de l'esprit? On l'ignore. Mais le peuple, la foule, ou même les hommes du monde qui ont reçu la fortune sans le génie et qui sont peuple sous le rapport de l'intelligence, étaient vivement touchés de cette doctrine. Nous en aurons un exemple dans la vie de Paulin le Pénitent, qui était le petit-fils d'Ausone, et qui, ayant été ruiné par l'invasion, écrivit un petit livre pour remercier le dieu chrétien de l'avoir ramené à la vérité en le faisant pauvre.

De tous côtés, autour d'Ausone, les hommes supérieurs et les humbles étaient gagnés à l'Évangile. Le quatrième siècle est l'époque du triomphe définitif du christianisme.

Un pareil événement ne pouvait s'accomplir sans rencontrer des protestations énergiques. Deux hommes remarquables s'élevèrent contre l'ascendant des Pères de l'Église.

En 361, un César, élevé dans la croyance chrétienne, l'abandonna comme une contrainte imposée à son enfance. Julien est célèbre par son apostasie et surtout par la haute intelligence avec laquelle il rassembla les débris des anciens cultes pour en compo-

ser une religion philosophique qu'il appela l'*hellénisme*. — En 384, le préfet Symmaque réclama le rétablissement de l'autel de la Victoire romaine, renversé par Gratien. Il essaya, avec beaucoup de talent et d'activité, de rallier autour de lui tous ceux qui voulaient maintenir, non pas la croyance, mais les usages de Rome. Pour lui, il ne s'adressait pas à la philosophie ni à la religion ; il répudiait au contraire ce qu'il appelait les « disputes des désœuvrés, » *otiosorum disputatio*. Il réclamait la restauration du génie romain, tout politique et guerrier, et il prenait pour thème le rétablissement de l'autel de la Victoire qui lui paraissait le véritable symbole de la suprématie romaine.

Julien avait choisi Constantinople pour y fonder sa religion ; Symmaque habitait Rome. Ainsi protestaient les deux métropoles, latine et grecque, du monde ancien.

Saint Ambroise, le Gaulois de Trèves, répondit à Symmaque. Il évoqua cette même figure de Rome dont on faisait briller le grand souvenir : « Rome, dit-il, parle maintenant un autre langage... Je hais, dit-elle, le culte de Néron. Regrettant les erreurs d'autrefois, je ne rougis pas de changer en vieillissant, avec l'univers qui change. Pour apprendre il n'est jamais trop tard. »

Quant à Julien, il échoua dans son projet et, malgré la supériorité de son esprit, il demeura dans la mémoire des hommes avec le nom et la physionomie d'un apostat sans influence, qui avait composé son personnage avec plus d'habileté que de sérieux. Stoï-

cien par ses mœurs et sa barbe longue, oriental par son cortége d'astrologues, alexandrin par ses doctrines philosophiques, artiste grec par son amour pour les symboles pittoresques du polythéisme, il prêtait singulièrement à la critique. On oublia ce qu'il voulait faire pour la raison humaine; il ne fut plus qu'un homme égaré qui, ayant possédé l'avenir, le répudiait pour retourner vers le passé.

Tout avait changé; il était trop tard pour revenir en arrière. Au moment ou Julien et Symmaque protestent contre l'avénement du monde chrétien, l'Asie s'ébranle; les Huns franchissent le Volga, visant à Rome, et Rome ne défendra ni l'empire, ni elle-même. Le déluge commence : il durera cent ans, de 376 à 476, de Julien ou de Gratien à Olybrius et à Romulus Augustule. C'est la réponse des faits aux discours philosophiques de Rome. Tandis que les orateurs parlent, l'invasion s'avance; et d'ailleurs elle a déjà une avant garde dans les palais même des Césars, qui vont prendre pour ministres le Vandale Stilicon, le Goth Rufin, le Hun Aétius. Demain Honorius donnera aux Burgondes, aux Suèves, aux Visigoths les provinces qu'il ne peut pas garder.

Le siècle qui s'ouvre est marqué, dès le début, par une date décisive dans notre histoire : en 419 les Visigoths reçoivent d'Honorius la seconde Aquitaine, avec Toulouse pour capitale; ils s'y établissent, tandis que les Suèves d'Hermanrich fondent la même année un royaume au delà des Pyrénées, dans la Galice et les Asturies. Les Burgundes sont depuis six ans installés dans le Jura.

C'est alors, en 419, que la Gaule suppliante invoque l'assistance des Gaulois puissants à Rome. Il y en eut un précisément qui répondit à cet appel; c'était en même temps un Gaulois et un magistrat dévoué à Rome, un poëte et un homme politique, nous allons entendre Rutilius Numatianus.

CHAPITRE III

INVASION — LE CINQUIÈME SIÈCLE

I

Les moines et les barbares. — Le poëte Rutilius Numatianus.

Tunc mutabantur corpora, nunc animæ.

En 419, Rutilius Numatianus naviguait de Rome à Marseille, sur cette mer qui baigna tant de colonies phéniciennes et grecques et que dominait encore l'ombre de Rome. C'était en automne; il voyageait sur une barque, s'arrêtant dans les petits ports du rivage et, quand il ne trouvait pas de refuge, dressant une tente sur le sable avec les rames, les crocs et les voiles. Partout il rencontrait des ruines : un vieux château détruit, des pans de mur debout, un portique demeuré seul de tout un édifice, la statue oubliée d'un dieu sans autel, les décombres d'une ville disparue. Ou bien encore il longeait des îles qui lui rappelaient d'autres souvenirs : celles-ci occupées naguères par des Romains qui fuyaient devant Alaric; celles-là occupées par des moines.

Un cri de colère lui échappa en passant devant quelques rochers où vivait un moine.

« C'était mon ami!... un jeune homme de haute naissance, dont la fortune, dont les alliances n'étaient pas moins élevées. Les furies l'ont poussé; il a quitté les hommes et les dieux, et c'est dans cette honteuse retraite que sa crédulité l'exila. Le malheureux s'imagine que l'ordure plaît au ciel; il se torture et il est plus cruel pour lui-même que ne le serait le courroux des dieux. Eh bien! je le demande, les poisons de Circé n'étaient-ils pas moins terribles que la secte des chrétiens? Jadis c'était la métamorphose des corps, aujourd'hui celle des âmes! »

Voilà le mot du siècle, prononcé par un ennemi du christianisme. L'*Itinéraire* de Rutilius n'est pas l'œuvre d'un philosophe, encore moins celle d'un sectaire; et cependant cette course d'un païen à travers un pays troublé reflète à merveille la transformation morale qui s'achève. Un chant de deuil se mêle de loin en loin au récit de chaque journée de voyage.

Fils adoptif de Rome, qui avait nommé son père Lachanius, proconsul de Toscane, Rutilius est venu jeune en Italie où il a fait son droit; à son tour il a mérité de devenir maître des offices et préfet de Rome. A ses côtés est un jeune Gaulois, Palladius, comme lui héritier d'une famille ralliée au peuple-roi. Mille réflexions assaillent son esprit en parcourant sa nouvelle patrie. Pour lui les magnificences de la terre italienne et la splendeur politique des Césars effacent tout le reste. Sans doute il voit les ruines de la Toscane, il sent les misères de la Gaule, où il retourne par un sentiment de patriotisme et de pitié, mais il se persuade que la société païenne est bien

faite et que ceux qui ébranlent l'empire sont coupables de ces maux. Il abhorre et les chrétiens, et les barbares, et Stilicon le criminel, traître à l'empire, *proditor imperii*, qui évidemment a voulu « que sa race survécut à la race romaine. »

Rutilius est poëte, il contemple avec amour l'Italie et il l'admire autant que Virgile, admirant comme elle est protégée par ses montagnes et ses mers, et disant que rien ne prévaudra contre elle, car la Providence a veillé sur toute sa destinée :

Sollicitosque habuit Roma futura Deos!

Partir, quitter le Forum et le Capitole lui semble impossible. Il sort de Rome en pleurant.

Je m'arrache à la tendresse de la ville bien-aimée ; je cède, je me résigne à mon tardif voyage..., je donne vingt baisers aux portes que je vais quitter ; c'est malgré eux que mes pieds franchissent le seuil sacré, j'en demande pardon avec des larmes et des hommages, autant que les pleurs laissent passer les paroles.

Écoute-moi, reine magnifique du monde qui t'appartient, Rome, étoile qui brilles dans les cieux ! écoute-moi, mère des hommes, mère des dieux ; nous approchons du ciel en allant dans tes temples. Je te chante, et toujours, jusqu'à mon dernier souffle, je te chanterai : on ne peut pas vivre et t'oublier. La lumière du soleil serait plutôt effacée de notre mémoire que ta grandeur effacée de notre âme. Tes bienfaits ne rayonnent-ils pas comme les feux du soleil sur tous les pays qu'enveloppent les flots de l'Océan? Pour toi Phébus accomplit sa course et roule à travers le monde : ses chevaux se lèvent et se couchent dans tes États. Ta domination ne s'est pas arrêtée devant les sables enflammés de la Libye, ni devant les remparts de glace de la Grande-Ourse. Partout où l'homme peut respirer, ta vertu s'est frayée un passage. Tu as donné aux nations diverses une même patrie ; les peuples qui n'avaient pas de droit ont été heureux de recevoir

ton empire : en admettant les vaincus au partage de ta loi, tu as fait de l'univers la cité romaine...

Rutilius applaudit à la politique de Rome « qui subjugue ceux qu'elle peut craindre et qui aime ceux qu'elle a subjugués. » Son vers énergique enferme dans quelques mots émus et sonores chaque souvenir des conquêtes, des œuvres, des divinités, des travaux intérieurs du peuple-roi. De son histoire il forme un tableau ordonné et éclairé avec enthousiasme. Même lorsqu'il est enfin parti, il se retourne encore, pour voir de loin la ville qu'il adore. La beauté du ciel, la sérénité de l'air qui baigne les sommets éclatants des sept collines, le murmure lointain de la population, l'écho des applaudissements qui retentissent dans le théâtre, il admire tout, et son émotion est réelle.

Mais en route, malgré son génie de poëte, il porte avec lui un sentiment d'amertume qui va gâter d'avance son voyage. Quiconque ne partage pas sa confiance dans les destinées de Rome l'irrite et l'exaspère. Malheur aux chrétiens, aux Juifs, aux moines qu'il rencontrera sur son passage ! Près de Falériés, il s'arrête pour faire diversion aux ennuis du voyage. Le hasard lui offre alors un contraste saisissant pour lui ; au milieu de la population païenne, il rencontre un Juif solitaire.

Des paysans joyeux remplissaient les carrefours rustiques et oubliaient leurs fatigues dans les jeux des fêtes sacrées ; c'était le jour où Osiris féconde les semences et les moissons. Sortis de la ville, nous allons nous égayer dans une campagne. Il y avait là un étang délicieux qui nous séduisit et un vivier, formé de ma-

nière à laisser les poissons jouer capricieusement dans une prison spacieuse. Mais notre aimable séjour fut troublé par un hôte plus inhospitalier qu'Antiphate lui-même. La garde de ce lieu appartenait à un Juif maussade, animal insociable parmi les humains. Il s'écrie que nous avons tourmenté les arbustes, que nous avons agité les roseaux ; toucher à son eau est lui causer un dommage. Nous lui renvoyons ses injures en des termes qui conviennent à une race infâme : ces maîtres fous ont à cœur les froides cérémonies du sabbat et leur cœur est plus froid que leurs cérémonies.

Chez eux, le septième jour de la semaine est condamné à l'inaction ; c'est un emblème, sans doute, de la fatigue de leur Dieu, qui est faible. Parlerai-je des autres extravagances de ces esclaves imposteurs? Les enfants même n'y croiraient pas. Ah ! pourquoi la Judée a-t-elle été soumise par les armes de Pompée et de Titus? On n'a pas extirpé le mal. La contagion de la peste se glisse parmi nous, et la race vaincue pèse sur ses vainqueurs.

Plus loin, Rutilius rencontre des moines.

Du sein de la mer s'élève Capraria : île horrible, remplie d'hommes qui fuient la lumière. Ils portent un nom grec et s'appellent *moines*, c'est-à-dire solitaires ; ils veulent vivre sans témoins. Ils redoutent les présents de la fortune, parce qu'ils en craignent les retours ; on se fait malheureux de peur de le devenir. N'est-ce pas le comble de la démence, n'est-ce pas le délire de la sottise que d'avoir assez peur des maux pour ne plus supporter les biens? Peut-être ces gens-là s'infligent-ils des châtiments d'esclaves, parce que c'est leur destinée. Peut-être ont-ils le cœur gonflé de fiel : l'excès de la bile fut, au dire d'Homère, la maladie du sombre Bellérophon, lorsque, poussé par la colère et la douleur, il prit en haine le genre humain.

Il y a là une verve, une indignation et une douleur qui révèlent combien les solitaires gagnent tous les jours de terrain ; la haine de Rutilius témoigne de son pressentiment. Malgré lui, il compte les années de

Rome; alors il a l'imprudence de vouloir la rassurer sur sa vieillesse et l'effort qu'il met à lui promettre l'éternité trahit son inquiétude réelle. D'ailleurs il signale bien des symptômes de décadence; il dénonce les rapines des agents romains; il laisse échapper des mots qui démentent sa confiance. Son voyage même, son retour vers son pays malheureux accusent l'administration romaine. La Gaule!... s'écrie-t-il,

Il ne m'est plus permis d'ignorer ses longs désastres que l'on n'a pas réparés et qui se multiplient. Les incendies sans nombres y ont dévoré les grands domaines. N'est-il pas temps d'y rebâtir au moins des chaumières? Si nos fontaines pouvaient parler, si nos arbres avaient une voix, ils m'accuseraient, ils se plaindraient de mon retard et ils ajouteraient à mes regrets un aiguillon de plus pour hâter mon retour.

Il part! « La Gaule rappelle ses enfants! » — Le poëme de Rutilius est incomplet; il n'en reste que le premier chant et le début du second. Mais ces débris suffisent à mettre dans tout son relief l'antagonisme qui s'établit : voici en face les uns des autres les moines et les barbares.

Rutilius nous laisse sur les rivages de la Provence; les lieux de retraite qu'il nous indique vont devenir le foyer le plus actif de l'activité religieuse et littéraire au cinquième siècle.

II

Les solitaires de Lérins. — Le groupe provençal. — Les humbles et les grands. — L'*Eucharistique*.

Au cinquième siècle, les bords de la Méditerranée, si longtemps associés à la gloire du monde païen, se peuplèrent de cénobites, d'anachorètes et d'évêques illustres. Tout à l'heure l'Aquitaine était le rendez-vous des disciples de saint Martin. Maintenant la Provence a son tour.

Le groupe provençal des écrivains religieux se forme au moment où Sulpice Sévère interrompt son histoire et où les Vandales font irruption en Espagne. Les îles voisines du littoral reçoivent des solitaires. Il y en a deux surtout, près de Cannes, qui sont destinées à une grande réputation, Léro et Lérina : écueils stériles, dédaignés par les hommes et, dit-on, habités par les serpents. Vers l'an 405, un voyageur Gaulois, que son zèle religieux avait conduit vers l'Orient, saint Honorat, vient s'établir à Lérina et y fonde le monastère qui est devenu si célèbre. Dans le même temps un second voyageur, Cassien, que l'on croit né dans la petite Scythie, et qui a visité les couvents de l'Égypte, arrive à Marseille, s'y fixe et y fonde deux couvents. On lui demande avec une curiosité ardente quelles lois suivent les cénobites de l'Orient; il écrit les *Institutions* qui doivent régler en Occident la vie monacale et il adresse à un

public d'élite ses *Conférences* sur le même sujet.

Autour de ces deux hommes, une foule d'esprits se réunissent et échangent leurs idées, organisant la vie religieuse. Saint Honorat est le véritable chef spirituel de cette élite. Saint Hilaire d'Arles, saint Eucher, Vincent de Lérins, saint Loup, Maxime, forment un premier groupe de disciples, auxquels il faudra joindre plus tard le célèbre Fauste, évêque de Riez, qui est né en Bretagne. A cette école se rattacheront Salvien, qui est venu de Trèves ou de Cologne, saint Prosper d'Aquitaine, saint Mamert, évêque de Vienne et son frère Mamert Claudien; Gennade, prêtre de Marseille; puis Sidoine Apollinaire qui assiste aux enseignements de saint Hilaire; et enfin, dans l'âge suivant, les prélats du Midi, orateurs et poëtes, comme Césaire et saint Avite.

De toutes parts on se réfugie dans la vallée du Rhône. Un Africain, Pomère, qui vient de Mauritanie à Arles, y enseigne la rhétorique, et bientôt de rhéteur il se fait abbé. Le petit-fils d'Ausone, Paulin le Pénitent, quitte Bazas pour Marseille et veut un moment embrasser la vie claustrale. On l'accueille, mais on n'encourage pas sa vocation qui est plus sincère qu'intelligente.

L'exemple de ce Paulin, que j'ai déjà signalé, ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât, si l'on ne faisait place dans cette histoire qu'à la supériorité de l'esprit; mais, si l'on veut juger par un poëme naïf de l'influence exercée alors sur les âmes par les événements comme par les doctrines, il faut étudier alternativement l'*Eucharistique* du modeste Paulin et les

œuvres fortes ou hautaines de Salvien et de ses pairs. Commençons par le premier.

Paulin le Pénitent, esprit simple, mais sincère, a raconté avec une candeur absolue toutes ses aventures et l'impression dernière qu'elles lui ont laissée. Les barbares l'ont réduit de l'état le plus enviable à la misère la plus profonde et il en rend grâce à Dieu. A l'âge de quatre-vingts ans ou au delà, vers l'année 456, il écrit un poëme qui expose tout au long les malheurs de sa fortune et le bonheur de son âme. Le talent manque partout dans ces pages; mais on y trouve une éloquence de bonne foi, et d'ailleurs l'écrivain n'est pas brutalement hostile au paganisme; il aime la littérature de l'antiquité.

Les alliances de sa famille l'avaient conduite en Macédoine. C'est là qu'il naquit. Emmené ensuite, tout enfant, de Pella à Carthage et de Carthage à Bordeaux, il avait fait le tour de la Méditerranée avant de pouvoir marcher. A trois ans on le présenta à son grand-père, le vieux rhéteur Ausone. Celui-ci en fut enchanté; il pensa tout de suite à l'éducation de son petit-fils, et il se mit à recueillir ses souvenirs latins et païens les plus ingénieux, quelquefois les moins moraux, pour dédier à l'enfant des centons de mots ou d'idées. Paulin raconte lui-même ces détails.

Après un long voyage, je vins dans la patrie de mes ancêtres, sous le toit de mes pères, à Burdigala, dans cette ville où se rencontrent les flots magnifiques de la Garonne et le reflux de l'Océan, où les vaisseaux peuvent entrer, où un port spacieux est enfermé dans une ville spacieuse. C'est alors que, pour la première fois, je connus mon aïeul; il était consul, et moi j'étais un enfant

de trois ans... De ces années de mon enfance, dont la liberté, les jeux et les joies devraient à mes yeux avoir tant de charmes, ce que je puis me rappeler, et rappeler ici le plus dignement, c'est le soin pieux, le zèle extraordinaire avec lequel mes parents m'instruisirent en mêlant les caresses aux leçons, et, par une direction habile, me donnèrent les préceptes des bonnes mœurs en même temps qu'ils activaient le progrès de mon esprit novice... Ces études depuis longtemps sont devenues hors d'usage, car le siècle s'est corrompu. L'antiquité romaine, je l'avoue, est pleine de charmes pour moi et ma vieillesse aime encore cette époque de ma vie. A peine achevais-je mon premier lustre, que la doctrine de Socrate, les contes guerriers d'Homère, les voyages d'Ulysse, furent les lectures qu'on m'imposa. De là je passai immédiatement aux livres de Virgile. J'obéissais, sans bien connaître le latin, car je vivais dans la familiarité de mes serviteurs grecs, attaché à eux par l'habitude de nos jeux communs. Aussi, je le confesse, le travail fut grand pour mon enfance d'étudier ces livres et cette langue inconnus. La double connaissance (du grec et du latin) convient aux esprits puissants et leur donne un double éclat; mais j'étais stérile, je le vois aujourd'hui, et cette division des études épuisa promptement ma veine qui était pauvre. On va bien s'en apercevoir malgré moi, dans ce que j'écris ici.

Paulin accuse trop vite son esprit des défauts de ses maîtres. La lecture d'Homère et de Virgile ne l'aurait pas fatigué, si l'on n'y eût mêlé un pédantisme qu'il indique lui-même, sans le vouloir, dans deux vers assez barbares :

Ipsius alphabeti inter prope prima elementa
Nosse cavere decem specialia signa amathiæ,
Nec minus et vitia evitare akinononta.

Ce qui veut dire que le malheureux enfant apprit en même temps que l'alphabet une liste des locutions vicieuses (*akinononta*) et une liste des dix marques

spéciales de l'ignorance (*amathiæ*). Il en tomba malade, en dépit de sa bonne volonté et de la tendresse de ses parents, et les médecins remplacèrent les pédants.

Avant tout les médecins exigèrent qu'on ne présentât plus à mon esprit que des choses agréables et un bonheur perpétuel. Mon père voulut lui-même s'en charger. Il avait abandonné l'habitude de la chasse, à cause de moi seulement, pour ne pas troubler mes études en m'associant à ses plaisirs ou pour ne pas en jouir tout seul. Pour moi il reprit avec une passion nouvelle cet exercice et renouvela tous les engins de la chasse... Je voulus un beau cheval, des harnais brillants, un grand écuyer, un chien rapide et un épervier magnifique. Il me fallut une balle dorée, venue tout exprès de Rome; des habits très-élégants, presque toujours neufs et doucement parfumés des odeurs d'Arabie. Malgré mon état de santé, j'étais toujours à cheval, heureux de faire des courses violentes. Que de fois j'ai failli périr dans des chutes! C'était le Christ qui m'en préservait; je le crois aujourd'hui et je regrette de l'avoir ignoré si longtemps.

Paulin est un peu honteux de ses belles escapades de jeunesse; il l'est bien davantage de ses aventures d'amour; pourtant il les confesse, puisque son poëme est un *mea culpa*. Elles ne sont pas brillantes et elles se terminent par un mariage de raison qui ne semble pas avoir apporté beaucoup de charme dans l'intérieur du jeune homme. Il eut néanmoins une influence utile sur son esprit. Paulin est après tout un honnête citoyen, né pour administrer régulièrement sa fortune. Il s'aperçoit que les biens de sa femme sont mal gouvernés; il se met à surveiller les vignes et les champs; il réussit; le voilà riche, possédant le repos, qui fut toujours « très-cher à son cœur et

convenable à ses goûts; » il paye ses impôts, ce qui, ajoute-t-il, est particulièrement désagréable à tant de personnes; il a une maison commode, des appartements pour toute saison, une table abondante, de jeunes esclaves, un mobilier complet, une argenterie fine, des artistes à ses ordres pour exécuter les caprices de son luxe, des chevaux bien nourris et des voitures de promenades bien élégantes (il mêle le tout dans son récit). Eh bien! cette existence tranquille et cette aisance parfaite sont tout à coup troublées par l'arrivée des barbares. « L'ennemi était dans les entrailles de l'empire! » dit Paulin, qui se trouve placé entre l'invasion des Goths et la faiblesse des Romains.

Après toutes sortes d'angoisses, il vit sa condition changer absolument. Cet homme dénué d'ambition et amoureux de bien-être perdit ses biens et il reçut des titres honorifiques. Le tyran Attale le nomma comte des largesses sacrées et les chefs Goths lui firent l'honneur de le considérer comme un notable qui peut servir d'otage. Paulin ne connut les largesses que de nom et, quant aux hommages des barbares, ils étaient accompagnés d'épreuves sans nombre. Le petit-fils d'Ausone pensa alors à retourner en Macédoine, où sa mère possédait de grands biens; mais sa femme refusa de le suivre. De guerre lasse, il alla s'établir à Marseille où il se refit une petite fortune et connut, dit-il, « les saints qu'il aima. »

L'intérêt qui s'attache à la vie de Paulin, si agitée et néanmoins si terne, et ce qui fait la valeur de son poëme, c'est la révolution qu'il dépeint et celle qu'il éprouve. Au milieu des épreuves les plus cruelles, cet

esprit très-ordinaire se détache tout à coup du monde pour lequel il est fait ; et, chose inattendue, il retrouve un bonheur singulier dans le souvenir même de ses disgrâces; son âme se retrempe, il s'exprime avec force :

O Christ, je dois me féliciter de l'épreuve qu'il t'a plu de m'envoyer. Mon sort est préférable à celui qui me plaisait, lorsque je me croyais assisté par toi, lorsque j'attribuais à ta faveur l'opulence de ma maison florissante, l'éclat et la pompe de mes honneurs, mon cortége de serviteurs et de clients ; dons périssables que j'ai honte d'avoir aimés !... Ta main puissante, ton influence divine et providentielle, ont marqué dans le conseil des saints tout ce que je devais faire... J'ai confessé, je me suis astreint à vivre selon la loi, et si je n'ai pas expié par une pénitence suffisante toutes mes fautes, j'ai la conscience d'avoir vécu strictement dans la foi, d'avoir appris quelles sont les voies de l'erreur, quelles sont les doctrines dépravées et de les avoir répudiées en voyant leur complicité avec les vices.

Paulin avait voulu se faire moine. Il remercie le Christ de l'avoir arrêté dans cette route, la perfection de la vie monastique étant au-dessus de ses forces : ce dernier trait n'est pas le moins remarquable témoignage de sa modestie. Il savait la valeur réelle des solitaires de Lérins, dont il faut maintenant nous occuper.

III

Rôle des grands écrivains religieux en Provence. — Saint Eucher. Salvien.

L'histoire du cinquième siècle est écrite en traits ineffaçables dans les homélies éloquentes des moines et des prélats de la Provence. Chacun de ces hommes est si profondément occupé des grandes questions de l'époque qu'il parle d'avance comme parlera l'avenir et que leur œuvre, dont l'intention est déclarée, n'a pas besoin d'interprétation.

Les uns sont des hommes d'action qui appliquent l'art d'écrire à l'art de vivre et affichent quelque dédain pour les lettres païennes; tel est saint Eucher. Les autres, plus écrivains ou plus passionnés, déploient une ardeur contagieuse dans la malédiction qu'ils lancent contre la société civile : le plus célèbre d'entre eux est Salvien. Il en est qui réservent toute leur force pour la controverse, comme Fauste. On en rencontre aussi qui appartiennent tour à tour à l'ancienne école romaine et à l'Église, comme Sidoine Apollinaire, le témoin le plus général du spectacle de ce temps. Tous ils développent la pensée que saint Augustin a exprimée en opposant à la cité antique la cité de Dieu. « Je ne parlerai pas le langage de la sagesse du siècle, dit saint Eucher, mais celui de cette profonde sagesse cachée en Dieu, qu'il a destinée avant tous les siècles à procurer notre gloire. »

Saint Eucher a écrit des lettres qui sont imprégnées d'un sentiment de jeunesse et de joie inspiré

par la vue des conversions auxquelles assiste le monde. Il les énumère, il rappelle comment Grégoire de Nazianze entra un jour dans l'école où Basile professait la rhétorique et lui dit : « Laissez tout cela et travaillez à votre salut. » Il ajoute que les livres des Pères sont des monuments de génie ; il les oppose à ceux de la philosophie païenne dont « les leçons, dit-il, ne nous offrent que l'ébauche de la vertu. Dans nos croyances seulement la justice est parfaite et la vérité inébranlable. Les autres sont philosophes par le nom, nous par les mœurs. » Dans une seconde lettre, il fait une description enchanteresse de Lérins, « asile des naufragés du monde, » où des hommes fermes et modestes vivent dans une sérénité angélique.

Salvien ne voit pas d'un regard aussi calme les événements de son siècle. Né dans les provinces du Nord, à Trèves ou à Cologne, il a vu de là se heurter les Romains et les barbares et il est descendu dans le Midi avec une sorte de fièvre, qui l'agite et le rend éloquent. L'impuissance d'une nation qui vit dans le luxe et qui est subjuguée tout à coup par des races encore grossières lui semble un magnifique exemple des châtiments divins. Il écrit d'une main savante, sans bon goût, mais avec feu, un traité sur l'*Avarice*, qui s'adresse à la mollesse somptueuse des Gallo-Romains et un livre *Sur le gouvernement de Dieu*, qui exalte, comme un acte de justice providentielle, l'humiliation subie par les hommes des grandes cités. Lorsqu'il entend quelqu'un déplorer l'invasion des barbares ou les soulèvements des Bagaudes, il éclate en invectives.

LES BAGAUDES

Les Bagaudes, spoliés, vexés, égorgés par d'iniques et cruels administrateurs, et après avoir déjà perdu les droits des Romains, ont fini par en perdre aussi le nom. Et nous appelons rebelles, nous appelons hommes perdus ceux que nous avons poussés au crime! Par quoi ont été faits les Bagaudes, si ce n'est par nos injustices, par la mauvaise conduite des administrateurs, par les poursuites et les rapines de ceux qui ont tourné les revenus publics en émoluments et en gain pour eux, qui, semblables à des bêtes féroces, ont, non pas gouverné, mais dévoré ceux qu'on leur livrait! Ainsi est-il arrivé que des hommes pris à la gorge, assassinés par des gouverneurs rapaces, voyant qu'il ne leur était plus permis d'être Romains, se sont faits barbares. Ils se sont résignés à devenir ce qu'ils n'étaient pas, faute de pouvoir rester ce qu'ils étaient. Poussés à bout, ayant déjà perdu leur liberté, ils ont voulu défendre au moins leur vie.

Salvien, contemplant les grandes ruines qui marquent le passage des révoltés ou celui des barbares, demande compte aux victimes de leur malheur qu'elles ont préparé. Tour à tour, il s'attaque aux hommes du Midi et aux hommes du Nord. Voici pour les Aquitains.

LES AQUITAINS

Personne ne doute que la contrée occupée par les Aquitains et les Novempopulaniens ne soit comme la moelle de la Gaule entière, comme une mamelle d'une inépuisable fécondité, et non-seulement de fécondité, mais de ce que l'on préfère parfois à la fécondité même, de beauté, d'agréments et de délices...

Mais les Aquitains sont parmi les Gaulois, les premiers en vices comme en richesses. La recherche des voluptés n'est nulle part ailleurs si effrénée, la vie si impure, la conduite si déréglée... Nobles ou autres, les Aquitains sont tous à peu près les mêmes.

Le ventre de tous ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul et même gouffre, la vie de tous, qu'une seule et même prostitution, ou quelque chose de pire encore.

Les habitants de Trèves ne sont pas plus épargnés que ceux de Toulouse et de Bordeaux. Ne sont-ils pas comme affolés de plaisirs frivoles? Dans la grande crise de l'invasion, à quoi songent-ils? Ils veulent des spectacles, des cirques!

LES PLAISIRS DE TRÈVES

Des cirques, habitants de Trèves, voilà donc ce que vous demandez! et cela quand vous avez passé par les dévastations et les saccagements, et cela, après les désastres, après le sang, après les supplices, après la captivité, après tous les malheurs d'une ville tant de fois renversée? Quoi de plus déplorable qu'une telle folie? quoi de plus douloureux qu'une telle démence? Je l'avoue, je vous ai regardés comme bien dignes de pitié, lorsque vous avez eu votre ville détruite; mais je vous trouve bien plus à plaindre, lorsque vous demandez des spectacles. Car je pensais que dans ces désastres vous n'aviez perdu que vos biens et vos fortunes, j'ignorais que vous y aviez perdu aussi le sens et l'intelligence.

Vous voulez donc des théâtres, vous demandez donc un cirque à vos princes? Pour quelle situation, je vous prie, pour quel peuple, pour quelle ville? Pour une ville en cendre et anéantie, pour un peuple captif et massacré qui n'est plus ou qui pleure; dont les débris, s'il en est toutefois, ne sont qu'un spectacle d'infortune; pour un peuple abîmé dans la tristesse, épuisé par les larmes, abattu par des pertes douloureuses, devant lequel vous ne savez dire de qui le sort est le plus déplorable, des morts ou des vivants; car l'infortune de ceux qui restent est si grande, qu'elle surpasse le malheur de ceux qui ne sont plus. »

Tu demandes donc des jeux publics, habitant de Trèves? Où les

célébrer, de grâce? Sur les bûchers et les cendres, sur les ossements et le sang des citoyens égorgés? Quelle partie de la ville ne présente encore l'aspect de ces maux? Où ne trouve-t-on point de sang répandu? Où ne trouve-t-on point de cadavres gisant? Où ne trouve-t-on point des membres déchirés et en lambeaux? Partout le spectacle d'une ville prise, partout l'horreur de la captivité, partout l'image de la mort! Ils sont étendus les restes infortunés du peuple sur les tombeaux de leurs morts, et toi, tu demandes des jeux! La ville est noire d'incendie et toi tu te fais un visage de fête! (vultum festivitatis). Tout pleure et toi tu es joyeux! Ce n'est pas tout, tu provoques Dieu par des plaisirs infâmes et tu irrites la colère divine par de criminelles superstitions. Je ne m'étonne plus, certes, non, je ne m'étonne pas qu'il te soit arrivé tant de malheurs consécutifs; car, puisque trois renversements n'avaient pu te corriger, tu as mérité de périr au quatrième.

Salvien est l'apologiste des barbares; à ses yeux l'invasion est, au milieu des temps d'anarchie morale, une solution nécessaire. Il faut rompre avec la décadence gallo-romaine. Vivent les Alains, les Goths, les Gépides et les Huns! Plus de pacte avec Rome, avec ses mœurs, ses lettres ou son luxe! Plus de fusion ni de compromis. La vraie barbarie est de ce côté-là, et voici comment le doigt terrible de Salvien accuse l'administration de Rome.

LES ROMAINS DE LA DÉCADENCE

Les pauvres sont dépouillés, les veuves gémissent, les orphelins sont opprimés, au point que la plupart d'entre eux, issus d'honnêtes familles et façonnés par une heureuse éducation, se réfugient chez les ennemis pour ne point être victimes des persécutions publiques; ils vont chercher sans doute parmi les barbares l'humanité des Romains, parce qu'ils ne peuvent plus

supporter parmi les Romains l'inhumanité des barbares. Et quoiqu'ils diffèrent des peuples chez lesquels ils se retirent; quoiqu'ils n'aient rien de leurs manières et de leur langage et en quelque sorte aussi, de l'odeur fétide des corps et des vêtements barbares, ils aiment mieux pourtant se plier à cette dissemblance de mœurs que de souffrir parmi les Romains l'injustice et la cruauté. Ils émigrent donc ou chez les Goths ou chez les Bagaudes. ou chez les autres barbares qui dominent partout et ils n'ont point à se repentir de cet exil. Car ils aiment mieux vivre libres sous une apparence d'esclavage que d'être esclaves sous une apparence de liberté. Ainsi, le titre de citoyen romain, autrefois si estimé et si chèrement acheté, maintenant on le répudie, on le fuit, on le regarde non-seulement comme entaché de honte, mais encore comme abominable. Et quel témoignage plus manifeste de l'iniquité romaine, que de voir un grand nombre de citoyens d'une naissance honorable, d'une noblesse distinguée, et qui devaient trouver dans le nom Romain une gloire, une splendeur éclatante, forcés par la cruelle injustice de leurs persécuteurs de renoncer au titre de Romains? Et de là vient que ceux-là même qui ne se réfugient pas chez les barbares, sont contraints cependant d'être barbares eux aussi; témoin la plus grande partie des Espagnes et des Gaules, témoins tous ces peuples de l'empire que notre injustice a déshérités du titre de Romains.

Voilà pour Rome et le passé. Voici pour la Gaule et l'avenir. Salvien exige que les générations nouvelles reçoivent l'enseignement chrétien comme leur véritable patrimoine, et que les pères de famille leur assurent des richesses plus solides que l'or et l'argent :

Ces richesses que Dieu ordonne aux pères d'amasser pour leurs enfants, ce ne sont pas de vastes biens, des sacs gonflés d'un métal précieux, des sacs pesants de richesses, mais plus encore d'iniquités; ce ne sont point des palais superbes, élevés au-dessus

des maisons voisines; ce ne sont point des toits orgueilleux dont l'œil ne saurait mesurer la hauteur, ni des faîtes sublimes qui vont porter dans les nues leurs habitants aériens; ce ne sont point enfin, des domaines d'une immense étendue, dont les bornes échappent à la connaissance des possesseurs, et qui, ne pouvant souffrir d'égaux, semblent en quelque sorte s'offenser du voisinage. Ce n'est donc point là ce que Dieu commande, il n'étend point la sollicitude de l'amour paternel jusques aux devoirs d'une administration servile et terrestre. Les ordres qu'il prescrit sont peu nombreux, mais salutaires; faciles, mais saints; légers en eux-mêmes, mais riches en résultats fructueux; d'une teneur brève et simple, mais qui doivent conduire à une béatitude éternelle. « Pères, dit-il, ne provoquez point vos enfants à la colère; mais élevez-les en les instruisant et en les corrigeant selon le Seigneur, pour qu'ils mettent (suivant le langage du prophète), pour qu'ils mettent en Dieu leur espérance, qu'ils n'oublient pas ses œuvres et qu'ils gardent ses commandements.

Ce que l'éloquence de Salvien développe ici avec une colère un peu verbeuse et souvent affectée, une foule d'hommes obscurs le disaient à leur tour. L'école ancienne périt définitivement à cette époque, malgré les soins dont elle est entourée. Désormais on méprise ce que l'on admirait la veille.

Claudius Marius Victor, rhéteur d'Arles, rejette les critiques raffinées de ses maîtres et se tournant vers Dieu : « Mets dans notre cœur, dit-il, le miel de ta parole. Fais notre langue éloquente pour former le cœur et l'esprit des enfants qu'il faut essayer de conduire dans la route de la vraie vertu. » A ceux qui lui disent que les barbares ont tout détruit et qu'il faut d'abord relever ses demeures : « Non, répond-il, rebâtissons les âmes, relevons les ruines de l'intelligence. » C'est le mot d'ordre d'une foule d'écrivains

qui cherchent l'obscurité et l'utilité. Ceux que leur talent ou leurs fonctions ont mis en pleine lumière, n'échapperont pas à cette influence; Sidoine Apollinaire en est le plus fameux exemple.

IV

Sidoine Apollinaire.

Sidoine Apollinaire n'est pas de ces hommes, comme les Honorat et les Hilaire, que l'on voyait tout à coup sortir des grandes familles, raser leur tête, jeter la robe romaine, donner leur bien aux pauvres et s'en aller, pâles et austères, vers une plage abandonnée ou dans la direction de Jérusalem. Il aime la vie et ne déteste pas Rome. Au contraire les barbares lui déplaisent singulièrement et contrarient ses ambitions d'homme politique, comme ils blessent ses goûts de lettré. Né à Lyon, probablement vers 431, mort en 488 environ, il a traversé le siècle en homme d'esprit, jouissant volontiers de ce qu'il voyait. Pour donner tout de suite une idée de l'agrément de son style, je citerai la lettre qu'il écrit à l'évêque Græcus de Marseille; il s'agit d'un personnage, comme il en surgit beaucoup dans une société confuse, d'un certain Amantius, qui a fait des dupes au milieu des plus graves personnages.

L'AVENTURE D'AMANTIUS

L'Arvernie est la patrie d'Amantius. Ses parents, sans être d'une origine brillante, sont de condition libre; contents d'une

fortune modique, mais suffisante, ils ont rempli des charges dans l'Église plutôt que dans le palais. Son père, d'une grande probité, mais peu libéral envers ses enfants, aima toujours mieux, par une excessive économie, être utile qu'agréable à son jeune fils. Amantius, l'ayant quitté, se rendit auprès de vous dans un pauvre équipage. C'était là un grave obstacle à ses premières tentatives; car il n'y a rien de si lourd qu'un léger viatique. Son entrée dans vos murs fut assez heureuse. Le saint Eustachius, votre prédécesseur, l'accueillit à bras ouverts; par ses soins, on cherche aussitôt un logement; on le trouve, on l'y installe. Notre homme cultive d'abord, par de fréquentes visites, ses voisins qui ne dédaignent pas de les lui rendre. Il se comporte avec vous selon l'âge de chacun; obséquieux pour les vieillards, prévenant pour ses égaux, il se distingue surtout par une vie chaste et sobre; qualité d'autant plus louable dans la jeunesse, qu'elle est plus rare. Se produisant ensuite auprès des grands et même auprès du comte de la ville, il leur fait la cour souvent et à propos, se lie, se familiarise avec eux, et, par ses assiduités, s'insinue chaque jour davantage dans l'intimité des citoyens puissants. Les gens de bien le favorisent à l'envi; ils l'honorent tous, soit de leurs conseils, soit de leurs présents; ses espérances et sa fortune grandissent avec une rapidité prodigieuse.

Le hasard lui avait donné pour voisine une femme aussi distinguée par la richesse que par la vertu, dont la fille, sans être encore nubile, avait traversé déjà les premières années de l'enfance. Amantius, avec des manières caressantes qui n'avaient rien que de décent, cherchait à mériter les bonnes grâces de cette enfant, au moyen de petits cadeaux, de bagatelles convenables à ses jeux et à ses occupations. Ces légères prévenances lui enchaînaient un jeune cœur. Arrive l'âge de puberté; bref, ce jeune homme seul, sans ressources, étranger, membre d'une famille nombreuse, qui avait quitté son pays, non-seulement contre la volonté, mais encore à l'insu de son père; voyant que la jeune fille, avec une naissance égale à la sienne, lui était supérieure en richesses; aidé de l'évêque en qualité de lecteur, du comte en qualité de client; convaincu que la mère ne tenait pas à la fortune, que la fille n'avait

pas d'éloignement pour lui, la demande en mariage, l'obtient et l'épouse. On rédige le contrat : Amantius fait valoir, avec une emphase tout à fait comique, un petit domaine de notre petit municipe, que l'on porte sur l'acte matrimonial. La duperie légitimée, la fraude solennellement enregistrée, pauvre mais aimé, il enlève sa riche compagne et, après avoir soigneusement recherché, recueilli la succession de son beau-père, à laquelle il joint, comme complément, ce qu'il peut extorquer à la munificence de la mère trop faible et trop crédule, par un tour d'adresse, il bat en retraite vers la patrie.

Le récit est charmant et il témoigne de la spirituelle bonne humeur de Sidoine, bonne humeur courageuse, car elle fut mise à de fréquentes épreuves. Au milieu des ébranlements perpétuels du monde, il sourit. Ses lettres, qui nous décrivent toute la vie civile du temps, sont remplies de détails piquants ou aimables qui attestent une grande liberté d'esprit et qui relèvent à nos yeux les Gallo-Romains si vivement censurés par Salvien. On aperçoit dans les villas éparses sur tous les coteaux une société intelligente qui aime la poésie et qui se console de ses maux par des souvenirs littéraires qui ne sont ni sans élégance ni sans courage. Les soupers auxquels nous assistons, grâce à Sidoine, nous empêchent d'oublier un fait capital, c'est la supériorité ineffaçable des Gallo-Romains sur les barbares; ceux-ci, qui le sentent bien, regardent avec défiance les latinistes qu'ils sont obligés de prendre pour rédacteurs ou pour interprètes, et, à leur tour, les latinistes ne veulent pas laisser percer l'ironie qui tente leur esprit. « Ma muse se tait, dit quelque par Sidoine; elle retient les rênes. Que personne ne l'accuse d'être satirique! » Situa-

tion singulière, qui annonce déjà que les vainqueurs du présent seront un jour les vaincus.

En attendant Sidoine se tire habilement des difficultés qu'il rencontre. Panégyriste d'Avitus, de Majorien, d'Anthémius, gendre d'un empereur, préfet de Rome, il s'élève aussi haut qu'il peut s'élever dans le vieil empire; d'une autre part il s'accorde avec les rois Goths qui partagent le pouvoir avec les Romains; et enfin, comme il est le disciple des moines provençaux, un jour vient où il abandonne les pensées d'ambition et accepte le grave honneur d'être un évêque chrétien.

Pour la postérité, il est le peintre de mœurs le plus exact et le plus fin. Son regard pénétrant a examiné de près les Vandales au corps bronzé, les Saxons dans leurs esquifs de peaux, les Huns à l'œil enfoncé et aux narines aplaties, les Burgondes aux cheveux graissés de beurre rance et surtout les Goths de Théodorik et d'Eurik. Le portait de Théodorik est un des mieux étudiés :

LA COUR DE THÉODORIK

Avant le jour il va, avec très-peu de suite, visiter ses prêtres, pour lesquels il montre de grands égards, bien que l'on puisse s'apercevoir, à ses propos confidentiels, que ces démonstrations de respect tiennent plus à l'habitude qu'à la piété. Le reste de la matinée est réservé aux soins du gouvernement. Des officiers en armes sont debout autour du siége royal; la troupe fourrée des chefs est admise au conseil, de manière à ce qu'on ne puisse pas la dire absente, mais tenue à l'écart comme trop bruyante: elle bourdonne à l'aise entre les voiles de la salle et une barrière ex-

térieure. Dans l'intérieur de la salle, sont admis les députés des différents peuples. Le roi écoute autant que l'on veut, et répond en peu de mots. S'agit-il d'une affaire à discuter? il ajourne. Le cas est-il urgent? il décide sur-le-champ.

Vers la deuxième heure (huit heures), il quitte le trône et va inspecter son trésor ou ses écuries. Si après cela il part pour la chasse, il n'endosse point l'arc; cela lui paraîtrait au-dessous de la gravité royale; mais si, cheminant ou chassant, il aperçoit une proie, il tend la main en arrière, dans laquelle un esclave place aussitôt un arc débandé; car, autant il lui paraîtrait ignoble de se charger d'un arc enveloppé de son fourreau, autant il lui semblerait efféminé de le recevoir tendu. Il le tend donc lui-même, y place la flèche et vise. Souvent, au moment de tirer, il demande à quelqu'un de lui désigner ce qu'il doit frapper; on lui indique la proie à abattre, il l'abat, et s'il y a méprise, ce sera plutôt de la part de l'indicateur que du tireur.

Pour ce qui est de ses repas, ceux des six jours de la semaine ne diffèrent en rien de ceux d'un simple particulier. On ne voit point là la table fléchir sous l'argenterie massive dont l'ont surchargée des esclaves haletants. Là, rien n'a tant de poids que le discours; l'on s'y tait ou l'on y parle de choses graves. Les garnitures et les draperies des lits de repos sont en pourpre ou en coton. Les mets se recommandent par le bien assaisonné plutôt que par la rareté; l'argenterie se fait remarquer par l'éclat plutôt que par le poids, et les coupes n'y sont pas si souvent présentées aux convives, qu'il n'arrive plutôt à la soif de les désirer qu'à l'ivresse de les refuser. En un mot, on voit là réunies l'élégance grecque, l'abondance gauloise et la promptitude italienne; pompe publique, soins privés et discipline royale.

Quant aux magnifiques festins du dimanche, je m'abstiens d'en parler, comme d'une chose connue des personnes les plus obscures. Après le repas, le roi fait ou ne fait pas son somme méridien et ne le fait jamais que très-court. La fantaisie lui vient-elle de jouer? il prend vivement les dés, les examine avec soin, les agite avec grâce, les jette franchement, les nomme gaiement, les attend avec patience. Aux bons coups il se

tait, aux mauvais il rit, et ne se fâche à aucun. Peu avide de revanche, il veut cependant n'avoir pas l'air d'en redouter la chance. Si on la lui offre, il la refuse; si on la lui conteste, il y renonce. Vous le quittez sans embarras; il vous quitte sans contestation. Aux dés, comme à la guerre, il n'a qu'un souci, celui de vaincre. Dès qu'il est au jeu, il met pour un instant la dignité royale de côté; il encourage, il exhorte son joueur à la liberté, à la confiance, et, pour dire tout ce que je pense, il a peur de faire peur. Il aime à voir son adversaire en colère d'avoir perdu; cette colère est pour lui la preuve qu'il n'a point été ménagé; et, ce qui est peut-être singulier, c'est que ce contentement provenant d'une si petite cause ait pu contribuer parfois au succès des grandes affaires. On a vu, dans ces moments propices, accueillir telle demande qui avait échoué à plusieurs reprises, en dépit de hauts patronages. Moi-même, si je joue avec le roi, ayant quelque chose à lui demander, je m'estime heureux d'être battu, et de perdre une partie qui m'assure le gain de mon affaire.

Vers la neuvième heure (à trois heures) recommencent les fatigues de la royauté : alors reviennent les demandeurs, les flots de défendeurs; ce n'est de tous côtés qu'un tumulte de procès; ce tumulte se prolonge jusqu'au soir. A l'annonce du souper royal il s'apaise, et se divise entre les divers patrons des plaideurs, jusqu'au moment où commencent les gardes nocturnes. Au souper, les mimes bouffons sont admis, rarement toutefois et sans risque pour aucun convive d'être atteint par leurs mordants quolibets. Mais on n'entend jamais là ni orgue hydraulique, ni poëme entonné de concert par plusieurs voix enflées par le phonasque. Là ne sont pas non plus reçus à chanter ni lyriste, ni choraule, ni mésochoriste, ni joueurs de tympan ou de psaltère. Le roi n'aime que les chants faits pour exciter le courage autant que pour charmer l'oreille. Dès qu'il se lève de table, les gardes de nuit s'établissent au trésor et aux entrées du palais royal, pour y veiller tout le temps du premier sommeil.

Sidoine Apollinaire, malgré son ironie secrète, observait avec une attention extrême ces maîtres du

monde, qui ne manquaient pas d'autorité. Eurik lui fit sentir qu'il était roi en le faisant attendre à sa porte. Sidoine, pour s'en dédommager, s'occupait à comparer la variété de barbares qui emplissaient cette cour de Bordeaux.

LES BARBARES

J'ai presque vu deux fois, dit-il, la lune achever son cours, et n'ai obtenu qu'une seule audience; le maître de ces lieux trouve peu de loisirs pour moi, car l'univers entier demande aussi réponse et l'attend avec soumission. Ici nous voyons le Saxon aux yeux bleus trembler, lui qui ne craint rien que les vagues de la pleine mer. Ici le vieux Sicambre, tondu après sa défaite, laisse croître de nouveau ses cheveux. Ici se promène l'Hérule aux joues verdâtres, presque de la teinte de l'Océan, dont il habite les derniers golfes. Ici le Burgonde, haut de sept pieds, fléchit le genou et implore la paix. Ici l'Ostrogoth réclame le patronage qui fait sa force et à l'aide duquel il fait trembler les Huns, humble d'un côté, fier de l'autre. Ici toi-même, ô Romain, tu viens prier pour ta vie, et quand le Nord menace de quelques troubles, tu sollicites le bras d'Eurik contre les hordes de la Scythie ; tu demandes à la puissante Garonne de protéger le Tibre affaibli.

On a remarqué dans ce dénombrement la figure du Sicambre. Il est intéressant de recueillir ce que dit Sidoine au sujet des Francs.

Du sommet de la tête, leur chevelure d'un blond roux est ramenée sur le front et laisse au cou sa blanche nudité. Leur œil verdâtre roule une prunelle couleur d'eau. Leur visage, entièrement rasé, offre, en guise de barbe, deux légères moustaches bien peignées. Des vêtements étroits dessinent leurs membres

gigantesques et sont relevés au-dessus du jarret. Un large baudrier serre leur taille svelte. Lancer à travers les airs leur rapide hache à deux tranchants, viser juste, faire tournoyer leur bouclier, devancer leur piques par l'agilité de leurs sauts, atteindre l'ennemi avant elles, c'est un jeu pour eux. Dès l'enfance, ils sont mûrs pour la passion de la guerre. S'ils sont pressés par le nombre ou par le désavantage de la position, la mort seule les abat, jamais la crainte. Ils restent invaincus, et leur courage semble leur survivre au delà même de la vie.

V

Les controverses religieuses. - La liberté de l'âme.

Nous touchons au moment où les Gallo-Romains vont devenir les Gallo-Francs, et déjà nous entrevoyons la lutte singulière qui va s'ouvrir entre les conquérants de la Gaule qui en sont les chefs militaires, et les moines ou les évêques qui en sont les chefs spirituels. Mais ce fait même serait mal expliqué, si nous ne parlions pas ici des controverses qui ont déterminé la direction morale de tout le pays et enfanté une littérature militante.

Parmi les hommes du groupe provençal, les uns devenaient malgré eux des évêques; le peuple les saisissait au passage, on les poursuivait dans leurs retraites pour en faire ses guides religieux. Alors ils entraient dans une vie d'action. Saint Loup, par exemple, arrêté à Mâcon et proclamé évêque, se plaçait résolûment en face des barbares; tantôt il arrêtait les Huns étonnés, tantôt il s'avançait avec saint

Germain jusque dans la Grande-Bretagne qu'il fallait convertir. Les autres, demeurés dans le Midi, en correspondance directe et perpétuelle avec Rome, l'Afrique et l'Asie, continuaient d'organiser la vie religieuse et, se mêlant aux grandes discussions du monde chrétien, précisaient de jour en jour l'expression du dogme catholique. De là naquit une littérature théologique très-puissante, qui plus tard légua des inspirations élevées à toute la littérature moderne.

Douze cents ans avant Bossuet, l'idée du discours sur l'*Histoire universelle* dominait les écrits de Sulpice Sévère, qui ramène l'histoire au christianisme, et de Salvien, qui a composé le *Gouvernement de Dieu*. La pensée qui dicta aux Milton et aux Dante leurs œuvres sur le Paradis ou sur l'Enfer, nous apparaîtra tout à l'heure et déjà pleine de poésie, dans les livres de saint Avite. La vie des saints, qui, dans le même temps, fut racontée au peuple, forme une épopée brisée, dans laquelle le merveilleux se mêle au bon sens. Les controverses mêmes et les travaux d'apologétique chrétienne renferment, non-seulement une doctrine religieuse, mais encore des sentiments de liberté, de grandeur et d'avenir qui ont jeté un long reflet sur notre histoire.

Déjà les controverses que j'ai indiquées en traversant les deux siècles antérieurs étaient profondément nationales. Ce n'est point par amour de la dispute que les hommes du deuxième et du troisième siècle agitent la Gaule. Dans leurs conciles, qui agissent comme des assemblées politiques, dans leurs livres

qui détruisent la société ancienne, dans leurs voyages et leurs lettres, qui fondent une association gigantesque, les Ambroise, les Paulin, les Hilaire marquent l'avénement d'une civilisation nouvelle et donnent au génie gaulois dans cette civilisation la première place.

Après eux les écrivains chrétiens du cinquième siècle, non contents de s'isoler en face de Rome païenne et des barbares, reprennent les plus graves problèmes de la philosophie religieuse. Aux noms que j'ai cités, il faut ajouter les suivants : le moine Évagre écrit des dialogues dont les personnages sont des chrétiens, disputant soit contre les juifs, soit contre les philosophes de l'ancienne école. Saint Prosper d'Aquitaine, entré avec saint Augustin dans les grandes querelles sur la grâce, écrit un poëme sur les *Ingrats*, c'est-à-dire contre ceux qui oublient l'action de Dieu sur la destinée humaine. Mamert Claudien, de Vienne, compose un traité sur la *Nature de l'âme*. Fauste, troisième abbé de Lérins, compose des ouvrages pleins d'art et de force sur les questions du temps et particulièrement sur la *Grâce*. Je ne parle point des moines, des prêtres, des laïques convertis qui travaillent pour la même cause. D'ailleurs il importe ici de ne pas oublier que cette activité est aussi le caractère de toute la chrétienté, et nous ne saurions apprécier avec justesse les hérésies ou leur réfutation sans entrer dans le détail, souvent très-délicat, des opinions de chacun.

Ce qui nous occupe ici, c'est l'influence de ces ou-

vrages : il s'agit de la déterminer d'une manière générale. A en lire les titres, on se persuadera peut-être que c'est là une littérature théologique, trop spéciale pour être abordée par les profanes. Or c'est une littérature militante et positive, qui ouvre un accès à tous les genres d'éloquence et qui aborde résolûment les questions les plus vivantes. Quelles sont ces questions? Il y en a trois que l'on retrouve toujours à travers les débats multiples que soulève cette grande crise.

La première est historique : — Qui possède la vérité et le droit? le vieux monde qui périt ou les races nouvelles? Les dieux et les philosophes du paganisme ou Jésus-Christ?

La seconde est universellement humaine : — Quelle est la destinée de l'homme? ne dépend-elle pas de la nature de l'âme? L'âme n'est-elle pas libre?

La troisième est pour ainsi dire une question d'art : — Par quel secret pourra-t-on instruire tous les hommes de leur destinée et de leur liberté? L'éloquence des Platon et des Sénèque a-t-elle suffi à l'éducation de tous et n'y a-t-il pas une éloquence nouvelle qui fera descendre dans le peuple le double sentiment de son indépendance morale et de l'amour qu'il doit à ses semblables, de ses droits et de ses devoirs, de la liberté et de la charité?

Qu'on rassemble tous les écrits de cette époque et qu'on en presse la substance, on y découvrira toujours la préoccupation ardente de l'un de ces problèmes. Le moine Évagre, dans ses dialogues (comme l'évêque Ambroise, dans ses luttes contre Symmaque), op-

pose vivement le christianisme à tout ce qui l'a précédé.

La question si grave du pélagianisme et du semi-pélagianisme n'est au fond que la question de la liberté humaine. Un Breton, doué du génie indépendant de sa race, Morgan, c'est-à-dire l'homme de la mer ou, en donnant au mot une forme grecque, Pélage, vient à Rome réclamer contre la doctrine sur la grâce qui lui paraît anéantir le libre arbitre. Son hérésie soulève un violent orage dans lequel on entend la voix de saint Augustin, de saint Prosper, de Fauste qui est un autre Breton. De là tous ces ouvrages sur la nature de l'âme et sur ses droits. Après un long débat, on s'accorde à reconnaître que l'âme est immatérielle et immortelle; sans doute, il restera dans les esprits savants bien des doutes sur la liberté de l'âme vis-à-vis de Dieu; mais il n'en reste pas dans les cœurs sur la liberté de l'âme vis-à-vis des hommes : c'est la croyance qui se dégage du débat et qui devient unanime.

Quant à l'intention de créer une littérature chrétienne et de donner une forme d'art à l'enseignement nouveau, elle était déjà visible dans Lactance, qui fit des idées nouvelles la matière de son éloquence et chargea pour ainsi dire Cicéron de plaider pour Jésus-Christ. Elle éclatait déjà dans les écrits de saint Jérôme que l'on accusait d'aimer trop Platon, parce qu'il voulait dérober à ce maître le prestige du génie grec. Elle se manifeste désormais dans les poëmes chrétiens comme ceux de saint Prosper.

Le travail d'esprit que je viens de retracer est achevé

avant la fin du cinquième siècle. Vers 489 tous ces hommes étaient morts; la doctrine spiritualiste de la liberté de l'âme était parvenue à son plus haut point d'évidence au moment où Clovis assura la suprématie des Francs sur les barbares établis en Gaule; et le christianisme s'était placé entre les envahisseurs et le monde gallo-romain, comme un médiateur.

CHAPITRE IV

LES GALLO-FRANCS

I

**La Gaule mérovingienne. — Spiritualisme et barbarie.
L'appel aux poëtes chrétiens.**

> Eloquii currente rota penetravit ad Indos
> Ingeniumque potens ultima Thule colit :
> Spiritus hic vivit!...
>
> FORTUNAT.

Au milieu du sixième siècle, un poëte italien, célèbre dans toute la Gaule, Venantius Fortunatus, s'était fixé à Poitiers, auprès de Radegonde, princesse thuringienne, devenue reine des Francs, puis religieuse. Il adressa un jour « à tous les poëtes et orateurs de son temps » la lettre suivante, comme plus tard, au treizième siècle, Dante écrivait une pièce de vers à l'adresse de tous les maîtres de l'art.

L'APPEL AUX POËTES

Vous dont l'ardeur se nourrit près des muses d'Aonie et que l'art fait boire à la source de Castalie, vous que Démosthène

enrichit de sa moisson et qu'Homère abreuve à plusieurs eaux ; vous qui recevez à votre table les doubles dons, les plats servis par Tullius, la liqueur servie par Virgile ; et vous aussi qui vivez des aliments immortels dont le Christ emprunta la semence au paradis, vous que la foudre de l'éloquence religieuse a touchés et que retient tour à tour la parole de Paul ou la clef de Pierre ;

Je vous salue, moi, Fortunatus, d'une voix humble. Né en Italie, je suis dans les campagnes de la Gaule; je réside à Poitiers, là où vécut saint Hilaire, un fils de cette cité, un père du monde (*natus in Urbe, notus in orbe*). L'essor de l'éloquence a gagné jusqu'à l'Inde; le pouvoir du génie est révéré à Thulé, au bout de l'univers : sa lumière comme celle du soleil s'est répandue à flots sur le monde entier : la Perse et sa Bretagne participent à ses dons. Le chrétien a fondu les neiges de la Scythie aux rayons de la charité et les cœurs froids se sont échauffés à la chaleur de la doctrine !

Ma passion pour saint Martin m'a conduit ici, où la prière de Radegonde m'a retenu : c'est une pieuse enfant de la terre thuringienne, née d'une race royale... Son esprit, éclairé par le bien, dédaigne les dignités éphémères, et elle sait qu'il n'y a rien de solide hors de Dieu. Changeant pour la robe blanche son manteau royal, elle aime les vêtements méprisés d'une suivante. Brillante naguères et portée sur un char orgueilleux, aujourd'hui elle pose humblement dans la poussière son pied modeste. La main qui tout à l'heure était chargée de pierres précieuses, maintenant sans ornements, s'est faite l'attentive servante de ses serviteurs. Elle qui gouvernait, elle reçoit des ordres ; après avoir dominé il lui plaît d'obéir. Dans sa pauvreté, elle est puissante ; dans son vœu elle est libre ; dans le rang le plus bas, elle rayonne avec plus d'éclat. Les balustrades dorées de son lit lui semblent un honneur méprisable et elle en descend pour se coucher dans la poussière. Si on regarde sa condition comme un avilissement, elle la regarde comme une noblesse, et elle croirait perdre quelque chose, si elle recevait le moindre honneur. Plus sobre qu'Eustochius et Paula, soignant les malades à l'exemple de Fabiola, rappelant le zèle de Mélanie, la piété de Blesilla, les vœux de Marcella, elle renouvelle l'humilité de Marthe, les larmes de Marie, la vigilance

d'Eugénie, la patience de Thècle. Tout ce qu'on raconte de leurs vertus, elle nous en montre l'image sensible et je reconnais ici ce que j'ai lu ailleurs. Elle méprise tout dans l'âge de la force; l'esprit est vivant, la chair est morte. Habitante de la terre, elle entre déjà dans le ciel, avec la liberté de sa raison, et, du milieu des hommes, elle s'élève au-dessus des astres.

Sa nourriture est la règle pieuse et la doctrine de Grégoire ou de Basile, et l'œuvre de l'ardent Athanase et celle du doux Hilaire (deux champions d'une même cause, habitant aujourd'hui la même lumière); c'est la parole tonnante d'Ambroise et l'étincelante clarté de Jérôme et le torrent inépuisable d'Augustin; c'est la pénétration attendrie du livre d'Orose, c'est la règle de Césaire, qui est faite pour elle. Voilà quelle nourriture elle prend à jeun, ne touchant pas un aliment avant d'avoir rassasié son esprit.

Je me tais sur le reste, que Dieu connaît et que son jugement glorifiera. A Radegonde, envoyez maintenant chacun selon votre pouvoir, les poésies des saints, petits livres, grands présents! Sachez que vous enrichirez le temple immortel de Dieu, chaque fois que vous lui adresserez, selon son désir, ces écrits bienheureux. Et vous qui lisez ces lignes, répondez à mon salut! Pour moi, si mon papier est léger, il porte une grande charge d'amour.

La lettre de Fortunat est pleine d'affectation; mais, écrite au moment même où l'invasion germaine est triomphante, elle exalte une reine qui a répudié les splendeurs barbares et affirme que le pouvoir du génie règne sur le monde. Témoignage d'autant plus précieux que l'auteur a vu de près les rois nouveaux, qu'il a vécu dans leur amitié, qu'il ne parle ni en mécontent, ni en ascète, et qu'il exprime librement une vérité dont sa vie même était un exemple, à savoir que l'intelligence s'élève en face de la barbarie. Italien de naissance, un peu rhéteur et bel esprit, il a trouvé en Gaule un accueil universel, qu'il doit à l'ascendant de la littérature. Il écrit en latin l'éloge

d'une femme qui ne veut plus être une reine du Nord, et il déclare qu'il reste en Gaule, à l'ombre d'un monastère, parce que l'esprit est là. *Spiritus hic vivit!* C'est le trait capital de cette période. Nous retrouverons plus loin Fortunat. Il nous signale ici tout d'abord ce fait que l'époque gallo-franke met aux prises le spiritualisme et la barbarie.

Dans les admirables *Récits des temps mérovingiens*, Augustin Thierry a dessiné les portraits des rois Francs avec une exactitude qui permet de surprendre leur pensée ; ils sont troublés et mal à l'aise en présence de la double civilisation latine et chrétienne qui les domine par l'esprit. Tantôt ils saluent respectueusement les vaincus et essayent de les gagner, tantôt ils entreprennent de se faire eux-mêmes poëtes, grammairiens ou théologiens. Il en était ainsi de tous les chefs barbares qui se trouvaient placés par leur victoire même dans la nécessité de gouverner des races plus éclairées que leurs soldats ou leurs compagnons. L'embarras des Goths qui avaient prétendu faire régner leurs *coutumes* en Espagne et se passer des juriconsultes romains ou des conciles catholiques, se trahit un jour quand ils adoptèrent, mais trop tard, le droit latin et la juridiction spirituelle de l'épiscopat. L'étonnement des Huns en face de saint Loup et de saint Aignan, et le respect des troupes d'Alaric pour les chrétiens qu'elles ménagèrent au moment du sac de Rome, marquaient une préoccupation vive dans l'esprit des chefs barbares. S'ils envahissaient l'empire, ils se voyaient à leur tour visités par des missionnaires qui s'en allaient

devant eux, comme saint Germain en Bretagne, armés de l'Évangile.

Les Francs, établis dans le nord de la Gaule, se montrèrent curieux de connaître, non-seulement les prélats, mais encore les poëtes du pays et ceux des contrées voisines; les leudes tenaient à honneur de s'intéresser aux belles œuvres latines. On vit dans les cours de l'Austrasie, les convives royaux faire silence pour écouter les chants du barde Hyvarnion, venu de Bretagne, ou les vers de l'Italien Fortunat, ou encore les œuvres d'un Grec appelé de Constantinople. Les rois élevaient plus haut encore leurs ambitions. Chilpéric se mêlait de controverses religieuses autant que de versification. Il est vrai qu'il tombait aussitôt dans l'hérésie et dans les fautes de quantité. Grégoire de Tours le raillait de la peine qu'il avait à distinguer une longue d'une brève, et il devenait plus grave lorsque le roi voulait expliquer le dogme de la Trinité et imposer à l'évêque ses idées étranges sur la matière, disant : « Je veux que vous croyiez cela. » Grégoire résistait, au risque de sa vie, et réduisait au silence son puissant adversaire.

De pareilles scènes, comiques tour à tour et tragiques, répondaient à une pensée sérieuse. Le même Chilpéric, comprenant que la langue des Germains serait bientôt subordonnée à la langue latine, si l'on ne faisait rien pour qu'elle passât dans les écoles, composa lui-même, avec les lettres romaines, un alphabet destiné à la notation spéciale des mots de son pays ; il créa quatre lettres, dont le W, pour traduire les sons particuliers à l'idiome des conqué-

rants, et il en prescrivit l'usage universel. D'autres fois, il regardait avec une admiration jalouse les médailles d'or frappées par les peuples du Midi, et il ordonnait de fabriquer un magnifique bassin d'or, « parce que, disait-il, il était nécessaire de donner de l'éclat et du renom à la nation des Francs. » Ce fut aussi la conviction de Dagobert, qui favorisa et éleva si haut l'orfèvre saint Éloi.

Si l'on pouvait douter de ce désir qu'éprouvaient les Francs de rivaliser avec les Gallo-Romains par l'intelligence et par le luxe, les flatteries de Fortunat nous laisseraient voir dans toute sa naïveté leur espérance secrète. Il dit à Chilpéric, sans sourciller :

« Tous ceux que tu gouvernes, tu les dépasses en génie et en éloquence... Tu joins au bonheur des armes l'amour des lettres; tu es puissant par le courage et persuasif par la doctrine; à toi la double intelligence de la guerre et du droit; en toi le guerrier rayonne, le législateur brille. Tes armes te font digne de ta race; les lettres te rendent supérieur à elles; tu es à la fois l'égal des anciens rois et le premier d'entre eux. »

Ces antithèses font sourire, et pourtant elles traduisent de la manière la plus vive la résolution des Francs de s'associer dès qu'ils le peuvent à la civilisation et de parvenir à ce but par l'étude des lettres. Ces hommes qui parlent allemand, qui apportent un sang nouveau, des mœurs violentes et la résolution formelle de s'emparer pour jamais de la *terre* envahie, ils ont reconnu que l'empire du glaive est éphémère.

Si les vers latins de Chilpéric sont faux, son idée est juste.

Elle correspond à la pensée unanime des Francs qui veulent fonder des royaumes. Ici, il est nécessaire de nous arrêter un moment et d'examiner quel fut le caractère de ce peuple qui se transforme déjà et qui va être absorbé, mais qui apporte à la race celtique des éléments nouveaux. La littérature française serait inexplicable dans son histoire, si l'on ne tenait pas compte de la double transformation subie par les Gallo-Romains et par les Francs au sixième siècle. La *Chanson de Roland*, œuvre complexe, religieuse et guerrière, portera les empreintes de sa double origine. Malgré leur barbarie, les Francs modifient notre génie primitif; leur avénement détermine celui des nations de l'Occident. Malgré leur politesse où leur sainteté, les écrivains de la société gallo-romaine ne sauraient conjurer la vieillesse et la décadence du monde auquel ils appartiennent. Il y a échange entre les uns et les autres. L'école de Lérins qui a prodigué ses forces les épuisera ; des moines s'y glisseront qui vont corrompre l'institution primitive ; lorsque plus tard saint Aigulfe voudra leur imposer une réforme, ils l'embarqueront et l'abandonneront sur la mer après lui avoir coupé la langue. En revanche, les rois Francs ont du sang aux mains : la jeunesse des barbares, la vieillesse de l'empire sont féroces par bien des côtés. Comment vont-ils s'associer ? Par quelles concessions réciproques arriveront-ils à l'alliance d'où sortira une nation ? Nous allons voir le rôle des lettres et de l'éloquence dans cette

rencontre décisive. Mais auparavant il faut dégager le trait essentiel du caractère des Francs : ils ne sont ni mystiques, ni chevaleresques ; ils sont guerriers et hommes politiques. Leur histoire, résumée rapidement, va nous le prouver.

II

Les Francs. — Leur histoire.

Il leur faut cinq cents ans de combats pour fonder leur empire. Apparus en 241 sur le sol de la Gaule, ils datent leur suprématie définitive du huitième siècle, de Charlemagne et des douze pairs.

Tout d'abord les Francs n'étaient qu'une tribu germaine qu'entraînait le besoin de vivre, avec l'amour de la guerre et du butin. Une bande de ce peuple s'élança, en 256, à travers la Gaule et l'Espagne, jusqu'en Afrique, allant devant elle et agissant comme les Vandales. D'autres bandes harcelaient et pillaient le nord-est de la Gaule. Il ne semble pas qu'une pensée d'avenir et d'ambition dirigeât ces envahisseurs. Mais cette pensée leur vint, quand, chargés par Rome de défendre la frontière, ils durent se fixer. Au cinquième siècle, à l'époque de la grande invasion, ils se créèrent dans la Belgique un domaine définitif, et le souci de la défense contre-balança dans l'esprit des chefs l'ardeur de la conquête. Les mérovingiens eurent dès lors une politique ; ce mot n'est pas prématuré. Tous les actes des rois mérovingiens attestent que les plus habiles d'entre eux suivaient

un plan général ; et les principaux de ces actes sont leur testaments, leurs guerres, le choix de leurs alliances et le choix de leurs ennemis.

Le testament de Clovis donne à chacun de ses fils une part du territoire conquis et une part du pays à conquérir : à Childebert, Paris et Bordeaux ; à Clotaire, Soissons et Limoges ; à Clodomir, Orléans et Bourges ; à Thierry, Metz et l'Auvergne. Les Francs, maîtres des contrées au nord de la Loire, marquent le Midi comme un héritage dont ils n'auraient encore que la nue propriété.

Leurs guerres ne sont plus celles des conquérants asiatiques, des Huns par exemple, qu'ils vont écraser dans les plaines de Châlons, avec l'aide d'Aétius. Ils croient qu'il leur appartient de fonder du Rhin aux Pyrénées un grand empire et leur marche progressive est tournée constamment dans cette direction.

Leurs alliances ne sont pas moins caractéristiques. Les Francs se déclarent les alliés du clergé chrétien et se portent les successeurs de Rome. Ils n'admettent déjà plus qu'ils soient une race barbare en lutte avec la civilisation. Barbares, à leurs yeux, les Normands, les Vandales, les Arabes, c'est-à-dire les envahisseurs venus de l'Est, du Nord et du Sud, autant d'ennemis pour la chrétienté occidentale, dont les Francs au contraire se constituent les champions.

Le prologue de la loi salique, ajouté plus tard au texte, reflète très-vivement cette pensée décisive.

La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté

singulière, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, pure d'hérésie ; lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu, recherchant la clef de la science ; selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant la piété. La loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui, en ce moment, commandaient chez elle.

On choisit, entre plusieurs, quatre hommes, savoir : Wisogast, Bodogast, Salogast et Windogast[1], dans les lieux appelés Salagheve, Badogheve, Windogheve. Ces hommes se réunirent dans trois mâls[2], discutèrent avec soin toutes les causes de procès, traitèrent de chacune en particulier, et décrétèrent leur jugement en la manière qui suit. Puis, lorsque, avec l'aide de Dieu, Chlodwig le Chevelu, le beau, l'illustre roi des Francs, eut reçu le premier baptême catholique, tout ce qui, dans ce pacte, était jugé peu convenable fut amendé avec clarté par les illustres rois Chlodwig, Childeberg et Chlotaire ; et ainsi fut dressé le décret suivant.

Vive le Christ, qui aime les Francs ! Qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce ! qu'il protége l'armée, qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, la joie de la paix et la félicité ! que le seigneur Jésus-Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent ! car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses le corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer, ou fait déchirer par les bêtes[3].

La race des Francs fut donc une race politique ; elle apporta en Gaule le caractère qui manquait précisément aux Celtes. Dirigée par un esprit de conquête

[1] *Gast* veut dire hôte ; *gheve* ou *gau*, canton, district ; *Salogoast* est l'hôte, l'habitant du canton de Sale ; *Bodogoast*, l'hôte du canton de Bade,...

[2] *Mallum*, assemblée des hommes libres.

[3] Voir M. Guizot. *Histoire de la civilisation en France*, I, 240.

réfléchie (ou, si l'on veut, par un instinct d'empiétement qui est peut-être plus invincible que le parti pris d'un chef), elle s'appliqua avec passion et avec souplesse à former une confédération nouvelle, dans laquelle devaient entrer ou par force ou par alliance, tous les peuples répandus sur le sol de la Gaule. Contrairement aux Vandales, les Francs s'étaient arrêtés sur un point déterminé de l'Europe ; contrairement aux Celtes, ils plièrent leur caractère à la nécessité de s'allier politiquement avec leurs voisins. Ils quittèrent promptement le culte d'Odin pour la religion du Christ. De même qu'ils ensemençaient les terres qu'ils venaient de ravager, ainsi ils concluaient avec les tribus qu'ils venaient de combattre des conventions, des échanges, des mariages, qui rapprochèrent les esprits.

Mais la « nation » des Francs n'était pas encore la nation française. Très-lente fut la transformation de la Gaule, qui, pendant longtemps encore, resta barbare. Le temps seul pouvait donner, à la fondation de l'empire franc, quelque apparence de succès et de grandeur. La population qui occupait encore la plus grande partie de la Gaule, était, malgré tout, la population primitive, la grande tribu des Celtes, qui absorba lentement les familles conquérantes. Le jour où enfin les deux groupes principaux, les Celtes et les Francs, se fondirent ensemble, une race se forma, qui gardait la vivacité d'esprit et l'orgueil militaire des anciens Gaulois, avec le génie politique nouveau des Germains.

Bientôt un peuple naquit, se détachant de ses origines mêmes, qui fut un être distinct, qui se sépara

tout à la fois des Germains envahisseurs et des Celtes refoulés, de l'Odin septentrional et de l'arianisme des Visigoths. Il y eût des *Francs de France*, comme dit la chanson de Roland.

Au huitième siècle, un homme mit le sceau à l'œuvre des Francs; homme d'un génie extraordinaire, capable de combattre et de penser, habile et hardi, comprenant à merveille les temps, les pays et les races. Il adoucit les unes, il aiguisa le courage des autres; il groupa les Francs, il contint les Saxons, et, après avoir centralisé les forces du monde barbare, il consomma l'alliance de Rome et de l'Europe du Nord. L'unité vint de lui, unité inconcevable au milieu de ce chaos, harmonie précoce, éphémère, qu'il essaya de préserver en fondant des écoles, en dictant des lois, en donnant jusqu'à des préceptes d'agriculture, et qui néanmoins ne pouvait pas lui survivre. Charlemagne, en mourant, ne laissa qu'nu édifice immense et fragile; mais son rôle fût de représenter le passé des Francs et d'indiquer leur avenir. Son œuvre fût de réconcilier les deux antiquités païenne et chrétienne avec la génération nouvelle qui était sortie des forêts de la Gaule et de la Germanie; et l'œuvre s'accomplit avec tant de grandeur, que, le jour où mourut Charlemagne, on rapporta à son nom toute l'épopée française.

Cependant Charlemagne eut ses devanciers. La toute-puissance du César carlovingien ne doit pas nous faire oublier ce qui le précéda. Avant lui, les chefs mérovingiens avaient tenté la fusion des races. Le poëte Fortunat raconte le singulier effet de l'avé-

nement de Childebert que l'on acclamait en latin et en tudesque. « Tu fus salué, dit-il, par la *Barbarie* et la *Romanie*, qui parlaient deux langues différentes et qui n'avaient alors qu'une voix. » Avant Childebert, Clovis recevait ou sollicitait les honneurs venus de Rome et de Constantinople ; il s'inquiétait des suffrages de la Gaule savante et entretenait des intelligences avec les disciples de Lérins. Son règne correspond à une nouvelle période de l'histoire littéraire, dans laquelle l'éloquence religieuse paraît être l'alliée de la politique des Francs.

Revenons donc à la vallée du Rhône et à l'école qui l'a illustrée. Presque tous les hommes que nous avons cités sont morts à l'époque de l'avénement de Clovis, ou sont près d'achever leur tâche. Leurs successeurs, déjà moins nombreux, Ennode, d'Arles, saint Césaire, de Châlon-sur-Saône, saint Avite, d'Auvergne, et saint Cyprien, d'Arles, exercent une action sérieuse sur la formation des peuples. Si leurs noms sont moins populaires dans la France du Nord que celui de saint Remi, leur influence fut plus grande et plus durable ; ils préparèrent la conciliation de la force et de l'esprit.

Ennode, après une vie laïque, brillante et éprouvée, quitte le siècle et la Gaule ; il est élu évêque de Milan. Dévoué à la Rome nouvelle de la papauté, il tente de rapprocher sous l'égide de l'orthodoxie les Goths de Théodorik, la vieille Italie et les hérétiques de Constantinople.

En Gaule, saint Césaire et saint Avite emploient

l'éloquence et la poésie à achever l'éducation du peuple, à combattre l'arianisme des Burgondes et à encourager la conversion des Francs. Leurs rapports avec Clovis ont été atténués par les historiens qui craignaient qu'on ne vît quelque duplicité dans leur conduite. Ces rapports sont très-réels, et, à nos yeux, ils expliquent le rôle des lettres vis-à-vis des barbares. Qu'on se rappelle la situation de la Gaule à la fin du cinquième siècle. Elle est la proie des Visigoths, qui occupent le Sud-Ouest, des Burgondes, qui sont cantonnés dans la vallée du Rhône, et des Francs, qui dominent au Nord. Les disciples de l'école de Lérins, champions naturels d'une cause qui n'est pas celle des barbares du Nord ou du Sud, mais celle de l'unité nouvelle par la foi et la science, sont exposés à mille périls, étant tombés sous la main de Gondebaud, pressés par les Goths d'Aquitaine et menacés par les Goths d'Italie : pourtant ils n'abandonnent pas leur voie ; ils cherchent un allié dans toute l'étendue de la barbarie ; ils rencontrent Clovis et ils rêvent aux moyens d'assurer par les rois et par le peuple le triomphe de leur croyance. C'était l'objet des méditations de Césaire dans les tombeaux d'Aliscans, où il s'enferma, et qui furent célèbres par sa retraite avant de l'être par les épopées du moyen âge.

III

Le sixième siècle. — Saint Césaire. — Saint Avite et Milton.

Près d'Arles, la grande cité gallo-romaine, la « *Rome des Gaules*, » la capitale d'Euric le Visigoth,

était un lieu de sépulture, nommé par les anciens, *Champs Élysées*, connu au moyen âge sous le nom d'*Aliscans* (*Ælisei Campi*). Dante, en son Enfer, a cité le cimetière d'Arles comme un point fameux dans toute l'Europe. Les trouvères plaçaient à Aliscans les plus terribles batailles des Francs contre les Sarrasins, étendant ainsi à toute la Provence le nom de cette ville des morts. Il s'y rattachait mille souvenirs, soit de l'antiquité païenne, soit de l'apostolat chrétien. C'est là que nous trouvons, au milieu des tombeaux, saint Césaire.

Il s'y réfugia à l'époque où l'admiration publique le désigna pour occuper le siége épiscopal de la ville d'Arles. Sa vie est bien celle d'un Père de l'Église. Tout jeune, il vint de Châlon-sur-Saône, où il était né (en 470), à Lérins ; là il se livra longtemps aux plus rudes austérités de l'esprit et du corps, si bien qu'il tomba malade. On l'envoya à Arles pour y rétablir sa santé détruite. Il y fut entouré de soins; Pomère, le fameux rhéteur africain, voulut lui apprendre son art; l'évêque Vossius le désigna pour son successeur ; le peuple l'acclama comme un saint. Mais Césaire éprouvait des répugnances profondes pour l'éclat et la gloire. Il lui sembla que son esprit serait desséché par les livres des savants. Une nuit, il rêva qu'un dragon lui rongeait l'épaule, parce qu'un de ces livres était placé à son chevet. Redoutant les honneurs de l'épiscopat, il alla se cacher dans une sépulture d'Aliscans. Malgré sa passion pour la vie ascétique, le suffrage des chrétiens vint l'arracher à son asile ; mais il y avait médité assez longtemps pour s'élever par la pensée à la voca-

tion de l'apôtre : il en sortit orateur. Une idée fixe s'était emparée de lui : c'était, s'il fallait rentrer dans le monde, de convertir le monde entier à la pratique simple et ferme de la religion catholique; de parler aux pauvres et de vivre pour eux ; d'obliger les rois à racheter les captifs ; en un mot, dans la vie nouvelle où il entrait, d'évangéliser jusqu'au dernier jour, les petits et les grands.

Il le fit. Allant droit aux esclaves, aux misérables, aux gens qui travaillaient de leurs mains : « Très-chers frères, leur disait-il, la culture de l'âme est comme la culture de la terre. Vous arrachez ceci, qui est mauvais, vous semez cela, qui vaut mieux : ainsi pour l'âme ! Ce qui est mauvais doit être déraciné, ce qui est bon doit être planté. Extirpons l'orgueil, et à la place mettons l'humilité. Rejetons l'avarice et cultivons la miséricorde. » Puis il prenait à partie son auditoire. « Dis-moi, je te prie, toi qui ne sais pas lire et qui pour cela prétends ne pas pouvoir accomplir les commandements de Dieu, dis-moi si tu as été à l'école pour savoir comment tailler ta vigne ou à quelle époque il en faut planter une nouvelle. Quel a été ton maître? Tu as vu la chose, tu en as entendu parler, ou tu as interrogé l'expérience des cultivateurs. Eh bien! puisque tu t'occupes si fort de ta vigne, pourquoi ne t'occupes-tu pas de ton âme? Ah ! mes frères, je vous en prie, faites-y attention : il y a deux sortes de champs, celui de Dieu et celui de l'homme... »

Césaire est l'orateur du peuple. Il aime les comparaisons tirées du travail manuel et il excelle à les poursuivre jusque dans le détail, à tel point que le

goût moderne lui a reproché sa subtilité ingénieuse. Mais Césaire ne songe ni à l'esprit, ni aux règles du goût; il est tout entier à son but. Trouver l'accès des esprits, voilà sa règle. S'il parle à des boulangers, il dira que les hommes sont désormais séparés en deux classes ; qu'il y a le bon grain et l'ivraie, les élus et les réprouvés ; que l'Église s'est formée comme on fait le pain, et que l'eau du baptême et le feu du Saint-Esprit ont achevé le travail. Images puériles, selon la critique, très-sérieuses pour l'orateur qui ne cesse pas de rapprocher, sous le regard de son auditoire, les intérêts de l'âme et les travaux de la terre. A ses yeux, ce ne sont même pas là des images ; la rhétorique n'a rien à voir dans ses discours. Il est sincère, ému, naïf, pressant : « Venez de bonne heure, mes frères, ne vous en allez pas ; fermons les portes, oublions la place publique et le dehors : il s'agit de savoir si nous pouvons nous contenter de ne pas faire le mal, et si nous ne devons pas faire le bien... » Il ne lâche pas ceux qu'il tient ; il les supplie, il les gronde, il les menace des peines futures, et il pleure en les menaçant. Ses homélies sont passionnées. Il veut racheter tout le monde du vice ou de l'erreur, comme il rachète les captifs en vendant jusqu'à sa dernière aube.

Cet homme persuade parce qu'il est persuadé. Son autorité familière s'établit sur une foule inconnue et immense. Il devient le maître des esprits. Grand sujet d'inquiétude pour les rois goths, qui veulent s'assurer de son appui. Alaric l'accuse d'aimer trop les Francs et l'exile à Bordeaux. Théodorik le fait

venir en Italie pour expliquer sa conduite et son ascendant. Il semble que toute la Gaule méridionale dépende de cette voix pieuse ; à peine a-t-on enlevé Césaire à son peuple qu'il faut le lui rendre, tant l'agitation est menaçante. Il y revient, il continue son œuvre. Tandis que sa sœur, Cæsaria, réunit dans un couvent les femmes qui partageront leur temps entre la prière et la copie des manuscrits, il dirige et préside les conciles d'Agde, d'Arles, de Carpentras, d'Orange, où s'active l'élaboration de la vie chrétienne. Par tous les moyens il prêche la culture des âmes, donnant ainsi la consolation et la force aux vaincus. Son zèle infatigable prodigue les conseils, les fondations, les homélies. Mille disciples obscurs essayent d'imiter son exemple. De là une ferveur nouvelle dans la littérature sacrée.

« On est fort étonné, dit M. Guizot, quand, après avoir entendu dire et pensé soi-même que ce temps avait été stérile et sans activité intellectuelle, on y découvre, en y regardant de plus près, un monde pour ainsi dire d'écrits, peu considérables, il est vrai, et souvent peu remarquables, mais qui, par leur nombre et par l'activité qui y règne, attestent un mouvement d'esprit et une fécondité assez rares. »

Les Goths et les Burgondes ne surent pas tourner en leur faveur cette activité. Au contraire, les Francs cherchèrent à gagner les évêques. Ceux-ci n'y résistaient pas. On a demandé si, par exemple, saint Césaire était l'allié des Francs ? Il l'était comme Volusien, évêque de Tours, comme Quintianus, évêque de Rodez, qui donnèrent aussi de l'ombrage à Alaric

et qu'on frappa d'exil; comme saint Avite, qui subit la même accusation; comme sainte Clotilde, la fille des rois Burgondes, qui devint la femme de Clovis. De toutes parts les Francs s'avançaient vers le Midi, la terre des Ariens; leur politique offrait aux évêques ce qu'ils désiraient le plus vivement, la réalisation de l'unité catholique. Clovis les comprit dans son plan, comme des soutiens nécessaires de son ambition, et sa plus habile manœuvre contre les Goths et les Burgondes, qui refusaient de se rendre à la doctrine orthodoxe, fut de se déclarer catholique. C'est alors que saint Avite, évêque de Vienne, lui écrivit cette lettre, conservée par Grégoire de Tours et qui lève tous les doutes :

LETTRE DE SAINT AVITE A CLOVIS

Il semble que la Providence ait voulu envoyer un arbitre pour décider la question qui s'agite entre les communions chrétiennes. Un prince aussi éclairé que vous indique aux autres hommes, en choisissant un parti, quel est celui qu'ils doivent prendre. Votre conversion à la foi catholique fera donc triompher l'Église de ses adversaires, d'autant plus certainement qu'elle montre mieux qu'il ne faut pas avoir de répugnance pour abjurer les erreurs de ses pères. Si vous avez l'obligation à vos ancêtres de vous avoir laissé un puissant état périssable et une puissance passagère, vos descendants vous auront une obligation bien autrement grande, puisque vous leur transmettrez un trésor infiniment plus précieux : ils naîtront après vous dans la vraie religion.

Que l'empire d'Orient continue, j'y consens, à se vanter d'avoir un souverain catholique : cet empire ne jouira plus seul d'un pareil bonheur ; celui d'Occident le partage aujourd'hui. Un roi qui règne depuis longtemps est devenu un nouvel astre dont les rayons vont éclairer aussi ce dernier empire. Quel heureux augure que

cet astre se soit levé le jour même de la naissance du Sauveur du monde et que vous ayez été régénéré dans les eaux du baptême, au temps même où l'Église célébrait la nativité de Jésus-Christ! Le jour de Noël, si cher aux fidèles, va leur devenir encore plus précieux, parce qu'il est celui auquel vous vous êtes donné à Dieu et à vos frères. Quel sujet, pour exercer l'éloquence de nos orateurs, que l'auguste cérémonie de votre baptême! Si je n'y ai point été présent de corps, j'y ai au moins assisté en esprit le jour même où vous voulûtes bien m'avertir qu'elle devait se faire.

Ainsi, dans le moment où l'on répandait sur vous les eaux salutaires, j'étais tout entier à l'idée que je me formais d'un spectacle si saint. Je voyais plusieurs évêques employant leurs mains consacrées au Seigneur à servir un roi redoutable aux nations, et qui s'humiliait, lui, devant le Dieu tout-puissant. Je voyais un de ces prélats vous oindre la tête, un autre vous ôter votre cotte d'armes et votre cuirasse pour vous revêtir des vêtements nouveaux du chrétien. Ces habits sont tissés d'une étoffe sans résistance, mais ils vous rendront de plus signalés services dans vos guerres que ne feraient les armes les plus fortement trempées. Croyez-moi, grand prince, votre destinée ne vous a jamais fait avoir autant d'heureux succès que votre piété va vous en procurer. Vos lumières naturelles et votre sagesse me dispensent de vous donner ici les avis que je donnerais à un prosélyte.

Vous dois-je dire qu'il faut avoir de la foi, quand vous croyez déjà? Vous rappellerai-je qu'il faut être humble, quand vous vous recommandiez à mes prières même avant que vous eussiez promis, en recevant le baptême, d'être *humble de cœur?* Puis-je vous prêcher la compassion pour les affligés, quand un peuple de captifs, dont vous avez brisé les chaînes, entretient sans cesse les nations de votre bienfaisance et demande continuellement à Dieu qu'il veuille bien récompenser votre charité? Il ne me reste donc qu'une proposition à vous faire. Dieu aura bientôt achevé par votre moyen la conversion de toute la natien des Francs: disposez-vous dès aujourd'hui à faire connaître son saint nom aux peuples qui sont au delà du pays que cette nation habite et qui ne sont pas encore infectés du venin de l'hérésie. Employez tous vos soins à faire connaître aux peu-

ples dont je vous parle, le Dieu qui vous a comblé de tant de bénédictions, et, passant par-dessus la délicatesse ordinaire des souverains, envoyez-leur des ambassadeurs qui les pressent d'entrer dans le sein de l'Église.

Que les peuples idolâtres qui vous regardaient comme le plus grand roi appartenant à leur religion et comme leur chef, en quelque sorte, soient convertis par vos soins : qu'ils se réunissent tous dans le même sentiment de respect pour vos volontés, quelque indifférents qu'ils restent dans les autres affaires.

Vous êtes un soleil qui se lève pour tout le monde et dont aucun pays particulier n'a droit, pour ainsi dire, de s'approprier la lumière. Les contrées qui en sont plus voisines jouiront, il est vrai, d'une plus grande splendeur, mais ceux qui en sont plus éloignés ne laisseront pas d'en être éclairés. Vos bienfaits se répandent dans tous les lieux et vos ministres rendent service a tout l'empire. Continuez à faire les délices des provinces où brille votre couronne, et soyez la consolation du reste du monde. Toutes les Gaules retentissent du bruit de vos succès et du bonheur de vos sujets. Nou-smême nous y prenons une très-grande part : toutes les fois que vous triomphez, nous remportons une victoire.

Vos prospérités n'ont point changé votre bon cœur : vous aimez toujours à pratiquer les œuvres miséricordieuses que la religion nous commande ; en exerçant la charité, vous donnez les plus grandes preuves de votre puissance.

Voilà sans doute le motif qui vous a fait demander par un ordre particulier qu'on rendît entre vos mains l'illustre fils de Laurentius, qui vous est si dévoué. J'ose me vanter d'avoir obtenu, de mon maître Gondebaud, qu'il fît en cela votre volonté. Il est roi de sa nation, mais cela n'empêche pas que vous trouviez en lui dans les occasions toutes sortes de déférences.

Je vous recommande le fils de Laurentius, qu'on vous envoie et que je félicite sur son bonheur, quoique je le lui envie. Il est moins heureux, à mon avis, d'être rendu à son père que d'être remis entre les mains de notre père commun.

Saint Avite, ou pour l'appeler par ses noms latins

Alcimus Ecdicius Avitus, était né à Vienne d'une famille déjà illustre dans l'Église et qui comptait plusieurs évêques. Nommé à son tour évêque de Vienne, il remplit ses fonctions avec l'autorité d'un patricien qui a reçu une culture raffinée et qui hérite des dignités de ses pères. Gondebaud se méfiait de la grande expérience politique transmise à saint Avite par ses ascendants. Quoiqu'il trouvât du plaisir à mettre aux prises les théologiens, il ne tarda pas à comprendre que l'opinion publique, représentée par saint Avite, pourrait un jour être plus favorable aux Francs qu'aux Burgondes. Il reprocha vivement à l'évêque l'esprit d'empiétement que trahissaient les actes de Clovis. — « Si votre communion est bonne, disait-il, pourquoi ne désarmez-vous pas le roi des Francs, dont la foi catholique ne peut pas s'accorder avec la convoitise du bien d'autrui? » Saint Avite déclina cette responsabilité et répondit que « l'abandon de Dieu était souvent la cause du renversement des États. » En d'autres termes, si Gondebaud eût voulu prendre le rôle de Clovis et joindre à la force des rois barbares l'appui moral de l'Église, il eût acquis une puissance redoutable. On voit ici combien la littérature religieuse est liée étroitement à l'histoire de la formation de la France, et j'en ai assez dit sur cette question, pour qu'il soit superflu d'y insister. Cependant je ne saurais quitter saint Avite sans rappeler les curieuses pages écrites par M. Guizot sur les poëmes de cet évêque.

Comme Césaire, il fut homme d'action et penseur. Mais il s'adressa moins peut-être à la foule qu'à l'élite

des esprits. Six poëmes, en vers hexamètres, nous sont restés de lui ; ils ont pour objet la *Création*, le *Péché originel*, le *Paradis perdu*, le *Déluge*, le *Passage de la mer Rouge* et l'*Éloge de la Virginité*. M. Guizot compare l'œuvre de saint Avite à celle de Milton, qui a plus tard reproduit ou rencontré des inspirations semblables dans son *Paradis perdu*. Voici un passage de saint Avite, qui nous le fera juger :

LE PARADIS

Par delà l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels, et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après sa chute, et que les coupables se virent justement expulsés de leur heureux séjour...

Nulle alternative des saisons ne ramène là les frimas ; le soleil de l'été ne succède point aux glaces de l'hiver ; tandis qu'ailleurs le cercle de l'année nous rend d'étouffantes chaleurs, ou que les champs blanchissent sous les gelées, la faveur du ciel maintient là un printemps éternel ; le tumultueux Auster n'y pénètre point ; les nuages s'enfuient d'un air toujours pur et d'un ciel toujours serein.

Le sol n'a pas besoin que les pluies viennent le rafraîchir, et les plantes prospèrent par la vertu de leur propre rosée. La terre est toujours verdoyante, et sa surface, qu'anime une douce tiédeur, resplendit de beauté. L'herbe n'abandonne jamais les collines, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles ; et quoiqu'ils se couvrent continuellement de fleurs, ils réparent promptement leurs forces au moyen de leurs propres sucs. Les fruits, que nous n'avons qu'une fois par an, mûrissent là tous les mois ; le soleil n'y fane point l'éclat des lis ; aucun attouchement ne souille les violettes ; la rose conserve toujours sa couleur et sa gracieuse

forme... Le baume odoriférant y coule sans interruption de branches fécondes.

Si par hasard un léger vent s'élève, la belle forêt, effleurée par son souffle, agite avec un doux murmure ses feuilles et ses fleurs, qui laissent échapper et envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine y sort d'une source dont l'œil atteint sans peine le fond ; l'argent le mieux poli n'a point un tel éclat ; le cristal de l'eau glacée n'attire pas tant de lumière. Les émeraudes brillent sur ses rives ; toutes les pierres précieuses que vante la vanité mondaine sont là éparses comme des cailloux, émaillent les champs des couleurs les plus variées, et les parent comme d'un diadème naturel.

« Voici maintenant, dit M. Guizot, la description de Milton, elle est coupée en plusieurs morceaux et éparse dans tout le quatrième livre de son poëme ; mais je choisis le passage qui correspond le mieux à celui que je viens de citer de l'évêque de Vienne : »

Ce champêtre et heureux séjour offrait mille aspects variés, des bosquets dont les arbres précieux répandaient la gomme et le baume, d'autres où pendait avec grâce le fruit à écorce dorée et d'un goût délicieux : si les fables des Hespérides étaient vraies, c'est dans ces lieux qu'elles l'auraient été. Ces bosquets étaient entremêlés de prairies et de plaines unies ; des troupeaux paissaient l'herbe tendre ; des collines étaient couvertes de palmiers ; le sein fécond d'une vallée bien arrosée prodiguait ses trésors de fleurs de toutes couleurs et de roses sans épines.

Ailleurs on voyait de sombres grottes et des retraites profondes, qui offraient un frais asile ; la vigne grimpante étalait au-dessus ses grappes de pourpre, et les couvrait de son luxe gracieux ; des ruisseaux tombaient avec un doux murmure le long des collines, se dispersaient dans la campagne ou se réunissaient dans un lac, dont le cristal servait de miroir à ses rives couronnées de myrtes.

Les oiseaux se livraient à leurs chants ; les légers souffles du

printemps chargés du parfum des champs et des buissons, murmuraient sous les feuilles tremblantes, tandis que Pan, uni dans une aimable danse avec les Grâces et les Heures, menait à sa suite un printemps éternel.

Cette comparaison, si curieuse par elle-même, a une grande importance historique. Elle montre combien, au sixième siècle, la lutte du spiritualisme contre la barbarie était vivement conduite, puisque des poëtes religieux atteignaient déjà un degré d'art qui fait penser aux œuvres de Milton, l'élève des Italiens. Mais la poésie de saint Avite, née dans un temps de troubles et de querelles, est encore plus remarquable, si l'on songe qu'elle est la dernière fleur de cette école provençale qui fut si belle. La barbarie, qu'elle nous fait oublier, va triompher de toutes parts durant deux cents ans ; témoin cette parole d'un évêque :

« La culture des lettres dépérit ; où plutôt disparaît dans les villes de la Gaule... Beaucoup d'hommes ont gémi, disant : — Malheur à notre temps! parce que l'étude est morte parmi nous !... » Ainsi commence le livre de Grégoire de Tours. Rien n'est plus exact. Voici un long interrègne littéraire qui va s'étendre de Clovis à Charlemagne. Les noms qui brillent dans cette période n'appartiennent plus à un groupe fécond ; ils sont épars et moins nombreux d'heure en heure.

Dans la seconde moitié du sixième siècle, on cite le poëte Fortunat et trois chroniqueurs. Grégoire de Tours, Marius d'Autun et Josèphe de Touraine, quatre noms, dont deux sont à peine connus.

IV

Grégoire de Tours.

Le livre de Grégoire de Tours est un des plus étranges qu'on puisse lire, surtout quand on vient de traverser avec saint Avite les régions embaumées du Paradis et les rêves poétiques de la Gaule chrétienne. L'histoire composée par l'évêque de Tours nous reporte brusquement au cœur de la barbarie mérovingienne. Il nous met face à face avec des princes orgueilleux et farouches qui donnent à la politique la férocité de la guerre et à la justice les formes du meurtre ; et l'on ne remarque pas que l'auteur soit trop révolté du spectacle qu'il nous présente. Ce flegme apparent l'a fait condamner par plus d'un critique. Avant de le juger, lisons quelques pages de son livre. Je n'y prendrai pas les plus tragiques ; je laisse de côté les drames sans nombre qui s'accomplissent dans les palais où l'on égorge les enfants royaux, ou dans la chaumière armoricaine qui sert de refuge et de bûcher à Chramne et à sa famille. Au contraire, Frédégonde vient d'avoir une bonne pensée ; elle veut apaiser une querelle ; c'est une rare occasion de la regarder sans trop de répugnance. Écoutons comment elle s'y prend pour réconcilier deux familles ennemies, et comment l'historien le raconte :

LA HACHE DE FRÉDÉGONDE

Il s'éleva une grande discorde permi les Francs de Tournai, parce que le fils de l'un d'entre eux reprenait souvent avec colère le fils d'un autre, qui avait reçu sa sœur en mariage, de ce qu'il laissait sa femme pour des prostituées. Ces reproches ne réussissant pas à faire revenir l'autre de sa mauvaise conduite, ils en vinrent à ce point que le jeune homme se jeta sur son beau-frère, et le tua, avec l'aide des siens ; lui-même fut tué par les gens avec lesquels était venu son adversaire, et des deux troupes il ne resta qu'un seul homme, parce qu'il n'y avait pas eu de main pour le frapper. Les parents des deux côtés s'élevèrent alors les uns contre les autres. Plusieurs fois la reine Frédégonde les pressa de renoncer à leur inimitié et de faire la paix, de peur que de l'obstination de leurs querelles n'advinssent de plus grands désordres, mais ne pouvant les apaiser par des paroles de douceur, elle les réprima avec la hache. Ayant invité un grand nombre de gens à un festin, elle fit asseoir les trois adversaires sur un même banc. Lorsque le repas se fut prolongé un certain temps, comme la nuit obscurcissait la terre, les tables emportées selon la coutume des Francs, les convives demeuraient assis sur le banc où ils avaient été placés. On avait pris tant de vin, que tous les convives en étaient appesantis ; les serviteurs ivres étaient tombés et s'étaient endormis dans tous les coins de la maison ; alors Frédégonde ordonna à trois hommes de venir avec des haches derrière les trois convives, et, pendant que ceux-ci conversaient, ils les frappent en un même momeut et pour ainsi dire, d'un seul coup. Tous trois furent tués et le festin finit. Ils s'appelaient Charivald, Leudovald et Waldin. Leurs parents, instruits de ce qui s'était passé, gardèrent étroitement Frédégonde, et envoyèrent des messagers au roi Childebert pour demander qu'elle fut prise et mise à mort.

Mais pendant ces démarches, elle souleva le peuple de Champagne, se fit enlever par ses partisans et passa dans un autre lieu.

Ainsi parle Grégoire de Tours, sans autres commentaires ; on s'étonne de son impassibilité. A ce trait de violence, il en ajoutera d'autres, plus extraordinaires, sans s'émouvoir d'avantage ; alors l'historien paraît aussi rude que son temps et son sujet. Les actes de Clovis, qui fait disparaître sa famille pour éviter le plus brièvement possible toute compétition, n'indignent pas le narrateur. « Dieu, dit-il, abattait tous les jours quelqu'un de ses ennemis sous sa main et dilatait son règne, parce qu'il marchait avec un cœur droit devant Dieu et qu'il accomplissait tout ce qui était agréable à ses yeux. » Phrase singulière, qu'on a relevée comme un scandale, ou bien retournée en tous sens pour l'atténuer, et qui est si explicite qu'elle ne souffre pas deux interprétations. D'où vient, dit-on, cette indulgence pour le terrible Sicambre ? Est-ce complaisance pour le roi ? Est-ce mépris pour la justice des hommes ? Est-ce indifférence pour l'affreux spectacle de ces haines, de ces meurtres ? Avant de nous prononcer, ouvrons une autre page.

Grégoire de Tours parle encore de Frédégonde. Cette femme, entre autres violences, avait pressuré impitoyablement les habitants des villes pour en tirer de l'argent ; un nommé Marc était chargé des exactions royales dans les cités de l'Ouest. Un jour les enfants de Frédégonde tombèrent malades ; elle eut peur d'un châtiment ; dans son angoisse, elle murmurait des plaintes qui ressemblaient aux chants de deuil des femmes sauvages. Grégoire nous la montre, dans son repaire, tremblante et furieuse tout à la fois.

LE CHANT DE FRÉDÉGONDE

En ces jours-là, le roi Chilpéric fut grièvement malade; et, lorsqu'il commençait à entrer en convalescence, le plus jeune de ses fils, qui n'était pas encore régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, tomba malade à son tour. Le voyant à l'extrémité, on le lava dans les eaux du baptême. Peu de temps après, il se trouva mieux; mais son frère aîné, nommé Clodebert, fut pris de la maladie.

Sa mère, Frédégonde, le voyant en danger de mort, fut saisie de remords tardifs, et dit au roi :

« Voilà longtemps que la miséricorde divine supporte nos mauvaises actions ; elle nous a souvent frappés de fièvres et d'autres maux, et nous ne nous sommes pas amendés.

« Voilà que nous perdons nos fils ; voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins les font périr, et il ne nous reste plus l'espérance d'amasser pour personne ; nous thésaurisons et nous ne savons plus pour qui.

« Ils demeureront dénués de possesseurs, ces biens pleins de rapine et de malédiction. Nos celliers ne regorgeaient-ils pas de vin? Est-ce que le froment ne remplissait pas nos greniers? Nos trésors n'étaient-ils pas combles d'or, d'argent, de pierres précieuses, de colliers et d'autres ornements impériaux ? Et voilà que nous perdons ce que nous avions de plus beau.

« Maintenant si tu veux, allons brûler ces injustes registres ; qu'il nous suffise, pour notre fisc, de ce qui suffisait à ton père le roi Clotaire! »

En parlant ainsi, la reine se frappait la poitrine de ses poings ; elle fit apporter les registres que Marc lui avait envoyés des cités qu'il administrait, les jeta au feu, et, se tournant vers le roi, lui dit: « Quoi ! tu hésites ? Fais ce que tu me vois faire, afin que, si nous perdons nos chers enfants, nous échappions du moins aux peines éternelles. » Le roi, touché de repentir, jeta au feu tous les registres, et, les ayant brûlés, envoya partout la défense de lever à l'avenir ces impôts.

Le récit est aussi bref que le précédent ; mais il

émeut, parce qu'on sent que l'auteur s'intéresse vivement à l'éclair de repentir qui illumine un instant ces âmes cruelles. Frédégonde a aperçu le Dieu du châtiment, comme Clotilde avait vu le Dieu de la victoire ; l'une et l'autre sont pour l'évêque des figures historiques et des témoignages illustres de la seule vérité qui le touche et qui l'ait fait écrivain. Ne lui demandez pas ce qu'il pense de la justice humaine ; il vit au milieu des Francs qui sont barbares, spectateur des crimes et des ruses de chacun, insensible à leurs menaces, dédaigneux de leurs prétentions : mais si Clovis se déclare catholique, si Frédégonde songe à baptiser ses fils, il est attentif; la passion se trahit dans son regard et dans son langage. Qu'un roi fasse périr un évêque ou qu'il se mêle de donner un ordre en matière religieuse, l'évêque se redresse ; il tient tête à la barbarie, et sa parole ou sa plume gardent l'empreinte de sa colère.

Tout son livre, comme toute sa vie, est dans cette préoccupation. Des ambassadeurs arrivent d'Espagne; ils sont ariens. Grégoire soulève devant eux la question de la divinité du Christ. Un juif, Priscus, est le favori du roi ; Grégoire, au nom des prophètes, provoque le juif à la controverse. L'évêque Prétextat, qui a protégé Mérovée, est sur le point de tomber sous les coups de Frédégonde ; les prélats, assemblés à Paris, en 577, n'osent pas prendre sa défense. Grégoire paraît et décide que Chilpéric et Frédégonde sont d'injustes accusateurs. Enfin un parvenu, Leudaste, devenu par mille intrigues comte de Tours, a résolu de venger les barbares de cette suprématie

spirituelle que s'arroge l'évêque. Ruses, menaces, délations, tout lui sert. Grégoire, enveloppé de toutes parts dans les filets de cet homme qui lui prête des paroles, qui irrite contre lui l'amour-propre de la reine et par là les soupçons du roi, Grégoire demeure si ferme qu'à la fin il triomphe. C'est dans cette crise qu'il faut l'entendre. Juge et partie, il raconte les choses du même ton assuré et relativement calme qui a étonné les critiques :

LEUDASTE

Comme il serait trop long de passer en revue ses parjures et tous ses méfaits, contentons-nous de raconter comment il voulut me supplanter par d'odieuses calomnies, et comment la vengeance divine s'appesantit sur lui, afin que ces paroles fussent accomplies : *Quiconque veut supplanter sera supplanté*, et ces autres ; *Celui qui creuse la fosse tombera dedans*. Après donc m'avoir fait souffrir bien des maux, après avoir enlevé beaucoup de biens de l'Église, il s'adjoignit le prêtre Riculphe, aussi pervers et aussi méchant que lui, et alla jusqu'à ce point de dire que j'avais accusé la reine Frédégonde, affirmant que, si l'on mettait à la torture mon archidiacre Platon, ou Gallien, mon ami, je serais convaincu des paroles qu'on m'imputait. Alors le roi, irrité, comme je l'ai dit, après l'avoir frappé des pieds et des poings, ordonna qu'il fût chargé de chaînes et renfermé dans une prison. Leudaste disait tenir ces propos du clerc Riculphe. Ce Riculphe, sous-diacre, également léger et inconséquent, s'était concerté depuis un an avec Leudaste, cherchant une occasion de m'offenser, avec l'intention, quand il y serait parvenu, de passer du côté de Leudaste.

. . . .

Le duc Bérulphe, de concert avec le comte Eunome, imagina de répandre le faux bruit que la cité de Tours était en danger d'être prise par le roi Gontran, et « afin, dirent-ils, de prévenir

toute négligence, il faut mettre des gardes à la ville. » Ils placèrent donc aux portes des gardes qui, sous prétexte de défendre la ville, s'assurèrent en effet de ma personne. Ils m'envoyèrent aussi des gens qui me conseillèrent de prendre en secret ce qu'il y avait de meilleur dans les trésors de l'Église et de m'enfuir en Auvergne, mais je ne voulus point y consentir. Alors le roi, ayant mandé les évêques de son royaume, ordonna que l'affaire fût examinée avec soin. Le clerc Riculphe était souvent interrogé en secret, et comme il débitait contre moi et les miens beaucoup de faussetés, un certain Modeste, ouvrier en bois, lui dit : « Malheureux, qui complotes avec tant d'obstination contre ton évêque, tu ferais mieux de te taire, et de lui demander pardon pour en obtenir ta grâce. » A ces mots, Riculphe se prit à crier : « En voici un qui me conseille le silence, pour que je ne poursuive pas la découverte de la vérité ; c'est un ennemi de la reine qui ne veut pas qu'on informe contre ceux qui l'ont accusée. » Ces paroles furent rapportées de suite à la reine. Modeste fut saisi, appliqué à la torture, flagellé, garrotté et jeté en prison. Tandis qu'au milieu de la nuit il était entre deux gardes, enchaîné et retenu par des ceps, comme ses gardiens s'étaient endormis, il adressa à Dieu une oraison, le priant de daigner, dans sa puissance, visiter un malheureux et de permettre que saint Martin, évêque, vînt avec saint Médard délier celui qu'on avait injustement enchaîné. Aussitôt il brisa ses liens, rompit les ceps, ouvrit la porte et se réfugia dans la basilique de Saint-Médard où nous étions à veiller pendant la nuit.

. . . .

Les évêques, assemblés à Braine, reçurent l'ordre de se réunir dans une même maison. Le roi vint les trouver, leur donna à tous le salut, en reçut la bénédiction et s'assit avec eux ; alors l'évêque Bertrand, de la cité de Bordeaux, attaqué lui-même par le rapport fait contre la reine, exposa l'affaire et m'interpella comme auteur de l'accusation portée contre la reine et lui. Je niai en toute vérité avoir dit ces choses, ajoutant que d'autres pouvaient les avoir entendues, mais que je ne les avais pas même pensées. En dehors, le peuple faisait grand bruit et disait : « Pourquoi impute-t-on de telles choses à l'évêque de Dieu ? Pourquoi

le roi poursuit-il une telle affaire? Un évêque aurait-il jamais pu ainsi parler, même d'un esclave? Hélas, hélas! Seigneur Dieu, prête secours à ton serviteur. » Cependant le roi disait : « L'accusation portée contre ma femme est un opprobre pour moi. Si vous jugez à propos qu'on produise des témoins contre l'évêque, les voilà ici; mais s'il vous paraît préférable de s'en remettre à la bonne foi de l'évêque, dites, et je me conformerai à votre décision. » Tous admirèrent la prudence et la modération du roi.

. . . .

De retour auprès du roi, les évêques lui dirent : « O roi, tout ce qui a été prescrit à l'évêque est accompli. Que reste-t-il à faire *si ce n'est de te priver de la communion*, ainsi que Bertrand, accusateur d'un de ses frères? » Et lui, répondit : « Je n'ai rapporté que ce que j'avais entendu dire. » Et comme ils lui demandaient qui avait rapporté ces choses, il dit les tenir de Leudaste. Mais celui-ci, faute de sagesse ou de courage, avait déjà pris la fuite. Alors tous les évêques le condamnèrent comme semeur de mensonges, calomniateur de la reine, accusateur d'un évêque, à être exclu de toutes les églises pour s'être soustrait à leur jugement; on envoya des lettres aux évêques qui n'avaient pas été présents, pour leur faire part de cette résolution, puis chacun se retira chez soi. Leudaste, ayant appris ce qui s'était passé, voulut se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre de Paris; mais, instruit de l'édit par lequel le roi défendait qu'il fût reçu de personne dans son royaume, et comme son fils qu'il avait laissé dans sa maison venait de mourir, il se rendit secrètement à Tours, et fit passer à Bourges ce qu'il avait de plus précieux. Poursuivi par les serviteurs du roi, il chercha son salut dans la fuite; sa femme, ayant été prise, fut envoyée en exil dans le pays de Tournai; le clerc Riculphe fut condamné à mort; j'eus grand peine à obtenir sa vie, et ne pus l'exempter des tourments. Je ne crois pas qu'aucune chose inanimée, aucun métal, eût pu résister aux coups que supporta ce malheureux. A la troisième heure, on le suspendit à un arbre, les mains liées derrière le dos; on le détacha à la neuvième, et on l'étendit sur des roues, où il fut frappé à coups de bâton, de verges, de courroies mises en double; et cela non par un ou deux hommes seulement, mais autant pouvaient

approcher de ses misérables membres, autant le frappèrent. Tandis qu'il était dans ces tourments, il découvrit la vérité, et déclara publiquement le secret de sa fourberie.

Un tel récit, dans son désordre même, est éloquent parce qu'il nous fait voir les hommes et l'époque et, en ce qui touche Grégoire, son vrai rôle. Un évêque dont la vie est si agitée ne peut pas être jugé comme un simple écrivain, quand il est aussi un combattant.

Nous ne saurions perdre de vue le grand fait qui domine le sixième siècle et les suivants. L'alliance des Francs avec les prélats catholiques est achevée, mais c'est une alliance orageuse, qui ressemble à une rencontre violente, à un choc, plutôt qu'à une mutuelle amitié. Nous sommes sortis de la Provence que les mérovingiens ménageaient forcément; voici l'aristocratie de l'esprit qui se trouve au milieu des royaumes barbares en présence des chefs et de leurs femmes. Ce sont deux partis, dont chacun poursuit une pensée différente. Les Francs continuent à s'avancer du nord au midi, rêvant la domination de l'épée. Les évêques s'aventurent du midi au nord, assurant partout la domination de l'Évangile. S'il y a des échanges de pouvoir entre eux, il s'élève aussi des questions de prépondérance qui ralentissent singulièrement la fusion difficile de la civilisation et de la barbarie. On se rapproche et on se sépare à tout instant. Les rois professent un respect inaltérable pour le tombeau de saint Martin ; mais ils se disputent à main armée la ville de Tours, qui est incessamment prise et reprise. Les évêques administrent pour le

compte des rois; mais l'unique pensée des plus grands prélats est d'envahir le monde sauvage et de le gagner au Christ. C'est ce qu'ont fait saint Loup et saint Germain, au cinquième siècle, quand ils partirent pour la Bretagne; c'est ce que vont faire du sixième au huitième siècle les Colomban et les Boniface, ou des hommes moins illustres, comme saint Livin, qui va chercher le martyre chez les Brabançons et qui demande pour toute récompense qu'on écrive sur une pierre l'épitaphe de chaque nouvelle victime. Ces monuments, qui marquaient les étapes de l'apostolat, sont, pour l'histoire, des pierres milliaires indiquant encore la route ouverte par la pensée des évêques.

Grégoire de Tours est placé entre les uns et les autres, par les dates, par le lieu de son séjour et par son livre même. Il est l'héritier direct des grandes écoles religieuses de Provence et d'Auvergne. Né en 539, en Auvergne, d'une famille déjà composée de sénateurs et d'évêques, un voyage qu'il fit dans sa jeunesse au tombeau de saint Martin, le fixa à Tours et il abandonna bientôt l'étude de Virgile, de Salluste, de Pline, pour se livrer tout entier aux soins nombreux de l'épiscopat. Après des luttes actives contre l'hérésie ou contre les intrigues de cour, il résolut, à la fin de sa vie, d'écrire l'histoire de la grande œuvre accomplie depuis deux cents ans. Il craignait, dit-il dans sa préface, que personne n'en conservât les annales. « Au milieu des bonnes et des mauvaises actions, pendant que se déchaînaient la férocité des nations et la fureur des rois, que l'Église était attaquée

par les hérétiques et défendue par les fidèles... Il ne s'est rencontré aucun grammairien, habile dans la dialectique, qui entreprît de retracer ces événements, soit en prose, soit en vers... » D'ailleurs, Grégoire regrette peu que les « habiles » ne s'en occupent pas. « Les discours philosophiques des rhéteurs sont moins faciles à comprendre, dit-il, que la langue rustique. » A la fin de l'ouvrage, il prie ceux qui sont très-savants et qui récitent sur le bout du doigt Martianus Capella, l'oracle des écoles d'alors, de ne pas trop mutiler son livre. Son ironie, à peine voilée, épargne rarement les beaux esprits; elle éclate tout à fait, quand Chilpéric fait des vers et imagine des dogmes.

Son but unique est de fixer sur le papier l'image double et fidèle des deux sociétés s'opposant et se mêlant tour à tour (environ de 400 à 600), depuis la mort de saint Martin jusqu'à sa propre mort, qui est proche. Les quelques pages qu'il place au début de son *Histoire ecclésiastique des Francs* contiennent un résumé, sans valeur comme sans passion, des temps qui précèdent. Quelle vigueur au contraire, dans les chapitres suivants, quand il montre à l'horizon, dans les forêts de la Germanie, la statue de Diane qui tombe, ou quand il se retourne vers la Gaule méridionale dominée d'abord par les Ariens et rappelle la chute de leurs princes!... Au début du troisième il se recueille. « Je demanderai la permission de m'arrêter quelques moments à comparer les succès des chrétiens qui confessent la bienheureuse Trinité avec les désastres des hérétiques

qui l'avaient divisée... Arius, impie fondateur de cette secte impie, après avoir rendu ses entrailles avec ses excréments, fut envoyé aux flammes de l'enfer! » Cela dit, il parcourt des yeux le siècle qui s'achève, opposant le triomphe de Clovis à la mort d'Alaric, de Godégisèle, de Gondebaud, de Gondemar, qui « ont perdu à la fois leur royaume et leur âme. » Il termine par une profession de foi qui semble un cantique. Voilà l'esprit de son histoire, ce qui en explique la variété et le dessin, les préventions et les sympathies, enfin les contradictions apparentes.

Achevons par un dernier trait cette lecture de Grégoire de Tours : il cite partout des miracles et des prodiges, mais il discerne à merveille les miracles qui sont de fabrique humaine; la page suivante est une preuve de la sagacité de l'annaliste.

LES FAISEURS DE MIRACLES

Il y eut en ce temps, dans la ville de Tours, un certain Didier, qui se disait très-puissant, et affirmait pouvoir faire beaucoup de prodiges. Il se vantait de correspondre par des messagers avec les apôtres Pierre et Paul, et, comme j'étais absent, les peuples grossiers affluaient autour de lui, amenant des aveugles et des boiteux, qu'il cherchait non pas à guérir par sa sainteté, mais à tromper par les artifices de la nécromancie. Les paralytiques et ceux qui étaient perclus par suite de quelque autre infirmité, il les faisait étendre de force, afin de guérir par son industrie ceux qu'il ne pouvait redresser par un don de la puissance divine. Ses serviteurs saisissaient donc les malades, les uns par les bras, les autres par les pieds, et les tiraient chacun à soi, en telle sorte qu'on aurait cru que leurs nerfs allaient se rompre, et il les renvoyait ainsi guéris ou morts, car il arriva que beaucoup rendirent

l'esprit dans ce tourment. Ce misérable était tellement gonflé de sa vanité que, s'il s'avouait inférieur à saint Martin, il s'égalait cependant aux apôtres, et ce n'est pas merveille qu'il se soit prétendu leur égal, puisque l'auteur de tout le mal, celui de qui procèdent ces choses, doit à la fin des siècles se donner pour le Christ. De là vint qu'on l'accusa, comme nous l'avons dit, d'être imbu des erreurs de la nécromancie; car des témoins ont assuré que lorsqu'on avait dit du mal de lui en arrière et en secret, il le reprochait publiquement, en présence du peuple, à ceux qui avaient ainsi parlé, leur disant: « Pourquoi avez-vous dit de moi telles et telles choses, indignes de ma sainteté? »

Et comment aurait-il pu les savoir, si le démon ne l'en eût instruit? Il portait une tunique et un capuchon de poil de chèvre, et devant le monde s'abstenait de boire et de manger; mais lorsqu'il se rendait en secret dans l'hôtellerie, il s'emplissait tellement que le valet ne suffisait pas à le servir. Nos gens l'ayant surpris et ayant mis à jour ses fourberies, le firent chasser du territoire de la cité, et nous n'avons pas su où il était allé ensuite. Il se disait citoyen de la ville de Bordeaux.

Sept ans auparavant avait paru un autre imposteur qui avait trompé beaucoup de gens par ses fourberies. Il était vêtu d'une tunique sans manches et enveloppé par-dessus dans un suaire. Il portait une croix de laquelle pendaient des fioles contenant, disait-il, de l'huile sainte. Il prétendait venir d'Espagne et en rapporter des reliques des bienheureux martyrs Vincent, le lévite, et saint Félix. Arrivant le soir à la basilique de saint Martin de Tours, au moment où nous étions à table, il nous envoya ses ordres, en disant : « Qu'on vienne au-devant des reliques des saints. » Comme l'heure était déjà avancée, nous répondîmes : « Que les saintes reliques reposent sur l'autel, jusqu'à ce que demain matin nous allions les recevoir. » Mais lui, se levant au point du jour, vint avec sa croix sans que nous l'attendissions et entra dans notre cellule. Étonné d'une telle hardiesse, je lui demandai ce que cela voulait dire; il me répondit d'un ton superbe et, en élevant la voix : « Tu aurais dû nous faire un meilleur accueil; mais je porterai la chose à l'oreille du roi Chilpéric, afin qu'il venge le mépris qu'on a fait de moi. » Puis

entrant dans mon oratoire, sans s'occuper de moi davantage, il dit un verset, puis un autre, puis un troisième, continua son oraison, la termina, éleva de nouveau sa croix, puis s'en alla. Il était grossier dans son langage, abondant en paroles ignobles et obscènes. Aucun discours raisonnable ne sortait de sa bouche.

Il se rendit à Paris; on y célébrait alors les rogations qu'on a coutume de solenniser avant le saint jour de l'ascension du Seigneur. Tandis que l'évêque Ragnemode s'avançait avec son peuple en procession autour des lieux saints, il arriva avec sa croix; à la vue de ses vêtements étranges, des femmes publiques et des gens de la dernière classe se joignirent à lui; il en fit son cortége, voulant, avec la foule qui le suivait, aller en procession autour des lieux saints. L'évêque l'apercevant, envoya son archidiacre qui lui dit : « Si tu portes des reliques des saints, dépose-les pour quelques moments dans la basilique et célèbre avec nous les saints jours; la solennité passée, tu continueras ton chemin. » Mais lui, ne faisant nulle attention à ce que lui disait l'archidiacre, se mit à accabler l'évêque d'injures et de malédictions. Celui-ci voyant que c'était un imposteur, ordonna qu'on le renfermât dans une cellule. On examina ce qu'il portait, et on lui trouva un grand sac rempli de racines de diverses herbes, ainsi que de dents de loups, d'os de souris, d'ongles et de graisse d'oursins; comme on vit que c'étaient des instruments de maléfices, on ordonna que le tout fût jeté dans la rivière. On lui ôta sa croix et on lui donna l'ordre de sortir du territoire de Paris. Mais, s'étant fait une autre croix, il recommença à exercer ses pratiques ordinaires. Il fut pris par l'archidiacre, chargé de chaînes, et on le fit garder.

En ces jours-là, j'étais venu à Paris, où j'avais mon logement à la basilique de Saint-Julien, martyr. La nuit suivante, le malheureux ayant échappé à ses gardes, vint avec ses chaînes dans la basilique de Saint-Julien; se jeta sur le pavé, à l'endroit où j'avais coutume de me tenir, et s'endormit, accablé de sommeil et de vin. Il ignorait ce fait, et comme je me levai au milieu de la nuit, pour rendre grâces au Seigneur, je le trouvai dormant: il répandait une puanteur qui surpassait celle de tous les cloaques, ce qui m'empêcha d'entrer dans la sainte basilique. Un des clercs étant arrivé, s'efforça en touchant ses narines de l'éveiller, sans pou-

voir en venir à bout, tant ce misérable était rempli de vin. Alors vinrent quatre clercs qui l'enlevèrent à force de bras et le jetèrent dans un coin; puis, apportant de l'eau, ils lavèrent le pavé, y répandirent des herbes odoriférantes, et j'allai accomplir mes prières habituelles; nos chants ne purent le réveiller, jusqu'à ce que le soleil, revenu sur la terre, dardât ses rayons du plus haut du ciel: alors je le rendis à l'évêque, sous la promesse qu'il ne lui serait pas fait de mal. Les évêques se trouvant rassemblés dans la ville de Paris, je leur racontai cette histoire, et, pour punir le coupable, j'exigeai qu'il fût présent.

Lorsqu'il fut arrivé, Amélius, évêque de la cité de Tarbes, ayant levé les yeux sur lui, le reconnut pour un de ses serviteurs qui s'était enfui de chez lui. Il le reprit, après avoir promis de ne point le maltraiter, et le ramena dans son pays. On voit ainsi nombre de gens induire le peuple des campagnes en erreur par leurs impostures. C'est d'eux, je pense, que le Seigneur a dit dans l'Évangile : *Il s'élèvera de faux Christ et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus.* Mais c'en est assez là-dessus.

V

Fortunat.

De même que Grégoire de Tours est le dernier des grands apologistes chrétiens formés à l'école du Midi, ainsi le dernier des poëtes gallo-romains est Fortunat qui ferme la liste des lettrés élégants et des beaux esprits.

Au quatrième siècle, on avait donné le sceptre de la poésie à Ausone ; au cinquième, Sidoine Apollinaire avait été le représentant le plus brillant de la littérature ; au sixième, Fortunat, venu d'Italie en Gaule,

arbora à son tour, au milieu de la barbarie, le drapeau de l'atticisme. C'est une race particulière, au milieu des troubles de ces trois cents ans, que celle de ces beaux diseurs. Elle intéresse plus qu'on ne croirait les rois barbares. Childebert, je l'ai dit, réunit à « sa cour » le barde breton Hyvarnion, les grands clercs gallo-romains, des Grecs et l'Italien Fortunat.

Celui-ci, né en 530, vient de bonne heure se mêler au monde du Nord. Sa physionomie, ses aventures, son talent même sont si bien d'un poëte de cour, que, malgré les faits que j'ai signalés, on reste surpris de le trouver au milieu des guerriers francs. Cet écrivain de ruelle, né avant l'heure, ce poëte descriptif en un temps grossier, a l'air d'un anachronisme vivant. Dans sa maturité, il fait penser à Voiture ou à Gresset. Sa jeunesse nomade n'est pas sans rapport avec la vie errante de Froissart. Il va d'un bout de la Gaule à l'autre, de ville en ville, heureux de voir et d'être vu, entrant dans les châteaux des Germains, dans les palais épiscopaux, dans les villas gauloises, et bien reçu partout ; car sa muse aimable, qui chante les hommes et les choses, apporte une distraction choisie dans les habitations des puissants ; à son arrivée, chaque demeure devient une maison de plaisance égayée par l'inspiration courtoise d'un improvisateur italien. Il s'intéresse à tout, et chacun s'intéresse à lui. Un jour, en passant à Poitiers, il s'arrête dans le couvent de Sainte-Croix, où Radegonde, femme de Clotaire I[er], abrite son repos contre le despotisme brutal des rois francs. On le retient, on emploie son habileté de diplomate à mille petits services; on écoute

ses vers ; il est choyé à merveille. Bref, il se laisse garder, à peu près comme Vert-Vert par les religieuses, et peu s'en faut qu'il ne fasse du couvent un hôtel de Rambouillet. Il adresse des vers aux nobles recluses sur mille détails, sur de beaux fruits, sur une absence, sur l'amour platonique, que sais-je? Cela dure longtemps ; mais enfin l'âge vient ; les pensées sérieuses sont de plus en plus convenables à son état. Fortunat termine pieusement une vie honnête et spirituelle, dans les fonctions de l'épiscopat, qui n'ont pas paru de son temps incompatibles avec son caractère.

Ses œuvres sont une mine précieuse de renseignements et de détails. A lui et à Grégoire de Tours nous devons une partie du livre célèbre d'Augustin Thierry. Il a tout vu et il dit tout. Sans doute il a des complaisances extrêmes pour les rois et les reines dont il est le panégyriste officiel ; il montre plus de grâce que d'onction quand il met en vers la vie de saint Martin, qui est pour Grégoire un texte grave ; il déploie un épicuréisme très-raffiné dans la description des repas que le couvent lui prépare ; sur tous les sujets son génie commode lui fournit des antithèses trop faciles et des images trop affectées. Mais on sent qu'il est vraiment poëte et qu'il mérite l'estime. S'il a trop loué les vers faux de Chilpéric, il se venge sur ceux de Berthramn, évêque de Bordeaux, homme très-opulent et qui voulait qu'on applaudît à ses épigrammes latines. « J'ai noté dans votre ouvrage quelques larcins faits sur l'antiquité et dans vos vers, par-ci par-là, une syllabe qui est de trop, de sorte que l'harmonie musicale cloche du pied. » S'il a chanté Brunehaut,

Galswinthe et Frédégonde, il s'est attaché du moins à la plus intéressante des reines, à Radegonde. Et enfin c'est par ses poëmes que nous devinons tout le mouvement d'esprit qui se manifeste chez les femmes ou à leur propos, au sixième siècle.

C'est un fait important, parce qu'il indique, à toutes les époques, un progrès social. Au sixième siècle, quel singulier tableau que celui où figurent les Clotilde, les Brunehaut, les Radegonde! La première, Clotilde, a personnifié l'alliance du Midi avec les rois francs, et joue un rôle brillant dans ce grand acte que j'ai raconté. Lorsque les successeurs de Clovis voulurent se donner entièrement la dignité morale qui leur manquait et cherchèrent dans le Midi des princesses élégantes et riches, on vit briller Galswinthe, qui fut victime de cette ambition. A peine la pauvre enfant fut-elle arrivée que Frédégonde, la fille barbare, la concubine royale, entama la lutte des femmes germaines contre les princesses d'Espagne, et remporta la victoire. Mais Brunehaut parut, belle, intelligente, pleine de fierté et aussi habile que Frédégonde. La querelle fut un long et magnifique drame, que tout le monde connaît. Mais la littérature n'y paraît pas directement intéressée, malgré les descriptions de Fortunat et malgré la vivacité d'esprit de Brunehaut.

Il n'en est pas de même de l'histoire de Radegonde. Parmi ces princesses rivales, voici une jeune fille à qui l'on donne sans conteste la couronne et la puissance et qui refuse d'être reine. Quand on l'oblige à l'être, elle brise ses liens au nom de la liberté morale, pour vivre d'une vie de cœur et d'esprit. Ce grand

scandale est un des événements littéraires du temps, car Radegonde a puisé sa force dans ses lectures.

Un mot est nécessaire pour expliquer ce fait. Radegonde était une enfant thuringienne, enlevée de son pays en 529, au milieu des horreurs d'un pillage. Elle avait paru si belle à Clotaire, roi de Neustrie, qu'il la fit élever exprès pour l'épouser un jour. Gardée avec soin à Athies, sur la Somme, elle lut dans sa solitude studieuse les œuvres latines et grecques, saint Grégoire, saint Basile, saint Athanase, saint Hilaire, l'Écriture et la Vie des saints. Au sortir de ces lectures, elle trouva brutal le chef franc ; être reine ou être esclave lui parut alors la même chose. Le palais était un sérail rustique. Elle s'enfuit ; il fallut la ressaisir et Clotaire l'épousa de force.

De 538 à 544, Radegonde, plus occupée des pauvres et des malades que de la cour, est une reine infirmière, qui ne prend part ni aux banquets ni aux chasses. Triste, suivant une idée fixe, elle manifeste toujours son aversion pour Clotaire et elle l'irrite. Un jour, celui-ci tue le frère de Radegonde ; alors elle prend sa résolution. Sous prétexte d'aller voir l'évêque de Noyon, elle fuit à jamais. « Je veux, dit-elle à saint Médard, je veux quitter le siècle et changer d'habit. » La scène étonne et scandalise sa suite, les seigneurs francs s'y opposent. Elle jette un costume religieux par-dessus ses vêtements et elle force le prêtre à la consacrer. Puis elle disparaît; elle gagne Orléans et Tours ; elle va embrasser le tombeau de saint Martin. En vain le roi veut la reprendre ; elle se tient cachée

jusqu'à ce qu'elle ait obtenu de lui le divorce. De guerre lasse, on lui permet de vivre de la vie claustrale. Elle fonde un monastère de femmes, à Poitiers, comme avait fait Cæsaria dans la ville d'Arles.

En 555, elle commence sa vie de retraite, qui est aussi une vie littéraire ; car elle réalise son rêve, Autour d'elle on travaille à transcrire et à copier les manuscrits. On lit des vers, on aime les collations délicates et les visiteurs intelligents. Néanmoins, quand Radegonde a joui de ces plaisirs de l'esprit, elle s'occupe de soins plus humbles ; elle balaye la cuisine. Depuis longtemps elle n'est plus abbesse, mais simple religieuse chargée d'expliquer l'Écriture aux jeunes filles.

Tel est pourtant le charme de cette vie claustrale, que le poëte Fortunat s'y trouva pris et, croyant traverser le couvent, il y resta. Bien plus, il devint l'aumônier et l'intendant du monastère, le conseiller des recluses, le secrétaire de la reine. En apparence, rien ne manquait à leur bonheur, on le croirait, à voir les jolis vers de Fortunat, qui mêle à la piété la plus sereine, je ne sais quel art charmant de jouir de tout ce qui est délicat. Il a une manière attendrie de parler d'un mets bien préparé, ou d'un plat de cristal, ou des roses dont la table est ornée, qui lui donne l'air d'un épicurien au couvent. Sa bonne humeur agréable paraît abritée contre tous les ennuis d'ici-bas.

Eh bien, au milieu de ces voluptés innocentes, il y a des larmes. Radegonde se rappelle son enfance, son enlèvement, son frère mort, son pays ravagé. Quand

elle songe à de pareils souvenirs, elle est reprise d'un amour violent pour son pays de Thuringe; elle évoque les ombres des siens, et elle tâche de suivre par la pensée ceux de sa famille qui, ayant échappé au massacre, ont fui à Constantinople ou en Asie. Les élans désespérés touchent vivement Fortunat; le poëte italien écoute la Thuringienne et il redit ses plaintes dans des vers plus énergiques que d'habitude. Sous la forme latine, on reconnaît un chant plus sauvage, celui d'une captive barbare :

LE CHANT DE RADEGONDE

« La guerre est triste, la destinée cruelle; les royaumes superbes tombent d'une chute soudaine! Jadis existait un royaume, qui maintenant est en cendres.

« Les palais dorés se sont obscurcis; les jeunes filles royales sont humiliées sous le joug d'un maître, le cortége des serviteurs est enseveli çà et là, et tous ceux qui entouraient la couronne sont gisants; ils ont péri sans recevoir les honneurs de la mort.

« Les cadavres couvrent la campagne qui est l'unique tombeau de toute une race. Les femmes sont enlevées sans pouvoir dire adieu à leurs demeures, sans pouvoir donner un baiser aux portes, ni se retourner vers des lieux qu'elles ne reverront plus. Elles passent, elles marchent dans le sang de leurs maris ou près du cadavre de leurs frères...

« Chacun a eu sa douleur. Moi je verse des larmes pour tous; la douleur publique est la mienne. Je leur

survis pour les pleurer ; et même, lorsque je me tais, mon chagrin ne se tait pas.

« J'écoute le murmure du vent, et j'attends s'il m'apportera quelques nouvelles des miens. Mais aucune ombre ne m'apparaît ; tout ce que j'aimais a été arraché à mes embrassements. »

Tel est le chant de Radegonde, mis en vers par Fortunat. Je l'abrége et je le résume ; l'inspiration est ici trop abondante. L'exilée salue la mémoire de ses parents et de ceux qui entouraient son enfance, avec une tendresse et un détail de souvenirs plein d'éloquence familière.

« Maintenant il y a un monde entre ceux qui s'aimaient ! Si au moins ils pouvaient se réunir par des lettres, si ceux qui ont pu fuir pouvaient correspondre ! Où es-tu ? (dit-elle de loin à son oncle Hamalafrid), où es-tu ? Je le demande aux vents qui sifflent, à la nuée qui passe... Es-tu en Perse, ou à Byzance, ou à Jérusalem, où naquit le Christ ? Pourquoi n'en sais-je rien ? Ni la terre ni les eaux ne m'apportent de nouvelles. Ah ! si un oiseau m'en apportait !... »

Et elle rêve qu'elle s'embarque joyeuse, qu'elle est suspendue sur les flots, qu'elle traverse la tempête sans crainte. Si son vaisseau se brise, elle s'attachera à une planche et elle arrivera enfin, épuisée, mais heureuse. Ou bien, si elle succombe, c'est une main de sa famille qui l'ensevelira, c'est un parent qui lui donnera des larmes, à défaut de paroles.

Puis elle se souvient de son frère, et elle s'assombrit. On l'a tué, loin d'elle. Elle ne lui a pas donné le dernier baiser. Ainsi, même après les maux de l'exil

et de la captivité, elle doit retrouver encore en face d'elle les mêmes ennemis et le cadavre d'un frère. « Pas un jour sans douleurs ! »

Je n'ajoute pas de commentaires à cette page, qui est le cri sincère d'une âme longtemps blessée. Elle nous rappelle le contraste réel qu'il y avait entre les grâces du poëte Fortunat et le spectacle de son temps; et elle nous explique d'avance comment la littérature de tradition va disparaître sous la pression des événements nouveaux. L'intérêt vif des poëmes de Fortunat est précisément dans la singularité de sa situation, tantôt à la cour de Childebert, où il se trouve en face des bardes bretons, comme Hyvarnion, tantôt à Poitiers, où il recueille les plaintes poétiques d'une Germaine révoltée; partout en Italien artiste qui oppose vainement la politesse ingénieuse de ses vers à la barbarie du Nord.

Après lui, un changement violent se fait dans les lettres.

VI

Septième et huitième siècle. — Interrègne volontaire. — La littérature du peuple. — Saint Colomban. — Saint Boniface. — La Légende.

A la fin du sixième siècle, tout le mouvement littéraire que je viens de décrire s'arrête comme subitement. Un interrègne commence, qui durera deux cents ans. De pareils faits, si brusques à l'origine et si continus, ne se produisent pas par hasard. Cette fois l'arrêt fut soudain parce qu'il était inévitable, et de la part des écrivains comme Grégoire de Tours, il fut volontaire.

Le temps n'était plus d'écrire des poëmes savants ou des lettres délicates en latin, selon la règle des écoles : il fallait descendre dans l'arène populaire.

« Voulez-vous être puissant sur les hommes ? dit un jour à Grégoire de Tours une femme, sa propre mère, écrivez pour les ignorants. » L'évêque suit son conseil ; il écarte de lui Virgile, que pourtant il aimait à citer ; il écrit en latin « rustique, » et il raconte sur le ton le plus familier, *Les miracles de saint Martin* ou *La gloire des confesseurs*. Si la langue vulgaire était déjà la langue française, il s'en servirait certainement. Mais il est encore trop tôt ; Grégoire se contente de son latin barbare, quitte à déclarer qu'il l'écrit comme on le parle, qu'il ignore les déclinaisons et qu'il ne distingue pas l'ablatif de l'accusatif. « Je n'y entends rien, » dit-il. On a pris au sérieux cette déclaration ; pour moi, l'ignorance de Grégoire est un parti pris. Ce n'est pas la grammaire des Latins qu'il repousse, c'est la tradition romaine. « Je ne m'occupe pas, dit-il, de Saturne en fuite, ni de Junon qui se courrouce, ni des adultères de Jupiter ; tout cela tombe en ruine et je le méprise. Je m'applique aux choses divines et aux miracles de l'Évangile. » Il exprime ainsi l'attitude nouvelle prise par tout le clergé et dont Césaire avait déjà donné l'exemple. La guerre est déclarée contre la poésie profane, contre la rhétorique et même contre la philosophie qui ne s'adresserait qu'à l'élite des hommes. Le mot d'ordre est que les évêques seront illettrés. On y obéit si parfaitement, que l'ignorance prétendue de l'évêque de Tours devient réelle chez ses élèves. Les auteurs qui rédigent la *Vie des*

Saints, quand ils disent qu'ils ne connaissent ni cette Rome où brillaient Tullius et Cicéron, ni cette ville d'Athènes, où florissait jadis « la langue latine sous l'autorité de Pisistrate, » sont des hommes sincères, qui confondraient naïvement le Pirée avec un nom d'homme.

Qu'on ne s'y trompe donc pas : si la littérature proprement dite cesse d'avoir une place sérieuse entre l'époque de Chilpéric et celle de Charlemagne, si les derniers accents de la muse gallo-romaine se font entendre dans les chants de saint Avite et de Fortunat, c'est que les chefs mêmes du monde intellectuel ont conçu un plan nouveau. Le triomphe du christianisme est assuré ; il s'agit désormais pour l'Église de prendre possession des pays que Rome a perdus, que l'invasion a conquis, et, pour cela, de gagner le cœur des peuples. On n'admet pas plus la littérature patricienne des grandes cités gauloises ou des monastères savants que les prétentions des rois barbares au gouvernement de la société nouvelle. Dans le même temps, à la même heure, pour ainsi dire, l'histoire voit Radegonde répudier le code des Francs, Grégoire de Tours rejeter l'enseignement latin, et un missionnaire arrivé d'Irlande, en 585, saint Colomban, prêcher par toute la Gaule qu'il faut s'armer pour un combat nouveau et fonder sur des vertus simples, réelles, l'autorité religieuse.

On se met à l'œuvre par trois voies différentes. Les écoles civiles sont remplacées par des écoles ecclésiastiques dans lesquelles tout l'enseignement se rapporte à la théologie. L'Europe est sillonnée de mission-

naires qui pressent la conversion des peuples et veulent cimenter l'union des chrétiens. La littérature profane est remplacée par la littérature légendaire.

La Gaule se fait le centre de ce long travail; une foule d'Irlandais et de Saxons viennent s'y fixer ou la traversent pour aller soit à Rome, soit en Germanie. Les deux plus illustres sont Colomban et Winfried.

Colomban est un fougueux orateur qui apostrophe tour à tour les rois Burgondes, ou les évêques, ou les moines. Il se fait partout des ennemis et des partisans; il fonde des monastères et il prépare des disciples; il va de Gaule en Suisse et de Suisse en Italie, sollicitant les esprits, pendant trente années consécutives, à la pratique sincère du vrai christianisme. Quand il meurt, en 615, il laisse après lui, au siècle qui s'ouvre, un exemple et une leçon qui ne s'oublient pas.

Cent ans plus tard, en 715, un autre moine venu d'Angleterre, Winfried, plus connu sous le nom de saint Boniface, va prêcher en Frise et s'impose cette tâche de porter la foi des bords du Rhin aux bords du Danube. Il ne l'interrompt que pour aller à Rome ou chez le roi des Francs, concerter l'union de la papauté et des mérovingiens et faire appuyer son entreprise. Quarante ans se passent dans l'accomplissement de ce vœu, jusqu'au jour où l'on trouve dans les forêts germaines, le cadavre de l'apôtre, massacré par les hommes qu'il évangélise.

Ces deux hommes ne sont pas de simples missionnaires, emportés en avant par la passion religieuse.

Ils représentent une pensée générale et ils agissent vivement sur la chrétienté. Ils attaquent en même temps les pays civilisés et les pays barbares. « Que sert d'aller faire la guerre loin de la place si l'intérieur est en ruine? » s'écrie Colomban. Cette parole s'adresse aux moines dont l'ascétisme est purement corporel et dont l'âme n'est pas humble ; mais elle peut également s'adresser aux chrétiens qui, en souhaitant la conversion des barbares, ne se réforment pas eux-mêmes. A son tour, saint Boniface admoneste tout à la fois la Germanie et Rome. Aux barbares, il parle de la vie de l'esprit ; aux Romains, il écrit franchement : « On nous raille, parce que les Allemands, les Bavarois, les Francs, ces hommes simples et charnels, ont bien vu qu'à Rome il y a, aux calendes de janvier, des fêtes païennes consacrées aux danses et aux orgies. » Le rôle de saint Boniface, fondateur des évêchés allemands, présidant les synodes gaulois, sacrant Pépin le Bref, conseillant Rome et mourant martyr, n'est plus celui d'un apologiste chrétien, mais celui d'un organisateur.

Au même dessein général il faut rapporter un genre considérable, la littérature légendaire. Ce que l'école enseigne, ce que les missionnaires prêchent, la légende le raconte. Née depuis longtemps, mais encore faible, elle se développe surtout du sixième au huitième siècle, en l'absence des livres, et à l'intention du peuple comme des grands. Son histoire, facile à suivre, commence à la « Lettre des martyrs de Lyon, » qui relate une épreuve publique de la foi. Vers l'an 400, la *Vie de saint Martin* offre un thème plus vaste, le détail rai-

sonné et savant d'une vie entière. Au sixième siècle, les actes des saints forment une suite de beaux récits qui embrassent la période héroïque du christianisme et que l'on recueille pour en donner lecture soit aux offices, soit pendant les repas. Ils reçoivent alors un titre collectif et simple qui dit la pensée de l'Église. On les appelle « ce qu'il faut lire », *Legenda*.

La popularité de ces petites biographies merveilleuses fut telle qu'elles embrassèrent peu à peu toute la vie du temps ; et cette vogue dégénéra en abus. Les saints dont elles exaltaient le souvenir, furent invoqués dans les circonstances les plus futiles de la vie, comme des protecteurs dont les reliques avaient plus d'influence encore que les vertus. Les moines, à qui l'ignorance était permise poussèrent trop loin le droit de raconter des légendes ou de les remanier. On étendit la sanctification à des barbares qui n'en étaient pas tous dignes. Mais il serait étrangement contraire à l'histoire de juger dans sa corruption un mouvement qui fut très-profond dans ses causes.

La légende dut son immense succès à la sincérité de la foi, à la détresse morale du temps et à la grande inspiration, humaine et divine tout ensemble, qui la dicta. Pour la foule qui l'écoutait, elle n'avait pas seulement l'attrait du merveilleux, le charme d'une longue aventure, toujours renouvelée, et l'intérêt saisissant des exemples que nous aimons à comparer à notre propre vie. Elle était encore un idéal offert à chacun et un recours supérieur contre les réalités

misérables de l'invasion. Au milieu du triomphe de la force, c'était l'histoire des âmes. Elle racontait l'affranchissement spirituel des hommes qui échappaient à la souffrance par la foi, ou la puissance accordée tout à coup aux saints d'arrêter Attila ou Aétius, c'est-à-dire l'intervention de Dieu dans les maux de l'humanité et les ressources morales que possède la nature humaine.

Ni les proconsuls romains, disait-on, ni les hordes asiatiques, ni la sorcière des forêts, Théomaca, n'avaient pu vaincre l'énergie des chrétiens. Un souffle de liberté traversait donc ces mêmes pages qui parlaient de soumission et d'humilité. Saint Marculf n'avait-il pas dit au roi Childebert : « Les peuples t'ont fait prince ; ne t'élève pas au-dessus d'eux ; mais sois, parmi eux, un d'entre eux. » Les pauvres, les esclaves, les artisans, figuraient dans cette épopée familière. Elle était pleine de l'indignation des saints contre l'esclavage ; on y voyait passer saint Césaire se dépouillant pour racheter les captifs, ou saint Wandrégisile, s'enfonçant dans la boue pour relever la charrette d'un pauvre homme, ou saint Germain, traversant l'eau avec un vieillard sur ses épaules. Les femmes y jouaient leur rôle ; tout le monde connaît l'histoire de sainte Geneviève ; d'autres récits, moins héroïques, disaient avec une naïveté extrême l'histoire de sainte Eulalie, qui fut dépouillée de tous ses vêtements et laissée morte sur la terre. La neige tomba sur elle, dit la légende, et la couvrit d'une robe blanche. Image gracieuse qui enveloppait de poésie un souvenir réel et affreux.

L'imagination populaire était exaltée par ces traditions pieuses, où, parmi des miracles divers et fréquents, le miracle de la puissance morale n'est jamais oublié. Les légendes qui présentaient les saints comme des hommes énergiques et utiles enfantèrent des saints nouveaux. Je n'en citerai qu'un exemple, mais il résume toute l'histoire de la légende, depuis le moment où elle se développe jusqu'au jour où sa popularité séculaire l'expose à des travestissements et la livre à la gaieté française. Je veux parler de saint Éloi, l'ouvrier de Limoges, qui vivait au septième siècle, qui fut malgré lui évêque de Noyon et qui apprit dans les légendes l'art de vivre, comme l'art de l'orfèvre dans l'atelier. Grand lecteur de la *Vie des saints*, il est devenu lui-même un personnage légendaire. Personne n'ignore l'aventure des deux fauteuils de Clotaire II, qui mit en évidence notre maître ouvrier. On connaît moins ce que fit saint Éloi pour la liberté humaine.

« Tous les siècles, dit Ozanam, tous les siècles ont des pauvres, mais le siècle de saint Éloi connaissait un genre de pauvreté que le christianisme ne devait effacer de la terre qu'après de longs combats : c'était l'esclavage. Quand les barbares se disputaient les restes de l'empire romain avec la fureur d'une nuée d'oiseaux de proie sur un champ de bataille ; quand ces ravageurs du monde écumant les mers, passant les fleuves et les montagnes, fondaient tout à coup sur des contrées qui ne les attendaient pas et emmenaient les populations entières en captivité, on voyait souvent des flottes remonter la Seine et déposer sur la

grève de Paris des cargaisons de prisonniers pour être vendus à l'encan. C'étaient des Italiens, des Maures, des Bretons, surtout des Saxons, enlevés par troupeaux et qu'on estimait comme des bêtes de somme, pour la beauté de leur sang, leur taille et leur force. A la nouvelle de ces arrivages, Éloi ne se contenait plus. Il ne souffrait pas la pensée que le Christ allait être vendu une fois de plus en la personne de ces hommes rachetés de son sang. Il n'y avait plus alors de chaise royale, plus de châsse de saint si attachante à ciseler, qui pût l'arrêter un moment : il courait au marché, il rachetait vingt, trente, cinquante prisonniers ; il en rachetait jusqu'à cent, jusqu'à des cargaisons entières. Si l'argent lui manquait il vendait son manteau, ses chaussures, son pain, et traînant derrière lui comme un triomphateur, tout ce cortége de captifs, il les menait au roi, payait le prix de leur rançon et leur faisait expédier sous ses yeux des chartes de liberté. Ensuite il leur donnait le choix, ou de retourner dans leur patrie, ou de rester avec lui, non comme esclaves, mais comme des frères, ou d'entrer dans quelque monastère, et ceux qui prenaient ce dernier parti, il les traitait comme ses pères et ses maîtres. »

Si nous entreprenions de suivre à travers les siècles l'histoire de la légende, un volume ne suffirait pas à raconter comment elle fournit des modèles à toutes les classes, des patrons à toutes les confréries du travail et des inspirations à tous les artistes du moyen âge.

Bornons-nous à rappeler sa grande influence natio-

nale; mais en même temps signalons du moins son influence littéraire dans toute l'Europe. En France, elle se mêle à l'épopée chevaleresque; en Italie, elle fournit à Dante ses visions; en Espagne, elle crée *Don Juan;* en Allemagne, elle produit l'immortelle histoire du docteur *Faust*.

CHAPITRE V

LA FRANCE CARLOVINGIENNE

I

CHARLEMAGNE

La légende de la science. — L'École du palais. — La pensée de l'empereur. — Alcuin. — Théodulf. — Les précurseurs de la renaissance.

Après deux siècles d'interrègne littéraire, Charlemagne parut, et le mouvement intellectuel recommença autour de lui. Mais en abordant cette figure illustre, dont le souvenir occupe une si grande place dans la poésie, gardons-nous de commettre une méprise assez commune et de confondre deux choses fort distinctes, je veux dire le mouvement intellectuel et la littérature proprement dite.

Charlemagne a laissé un nom si grand que les siècles qui vinrent après lui firent de son histoire le centre d'une épopée immense ; mais lui-même et ses auxiliaires, hommes d'action avant tout, n'entreprirent pas l'œuvre impossible de créer ou de développer une littérature : ils se bornèrent à une entreprise

beaucoup plus modeste, dont les résultats pouvaient être considérables ; ce fut d'organiser l'éducation littéraire de la Gaule franque.

Un témoignage naïf de la révolution qu'ils opérèrent nous a été conservé par le moine de Saint-Gall, le plus crédule et le plus piquant des historiens ; la page suivante pourrait s'intituler la légende de la science.

LES MARCHANDS DE SAVOIR

Le tout puissant maître des princes, qui ordonne des royaumes et des temps, après avoir brisé l'étonnant colosse, aux pieds de fer ou d'argile, de l'empire romain, a élevé par les mains de l'illustre Charles un autre colosse non moins admirable et à tête d'or, celui de l'empire des Francs. Au moment où ce monarque commença à régner seul sur les régions occidentales du monde, l'étude des lettres était tombée partout dans un oubli presque complet : le hasard amena d'Irlande sur les côtes de la Gaule, et avec des marchands bretons, deux Écossais, hommes profondément versés dans les lettres profanes et sacrées. Ils n'étalaient aucune marchandise ; mais chaque jour ils criaient à la foule qui accourait faire des emplettes : « Si quelqu'un désire de la science, qu'il vienne à nous et en prenne, car nous en vendons. » Ils disaient ainsi qu'ils vendaient la science, parce qu'ils voyaient la multitude avide d'acquérir plutôt ce qui s'achète que ce qui se donne gratuitement ; et, soit pour exciter le peuple à la désirer aussi ardemment que les autres biens qui s'obtiennent à prix d'argent, soit, comme la suite le prouva, pour frapper d'admiration et d'étonnement par une telle annonce, ils la répétèrent si longtemps que les gens, émerveillés ou les croyant fous, la firent parvenir jusqu'aux oreilles du roi Charles.

Toujours plein d'un insatiable amour pour la science, il fit venir en toute hâte ces deux étrangers en sa présence, et leur demanda s'il était vrai que, comme le publiait la renommée, ils apportassent

la science avec eux. « Oui, répondirent-ils, nous la possédons et sommes prêts à la donner à ceux qui la cherchent sincèrement, et pour la gloire de Dieu. » Charles s'enquit alors de ce qu'ils prétendaient pour l'accomplissement de leur offre. « Nous réclamons uniquement, répliquèrent-ils, des emplacements convenables, des esprits bien disposés, la nourriture et le vêtement, sans lesquels nous ne pourrions subsister, pendant notre voyage ici. » Comblé de joie par ces réponses, le monarque les garda quelque temps d'abord tous les deux auprès de sa personne ; mais bientôt après, forcé de partir pour des expéditions militaires, il enjoignit à l'un, nommé Clément, de rester dans la Gaule, et lui confia, pour les instruire, un grand nombre d'enfants appartenant aux plus nobles familles, aux familles de classe moyenne et aux plus basses ; afin que le maître et les élèves ne manquassent point du nécessaire, il ordonna de leur fournir tous les objets indispensables à la vie, et assigna pour leur habitation des lieux commodes. Quant à l'autre Écossais, Charles l'emmena en Italie, et lui donna le monastère de Saint-Augustin près de Pavie, pour y réunir tous ceux qui voudraient venir prendre ses leçons.

Ce conte amusant, rédigé cent ans après l'époque de la réforme accomplie par Charlemagne, a ceci de précieux que du même coup il nous montre et l'ignorance générale de ces temps, et le souvenir que l'on gardait de l'introduction d'un enseignement nouveau. Il répond en effet à une réalité, je veux dire à l'institution de l'École du palais.

Transportons-nous à Aix-la-Chapelle, vers la fin du huitième siècle, entre 782 et 796. Le maître venu d'Écosse est Alcuin. Il a devant lui des disciples illustres : les fils de Charlemagne, Charles, Pépin et Louis; ses conseillers, Adhalard, Angilbert, Flavius Damætas, Éginhard ; sa sœur Gisla et sa fille, du même nom, avec la sœur d'Adhalard, Gundrade, et une

religieuse, Richtrude; enfin, Charlemagne lui-même, et les deux archevêques de Mayence et de Trèves, Riculf et Rigbod.

Un dialogue s'engage ou plutôt une suite de questions et de réponses :

— Qu'est-ce que l'écriture?
— La gardienne de l'histoire.
— Qu'est-ce que la parole?
— L'interprète de l'âme.
— Qu'est-ce qui donne naissance à la parole?
— La langue.
— Qu'est-ce que la langue?
— Le fouet de l'air.
— Qu'est-ce que l'air?
— Le conservateur de la vie.
— Qu'est-ce que la vie?
— Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.
— Qu'est-ce que la mort?
— Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de pleurs pour les vivants, la confirmation des testaments, le larron des hommes.
— Qu'est-ce que l'homme?
— L'esclave de la mort, un voyageur passager, hôte dans sa demeure.
— Comment l'homme est-il placé?
— Comme une lanterne exposée au vent.
— Où est-il placé?
— Entre six parois.
— Lesquelles?
— Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche.
— Qu'est-ce que le sommeil?
— L'image de la mort.
— Qu'est-ce que la liberté de l'homme?

— L'innocence.
— Qu'est-ce que la tête?
— Le faite du corps.
— Qu'est-ce que le corps?
— La demeure de l'âme.

Voilà un étrange dialogue, qui a semblé puéril aux critiques de nos jours, préoccupés de l'idée d'une littérature carlovingienne, mais qui est tout autre chose, si l'on n'oublie pas le but que se proposent les hommes de l'École du palais. Pour eux, il s'agit d'ouvrir les esprits et de les forcer pour ainsi dire par ce procédé même de l'interrogation qui est pressante. Par exemple la description du corps humain, que saint Avite avait mise en vers délicats, est ici réduite, sous la direction d'Alcuin, en un simple questionnaire à l'usage des Francs d'Aix-la-Chapelle. L'intention de sa méthode est évidente; on répandra parmi les hommes du monde barbare, sous une forme élémentaire et didactique, les notions acquises depuis longtemps par les écoles de Provence ou d'Hibernie; et, remarquons-le, les notions qu'on veut donner aux disciples ont un caractère nouveau; elles excluent le vieil enseignement, rapporté autrefois de l'Asie, et qui n'avait pas encore dégagé l'homme de l'adoration de la nature. Continuons la lecture d'Alcuin :

— Qu'est-ce que le ciel?
— Une sphère mobile, une voûte immense.
— Qu'est-ce que la lumière?
— Le flambeau de toutes choses.
— Qu'est-ce que le jour?
— Une provocation au travail.
— Qu'est-ce que le soleil?

— La splendeur de l'univers, la beauté du firmament, la grâce de la nature, la gloire du jour, le distributeur des heures.

. . . .

— Qu'est-ce que la terre?

— La mère de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui existe, le grenier de la vie, le gouffre qui dévore tout.

— Qu'est-ce que la mer?

— Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies.

. . . .

— Qu'est-ce que l'hiver?

— L'exil de l'été.

— Qu'est-ce que le printemps?

— Le peintre de la terre.

— Qu'est-ce que l'été?

— La puissance qui vêt la terre et mûrit les fruits.

— Qu'est-ce que l'automne?

— Le grenier de l'année.

— Qu'est-ce que l'année?

— Le quadrige du monde.

— Qu'est-ce qui est et n'est pas en même temps?

— Le néant.

— Comment peut-il être et ne pas être?

— Il est de nom et n'est pas de fait.

— Qu'est-ce qu'un messager muet?

— Celui que je tiens à la main.

— Que tiens-tu à la main?

— Ma lettre.

— Lis donc heureusement, mon fils!

Comme les peuples jeunes, les Francs commencent par vouloir tout connaître et répondre à tout. Le premier enseignement qui leur est adressé forme une synthèse immense, à la fois ingénieuse et enfantine. Ce travail provisoire charme leur curiosité; ces

questions et ces réponses sont en quelque sorte l'escrime du cerveau.

D'ailleurs ce n'est pas le seul exercice que le maître leur propose. Il écrit pour Gundrade un traité sur la nature de l'âme et il entre dans l'analyse des facultés ; il s'entretient avec Charlemagne des moyens divers d'initier les Francs au pouvoir intellectuel. Or c'était là, en vérité, la pensée de l'empereur. Maître de l'Occident par les armes, Charlemagne avait vu qu'il ne serait jamais qu'un chef barbare s'il ne créait pas autour de lui, comme les grands peuples de l'antiquité, une civilisation fondée sur l'activité de l'intelligence. L'œuvre était si difficile qu'il paraissait inutile de l'entreprendre. Entre l'Italie savante et l'Irlande religieuse, la monarchie franque était en même temps un colosse redoutable et une sorte de monstre encore grossier, plus occupé de batailles que d'écoles. Charlemagne lui-même devait faire face, de tous côtés, à de nombreux ennemis. Il osa pourtant rêver pour son empire une organisation définitive dont l'unité romaine serait le type, et dont le développement intellectuel serait la condition. Se faire le protecteur de Rome, écraser les rebelles de la Saxe, de l'Espagne, de la Lombardie, restaurer l'ordre civil et religieux, rapprocher le Nord et le Midi, obliger les hommes de guerre à s'instruire, recueillir les livres antiques et autres chants germains, employer les lettrés à l'inspection des provinces et à l'administration positive des affaires, tel fut le plan qu'il exécuta avec une passion violente et sincère.

Le point difficile était d'initier les barbares à la vie

de l'esprit, discipline nouvelle qui, après tout, leur répugnait. Charlemagne chercha des maîtres capables de l'aider dans son entreprise, et surtout un maître qu'il pût regarder comme le ministre de ses volontés à cet égard. Paul Warnefried, Pierre de Pise, Alcuin, les deux premiers, Italiens, le troisième, Écossais, mais rencontré en Italie par l'empereur, furent entraînés par lui dans son palais. Alcuin seul resta dans l'empire franc. Élève de Bède le Vénérable et abbé de Cantorbéry, il réunissait toutes les connaissances de l'école d'York et son voyage dans le Sud le mettait au courant de la science italienne. Personne n'était mieux préparé pour suivre Charlemagne et exécuter son plan. On fit tout pour le retenir en Gaule, où il s'établit en 782.

C'est alors que Charlemagne déploya avec une ardeur poussée jusqu'au despotisme ses vues de réforme. L'École du palais, dirigée par Alcuin pendant une quinzaine d'années, est beaucoup moins intéressante par les programmes des leçons, un peu naïfs, que par l'idée supérieure et passionnée qui l'anime. Sans doute on y enseigne la grammaire, la rhétorique, la jurisprudence, la poésie, l'astronomie, l'histoire naturelle, les mathématiques, la chronologie, l'explication des Écritures; ce sont les matières diverses qui faisaient l'objet de l'enseignement dans l'école d'York, sous le docte Ælber, le prédécesseur d'Alcuin. Mais ici il y a, au delà du but prochain et de la leçon déterminée une visée plus lointaine. L'École est un foyer dans lequel s'élabore et s'achève la constitution morale que Charlemagne veut donner à ses

sujets. Là il fait venir les enfants de ses compagnons d'armes, les menaçant de ne pas leur garder sa faveur s'ils ne se mettent pas à l'étude. En même temps il admoneste les clercs eux-mêmes, qui ne possèdent qu'une instruction superficielle et qui se prévalent soit de leur piété, soit de leur obéissance, pour négliger les lettres. Par exemple il a reçu une lettre de quelques moines qui lui écrivent en mauvais latin qu'ils prient pour lui. Charlemagne s'irrite; les sentiments sont bons, dit-il, les paroles sont grossièrement incultes. Résolu à secouer leur torpeur, il rend un décret contre les solécismes. « Nous ne pouvons souffrir, y est-il dit, que dans les lectures divines, au milieu des offices, il se glisse de discordants solécismes. »

La déclaration est formelle : il veut relever entièrement la culture des lettres, il compte sur ceux-là qui la laissent dépérir, sur les évêques, à qui il enjoint de continuer du même coup l'œuvre religieuse et l'œuvre intellectuelle. « Nous avons jugé utile que dans les épiscopats et dans les monastères confiés par la faveur du Christ à notre gouvernement, on prît soin non-seulement de vivre régulièrement et selon notre sainte religion, mais encore d'instruire dans la science des lettres, et selon la capacité de chacun, ceux qui peuvent apprendre avec l'aide de Dieu. »

Cela dit, Charlemagne part pour quelque expédition; mais de loin il n'oublie pas ses décrets; il écrit à Alcuin, il le presse et le gronde. Rien ne s'exécute assez vite au gré de son désir. « Hélas! répond Alcuin, en se confondant en excuses, il ne dépend ni de vous

ni de moi de faire sitôt de ce pays une Athènes chrétienne! » Charlemagne trouve que son ministre lui résiste et l'accuse d'entêtement. La scène devient presque plaisante entre eux deux. Le désespoir du vieux savant et l'enthousiasme impatient de l'empereur étaient connus de tout le monde. Un passage du moine de Saint-Gall nous a transmis l'écho de ces disputes et, sinon les faits exacts, du moins le souvenir et l'impression des faits.

Charles, insatiable de gloire, voyait l'étude des lettres fleurir dans tout son royaume; mais il s'affligeait qu'elle n'atteignît pas à la sublimité des anciens Pères de l'Église. Dans son chagrin, formant des vœux au-dessus d'un simple mortel, il s'écria: « Que n'ai-je onze clercs aussi instruits et aussi profondément versés dans toutes les sciences que Jérôme et Augustin! » Le docte Albin, quoique se regardant avec raison comme très-ignorant en comparaison de ces Pères, fut cependant saisi d'une indignation qu'il ne put s'empêcher de laisser éclater un moment, et osant plus qu'aucun mortel n'aurait osé en présence du terrible empereur, répondit: « Le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous voulez en avoir une douzaine! »

Alcuin finit par se dérober à l'activité tyrannique de son maître. On lui donna la belle abbaye de Saint-Martin de Tours; mais il dut continuer à y former des disciples, à faire copier les manuscrits venus de loin et en un mot à assurer le progrès que Charlemagne avait résolu de rendre impérissable.

Le succès absolu et immédiat d'une pareille tentative était impossible. Charlemagne réussit du moins à rapprocher les provinces et les esprits. De tous les points de l'empire il vint à lui des hommes qui furent

ou les auxiliaires, ou les héritiers de la réforme ; les uns, gens d'affaires ou capitaines, comme Angilbert, Éginhard, saint Benoît d'Aniane, devinrent des écrivains attentifs au mouvement des intelligences ; les autres hommes d'église, comme Leidrade, Théodulf et Smaragde, s'appliquèrent à seconder les vues administratives de l'empereur, soit par des inspections, soit par l'établissement d'écoles gratuites établies jusque dans les campagnes, soit par la rédaction d'ouvrages destinés à régler la vie morale de chacun.

L'un des plus curieux est le poëme de Théodulf intitulé *Conseils aux juges*. Théodulf avait été chargé avec Leidrade d'une *mission* dans le Midi. Quand on les vit arriver, on s'imagina sans doute qu'ils venaient, comme autrefois les agents de Frédégonde ou comme auparavant les Verrès du peuple romain, faire peser sur le pays l'omnipotence des conquérants. On leur apporta mille présents ; celui-ci les priait d'agréer des monnaies arabes, celui-là leur envoyait de belles monnaies latines ; un troisième faisait offrir secrètement un vase bien ciselé, dont il décrivait avec soin tous les détails, et il ne demandait en échange que l'aliénation d'une charte d'affranchissement accordée aux esclaves de son père. Pour garder ses esclaves, pour ne pas partager ses biens avec ses frères, pour s'emparer de la terre du voisin, on intrigue, on s'ingénie, on varie les cadeaux ; le riche a des manteaux magnifiques, ou des coupes d'or ; le pauvre a des peaux de Cordoue, des bouts d'étoffe brillante, des serviettes fines, des bougies de cire ; chacun paye en nature la prévarication qu'il sollicite.

A ces offres, Théodulf répond que la loi est désormais incorruptible et que le temps est venu où tout le monde doit s'instruire de la justice. Il repousse les solliciteurs et il adresse aux juges ordinaires des *Conseils* qui sont empreints d'une loyauté chevaleresque.

« Si un enfant est orphelin, dit-il, si une femme est veuve, prenez leur cause en main, soyez leur avocat, soyez leur protecteur; qu'ils retrouvent en vous l'appui d'un père ou d'un mari. Les faibles, les infirmes, les petits, les malades, les vieillards viennent-ils à vous? Donnez-leur de la pitié et des secours. Faites asseoir qui ne peut se tenir, aidez qui ne peut se lever. La force leur manque, leur voix tremble, ou leur pied, ou leur main : assistez-les. Ils se découragent, ranimez-les; ils s'irritent, apaisez-les. Donnez de l'assurance à celui qui a peur et de la crainte à celui qui s'emporte. »

Ainsi parlaient les *missi dominici* de Charlemagne, c'est-à-dire les évêques qui entraient dans son noble projet d'organiser d'après une loi nouvelle un monde à la fois barbare, romain et chrétien.

Théodulf a donné à cette pensée du rude empereur son expression poétique; il faut ici, sans transition, rapprocher des lignes de Théodulf le portrait même de Charlemagne, fait par Éginhard. On y rencontrera, parmi des détails divers, la physionomie véritable de celui qui inspirait la réforme.

LE PORTRAIT DE CHARLEMAGNE

PAR ÉGINHARD

Charles était gros, robuste et d'une taille élevée, mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas en hauteur sept fois la longueur de son pied. Il avait le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez un peu long, les cheveux beaux, la physionomie ouverte et gaie; qu'il fût assis ou debout, toute sa personne commandait le respect et respirait la dignité; bien qu'il eût le cou gros et court et le ventre proéminent, la juste proportion du reste de ses membres cachait ces défauts. Il marchait d'un pas ferme; tous les mouvements de son corps présentaient quelque chose de mâle; sa voix, quoique perçante, paraissait trop grêle pour son corps. Il jouit d'une santé constamment bonne jusqu'aux quatre dernières années qui précédèrent sa mort; il fut alors fréquemment tourmenté de la fièvre, et finit même par boiter d'un pied. Dans ce temps de souffrance il se conduisait plutôt d'après ses idées que par le conseil des médecins, qui lui étaient devenus presque odieux pour lui avoir interdit les viandes rôties, dont il se nourrissait d'ordinaire, et prescrit des aliments bouillis. Il s'adonnait assidûment aux exercices du cheval et de la chasse; c'était chez lui une passion de famille, car à peine trouverait-on dans toute la terre une nation qui pût y égaler les Francs. Il aimait beaucoup les bains d'eaux naturellement chaudes, et s'exerçait fréquemment à nager, en quoi il était si habile que nul ne l'y surpassait. Par suite de ce goût il bâtit à Aix-la-Chapelle un palais qu'il habita constamment les dernières années de sa vie et jusqu'à sa mort; ce n'était pas au reste seulement ses fils, mais souvent aussi les grands de sa cour, ses amis et les soldats chargés de sa garde personnelle qu'il invitait à partager avec lui le divertissement du bain; aussi vit-on quelquefois jusqu'à cent personnes et plus le prendre tous ensemble.

Le costume du roi était celui de ses pères, l'habit des Francs; il avait sur la peau une chemise et des haut-de-chausses de toile de lin: par-dessus étaient une tunique serrée avec une ceinture de

soie et des chaussettes ; des bandelettes entouraient ses jambes, des sandales renfermaient ses pieds, et l'hiver un justaucorps de peau de loutre lui garantissait la poitrine et les épaules contre le froid. Toujours il était couvert de la saye des Vénètes et portait une épée dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent ; quelquefois il en portait une enrichie de pierreries, mais ce n'était jamais que les jours de très-grandes fêtes, ou quand il donnait audience aux ambassadeurs des autres nations. Les habits étrangers, quelque riches qu'ils fussent, il les méprisait et ne souffrait pas qu'on l'en revêtît. Deux fois seulement, dans les séjours qu'il fit à Rome, d'abord à la prière du pape Adrien, ensuite sur les instances de Léon, successeur de ce pontife, il consentit à prendre la longue tunique, la chlamyde et la chaussure romaine. Dans les grandes solennités, il se montrait avec un justaucorps brodé d'or, des sandales ornées de pierres précieuses, une saye retenue par une agrafe d'or, et un diadème tout brillant d'or et de pierreries; mais le reste du temps ses vêtements différaient peu de ceux des gens du commun.

Sobre dans le boire et le manger, il l'était plus encore dans le boire; haïssant l'ivrognerie dans quelque homme que ce fût, il l'avait surtout en horreur pour lui et les siens. Quant à la nourriture, il ne pouvait s'en abstenir autant et se plaignait souvent que le jeûne l'incommodait. Très-rarement donnait-il de grands repas ; s'il le faisait ce n'était qu'aux principales fêtes, mais alors il réunissait un grand nombre de personnes. A son repas de tous les jours on ne servait jamais que quatre plats, outre le rôti que les chasseurs apportaient sur la broche et dont il mangeait plus volontiers que de tout autre mets. Pendant ce repas il se faisait réciter ou lire, et de préférence les histoires et les chroniques des temps passés. Les ouvrages de saint Augustin, et particulièrement celui qui a pour titre *De la cité de Dieu*, lui plaisaient aussi beaucoup. Il était tellement réservé dans l'usage du vin et de toute espèce de boisson qu'il ne buvait guère que trois fois dans tout son repas ; en été après le repas du milieu du jour, il prenait quelques fruits, buvait un coup, quittait ses vêtements et sa chaussure, comme il le faisait le soir pour se coucher, et reposait deux ou trois heures. Le sommeil de la nuit, il l'interrompait

quatre ou cinq fois, non-seulement en se réveillant, mais en se levant tout à fait. Quand il se chaussait et s'habillait, non-seulement il recevait ses amis, mais si le comte du palais lui rendait compte de quelque procès sur lequel on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait entrer aussitôt les parties, prenait connaissance de l'affaire, et rendait sa sentence comme s'il eût siégé sur un tribunal; et ce n'était pas les procès seulement, mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour et les ordres à donner à ses ministres que ce prince expédiait ainsi dans ce moment.

Doué d'une éloquence abondante et forte, il s'exprimait avec une grande netteté sur toute espèce de sujets. Ne se bornant pas à sa langue paternelle, il donna beaucoup de soins à l'étude des langues étrangères, et apprit si bien le latin qu'il s'en servait comme de sa propre langue; quant au grec, il le comprenait mieux qu'il ne le parlait. La fécondité de sa conversation était telle au surplus qu'il paraissait aimer trop à causer. Passionné pour les arts libéraux, il respectait les hommes qui s'y distinguaient et les comblait d'honneurs. Le diacre Pierre, vieillard natif de Pise, lui apprit la grammaire ; dans les autres sciences, il eut pour maître Albin, surnommé Alcuin, diacre breton, Saxon, d'origine, l'homme le plus savant de son temps; ce fut sous sa direction que Charles consacra beaucoup de temps et de travail à l'étude de la rhétorique, de la dialectique et surtout de l'astronomie, apprenant l'art de calculer la marche des astres et suivant leur cours avec une attention scrupuleuse et une étonnante sagacité; il essaya même d'écrire et avait habituellement sous le chevet de son lit des tablettes et des exemples pour s'exercer à former des lettres quand il se trouvait quelques instants libres; mais il réussit peu dans cette étude commencée trop tard et à un âge peu convenable.

Élevé dès sa plus tendre enfance dans la religion chrétienne, ce monarque l'honora toujours avec une exemplaire et sainte piété. Poussé par sa dévotion, il bâtit à Aix-la-Chapelle une basilique d'une grande beauté, l'enrichit d'or, d'argent et de magnifiques candélabres, l'orna de portes et de grilles de bronze massif, et fit venir pour sa construction, de Ravenne et de Rome, les colonnes et les marbres qu'il ne pouvait tirer d'aucun autre endroit.

Les pages qu'on vient de lire font deviner la grande influence de Charlemagne sur ceux qui l'entouraient. Des hommes tels qu'Éginhard, jeunes et ambitieux, devaient se régler sur son exemple. Ils apprirent de lui comment une race barbare devient une nation. Faites *une Athènes chrétienne*, avait dit Alcuin à l'empereur ; celui-ci répéta cette parole, un peu rudement et avec un esprit de commandement tout militaire ; et chacun se mit à l'œuvre. Les vieux capitaines hésitèrent un peu ; ils étaient peu clercs. Mais Alcuin leur disait que les lettres et aussi la vertu, n'étaient pas le monopole du clergé, que les laïques avaient le droit de s'en mêler et qu'ils feraient bien d'user de ce droit. « Ne te laisse pas épouvanter, écrivait-il au comte Gui, par l'habit de laïque que tu portes ! » Dans son abbaye de Tours, le vieillard éprouvait une joie d'enfant à servir aux uns le miel des saintes Écritures, aux autres le vin vieux des anciennes études, aux autres les fruits de la science grammaticale. Ainsi décrivait-il le festin auquel il conviait tout le monde sans distinction. Il y ajoutait comme une jouissance d'art la copie ou la révision des manuscrits, appelant à lui des aides de premier ordre, ou se mettant lui-même à copier, pour Charlemagne, les Écritures.

Je l'ai dit, l'effort généreux de Charlemagne et d'Alcuin ne peut pas répandre d'un seul coup la lumière sur tout l'empire ; la mort de l'un et de l'autre va plonger les Gallo-Francs dans les ténèbres. Malgré la vigueur de l'impulsion donnée, malgré le mérite des maitres et des disciples, on va rentrer dans les

ténèbres dont on est à peine sorti. Mais le mot d'Alcuin sur Athènes est un mot prophétique. L'antiquité profane et l'antiquité religieuse se réuniront pour la formation du monde nouveau. On essayera dès le neuvième siècle cette renaissance qui ne doit s'accomplir qu'au seizième. Dans cette École du palais où chacun a pris un surnom, où Charlemagne s'appelle *David*, Friedgies *Nathaniel*, Alcuin *Flaccus*, Angilbert, *Homère*, les grandes images de Rome, d'Athènes, de Jérusalem président déjà aux destinées de la France.

Qu'on veuille bien, à ce propos, s'arrêter un moment à marquer du regard les étapes que franchit l'esprit humain. En définitive, rien ne périt jamais des grands mouvements intellectuels. Après la chute de Rome, la tradition antique semble disparaître. Elle est conservée par les hommes tels que Mamert Claudien, qui réunissent les trésors des trois antiquités. La bibliothèque de ce maître (dit Sidoine) était triple : « latine, attique, chrétienne... Et Mamert Claudien, ajoute-t-il, la *but* toute entière. »

L'invasion arrive et ruine tout... Non! On remonte aux sources du savoir. Charlemagne donne à l'alliance du passé et du présent l'éclat de l'unité politique; s'il ne fonde pas encore une nation savante, du moins fait-il de son règne (qu'on me permette l'expression) le confluent des races et des civilisations. Ses serviteurs disent de lui, à la fin de sa vie : « Il est enfermé avec des Grecs et des Syriens pour corriger les quatre Évangiles. » Après Charlemagne et Alcuin, saint Louis et Robert Sorbon reprendront

cette vaste entreprise. Après saint Louis, François Ier la réalisera définitivement, et la France moderne naîtra de cette longue étude commencée dans « la triple bibliothèque » de Mamert Claudien.

II

LES SUCCESSEURS DE CHARLEMAGNE

Vue générale du neuvième et du dixième siècle. — Tristesse des écrivains. — Démembrement visible et genèse latente. — Éginhard, Nithard, Florus.

Au premier abord, rien de plus triste que ces deux siècles ; le premier accent que les lettres font entendre est un cri de découragement. En effet, à peine Charlemagne a-t-il établi l'ordre dans son empire, qu'une dissolution commence, et elle durera cent soixante-dix ans. Les générations qui passent contemplent avec amertume et stupeur ce long déchirement dont elles ne devinent pas la fin. On voit se briser, l'une après l'autre, l'unité de l'empire, celle de la famille impériale et celle de l'Église. En vain les hommes d'alors essayent-ils de s'accorder sur quelques points; leurs trêves et leurs guerres, leurs traités et leurs chartes ne servent qu'à consacrer ce morcellement; la féodalité et l'invasion normande s'établissent, et le démembrement fatal s'achève, éclairé, d'espace en espace, par quelque scène lugubre, comme la pénitence de Louis le Débonnaire, ou la bataille fratricide de ses enfants, à Fontanet, ou la déposition de Charles le Gros et la fin de sa dynastie.

Au fond (on le verra plus loin), c'est une ère nou-

velle qui se prépare. Mais l'enfantement d'une France nouvelle ne doit être visible qu'à la fin du douzième siècle. Personne n'y assistera parmi les hommes dont j'ai maintenant à parler. Qu'on ne s'étonne donc pas si la tristesse s'empare des compagnons de Charlemagne, qui voient l'écroulement de leur œuvre. Quiconque tient la plume avoue que, d'un bout à l'autre de l'empire, il y a une grande douleur publique.

Éginhard refuse de venir à la cour. Il s'enferme pour méditer, pour lire, surtout pour oublier le présent et parler de Charlemagne. Écrire l'histoire du passé, c'est la consolation de ces hommes de la veille. Encore leur manque-t-elle souvent, car ils sont effrayés de l'histoire qui les conduira à raconter, comme l'a fait Nithard, *les Dissensions* des fils de Louis le Débonnaire.

Nithard, fils d'Angilbert et de Berthe, qui était la fille de Charlemagne, tient de si près à la famille impériale, qu'il est obligé de prendre part aux négociations et aux guerres du temps. Il se bat bien, et il mourra en combattant; il est habile négociateur et il s'épuise en efforts pour concilier les frères ennemis; mais son activité est impuissante. Il ne parvient pas à conjurer, ni l'invasion des Normands, ni la dissolution de l'Empire. Lorsque Charles le Chauve le prie d'écrire ce qu'il a vu, il obéit, mais souvent la plume lui tombe des mains. Qu'on lise ce passage :

Non-seulement, comme je l'ai déjà dit, je désirerais cesser cet ouvrage; mais mon esprit, assiégé d'innombrables tristesses, cherche dans ses méditations où je pourrais me retirer tout entier de toute affaire publique. Par malheur, la fortune m'a lié de

si près à tout ce qui se passe, qu'elle m'entraîne au milieu des cruelles tempêtes et que j'ignore entièrement où elle m'offrira un port. En attendant, et si je trouve quelques moments de loisir, quel mal y a-t-il que je les emploie, comme on me l'a ordonné, à transmettre à la mémoire les actions de nos princes et de nos grands? J'écrirai donc ce quatrième livre, et si je ne peux être bon à rien dans les événements futurs, je dissiperai du moins, par mon travail, ce brouillard de l'erreur qui pourrait tromper la postérité.

Des deux côtés du Rhin on entend résonner les plaintes des contemporains. La bataille de Fontanel, qui ne fut peut-être pas très-sérieuse, mais qui avait l'horreur d'une guerre fratricide, excite la colère d'un poëte germain, Engelbert. En vers lyriques et brefs, à la façon des chanteurs barbares, il s'écrie : « Voilà la guerre partout. Le grand combat commence. Le frère prépare la mort de son frère... Le sang des Francs a rougi les terres, rougi les bois, rougi les marais mêmes... On a vu les campagnes blanches de linceuls, comme la blanchissent les oiseaux en automne... Bataille indigne d'être célébrée. Ne la chantons pas! Que du nord au midi et de l'orient au couchant, on pleure ses morts. Que ce jour-là soit maudit, qu'on ne le compte plus dans le cours de l'année, qu'on l'efface de la mémoire, qu'on lui enlève les rayons du soleil et la lumière naissante de l'aurore! »

A ce cri d'un Germain répond un cri du Midi. Florus, prêtre de Lyon, prend le ton de Virgile pour déplorer, au nom de la civilisation méridionale, les malheurs de son temps. Il écrit sur la dissolution de l'Empire, *de Divisione regni.*

LA DISSOLUTION DE L'EMPIRE

Un bel empire florissait sous un brillant diadème ; il n'y avait qu'un prince et qu'un peuple ; toutes les villes avaient des juges et des lois. Le zèle des prêtres était entretenu par des conciles fréquents ; les jeunes gens relisaient sans cesse les livres saints, et l'esprit des enfants se formait à l'étude des lettres. L'amour d'un côté, de l'autre la crainte, maintenaient partout le bon accord.

Aussi la nation franque brillait-elle aux yeux du monde entier. Les royaumes étrangers, les Grecs, les barbares et le sénat du Latium, lui adressaient des ambassades. La race de Romulus, Rome elle-même, la mère des royaumes, s'était soumise à cette nation ; c'était là que son chef, soutenu de l'appui du Christ, avait reçu le diadème par le don apostolique. Heureux s'il eût connu son bonheur, l'empire qui avait Rome pour citadelle, et le porte-clef du ciel pour fondateur !

Déchue maintenant, cette grande puissance a perdu à la fois son éclat et le nom d'empire ; le royaume naguère si bien uni est divisé en trois lots ; il n'y a plus personne qu'on puisse regarder comme empereur ; au lieu de roi, on voit un roitelet, et au lieu d'un royaume, un morceau de royaume. Le bien général est annulé ; chacun s'occupe de ses intérêts ; on songe à tout : Dieu seul est oublié.

Les pasteurs du Seigneur, habitués à se réunir, ne peuvent plus tenir leurs synodes au milieu d'une telle division. Il n'y a plus d'assemblée du peuple, plus de lois ; c'est en vain qu'une ambassade arriverait là où il n'y a point de cour.

Que vont devenir les peuples voisins du Danube, du Rhin, du Rhône, de la Loire et du Pô? Tous, anciennement unis par les liens de la concorde, maintenant que l'alliance est rompue, seront tourmentés par de tristes dissensions. De quelle fin la colère de Dieu fera-t-elle suivre tous ces maux? A peine est-il quelqu'un qui y songe avec effroi, qui médite sur ce qui se passe et s'en afflige : on se réjouit plutôt du déchirement de l'empire, et l'on appelle paix un ordre de choses qui n'offre aucun des biens de la paix.

Ainsi, on désespérait de l'Empire; le triomphe des Normands s'ajoutant à la guerre civile, semblait ramener, les temps de la grande invasion. Le même homme, qui, tout à l'heure a raconté le débarquement des savants d'Irlande, raconte le débarquement des pirates et montre que la grande âme de Charlemagne avait prévu leur triomphe. Écoutons le moine de Saint-Gall :

LES PIRATES

Charles, qui toujours était en course, arriva par hasard et inopinément dans une certaine ville maritime de la Gaule narbonnaise Pendant qu'il dînait et n'était encore connu de personne, des corsaires normands vinrent pour exercer leurs pirateries jusque dans le port. Quand on aperçut les vaisseaux, on prétendit que c'étaient des marchands, juifs selon ceux-ci, africains suivant ceux-là, bretons au sentiment d'autres; mais l'habile monarque reconnaissant, à la construction et à l'agilité des bâtiments qu'ils portaient, non des marchands, mais des ennemis, dit aux siens: « Ces vaisseaux ne sont point chargés de marchandises, mais de cruels ennemis. »

A ces mots, tous les Francs, à l'envie les uns des autres, coururent à leurs navires, mais inutilement. Les Normands, en effet, apprenant que là était celui qu'ils avaient coutume d'appeler Charles le Marteau, craignirent que toute leur flotte ne fût prise dans ce port, ou ne périt réduite en débris; et ils évitèrent par une fuite d'une inconcevable rapidité, non-seulement les glaives, mais même les yeux de ceux qui les poursuivaient.

Le religieux Charles cependant, saisi d'une juste crainte, se levant de table, se mit à la fenêtre qui regardait l'orient, et demeura très-longtemps le visage inondé de pleurs. Personne n'osant l'interroger, ce prince belliqueux, expliquant aux grands qui l'entouraient la cause de son action et de ses larmes, leur dit : « Savez-vous mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement ? Certes, je ne crains pas que ces hommes réussissent à me nuire

par leurs misérables pirateries ; mais je m'afflige profondément que, moi vivant, ils aient été près de toucher ce rivage, et je suis tourmenté d'une violente douleur quand je prévois de quels maux ils écraseront mes neveux et leurs peuples. »

C'est là une légende. La sévérité de l'histoire est sans doute blessée de l'invraisemblance de ces détails. Mais cela importe peu à l'auteur, pourvu qu'il montre à sa manière que Charlemagne avait pressenti l'avenir; voilà le fait moral auquel il tient. Le reste, la mise en scène, l'anecdote, il nous permet d'en juger comme il nous plaira.

Le moine de Saint-Gall n'a pas l'esprit systématique; son temps est comme lui. Examinez l'ensemble des œuvres d'alors. C'est une plainte universelle. On pourrait croire que l'amertume de ces épreuves enfantera quelque rébellion. Non; si les compagnons de Charlemagne pleurent la faiblesse de ses descendants, si leur douleur naturelle va jusqu'à l'indignation, elle ne va jamais jusqu'à la révolte.

Que voulaient donc les écrivains et les mécontents du IXe siècle? C'est la question qui domine toute l'histoire politique et littéraire des deux cents ans qui nous occupent. Aussi a-t-elle été posée entre les historiens et discutée avec un soin extrême. Cependant on ne s'est arrêté encore à aucune conclusion satisfaisante. Malgré les plus savantes études, nous restons toujours embarrassés par cette double difficulté : — Si l'on ne voulait plus des Carlovingiens, pourquoi ont-ils régné encore pendant le neuvième et le dixième siècles? — Si on voulait le maintien de leur pouvoir,

pourquoi ces longues dissensions, dans lesquelles ils sont injuriés, exilés ou déposés? Tel est le dilemme qui reste entier après la controverse soutenue par les maîtres de l'histoire.

Il est permis de croire que la question a été mal posée. Ne demandons pas ce qu'on voulait : rien de voulu, à cette époque; les événements ont été plus forts que les rois, et la suite des choses plus impérieuse que la volonté des hommes.

En réalité, c'est la France qui naît, et cela, chose étrange! à la faveur de l'anarchie, car la faiblesse même des chefs germains et la disparition des maîtres latins livre les pays à eux-mêmes et à la nécessité de se constituer.

Les siècles antérieurs ont préparé celui-ci et ils l'expliquent. Les Francs établis dans les Gaules mettent trois cents ans à se fondre avec la race nombreuse qui occupait ce pays; l'union des Celtes et des Germains s'est achevée sous Charlemagne, mais elle a passé comme inaperçue dans l'œuvre immense de l'unité impériale. Charlemagne mort, elle se révèle.

Un peuple s'est formé, qui n'est plus ni Gaulois, ni Germain : les Français paraissent.

Ils auront leur existence indépendante; ils parleront une langue à eux, puis ils placeront leur capitale sur la Seine, et enfin, s'il le faut, une dynastie nouvelle viendra remplacer les empereurs carlovingiens : avec les fils de Hugues Capet commenceront les rois de France.

Quelqu'un a-t-il, au neuvième siècle, tracé ce plan

politique? Personne. Le passé le prépare, le temps l'accomplit; les événements le montrent dans toute son étendue. Dès que Charlemangne a fermé les yeux, la scission est opérée. De tous ces peuples qui formaient un gigantesque aggrégat de parties hétérogènes, il n'en est pas deux qui demeurent unis. Italie, Aquitaine, Germanie se séparent de nous; et nous, en dépit de tous les liens d'origine qui semblent réunir les Gallo-Francs autour d'Aix-la-Chapelle, nous nous détachons pour jamais de la Germanie; nous absorbons les envahisseurs restés chez nous. Telle est la puissance du dissolvant qui agit alors sur nos ancêtres, qu'on saisit la première occasion pour inventer un royaume étrange, éphémère, qui n'a d'autre raison d'être, que de séparer le peuple de Charles le Chauve et celui de Louis le Germanique. La Lotharingie, la Lorraine d'alors, étroite bande de terre qui va du nord au midi, s'appelle l'Empire et n'est qu'une barrière géographique.

Voilà le fait dominant du neuvième siècle. Que le divorce des races soit accompagné de dissensions universelles, que les hommes d'alors soient effrayés de voir combattre les fils contre le père, les frères contre les frères, que Florus s'écrie : « Il n'y a plus de rois!... »

Pro rege est regulus, pro regno fragmina regni,

cela est naturel et inévitable. Mais à nos yeux la dissolution de l'Empire n'est ni un hasard, ni un danger; elle précipite le dégagement de la France en

la désagrégeant. Les rois s'évanouissent devant quelque chose de plus grand qu'eux, devant la nation qui se forme. Si l'on objecte que l'Église est alors divisée, que la féodalité se fonde, et avec elle la division, et qu'enfin l'Empire est menacé ou ravagé par les Sarrasins, au midi, ou par les Normands, à l'est, à l'ouest et au nord, c'est qu'on oublie le caractère et l'effet de ces attaques ou de ces révolutions. Les mêmes feudataires qui s'emparent du sol prennent la charge de le défendre; les invasions qui dépeuplent nos rivages, sollicitent vivement l'esprit public et décideront un jour le Midi à s'allier aux Français qui le défendent par le bras du célèbre Guillaume. Au moment où tout le monde se sépare, chaque peuple est mis en demeure de pourvoir lui-même à sa destinée, chacune des classes sociales est forcée de se tirer d'affaire. Les seigneurs déclarent qu'ils défendront les passages des montagnes et des fleuves, mais qu'ils veulent l'hérédité de leurs charges et de leurs fiefs. Malgré Charles le Chauve, ils élèvent des châteaux de toutes parts. L'Église se réformera sous l'inspiration, par exemple, d'Odon de Cluny. Mais elle prétend ne compter que sur elle-même. Le peuple enfin se prépare à délibérer sur ses intérêts, et il n'attend pas le mot d'ordre. On ne laisse pas faire le peuple, on l'écrase; mais en 1095, son tour viendra.

Chacun pour soi, est le mot du temps; mot funeste, si l'on s'enfermait dans l'inertie. Or on est actif.

Les Normands qui arrivent tiennent tout le monde en éveil et rapprochent les uns des autres le comte Eudes de Paris, l'évêque Gozlin, l'abbé Ebbles et tout

le peuple. Paris devient un centre national ; il manquait une capitale : le danger et le péril publics la font naître. Les Normands découragés ne veulent plus prendre de terres, ils en demandent, on les incorpore. On donne un duché à Rollon, qui se charge de défendre le royaume, à l'ouest, du côté des Bretons. En attendant, Eudes, champion national, devient le premier roi de France.

Cette digression était nécessaire pour expliquer d'avance le caractère général que présente cette époque soit dans l'histoire politique, soit dans l'histoire littéraire. Une longue contradiction règne sur l'une et sur l'autre : ni les hommes politiques ni les écrivains d'alors ne peuvent juger alors même une crise qui durera deux siècles.

Les hommes politiques assistent à un phénomène qui trouble leurs regards : ce qui est en vue périt et s'abîme ; ce qui est au fond des choses grandit. En d'autres termes, sous les successeurs de Charlemagne, la royauté tombe et la nation s'élève. Ce double mouvement est au neuvième siècle d'une rapidité prodigieuse ; l'empereur mort, tout se décompose et, en vingt-cinq ans, on voit s'accomplir le démembrement de l'Empire et l'avénement de la nationalité française : deux faits consacrés en 843 par le traité de Verdun. Puis le mouvement paraît suspendu, et cent cinquante ans se passent dans l'indécision entre les Carlovingiens de France, les Carlovingiens d'Allemagne et les Capétiens qui naissent. On va ainsi jusqu'à l'an 1000, qui épouvante les imaginations. Qui donc a vécu assez

longtemps pour entrevoir les résultats de cette élaboration et pour y démêler les ferments d'avenir qui vont éclater au onzième siècle et pousser les hommes de la France nouvelle à la conquête de l'Angleterre, de Jérusalem et de la liberté communale? Il faudrait, pour prédire de telles choses, posséder le don de prophétie accordé aux Dante et aux Shakspeare.

Il n'y a pas de Dante à cette époque. Les écrivains ont la tristesse des poëtes sans avoir la seconde vue des grands hommes. Dès le début du neuvième siècle ils déclarent qu'une révolution s'accomplit, mais, du fond des églises et des couvents, ils ne saisissent pas la direction générale des événements. Les uns notent sèchement les faits; les autres, frappés de quelque accident solennel les redisent en vers; la plupart racontent des miracles et des visions dont l'impression est d'autant plus puissante qu'on approche de l'an 1000. Mais, s'il est vrai qu'ils subissent la loi du temps, s'il leur arrive de rapporter des faits considérables (comme le serment de Strasbourg) sans en mesurer la portée, néanmoins ils ressentent vivement l'incertitude des choses présentes; ils nous révéleront l'agitation sourde des intelligences; nous verrons tout à coup sortir de la confusion de leurs écrits quelque chose de sérieux et de fort qui fermente au fond des âmes troublées. Eux non plus, ils n'ont rien voulu et rien pu prévoir; pourtant ils sont les artisans d'une œuvre importante qu'ils ignorent à moitié. Je les comparerais volontiers à ces ouvriers qui, brodant les grandes tapisseries, travaillent à l'envers et travaillent pour d'autres que pour eux-mêmes.

Nous allons voir dans la même période le travail confus et inconscient de l'esprit littéraire, puis l'éclosion du génie français.

III

Le neuvième siècle. — Les monastères. — Les travaux obscurs. — Triple littérature qui doit en sortir. — Débat politique autour du Débonnaire : Ratbert, Agobart, Thégan, Ermold le Noir, l'Astronome, Nithard. — Les serments.

« Nous flottons, nous sommes incertains, nous ne pouvons deviner à qui appartiendra notre couvent. »
SERVAT LOUP.

Au neuvième siècle on croit et on dit que la décadence est venue. La théologie n'a plus de grands débats, les écoles sont troublées, les ennemis des lettres triomphent. « Nous flottons, » écrit Servat Loup, et, d'après lui, tout serait perdu. Mais pour ne rien exagérer, il faut remarquer ce qu'il ajoute : « On ne sait pas à qui appartiendra notre couvent. » On n'avait pas encore de patrie ; on était de son monastère.

Il n'en faut pas accuser les moines. Non-seulement il était impossible de parler un autre langage, quand on vivait pour ainsi dire au milieu d'un immense détraquement ; mais encore nous ne pouvons retrouver les éléments épars de notre histoire intellectuelle que dans ces abbayes qui servaient de patrie à tant d'hommes d'élite. Je vais essayer de retracer brièvement le tableau difficile et obscur du travail qui s'y accomplissait, à travers mille dangers.

Les monastères étaient menacés par les flotilles normandes ou par les querelles des Francs ; on les rançonnait et on les incendiait. A tout instant il fallait fuir ou cacher les trésors de l'abbaye, lesquels étaient les ornements sacrés, les reliquaires et les beaux livres. L'étude, qui cherchait là un refuge, y manquait de sécurité ; et elle manquait d'autre chose, lorsque les récoltes étaient mauvaises. Servat Loup, abbé de Ferrières, homme d'une intelligence élevée et spirituelle, nous a laissé le portrait d'un moine qui s'exerçait à l'éloquence et qui manquait de pain. « Notre Démosthène, dit-il, est souvent privé de choux ; parfois il mange du pain de recoupe et, n'ayant pas de vin, il en vient à trouver bonne la cervoise. Voilà certes un orateur plus grand que Cicéron, car il endure tout éveillé les privations que celui-ci ne subissait qu'en rêve. Mais aussi la poitrine s'affaiblit, la voix se néglige ; il oublie ce moyen d'éloquence tant recommandé, l'action : il ne pense qu'à la vie, voulant sauver la sienne. »

Ainsi agités, les couvents n'en étaient pas moins des asiles dans la tourmente. C'est là que l'on continuait le travail commencé, les Vies des saints, les commentaires religieux et ces histoires universelles qui attestent le désir de fonder une tradition catholique. L'abbé de Ferrières empruntait à l'Église d'York les ouvrages de saint Jérôme et au pape Benoît II un Cicéron et un Quintilien. Sa vaste correspondance reliait entre eux les monastères ; il surveillait avec passion le voyage des livres qu'il avait demandés, et, quand un ouvrage, comme celui de Bède

ne pouvait être caché, « ni sur la poitrine, ni dans la besace, » l'idée de le savoir en route lui ôtait le sommeil. Comme lui, les moines savants ou artistes s'occupaient avec ardeur des livres et des bibliothèques. Tandis que le pays était livré aux luttes politiques, ils s'enfermaient pour exécuter des copies précieuses : et si un roi, comme Charles le Chauve, les aidait quelque peu, alors la Bible était ornée de miniatures, enveloppée d'ivoire et d'or, incrustée de pierreries.

Charles le Chauve, faisant de son palais une royale académie, encourageait l'École fondée par Charlemagne. Malgré les défaillances passagères de l'enseignement, on pourrait établir la succession ininterrompue des maîtres, depuis Alcuin au huitième siècle jusqu'à la fondation de l'Université en 1215. Alcuin avait formé Raban Maur ; Raban eut pour disciple Haimon, qui instruisit Herric. A son tour Herric transmit son savoir à Remi d'Auxerre, qui jeta un grand éclat sur l'école de Reims, où semble se concentrer l'esprit du dixième siècle et où Gerbert viendra enseigner avec les lettres sacrées et profanes les éléments des sciences.

J'indique à peine et par quelques noms le travail qui se continuait partout ; il n'a pas laissé de chefs-d'œuvre, mais il a préparé notre littérature. A Reims, à Lyon, à Saint-Benoît-sur-Loire et dans ces abbayes d'Allemagne où se sont retirés Éginhard et Raban, à Fulde et à Seligenstadt, on lit, on rédige, on discute. A en croire ces reclus, ils ne savent point écrire et ils demandent grâce pour leur gaucherie. Au fond,

ils sont vivement touchés de la supériorité des anciens et leur ambition est de les imiter.

Éginhard reprend les annales monastiques et en corrige le latin barbare ; il essaye de composer ; il prend pour modèle l'histoire de Suétone. Son ami, Loup Servat, qui est dans le secret, applaudit à cette tentative et écrit à Éginhard : « Les ouvrages de notre temps m'ont rebuté ; ils sont trop éloignés de cette éloquence cicéronienne que les grands hommes chrétiens se sont proposé d'imiter. Votre ouvrage m'est alors tombé dans les mains ; sans flatterie, laissez-moi vous dire que vous avez brillamment écrit les brillantes actions de l'empereur Charles. » Ce n'est pas tout : il ajoute qu'il a *baisé le livre*, et cela, non-seulement parce que les pensées lui en paraissent belles, mais aussi, le croirait-on ? parce que les conjonctions n'y sont pas trop nombreuses, ni les phrases trop longues, ni les périodes trop compliquées. Voilà enfin le style « des bons auteurs. »

Ainsi l'admiration pour les anciens devient parfois un culte. L'Irlandais Probus, autre ami de l'abbé, l'inquiète un peu en plaçant les génies du paganisme parmi les élus, comme des chrétiens de la veille. Le saint homme n'avait aucune intention hétérodoxe ; il nourrissait la même pensée que son compatriote Alcuin, c'est-à-dire l'espérance de renouer à travers les temps la chaîne des esprits. Ambitieux désir, qui réunissait dans chaque couvent les plus humbles et les plus illustres autour de la même cause. Ne soyons pas surpris si en ouvrant une chronique nous trouvons tout à coup des vers mêlés à la prose. Les

pauvres moines succombent à la tentation d'écrire des distiques. On met en vers les événements graves, ou l'épitaphe de l'abbé, ou même les sept péchés capitaux. La mesure n'y est pas toujours, ni la quantité ; là-dessus on se querelle gravement et par écrit. On reprend une légende rédigée en prose afin de la rhythmer, comme celle de sainte Walburge qui a cent ans de distance est traitée par deux collaborateurs, Wolfhard et Medibard.

Prosam Wolthardus, rhythmum fecit Medibardus.

Le bel esprit se glisse, comme il arrive toujours, dans cet enthousiasme juvénile. L'un fait des acrostiches et écrit son nom en travers de son œuvre par les initiales de ses vers, comme l'a fait Ermoldus Nigellus; l'autre comme Gozbert, moine copiste, se plaît à écrire des vers mêlés de grec et de latin. Ces puérilités semblent tout d'abord misérables; mais elles tiennent à l'absence d'une vie commune et publique. « Nous flottons ! » dit l'abbé Loup. L'ombre n'est pas encore séparée de la lumière. On est dans une période de travaux épars, de recherches et d'enseignement. Enseigner, ce fut la tâche des hommes les plus considérables d'alors. Sur leur tombe on gravait d'assez médiocres épitaphes; pourtant lisez-les, écartez avec quelque patience les broussailles qui les couvrent, vous y trouverez toujours le même éloge modeste : « il instruisit beaucoup de disciples. » *Docuit multos*, dit-on de Walfried Strabo; *docuit plures*, en parlant de l'abbé Ardon; *certe magister*, au sujet

d'Haimon, qui fut réellement un maître savant et aimé. On aurait pu le dire aussi de quelques femmes : Dodane, duchesse de Septimanie, belle-fille du célèbre Guillaume de Gellone, rédige des instructions par écrit pour son fils qui est loin d'elle, à la cour de Charles le Chauve.

L'histoire, qui s'attache aux faits éclatants, oublie naturellement ces époques de formation lente et d'élaboration obscure dans lesquelles les hommes d'une même race travaillent à préparer l'avenir en échangeant leurs conseils réciproques. Mais les enseignements de ce genre annoncent la grandeur d'un pays. C'est la succession des maîtres et des leçons qui a produit en Castille, en France, en Angleterre, l'éclat du moyen âge. Chez nous, elle a déterminé dès le neuvième siècle des mouvements décisifs, que je vais indiquer.

J'ai montré l'aspect général et la confusion première de l'époque : il est temps de dire ce qui se dégage du chaos. Il y a une triple littérature qui germe pour ainsi dire à travers les ruines de la dynastie carlovingienne : — une littérature politique, très-active, qui trahit, dès le commencement, du siècle les agitations de tous ; — une littérature philosophique qui va, en 850, poser en principe les droits de la raison ; — une littérature populaire qui se développe lentement de 800 à 900 et qui va devenir la poésie nationale.

La littérature politique est partout : dans les manifestes de l'Église, contre ceux qui usurpent ses biens; dans les traités de théologie, où un évêque

comme Agobard aborde les questions de gouvernement; dans les légendes, que l'on remanie ou que l'on rédige tout exprès pour donner des leçons indirectes au pouvoir; ou enfin dans des livres comme la *Vie de Wala* par Paschase Ratbert: pamphlets ou apologies dont l'intention n'est pas douteuse, mais dont la forme est détournée.

C'est autour de Louis le Débonnaire que s'engage cette controverse politique si ardente alors, aujourd'hui perdue ou cachée dans les livres poudreux que l'érudition seule interroge. Elle date de l'année même où il fut associé à l'empire.

La scène qui se passe en 813, à Aix-la-Chapelle, est le signal d'une querelle qui ne cessera plus. Charlemagne se sentant mourir, propose à son conseil de couronner d'avance Louis, son fils, alors roi d'Aquitaine. Quand celui-ci arrive du Midi, un sourd murmure l'accueille. Aura-t-il la force de maintenir sous la même loi tous les peuples de l'Empire? On en doute, mais Charlemagne le veut; on acclame Louis. Dans une cérémonie solennelle, le vieil empereur lui adresse, devant tous, des exhortations; et l'année suivante, il meurt. Aussitôt tout s'agite et gronde; la main qui vient de se glacer était seule capable de maitriser tant de races tributaires ou de rassembler autour du trône, comme les serviteurs d'une même cause, les comtes et les évêques. Maintenant, peuples et chefs, on se divise, on se combat.

Le nouvel empereur a ses partisans et ses adversaires parmi les peuples, parmi les comtes et parmi les évêques. Ce simple fait est une nouveauté. Tous

les écrivains observateurs sont frappés de voir tout à coup de telles factions surgir après le règne de Charlemagne. Nithard le laisse voir, lorsque, faisant l'éloge de Charlemagne, il le termine par ce jugement caractéristique : « Des qualités de l'empereur, la plus admirable, disons-le franchement, fut d'avoir su réprimer par la crainte de la loi, les cœurs fiers et les poitrines d'airain des barbares et des Francs, que n'avait pu dompter le pouvoir même de Rome; et il le fit à ce point, que, jamais tant qu'il régna, ils n'osèrent rien entreprendre qui ne concourût à l'utilité publique. »

Des fautes de Louis le Débonnaire, la plus funeste assurément fut de ne pas régner. Je ne rappellerai pas ici les douloureuses péripéties de sa vie, ni les injures que subit sa mémoire. De son temps, il souleva un débat d'opinion qui est, à mes yeux, un fait important. D'une part on accusait sa faiblesse, on lui reprochait d'élever des vilains à l'épiscopat; on racontait l'histoire, scandaleuse, disait-on, de l'impératrice Judith, si belle, si savante, mais si mal conseillée par le tout-puissant Bernard d'Aquitaine, et si résolue à tout braver, pourvu qu'elle fît une part de lion à son fils, Charles le Chauve. D'un autre côté, quand Louis le Débonnaire eut fait pénitence, quand il vida la coupe d'amertume, quand la pitié du peuple le vengea et le rétablit, alors un cri de réprobation s'éleva contre les chefs de la noblesse et du clergé et contre les fils impies. Il fallut se justifier vis-à-vis de la nation. Ainsi commença un débat public dans

lequel l'histoire, l'éloquence, la poésie vont prendre la parole tour à tour.

Paschase Ratbert, abbé de Corbie, compose un prétendu dialogue entre les moines de son couvent sur l'empereur Justinien, sa femme Justine et leur ministre Arsène. Autant de noms supposés sous lesquels se cachent ceux de Louis, de Judith et de Wala, qui fut tour à tour le conseiller et l'adversaire de l'empereur. Wala eût-il raison ou tort de combattre la politique de son maître! C'est l'objet de cette discussion volontairement obscure. L'ouvrage se dérobe sous un titre énigmatique : il est intitulé *Épitaphe d'Arsène*; aujourd'hui on pourrait l'appeler : l'histoire de Wala ou l'apologie d'un opposant.

L'archevêque de Lyon, Agobard, agissait plus ouvertement. Il rédigea un manifeste vigoureux en faveur des fils de Louis. « Écoutez, toutes nations! » s'écrie-t-il. La page qu'on va lire est donc une déclaration publique qui s'adresse à l'opinion et qui emprunte du rang de l'auteur une solennité particulière.

LE MANIFESTE D'AGOBARD

Écoutez, toutes nations, et reconnaissez que les fils de Louis n'ont agi que pour purger le palais impérial de crimes honteux et de factions iniques. La jeune femme de l'empereur, sentant son époux s'attiédir à son égard, chercha d'autres époux..., en secret d'abord, et puis en public. Le peuple en riait, les grands s'en affligeaient, tous ceux qui avaient quelque honneur jugeaient la honte intolérable. Les fils de l'empereur, sous l'inspiration d'un zèle naturel, une première fois se levèrent tous ensemble, d'un commun accord, pour réprimer ces crimes. Elle devint nonne, de

reine qu'elle avait été, et quelque honneur fut rendu à leur père. Mais par la trop grande faiblesse des fils, ce qui de la sorte avait été bien fait, fut défait : cette femme fut rappelée au palais comme épouse légitime et préférée à tous les conseillers. Alors le désordre devint extrême : on avait prêté des serments à l'empereur-père, on en avait prêté à l'empereur-fils, on en avait prêté aux rois-fils, on dut en prêter encore à un enfant : le nom du Seigneur n'est-il donc fait que pour être souillé ?

Et à quoi, je le demande, est-on arrivé ainsi ? Au lieu de combattre les nations étrangères, tout l'empire semble se réunir en son milieu pour se combattre et s'entre-égorger ! Ah ! si Dieu ne nous vient en aide, nous serons tous la proie des barbares ou celle d'une foule de tyrans ! Mon Dieu, pourquoi as-tu permis que ton serviteur l'empereur tombât en un tel aveuglement, qu'il aimât ceux qui le haïssaient et haït ceux qui l'aimaient? Il y en a qui disent que ses conseillers n'attendaient que l'extermination de ses fils, pour porter la main sur lui-même ; il y en a qui disent que sa femme, sans compter ce qu'elle a fait en secret et ce qu'elle a fait en public, ne songeait qu'à déshonorer ses fils en les perdant dans l'esprit de leur père : son époux, qui ne l'aimait que pour sa beauté et sa grâce, ignorait-il donc que la grâce est trompeuse et la beauté vaine?

En présence de pareils crimes, les fils ne pouvaient dissimuler, se taire, rester en repos ; Dieu ne l'a pas voulu, Dieu les a excités, Dieu les a réunis de nouveau, et, avec l'aide de tous ceux qui aimaient religion, roi et empire, ils sont parvenus à guérir, sans effusion de sang, cette plaie d'iniquité.

Samson, trompé par une femme, eut la vie éternelle ; mais il perdit les yeux et le pouvoir ; que l'empereur gagne le ciel, lui qui a perdu la terre. Non que je veuille comparer à un roi inique celui qui fut mon maître ; mais il aurait dû se souvenir que celui qui trouble la maison ne possédera que les vents. Il a été la cause de tous les parjures, pillages, homicides, adultères, incestes, commis en cet empire ; qu'il en fasse pénitence, et rende grâce à Dieu ; que ce soit non un ennemi, mais son fils qui lui succède.

A ce manifeste opposons le témoignage de Thégan,

qui écrit en une chronique intitulée *De la vie et des actions de Louis le Débonnaire*. Thégan était chorévêque de Trèves; partisan de l'empereur, il ose cependant lui reprocher d'avoir élevé à l'épiscopat des hommes de basse condition qui plus tard devaient insulter la personne impériale. Son œuvre présente un singulier mélange de sincérité et d'art, de justice et de préjugés. Quand il vient à parler de la déposition de Louis, quand surtout il nomme Ebbon, archevêque de Reims, qui contribua fortement à cette mesure si grave, il laisse éclater tous les sentiments qui agitaient alors les amis du malheureux prince.

IMPRÉCATIONS DE THÉGAN

Lothaire conduisit son père au palais de Compiègne, et là, réuni aux évêques et à plusieurs autres seigneurs, il le persécuta cruellement. En effet, les évêques lui ordonnèrent de s'enfermer dans un monastère, et d'y passer le reste de ses jours. Il s'y refusa et résista à leur volonté. Tous les évêques lui furent ennemis, et surtout ceux qu'il avait tirés d'une condition servile pour les élever aux honneurs, ainsi que ceux qui, nés de nations barbares, étaient parvenus à cette haute dignité.

Alors ils choisirent un homme aussi impudent que cruel, nommé Ebbon, évêque de Reims, sorti d'une famille de serfs, pour affliger cruellement le malheureux empereur par les calomnies des autres rebelles. Ils dirent des paroles, ils firent des choses inouïes; chaque jour ils l'accablaient de reproches. Ils lui enlevèrent du côté son épée, et, par le jugement de ceux qui étaient ses serviteurs, le couvrirent d'un cilice. Ce fut alors que s'accomplit la parole du prophète Jérémie qui dit: « Des esclaves nous ont dominés. »

Oh! de quelle manière, Ebbon, tu récompensas ton empereur! il t'a donné la liberté, non la noblesse, car cela est impossible

pour qui a reçu la liberté; il t'a revêtu de la pourpre et du manteau épiscopal, et tu le revêts du cilice; il t'a élevé au faîte des honneurs pontificaux, et tu veux, par un inique jugement, le faire descendre du trône de ses pères! Cruel, que n'as-tu connu le précepte du Seigneur! « L'esclave n'est point au-dessus de son seigneur. » Pourquoi as-tu méprisé les préceptes de cet apôtre qui fut ravi au troisième ciel pour apprendre parmi les anges ce qu'il devait ordonner aux hommes, en ces termes: « Que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu! » Un autre apôtre dit aussi: « Craignez Dieu, honorez le roi; serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont rudes et fâcheux, car cela est agréable à Dieu. » Mais toi, tu n'as point craint Dieu, tu n'as point honoré ton roi.

Si, en observant ces préceptes, on acquiert la grâce de Dieu, assurément on s'attirera sa colère en les méprisant. Cruel, quel fut ton conseiller ou ton guide? N'était-ce point celui qui est le roi de tous les enfants de l'orgueil, celui qui dit à son Créateur: « Je vous donnerai toutes ces choses si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez? » O Seigneur Jésus, où était ton ange exterminateur qui, dans une seule nuit, fit périr tous les premiers-nés de l'Égypte, ou celui qui, d'après le témoignage du prophète Isaïe, extermina cent quatre-vingt-cinq mille infidèles dans le camp des Assyriens, commandés par l'impie Sennachérib; où celui qui frappa le jeune Hérode au milieu de son discours, et fit aussitôt fourmiller la vermine dans son corps? Et toi, terre, qui portais le traître à cette époque, que n'as-tu entr'ouvert tes gouffres pour l'engloutir, comme tu l'avais fait jadis pour Dathan et Abiron? Tu n'as point connu la loi de ta propre Église, qui dit: « Le fourrage, le bâton et la charge à l'âne; le pain, la correction et le travail à l'esclave. » Le prophète Zacharie t'a fait une prédiction en disant: « Vous mourrez, parce que vous vous êtes servis du nom du Seigneur pour proférer des mensonges. »

Dieu a fait voir ta méchanceté, et a conservé à l'empereur son trône et sa gloire. Cruel, ton jugement canonique est encore imparfait; il devait être plus rigoureux pour augmenter ton igno-

minie. Des chevriers furent tes parents, et non des conseillers du roi. Par ton jugement conforme à celui des autres, tu avais déposé Jessé du sacerdoce; tu le rappelles maintenant à son ancien rang. Ou ton jugement était faux alors, ou il l'est maintenant; tu as imité celui dont le poëte dit au sixième livre de l'Énéide : « Phlégyas, le plus malheureux de tous, avertit ces hommes, et au milieu des ténèbres, répète ce précepte à haute voix : — Apprenez par mon exemple à respecter la justice et les dieux : celui-ci a vendu sa patrie, et fait peser sur elle le joug d'un tyran; celui-là fit et abrogea les lois, au prix de l'or. »

Que puis-je te dire de plus? Eussé-je une langue de fer ou des lèvres d'airain, je ne pourrais encore exposer ni dénombrer tes méchancetés. Quiconque entreprendrait de chanter tes crimes dans ses vers, pourrait peut-être surpasser le chantre de Smyrne, l'antique Homère, où le poëte du Mincio, Virgile ainsi qu'Ovide. Mais les épreuves que ce pieux monarque eut à subir de la part des plus pervers des hommes semblent n'avoir eu pour objet que de prouver sa bonté, comme jadis la patience de Job. Il y avait pourtant une grande différence entre les persécuteurs de l'un et l'autre. Ceux qui insultaient à Job étaient des rois, comme on le lit au livre de Tobie; mais ceux qui affligèrent l'empereur étaient, d'après les lois, ses serviteurs, et l'avaient été de ses pères.

Dans ces pages véhémentes, il y a des préventions brutales; mais la passion qui fait l'éloquence y paraît déjà. Thégan n'est pas un artiste accompli; il ne manie pas avec légèreté le burin dont il se sert, ou plutôt il a l'air de brandir une arme, la framée du pays. Mais quand il taille à sa manière la statue de son roi, elle est ressemblante. La figure de Louis le Pieux, telle qu'il la montre, a frappé un de nos historiens, M. Michelet, qui le compare avec raison à la figure de saint Louis.

PORTRAIT DE LOUIS LE DÉBONNAIRE

Il était d'une taille ordinaire; il avait les yeux grands et brillants, le visage ouvert, le nez long et droit, des lèvres ni trop épaisses, ni trop minces, une poitrine vigoureuse, des épaules larges, les bras robustes; aussi pour manier l'arc et lancer un javelot, personne ne pouvait-il lui être comparé. Ses mains étaient longues, ses doigts bien conformés; il avait les jambes longues et grêles pour leur longueur; il avait aussi les pieds longs, et la voix très-mâle. Très-versé dans les langues grecque et latine, il comprenait cependant le grec mieux qu'il ne le parlait. Quant au latin, il pouvait le parler aussi bien que sa langue maternelle. Il connaissait très-bien le sens spirituel et moral des Écritures saintes ainsi que leur sens mystique. Il méprisait les poëtes profanes qu'il avait appris dans sa jeunesse, et ne voulait ni les lire, ni les entendre, ni les écouter. Il était d'une constitution vigoureuse, agile, infatigable, lent à la colère, facile à la compassion. Toutes les fois que les jours ordinaires il se rendait à l'église pour prier, il fléchissait les genoux et touchait le pavé de son front; il priait humblement et longtemps, quelquefois avec larmes; toujours orné de toutes les pieuses vertus, il était d'une générosité dont on n'avait jamais ouï parler dans les livres anciens ni dans les temps modernes, tellement qu'il donnait à ses fidèles serviteurs, et à titre de possession perpétuelle, les domaines royaux qu'il tenait de son aïeul et de son bisaïeul. Il fit dresser, pour ces donations, des décrets qu'il confirma en y apposant son sceau et en les signant de sa propre main. Il fit cela pendant longtemps.

Il était sobre dans son boire et son manger, simple dans ses vêtements; jamais on ne voyait briller l'or sur ces habits, si ce n'est dans les fêtes solennelles, selon l'usage de ses ancêtres. Dans ces jours, il ne portait qu'une chemise et des haut-de-chausses brodés en or, avec des franges d'or, un baudrier et une épée tout brillants d'or, des bottes et un manteau couverts d'or; enfin, il avait sur la tête une couronne resplendissante d'or, et tenait dans sa main un sceptre d'or. Jamais il ne riait aux éclats, pas

même lorsque dans les fêtes, et pour l'amusement du peuple, les baladins, les bouffons, les mimes défilaient auprès de sa table suivis de chanteurs et de joueurs d'instruments ; alors le peuple même en sa présence ne riait qu'avec mesure ; et pour lui il ne montra jamais en riant ses dents blanches. Chaque jour, avant ses repas, il faisait distribuer des aumônes, et partout où il allait il avait avec lui des hôpitaux. Au mois d'août, époque où les cerfs sont le plus gras, il s'occupait à les chasser jusqu'à ce que le temps des sangliers arrivât.

Agissant toujours avec prudence et circonspection, il ne faisait rien sans discernement, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers ; ce qui avait pour cause son extrême assiduité à psalmodier ou à lire, et aussi un autre mal dont il n'était pas le premier auteur. Depuis longtemps existait la détestable coutume d'élever les plus vils serviteurs au rang d'évêques ; il eut le tort de ne point la faire cesser.

Tandis que les hommes les plus influents, les Ratbert, les Florus, les Agobard, les Thégan, s'engageaient dans le débat politique de ce temps, il y avait autour d'eux des témoins plus humbles qui prenaient la plume dans la solitude, comme Ermold le Noir et l'Astronome ; ou encore des esprits calmes et forts, comme Nithard, qui jugeaient.

Ermold le Noir était un moine (du midi probablement), qui s'était fait exiler à Strasbourg pour avoir, dit-on, pris part à la conspiration des fils de Louis. Il voulait obtenir sa grâce, et ce désir lui dicta un poëme sur les *Faits et Gestes* de l'empereur, dédié au héros même de l'ouvrage. Ses vers sont très-médiocres et son dévouement n'est point désintéressé, mais son mauvais poëme est de la plus haute importance par les traditions qu'il renferme. Il est évident pour nous qu'Ermold a recueilli de très-beaux chants

populaires sur les rapports de l'empereur avec les Sarrasins d'Espagne, avec les rois Bretons et avec les Normands. Ce sont les trois parties de son œuvre de seconde main. Il déguise ses emprunts sous des formes de rhétorique, à peu près comme on jetterait des oripeaux sur une statue naïve et populaire. Sans nous arrêter à la forme, venons tout droit à la tradition. Le récit du baptême d'Hérold, à Aix-la-Chapelle, est d'une couleur assez vive et mérite d'être rapporté ici. Nous citerons dans le cours de cette histoire d'autres pages également précieuses.

LE BAPTÊME D'HÉROLD

Tout se fait comme il été prescrit ; et dès que tout est prêt pour la cérémonie sacrée, Louis et Hérold se rendent dans le saint temple. César, par respect pour le Seigneur, reçoit lui-même Hérold quand il sort de l'onde régénératrice, et le revêt de sa propre main de vêtements blancs ; l'impératrice Judith, dans tout l'éclat de la beauté, tire de la source sacrée la reine, femme d'Hérold, et la couvre des habits de chrétienne...

Hérold, couvert de vêtements blancs et le cœur régénéré, se rend sous le toit éclatant de son illustre parrain. Le tout-puissant empereur le comble alors des plus magnifiques présents que puisse produire la terre des Francs. D'après ses ordres, Hérold revêt une chlamyde tissue de pourpre écarlate et de pierres précieuses, autour de laquelle circule une broderie d'or ; il ceint l'épée fameuse que César lui-même portait à son côté et qu'entourent des cercles d'or symétriquement disposés ; à chacun de ses bras sont attachés des chaînes d'or ; les courroies enrichies de pierres précieuses entourent ses cuisses ; une superbe couronne, ornement dû à son rang, couvre sa tête ; des brodequins d'or renferment ses pieds ; sur ses larges épaules brillent des vêtements d'or, et des gantelets blanc ornent ses mains. L'épouse de ce prince reçoit de la reine Judith des dons non moins dignes de son

rang, et d'agréables parures. Elle passe une tunique entièrement brodée d'or et de pierreries, et aussi riche qu'ont pu la fabriquer tous les efforts de l'art de Minerve; un bandeau entouré de pierres précieuses ceint sa tête; un large collier tombe sur son sein naissant; un cercle d'un or flexible et tordu entoure son cou; ses bras sont serrés dans des bracelets tels que les portent les femmes; des cercles minces et pliants d'or et de pierres précieuses couvrent ses cuisses, et une cape d'or tombe sur ses épaules. Lothaire ne met pas un empressement moins pieux à parer le fils d'Hérold de vêtements enrichis d'or; le reste de la foule des Danois est également revêtue d'habits francs que leur distribue la religieuse munificence de César.

Ermold paraît croire, les yeux fermés, à la conversion des Normands, qui tenaient beaucoup plus aux dons du baptême qu'à ses effets. Il est, en cette époque de luttes, le poëte d'une illusion, mais d'une illusion après tout généreuse, qui persuade les Francs de leur supériorité sur le monde : nous verrons plus loin l'influence de cette conviction agir puissamment sur le progrès de notre littérature.

Un écrivain dont l'aveuglement est plus étrange et moins utile, c'est le chroniqueur connu sous le nom de l'*Astronome*. Logé dans le palais de Louis le Débonnaire, il assiste aux événements sans les comprendre : mais il nous fait entrevoir quelque chose de la vie intérieure du prince. Le passage qui lui a valu son nom d'*Astronome* est une petite scène, naïvement décrite, et d'autant plus intéressante qu'elle nous montre comment, parmi les crises et les débats les plus graves, on songeait toujours aux questions scientifiques dont Alcuin avait entretenu la cour.

LA COMÈTE DE 837

Au milieu des saints jours, un phénomène toujours funeste et d'un triste présage, je veux dire une comète, parut au ciel sous le signe de la Vierge, en cet endroit où se réunissent sous son manteau la queue du serpent et le corbeau. Ce météore, qui ne marchait point comme les sept étoiles errantes, vers l'Orient, après avoir, dans l'espace de vingt jours, ce qui est miraculeux, traversé les signes du Lion, du Cancer, des Gémeaux, vint enfin déposer, à la tête du Taureau et sous les pieds du Cocher, le globe de feu et la multitude des rayons qu'il avait jusque-là portés de tous côtés. Dès que l'empereur, très-attentif à de tels phénomènes, eut le premier aperçu celui-ci, il ne se donna plus aucun repos qu'il n'eût fait appeler devant lui un certain savant et moi-même, qui écris ceci et qui passais pour avoir quelque science dans ces choses. Dès que je fus en sa présence, il s'empressa de me demander ce que je pensais d'un tel signe. Et comme je lui demandai du temps pour considérer l'aspect des étoiles, et rechercher par leur moyen la vérité, promettant de la lui faire connaître le lendemain, l'empereur, persuadé que je voulais gagner du temps, ce qui était vrai, pour n'être point forcé à lui annoncer quelque chose de funeste : « Va, me dit-il, sur la terrasse du palais, et reviens aussitôt me dire ce que tu auras remarqué, car je n'ai point vu cette étoile hier au soir, et tu ne me l'as point montrée ; mais je sais que ce signe est une comète dont nous avions parlé ces jours derniers ; dis-moi donc ce que tu crois qu'il m'annonce. » Puis me laissant à peine répondre quelques mots, il reprit : « Il est une chose encore que tu tiens en silence : c'est qu'un changement de règne et la mort d'un prince sont annoncés par ce signe ; » et comme j'attestais le témoignage du prophète qui a dit : « Ne craignez point les signes du ciel, comme les nations les craignent, » ce prince, avec sa grandeur d'âme et sa sagesse ordinaire, me dit : « Nous ne devons craindre que celui qui a créé et nous-mêmes et cet astre. Mais nous ne pouvons assez admirer et louer la clémence de celui qui daigne,

par de tels indices, nous avertir, au milieu de notre inertie, de nos péchés et de notre impénitence. Ce signe se rapporte à moi, comme à tous également. Marchons donc de toutes nos forces et de toute notre volonté dans une meilleure voie, de peur que, si nous persévérons dans notre impénitence au moment où le pardon nous est offert, nous ne nous en rendions enfin indignes. » Après avoir dit ces paroles, il prit quelque peu de vin, ordonna à tous ceux qui l'entouraient de l'imiter, et commanda ensuite à chacun de se retirer. Il passa toute cette nuit, comme il me le fut rapporté, à offrir à Dieu des louanges et d'humbles prières. Le lendemain, quand l'aurore parut, il fit appeler les ministres de son palais, et ordonna que de grandes aumônes fussent distribuées aux pauvres et aux serviteurs de Dieu, tant parmi les moines que parmi les chanoines. Ensuite il fit célébrer un grand nombre de messes, moins par crainte pour lui-même que par prévoyance pour l'Église confiée à ses soins. Ces ordres exécutés selon qu'il l'avait désiré, il alla chasser dans les Ardennes, ce qui lui réussit plus heureusement que de coutume; et tout ce qu'il entreprit en ce temps eut un heureux succès.

Tels sont les principaux écrivains de l'époque de Louis le Débonnaire. Un seul parmi eux paraît avoir été capable de juger le temps et les hommes avec profondeur, c'est Nithard. Il était de la famille royale par sa mère, Berthe, fille de Charlemagne. Par son père, Angilbert, un de ces capitaines d'alors qui devinrent des abbés influents, il était au courant des choses de l'armée et de l'Église; il avait part aux conseils politiques. Sa vie serait des plus intéressantes à étudier, car il semble avoir consacré toute sa force, avec autant de courage que de tristesse, à sauver les débris du pouvoir de Charlemagne. Maniant tour à tour la plume et l'épée, il mourut en combattant l'invasion normande, et il laissa en mourant un livre

intitulé : *Histoire des dissensions des fils de Louis le Débonnaire*.

Ce livre contient deux choses capitales : le tableau de la décadence carlovingienne et l'annonce involontaire de l'avenir. En effet, l'historien raconte quelque part le grand fait qui termine à propos cette période d'agitations stériles, à savoir l'avénement de la langue française. C'est lui qui nous a conservé les fameux *serments* de Strasbourg.

LES SERMENTS DE STRASBOURG

Le 15 février, Louis et Charles se réunirent dans la ville autrefois appelée *Argentaria*, et maintenant Strasbourg, et là ils se prêtèrent réciproquement les serments que nous allons rapporter, Louis en langue romane, et Charles en langue tudesque. Avant les serments, ils parlèrent au peuple, chacun dans l'une de ces deux langues; et Louis, comme l'aîné, commença ainsi: « Vous savez combien de fois, depuis la mort de notre père, Lothaire s'est efforcé de poursuivre et de perdre moi et mon frère que voici. Puisque ni la fraternité, ni la chrétienté, ni aucun moyen n'ont pu faire que justice fût maintenue et que la paix subsistât entre nous, contraints enfin, nous avons remis l'affaire au jugement du Dieu tout-puissant, afin que sa volonté accordât à chacun ce qui lui était dû. Dans ce débat, comme vous le savez et par la miséricorde de Dieu, nous sommes demeurés vainqueurs. Lothaire vaincu s'est réfugié où il a pu avec les siens.

Émus pour lui d'une amitié fraternelle et touchés de compassion pour le peuple chrétien, nous n'avons pas voulu le poursuivre et le détruire, lui et son armée; nous lui avons demandé, alors comme auparavant, que chacun jouît en paix de ce qui lui revenait. Mais, mécontent du jugement de Dieu, il ne cesse de poursuivre à main armée mon frère et moi; il désole de plus nos sujets par des incendies, des pillages et des meurtres. C'est pourquoi, forcés par la nécessité, nous nous réunissons aujourd'hui; et comme nous

croyons que vous doutez de la sûreté de notre foi et de la solidité de notre union fraternelle, nous avons résolu de nous prêter mutuellement un serment en votre présence.

Ce n'est point une avidité coupable qui nous fait agir ainsi; nous voulons être assurés de nos communs avantages, et que, par votre aide, Dieu nous donne enfin le repos. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, je violais le serment que j'aurai prêté à mon frère, je vous délie tous de toute soumission envers moi, et de la foi que vous m'avez jurée. » Charles ayant prononcé ces mêmes paroles en langue romane, Louis, comme l'aîné, jura le premier de les observer :

« *Pro Deo amur, et pro christian poblo, et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om perdreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altre si fazet. Et ab Ludher nul plaid numquam prendrai, qui meon val cist meon fradre Karle in damno sit.* »

Lorsque Louis eut fait ce serment, Charles jura la même chose en langue allemande : « *In Godes minna ind um tes christianes folches ind unser bedher gealtnissi fon thesemo dage frammordes so fram so mir Got gewizei indi madh furgibit so hald ih tesan minan bruodher soso man mit rehtu sinan bruder seal, inthiu thaz ermig soso ma duo; indi mit Lutheren imo kheinnin thing ne geganga zhe minan willon imo ce scadhen werden.* »

Le serment que les deux peuples prononcèrent, chacun dans sa propre langue, est ainsi conçu en langue romane :

« *Si Lodhuvigs sagrament que son fradre Karlo jurat conservat et Karlus meos sendra de suo part non los tanit, si io returnar int pois, ne io ne nuels cui eo returnar int pois in nulla adjudha contra Ludhuwig nun lin iver.* » En langue allemande : « *Oba Karl then eid then er sineno bruodher Ludhuwige gesuor geleistit, ind Ludhuwig min herro then er imo gesuor forbrihchit, ob ina ih nes arwenden ne mag, noh ih, noh thero, no hein then ih es arwenden mag windhar Karle imo ce follusti ne wirdhit.* »

Cela fait, Louis marcha vers Worms, le long du Rhin par Spire, et Charles le long des Vosges par Wissembourg.

IV

Scot Érigène.

Si quelque chose peut nous révéler le long travail du neuvième siècle, c'est assurément l'apparition de la philosophie qui fut si soudaine qu'elle est en quelque sorte invraisemblable.

Il n'y avait alors dans les écoles les plus célèbres d'autre enseignement que celui de la théologie, qui était toute-puissante dans l'École et dans l'État. Par elle seule gouvernaient ceux qui étaient directeurs des esprits, comme Raban Maur à l'abbaye de Fulde, et Hincmar, dans la métropole de Reims; le premier, maître savant et vénéré; le second, politique habile, disert et vigilant.

Or il advint que l'hérésie d'un moine bouleversa l'ordre reçu et révéla à côté de la théologie une puissance nouvelle. Un jour Raban écrivit à Hincmar :

« Votre Dilection doit apprendre qu'un certain moine vagabond, appelé Gottschalk, qui se dit prêtre ordonné dans votre diocèse, est venu d'Italie à Mayence, semant des nouveautés superstitieuses au sujet de la prédestination divine, et induisant les peuples en erreur. »

En effet, ce moine, anglo-saxon d'origine, enseignait que nous naissons tous élus ou réprouvés, c'est-à-dire que Dieu est l'auteur du mal comme du bien et que la prédestination exerce sur nous une action

fatale. Hincmar ne discuta pas l'hérésie ; il se hâta de régler l'affaire de discipline : après avoir fait condamner par un concile la doctrine incriminée, il ordonna de fustiger Gottschalk et de brûler ses écrits. Celui-ci, refusant de se rétracter, fut jeté dans un cachot, où plus tard il mourut, sans renoncer à son erreur.

Le traitement subi par Gottschalk parut excessif et extraordinaire à l'évêque Prudence, à l'abbé Loup, au moine Ratramne, qui protestèrent, et qui, rouvrant le débat qu'on tranchait ainsi, ramenèrent à la théologie la question délicate soulevée par Gottschalk.

Hincmar, surpris, et d'ailleurs moins théologien que politique, s'adressa pour être défendu à quelques écrivains ; à Raban, qui garda le silence ; à Amalaire, prêtre de Metz, qui n'eut pas d'influence sur l'opinion ; enfin à un savant Irlandais, fort en faveur à la cour de Charles le Chauve, et qu'on appelait du nom de son pays, *Jean le Scot*, ou *Scot Erigène*.

Ce dernier prit la plume et établit simplement que la doctrine de Gottschalk était avant tout déraisonnable, c'est-à-dire contraire au principe même de toute vérité et de toute piété, à la raison. Son traité de la prédestination débutait ainsi : « Le moyen d'atteindre une doctrine pieuse et parfaite réside dans la science et la discipline que les Grecs appellent *philosophie*. »

Ce mot fit éclater une nouvel orage. Le diacre Florus écrivit de Lyon « contre les inepties et les erreurs d'un présomptueux nommé Jean. » Nous avons vu déjà que Florus était vif ; il le fut si bien en com-

battant « le bavard qui disputait sur la prescience et la prédestination divines, à l'aide de raisonnements purement humains ou *philosophiques*, comme il s'en glorifiait lui-même, » que l'attention de tout le monde se porta sur la doctrine de Jean Scot.

Ainsi le débat changea-t-il de terrain ; il s'établissait maintenant entre l'autorité religieuse et la raison humaine.

Dans son livre sur *la Nature,* Scot définissait l'autorité comme une sorte d'institution venue à une certaine époque. Au contraire, il disait de la raison : « Elle est née au commencement des choses, avec le temps et la nature. » Et il concluait : « L'autorité dérive de la raison et non la raison de l'autorité. »

De pareils axiomes scandalisaient Florus, qui signala ces écueils redoutables, et accusa Scot de pénétrer dans le sanctuaire de la doctrine en imitant la marche sinueuse de la vipère.

Scot Erigène pensait-il à troubler l'Église? Il la défendait avec sincérité, et il ne séparait jamais la foi de la raison. Quand la querelle éclata entre lui et le clergé, il ne fut pas médiocrement surpris. Loin d'ébranler l'orthodoxie, il lui donnait une force nouvelle en établissant l'accord nécessaire de la théologie et de la raison. De se révolter contre l'Église, ou d'appeler ses contemporains à la révolte, il n'y songeait guère, et c'était au nom du prélat le plus absolu qu'il prenait la parole.

Cela précisément parut odieux à plus d'un, que la philosophie humaine fût introduite par Hincmar au milieu de la théocratie du siècle, et aujourd'hui l

fait paraît au moins singulier. En réalité il est simple, si l'on oublie un instant le rôle particulier des hommes pour considérer le travail général du temps. Scot Erigène était l'héritier et l'interprète d'une école déjà séculaire, confinée pendant longtemps en Irlande et en Écosse, comme dans des refuges, et mûrie par une succession de maîtres. Le nom qu'on donnait à notre philosophe, de Jean l'Écossais ou de Jean natif d'Érin, ce nom résumait pour les hommes d'alors le souvenir de dix générations laborieuses dont l'Europe savait bien l'activité, l'éclat et même les erreurs. Depuis les Pélage, les Patrice, les Gildas et les Colomban, qui vivaient au cinquième et au sixième siècle, une suite ininterrompue de travaux avait maintenu la célébrité des Hiberniens. Le plus illustre et le plus influent entre tous, Bède le Vénérable, dont l'*Histoire ecclésiastique* était une encyclopédie, brilla au septième siècle. Alcuin parut au huitième, et Scot Erigène dans l'âge suivant.

Tour à tour solitaires et voyageurs, les Hiberniens ne semblaient vivre que pour remplir cette double tâche de recueillir partout les œuvres de l'esprit et de les approfondir par l'étude : admirable apanage au milieu de la barbarie ! On les voyait paraître à Rome, en Gaule et en Germanie, apportant ou réclamant les trésors de l'antiquité et ceux des premiers temps chrétiens. Ils accomplissaient le travail de l'abeille et préparaient le miel dont chacun devait goûter plus tard. Charlemagne les comprit et Charles le Chauve fut l'émule de son aïeul en donnant à Scot Erigène la direction de l'École du palais.

Or, la suite du temps avait amené à maturité le long travail de tant de penseurs. Leur action sur les esprits était devenue plus rapide : si Alcuin était obligé de dégrossir en quelque sorte l'intelligence de ses disciples au moyen de son questionnaire, Scot pouvait davantage, les trouvant déjà exercés. Au dialogue du vieux maître il substitua le raisonnement libre et personnel ; c'était, selon lui, « la manifestation de l'âme. » Bien plus ! il rêva de donner à l'argumentation une forme d'art capable de toucher les bons esprits. La perfection du raisonnement avait à ses yeux une sorte de beauté plastique. Où prenait-il l'idée et le modèle de cette beauté ? Chez les Grecs, dont il se disait le disciple. Il parla donc avec enthousiasme de la philosophie grecque, de Platon et d'Aristote, et on l'écouta avec une grande admiration.

Charles le Chauve, qui recherchait toutes les élégances, adopta la philosophie comme il portait la dalmatique grecque, par goût, par curiosité, par je ne sais quelle ambition coquette. Ses flatteurs s'écrièrent qu'il était rayonnant comme le soleil et qu'il avait fait asseoir avec lui sur son trône la sagesse même, laquelle ils appelaient, de son nom grec, la reine *Sophia*. Ils ajoutèrent que la Grèce pleurait ses enfants, qui la quittaient pour se réunir, à la cour de France, avec les sages de l'Hibernie.

Cependant le maître de l'école, Scot Érigène, poursuivait son œuvre et rédigeait avec amour la doctrine dont il était l'expression. C'est alors que vint le solliciter le puissant Hincmar ; et Scot proclama si clai-

rement l'empire de la raison, qu'on pût le croire ennemi de l'autorité.

Il n'en était rien; Scot ne levait pas de drapeau, mais, il l'a écrit lui-même, il distinguait nettement deux espèces d'hommes : ceux qui raisonnent, et les autres. On eût beau le menacer, il persista dans cette distinction. « La fureur des esprits inintelligents ne m'épouvante point, écrivit-il, et je n'hésite pas à déclarer hautement ce que la raison démêle avec clarté et démontre avec certitude. Mais de tels sujets ne sauraient être traités qu'avec les sages, pour qui il n'y a rien de plus doux que d'entendre la vérité, rien de plus délicieux que de la chercher, rien de plus beau que de la contempler. »

Ces paroles, qui étaient un appel, indiquent tout à la fois et la direction que vont suivre les disciples d'Érigène et le petit nombre de ces disciples. Elles marquent le vrai rôle d'Érigène, qui n'est ni un rebelle, ni un novateur, mais un maître d'élite, héritier du passé et précurseur de la scolastique. La méthode qu'il propose détermine le point de séparation entre la théologie pure des âges précédents et la philosophie du moyen âge.

La foule de ses contemporains ne soupçonne pas l'effet considérable de cet enseignement, mais elle reconnaît à sa manière l'action exercée par le philosophe, et elle traduit par des légendes l'impression qu'elle a gardée du caractère libre de Scot Érigène.

Un jour, disaient les collectionneurs d'anecdotes, le roi Charles le Chauve était à table en face de l'Écossais. Il lui vint à l'esprit de le railler un peu. — Quelle

distance y a-t-il d'un *Scot* à un *sot?* dit le roi au sage. — Il y a l'épaisseur de la table, répondit Érigène.

On disait encore que le philosophe avait été obligé de quitter la cour, l'école et la France et que, retiré en Angleterre, il avait été assassiné par ses élèves. Rien de moins prouvé ; mais que de choses ne racontaient pas les uns sur les autres les gens de France et d'Angleterre, et de Germanie et d'Espagne !... Il est temps de venir à ce vaste sujet des traditions populaires, qui est peut-être le plus caractéristique du moyen âge.

V

La littérature populaire. — Le moine de Saint-Gall.

Au-dessous du monde politique et savant, il y avait les peuples ignorants encore et sans droits, mais spectateurs des événements, témoins des chutes et jugeant d'instinct les auteurs du drame qui se jouait devant eux. Ils chantaient à leur mode la catastrophe ou la victoire qui les avait frappés ; leurs chants éphémères s'évanouissaient, malgré Charlemagne qui, nous l'avons dit, voulait les sauver de l'oubli. Au neuvième siècle, cette littérature orale pénètre dans les chroniques en prose ou en vers des moines obscurs : on la retrouve sous leur latin. Rien n'est plus bizarre que la physionomie alerte et vivante de ces jeunes traditions sous le costume vieillot dont elles sont affublées.

Le baptême d'Hérold, que nous connaissons déjà, est un de ces récits pittoresques dont l'esprit est populaire. Lisons un autre poëme d'Ermold le Noir, nous croirons lire une page du *Romancero* espagnol, ce recueil précieux et célèbre des chants nationaux de la Castille. Il s'agit cette fois du siége de Barcelone.

En dépit de la forme qui est déclamatoire, on voit reparaître là une inspiration patriotique. Le fond et le sujet de l'épisode, c'est avant tout la supériorité des Francs en face des Sarrasins.

L'islamisme est tout-puissant à Barcelone; une armée arrive, et quand on reconnait que c'est l'armée des Francs, l'émotion est au comble.

LE SIÉGE DE BARCELONE

Cependant les bataillons épais de Maures rangés sur les tours se préparent à défendre leurs remparts. Un Maure, nommé Zadun, était alors chef de cette cité, à laquelle son âme ferme et courageuse dictait des lois. Il s'élance vers les murs; la foule frappée de terreur l'environne et le suit. « Compagnons, s'écrie-t-il, quel est ce bruit nouveau ? L'un des siens répond à sa question par ces mots qui ne lui annoncent que de cruels malheurs: « Aujourd'hui ce n'est pas ce vaillant prince des Goths, que notre lance a cependant repoussé tant de fois loin de ces murs, qui vient tenter le sort des combats; c'est Louis, l'illustre fils de Charles; lui-même commande ses ducs et a revêtu son armure. Si Cordoue ne nous secourt promptement dans cette extrémité, nous, le peuple et cette ville redoutable, nous périrons. »

Le chef voit du haut d'une tour les armes ennemies au pied même des remparts, et du fond de son cœur abattu sortent ces tristes paroles :

« Courage, pressez-vous, compagnons, sauvons nos murailles

de la rage de l'ennemi ; peut-être Cordoue nous enverra-t-elle quelque secours. Cependant une cruelle vérité qui m'afflige et me trouble, ô peuple ! assiége mon esprit ; elle va vous frapper d'étonnement, mais je dois vous la révéler. Cette nation redoutable qui, vous le voyez, vient assiéger nos remparts, est courageuse, habituée à manier les armes, dure aux fatigues et active dans les combats. Voici maintenant, je vous l'avouerai, ce qu'il y a de plus affreux à vous apprendre ; mais que je le taise ou le dise hautement, cela ne vous paraîtra pas moins funeste ; tous ceux chez qui cette nation célèbre a porté la guerre ont bon gré mal gré subi l'esclavage. Cet empire de Romulus, qui jadis fonda cette cité, elle l'a soumis à son joug avec tous ses vastes États. Toujours elle a les armes à la main ; dès l'enfance elle se familiarise avec la guerre. Regardez, le jeune homme porte les lourds matériaux pour l'attaque, et le vieillard dirige tout par son expérience. Je frémis d'horreur en rappelant seulement le nom des Francs ; car c'est de sa férocité que le Franc tire son nom. Mais pourquoi, citoyens, mon triste cœur vous en dirait-il davantage? Hélas! les maux qui nous menacent, je ne les connais que trop bien ; mais ils sont douloureux à vous annoncer. Ces murs qu'il nous faut défendre, ajoutons à leur force par une garde constante et courageuse; et que la troupe qui veille aux portes se montre intelligente et digne de confiance. »

Cependant la jeunesse des Francs, que suivent d'épais bataillons, foudroie les portes avec le bélier ; de toutes parts Mars fait entendre son tonnerre ; les murs, entourés d'un quadruple revêtement de marbre, sont frappés à coups redoublés, et les malheureux assiégés sont percés d'une grêle de traits. Alors le Maure Durzaz, du haut d'une tour élevée, crie aux Francs d'un ton railleur et avec l'accent d'un orgueilleux mépris : « Nation trop cruelle et qui étends tes ravages sur le vaste univers, pourquoi viens-tu battre de pieux remparts et inquiéter des hommes justes ? Penses-tu donc renverser si promptement des murailles, travail des Romains, et qui comptent mille ans d'existence ? Barbare Franc, éloigne-toi de nos yeux ; ta vue n'a rien d'agréable, et ton joug est odieux. » A ces outrages, Childebert ne répond point par des paroles ; mais il saisit son arc, court se placer en

face de l'insolent discoureur, et, tenant dans ses mains son arme de corne, il la courbe avec effort; le trait part, vole, s'enfonce dans la noire tête du Maure, et la flèche mortelle se plonge dans dans sa bouche insultante. Il tombe, quitte à regret le haut de ses murs, et en mourant souille les Francs de son sang noir. Ceux-ci, le cœur plein de joie, poussent de grands cris, et les malheureux Maures au contraire, ne font entendre que gémissements plaintifs.

Voilà un étrange récit, qui semble dicté par deux auteurs et deux esprits différents. Le ton, guindé et faux, appartient à un rhéteur ; l'inspiration, lyrique et populaire, est d'un poëte anonyme qui ne tient pas à signer et qui veut célébrer simplement la supériorité des Francs sur les Sarrasins : cela au début du neuvième siècle, longtemps avant le Cid, qui prend Valence à la fin du onzième siècle. Quoi qu'il en soit, les *romances* qui illustrent le Cid et l'expulsion des Maures ont joui d'une immense célébrité ; le poëme d'Ermold est resté dans la poussière jusqu'au siècle dernier. Que d'œuvres ont ainsi péri qui révèlent la pensée de la foule sur les événements de l'époque !

On suivait du regard la destinée des Francs à travers l'Europe. Vainqueurs en Espagne, ils sont vaincus en Italie dans la personne de Louis II, fils de Lothaire, qui d'abord repoussa bravement les Sarrasins du nord au sud de la Péninsule, mais qui, arrivé au bout de l'Italie, se trouva seul entre ses adversaires et ses sujets, comme entre deux ennemis différents. Il venait d'enlever Bari et il s'était arrêté à Bénévent, sans défiance, quand un de ces hommes qui n'avaient pas de patrie, le duc Adelchis, le fit

entourer et saisir. Il échappa de ses mains et il acheva son œuvre toute française contre l'islamisme sans pouvoir néanmoins créer un royaume d'Italie. En 874, il était mort désespéré.

Un petit poëme qui a encore la forme lyrique et populaire des légendes du *Romancero*, maudit les Sarrasins, les Lombards et les seigueurs qui ont osé faire prisonnier Louis II.

LA CAPTIVITÉ DE LOUIS II

Écoutez, gens de tous pays, avec horreur et tristesse, quel crime fut commis à Bénévent.

Ils ont saisi Louis, l'auguste, pieux et saint.

Ceux de Bénévent se sont assemblés au couvent.

Adalfieri a parlé et les princes ont dit :

« Si nous le renvoyons vivant, nous sommes sûrs de périr.

« Il a médité une grande scélératesse contre ce pays ; il nous enlève le royaume qui est à nous ; il nous tient pour rien. Il nous a fait beaucoup mal ; il est de droit qu'il meure. »

Ils l'ont mis hors de son palais, lui saint et juste. Adalfieri le conduisit à un tribunal : lui, il avait le visage joyeux, comme allant au martyre.

Arrivèrent Sado et Saducto, qui réclamèrent les droits de l'empire. Lui-même, le pieux et le saint, il se mit à parler :

« Comme on court au voleur, vous êtes venu à moi avec des bâtons et des épées.

« Il fut un temps où je vous ai apporté toute espèce de secours ; et voici que vous vous êtes levés contre moi, conjurés ensemble. J'ignore pourquoi vous voulez me tuer.

« Je suis venu détruire une race cruelle ; je suis venu aimer l'Église et les saints de Dieu ; je suis venu venger le sang dont la terre est couverte.

« Le tentateur dans sa malice a pris de faux titres, a posé sur sa tête la couronne impériale et a dit au peuple : « Nous

sommes l'empereur, nous sommes capables de vous gouverner. »

« Il était fier de ce qu'il avait fait ; mais le possédé est tourmenté par son démon, il tombe à terre, et le peuple vient en foule voir le miracle. »

Le Seigneur suprême. Jésus-Christ, a porté son jugement. La multitude de païens a envahi la Calabre ; elle envahit Salerne ; elle prend possession de la ville.

Mais on jure sur les reliques de Dieu, qu'on défendra son royaume et qu'on cherchera d'autres terres.

La menace est obscure, la prophétie est apocalyptique dans ces couplets irrités qui nous parviennent de loin couverts d'un latin informe et comme d'une rouille antique. Mais un sentiment décidé y éclate, le sentiment du rôle et du droit des Francs en face des Sarrasins. Encore un peu de temps et la colère enthousiaste qui gronde parmi les soldats se fera un jour enfin dans de véritables poëmes.

En attendant, le peuple existe ; on s'adresse à lui. « Écoutez, toutes nations ! » disait Agobard voulant justifier la révolte des fils du Débonnaire. « Écoutez, gens de tout pays ! » dit notre poëte, en signalant la révolte impie des barons Italiens.

D'ailleurs c'est le peuple qui prend la parole lui-même ; on met en latin ses malédictions, lui, il les compose en sa langue vulgaire. Là, il chante en allemand :

Einen Kuning weiz ich :

« Je sais un roi..., » etc. Ici il parle en français : mais à la française, il remplace les couplets de la veille par de nouvelles chansons, sans prendre la peine

de rien garder. Partout et toujours la foule a dit son mot sur les affaires publiques, depuis le temps où Jornandès recueillait les récits des Goths pour en tirer son histoire, jusqu'au siècle où Warnefried faisait de même pour écrire les annales des Lombards. C'est la grande source qui coule à ciel ouvert et suit franchement sa pente. Charlemagne veut qu'on y puise; Louis le Débonnaire n'y songe pas, mais il pense au peuple qu'il soulage comme il peut. Charles le Chauve ne s'en préoccupe pas davantage, mais il sent bien que l'heure est venue où les serments des princes doivent être jurés dans la langue des peuples.

La féodalité naissante s'inquiète de cette foule qui s'assemble tout à coup pour se défendre toute seule contre les invasions. Les grandes abbayes, comme celle de Vézelai, raconteront bientôt les émotions du clergé en présence des agitations populaires qui vont croissant; nous verrons dans le palais même des rois une auréole bourgeoise entourer le front d'Hugues Capet; nous entendrons le pieux Robert causer gravement avec Adalbéron sur la condition des pauvres et des serfs. Je pourrais rassembler ici bien des textes épars qui signalent d'heure en heure la part toujours plus large prise par le peuple aux progrès du pays, jusqu'au moment où toute cette masse sans nom se lève et part pour la croisade. Mais je n'ai pas à raconter les faits de l'histoire; j'en indique les causes, telles que la littérature me les révèle.

Un courant passe à travers la foule immense; pêle-mêle, il porte avec lui les traditions ou les opi-

nions. En voyant Charles le Gros perdre son sceptre, ou Charles le Simple s'agenouiller devant Arnulf, le maître de la Germanie, ou Louis d'Outremer se prosterner devant les évêques germains, à Ingelheim, on se détourne et l'on dit : « Parlons de Charlemagne et de son temps. » La faiblesse du présent grandit peu à peu le passé qui devient héroïque aux yeux de tous, pour le moine, pour le capitaine, pour le pauvre serf. C'est alors que naît le Charlemagne de la légende.

Le monument le plus curieux de cette transfiguration de Charlemagne, est la chronique du moine de Saint-Gall. Étrange en apparence et pleine de fables, elle paraît d'abord le chef-d'œuvre de la crédulité et pendant longtemps elle excita le dédain visible des érudits. Réellement, c'est l'expression la plus vivante et la plus maligne de l'esprit du temps : voici en quelques mots l'histoire du moine et de son livre :

Il y avait à Saint-Gall un enfant qui n'était pas né pour les graves débats de la théologie, mais qui avait l'intelligence éveillée et du bon sens. Les anciens du couvent aimaient fort à lui raconter leurs souvenirs, et quoiqu'il s'échappât souvent de leurs mains, néanmoins il retenait mille anecdotes dont la moindre prouvait que du temps du grand Charles les choses allaient mieux.

La main de l'empereur savait mieux régir l'Église, disait l'abbé Wernbert, élève de Raban Maur, et au courant des faits et gestes des évêques. A l'appui de son dire, il racontait des aventures piquantes ou terribles. Puis survenait un vieux capitaine, Adalbert, père de l'abbé : celui-là, pénétré encore de l'activité

merveilleuse de Charlemagne qui tenait tête à l'Europe, possédait une mine de récits inépuisables. Avec ses compagnons il avait formé la tortue pour assiéger les Avares dans leur camp si bien retranché. Ses descriptions militaires embarrassaient quelquefois l'enfant qui l'écoutait; mais le capitaine, sans y prendre garde, continuait ses narrations épiques, si bien qu'un jour son auditeur était pour ainsi dire une chronique vivante.

Il advint, en 884 environ, que Charles le Gros arriva à Saint-Gall. Tous les échos du lieu parlaient de la grandeur des Carlovingiens. Le prince en fut charmé et sans demander probablement ce qu'on pensait des successeurs de Charlemagne, il encouragea les moines à publier ce qu'on savait du héros de la dynastie. C'est ainsi que l'enfant devenu moine se transforma en écrivain. Par bonheur il ne prit pas au sérieux le rôle d'historien qui lui était dévolu. Il n'arrangea pas ses récits. Ce fut assez pour lui d'en faire deux parts, celle qui venait de l'abbé, qui forma un chapitre de Mémoires ecclésiastiques, et celle du capitaine, qui fut toute militaire. Le plan est simple. Quant au choix, le narrateur croit les yeux fermés tout ce qui fait reluire les *Faits et Gestes de Charles le Grand :* c'est le titre de son livre. La tradition est incroyable; les beaux mensonges n'y manquent pas; on prouverait malaisément que les premiers Carlovingiens abatiaient d'un coup la tête d'un lion. Notre moine qui rapporte le fait ne se donne pas la peine de le discuter; il est évident pour lui qu'on a dégénéré et que les hommes nouveaux ne valent plus ceux

d'autrefois. C'est une vérité qui domine son livre, qu'il menace de dire et qui enfin lui échappe quelque part, à travers une réticence. A propos de la ruine d'un couvent, il indique à l'empereur que l'énergie manque aux siens. « Le monastère fut détruit, dit-il. Pourquoi ? La cause se devine... Mais je ne veux rien dire tant que je n'aurai pas vu une épée aux flancs de votre petit Bernard. »

La voix de ce moine est la voix du peuple.

En général, il ne juge pas ; il avance, d'un air crédule et gauche, tout droit sans « se gloser lui-même » selon l'expression de Montaigne ; il débite des historiettes invraisemblables qui font lever les épaules à qui n'a pas le mot de son livre. On n'a la clef de ce dédale que lorsqu'il rencontre le nom des Francs. Alors il dit sans détours : « A cette époque, la supériorité de gloire dont brillait Charles avait amené les Gaulois et Aquitains, les Æduens et les Espagnols, les Allemands et les Bavarois à se glorifier, comme d'une grande distinction, de porter le nom de sujet des Francs ; quant aux Grecs et aux Romains c'était le contraire ; la gloire des Francs leur causait de l'envie. » Tout l'homme est dans cette manière de voir, qui n'annonce pas un historien profond, mais un conteur franchement national.

Il faut prendre en ce sens les récits irrespectueux qu'il nous laisse relativement sur les évêques et sur les leçons que Charlemagne leur donnait. On dirait impiété ou jalousie de moine contre l'épiscopat ; il s'agit plutôt de montrer comment le pouvoir doit être jaloux de ses droits.

LA BAGUETTE D'OR ET LA CROSSE

Pendant que le vaillant Charles était occupé à la guerre contre les Huns, ce même évêque fut chargé de la garde de la très-auguste Hildegarde. Commençant à s'enfler de la bonté familière avec laquelle cette princesse le traitait, il poussa l'insolence au point de demander impudemment, afin de s'en servir en guise de canne et au lieu de crosse épiscopale dans les jours de fête, la baguette d'or que l'incomparable empereur avait fait faire comme une marque de sa dignité. La reine, se moquant finement de cette prétention, lui dit qu'elle n'osait confier cette baguette à personne, mais se rendrait fidèlement l'interprète de ses vœux auprès du roi.

Au retour de ce monarque, elle lui exposa en plaisantant la demande de l'évêque. Charles l'accueillit en riant et promit de faire plus que ne sollicitait le prélat. Toute l'Europe s'était, pour ainsi dire, réunie afin de célébrer le triomphe de l'empereur sur la redoutable nation des Huns. Ce prince dit alors en présence des grands et des hommes de rang inférieur : « Les évêques devraient mépriser les choses de ce monde et animer par leur exemple les autres hommes à ne désirer que les biens célestes. Mais maintenant ils se sont, plus que tous les autres mortels, tellement laissés corrompre par l'ambition, que l'un d'eux, non content du premier siége épiscopal de la Germanie, aurait voulu s'approprier, à notre insu et en échange du bâton d'évêque, le sceptre d'or que nous portons comme marque de notre commandement. »

Le coupable reconnut sa faute, en obtint le pardon et se retira.

L'opinion du temps sur la fermeté de Charlemagne est encore vive et accentuée dans ce récit, qui est invraisemblable dans le détail, et qui pourtant doit être vrai au fond; car il traduit par une anecdote un

peu douteuse l'idée nette d'une grande volonté qui résiste aux empiétements, soit qu'ils viennent du dedans, soit qu'ils viennent du dehors. Le moine nous a dit ce qu'était Charlemagne dans le gouvernement intérieur de ses États ; il va nous le montrer dans ses relations avec les peuples étrangers. Et d'abord il nous raconte, avec une ingénuité d'orgueil qui est son patriotisme, comment Charles traitait les rois asiatiques.

Au milieu de ces occupations guerrières, le magnanime empereur ne négligeait pas d'adresser, aux divers souverains des pays les plus éloignés, des messagers chargés de lettres et de présents, et qui lui rapportaient d'honorables hommages de toutes les parties de l'univers. Pendant la guerre contre les Saxons, il envoya donc des députés à l'empereur de Constantinople. Celui-ci demanda si les États de son fils Charles étaient en paix ou troublés par les nations voisines. Le chef de l'ambassade répondit que tout était en paix, à l'exception d'un certain peuple appelé les Saxons, qui infestait de ses brigandages les frontières de France.

« Hélas ! » répliqua ce prince, qui croupissait dans le repos et n'était nullement propre à la guerre, « pourquoi mon cher fils se fatigue-t-il à combattre des ennemis si peu nombreux, sans renom ni courage ? Je te donne à toi cette nation et tout ce qui lui appartient. »

A son retour, l'autre raconta ce propos à Charles. « Cet empereur, répondit le roi guerrier, aurait fait beaucoup plus pour toi s'il t'eût donné un bon haut-de-chausses pour faire une route si longue ! »

Ce n'est là qu'un mot. Les conteurs ont d'autres histoires, et de plus longues, à nous débiter, pour établir que décidément la France peut entrer en lutte

avec le vieil empire d'Orient, même en lutte d'esprit et de finesse. Les Byzantins cependant, en matière de souplesse et d'à-propos, sont de rudes jouteurs. Le moine le sait bien, mais il pense qu'ils ont trouvé leurs maîtres dans les diplomates que Charlemagne leur envoie. Il rapporte plus d'un beau trait d'un de nos ambassadeurs qui, selon lui, sauva sa tête à force d'adresse et de sang-froid.

Voici l'un de ces traits :

GRECS ET FRANCS

Je ne dois pas taire la sagesse que ce même envoyé fit voir à la savante Grèce. Il arriva pendant l'automne, dans une certaine ville impériale, avec ses compagnons. Tous logèrent séparément : quant à lui, on le plaça chez un certain évêque. Celui-ci, sans cesse en oraison et en jeûne, laissa presque mourir de faim son hôte. Quand le printemps eût commencé de sourire à la terre, le prélat présenta notre député à l'empereur qui lui demanda que lui semblait de l'évêque :

— Il est, répondit l'autre en soupirant profondément, aussi parfaitement saint qu'on peut l'être sans connaître Dieu.

— Comment donc, reprit le monarque étonné, quelqu'un peut-il être saint sans le secours de Dieu?

— Il est écrit, répliqua cet ambassadeur : Dieu est charité, et ce prélat n'en a aucune.

L'empereur l'invita pour lors à dîner avec lui, et le plaça au milieu de tous les grands de sa cour. C'était une loi établie parmi eux qu'à la table du prince, nul ne devait retourner le corps d'aucun des animaux qu'on y servait ; il fallait manger la partie supérieure, telle qu'elle était placée. Un poisson de rivière, garni de divers assaisonnements, fut apporté dans un plat. L'envoyé, qui ne savait rien de l'usage du pays, retourna ce poisson sur le côté inférieur. Tous les courtisans, se levant à cette vue, dirent à leur maître :

— Ainsi donc, seigneur, on vous traite aujourd'hui avec une irrévérence qu'on n'a jamais montrée à aucun de vos ancêtres.

Le monarque dit alors en gémissant à l'ambassadeur :

— Je ne puis refuser à mes grands de te livrer sur-le-champ à la mort ; mais demande-moi autre chose, et je le ferai.

L'autre réfléchit un moment, et tout le monde prêtait une oreille attentive ; il répondit :

— Je vous conjure, seigneur, de m'accorder, suivant votre promesse, une légère faveur.

— Demande, répliqua le prince, ce que tu voudras, et tu l'obtiendras, à l'exception cependant de la vie, que je ne puis te donner contre la loi formelle des Grecs.

— Prêt à mourir, reprit l'envoyé, je ne requiers qu'une seule grâce, c'est que tous ceux qui m'ont vu retourner le poisson soient privés de la vue.

L'empereur, frappé d'étonnement à cette prière, jura par le Christ qu'il n'avait pas vu le fait, et avait prononcé d'après le rapport des autres. La reine, à son tour, attesta la bienheureuse vierge Marie, mère de Dieu, qu'elle non plus n'avait rien vu ; ensuite les grands, les uns après les autres s'efforçant de se soustraire au péril qui les menaçait, prirent à témoin, celui-ci le porte-clefs du ciel, celui-là le docteur des nations, les autres toutes les puissances angéliques et la foule des saints, et firent la même déclaration avec les plus terribles serments.

Le sage Franc ayant ainsi humilié l'orgueilleuse Grèce sur son propre terrain, revint dans sa patrie sain et sauf, et triomphant.

En lisant cette légende, qui émerveillait les moines de Saint-Gall, on s'arrête ; on reconnaît qu'on est sorti absolument de l'histoire et qu'on n'est même plus dans la chronique. Assurément, et c'est la joie du narrateur. Il s'engage dans la fable avec une vivacité extrême ; encore un pas et il écrit des pages que la poésie romanesque pourra réclamer.

LE GÉANT

Il était un certain guerrier, appelé Gisher, et qui valait à lui seul une grande et terrible partie de l'armée ; il avait une taille si haute qu'on eût pu le croire sorti de la race d'Enachan, s'il n'y eût pas eu entre elle et lui un si grand intervalle de temps et de lieu. Chaque fois qu'il se trouvait près du fleuve de la Doire, enflé et débordé par les torrents des Alpes, et qu'il ne pouvait forcer son énorme cheval à entrer, je ne dirai pas dans les flots agités, mais même dans les eaux tranquilles de cette rivière, prenant alors les rênes il le traînait flottant derrière lui en lui disant : « Par mon seigneur Gall, que tu veuilles ou non, tu me suivras. »

Ce guerrier donc avait, à la suite de l'empereur, abattu des Bohémiens, des Wittres et des Avares, comme on ferait l'herbe d'une prairie, et les avait tenus suspendus au bois de sa lance ainsi qu'on porte des oisons. Quand il fut revenu vainqueur dans ses foyers et que ses voisins, qui avaient croupi dans un honteux repos, lui demandaient s'ils s'étaient plu dans le pays des Wénèdes :

— Que m'importent, répondait-il, ces petites grenouilles ! j'en portais çà et là sept, huit et même neuf, enfilés sur ma lance et murmurant je ne sais quoi ; c'est bien à tort que notre seigneur roi et nous, nous fatiguons contre de pareils vermisseaux.

Tels étaient les hommes du temps de Charlemagne, et avec de pareils hommes quelles armées on composait ! Ici le moine de Saint-Gall se laisse entraîner tout à fait à l'inspiration guerrière qui est l'âme des épopées primitives. Il écrit cette page célèbre qui ressemble à un chant d'enthousiasme et qui nous introduit décidément dans le monde de la poésie. Le souverain d'Aix-la-Chapelle se transfigure ; il est le

héros surhumain de la *Geste* franke; devant lui le roi des Lombards, Didier, n'est que l'ombre d'un roi; la grande armée et son chef couvrent la terre de leur puissance. Malheur à ceux qui prétendent leur résister ! Ogier le Danois a essayé de la révolte. Le voici qui entre en scène dans la chronique du moine de Saint-Gall avant de figurer dans les vastes *Chansons* du cycle carlovingien.

LE FER

Quelques années auparavant, un des grands du royaume, nommé Ogger, ayant encouru la colère du terrible Charles, s'était réfugié près de ce même Didier. Quand tous deux apprirent que le redoutable monarque venait, ils montèrent sur une tour très-élévée d'où ils pouvaient le voir arriver de loin et de tous côtés. Ils aperçurent d'abord des machines de guerre telles qu'il en aurait fallu aux armées de Darius ou de Jules.

— Charles, demanda Didier à Ogger, n'est-il pas avec cette grande armée?

— Non, répondit celui-ci.

Le Lombard voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de notre vaste empire, finit par dire à Ogger :

— Certes, Charles s'avance triomphant au milieu de cette foule?

— Non, pas encore, et il ne paraîtra pas de sitôt, répliqua l'autre.

— Que pourrons-nous donc faire, reprit Didier, qui commençait à s'inquiéter, s'il vient accompagné d'un plus grand nombre de guerriers?

— Vous le verrez tel qu'il est quand il arrivera, répondit Ogger; mais, pour ce qui sera de nous, je l'ignore.

Pendant qu'ils discouraient ainsi parut le corps des gardes qui

jamais ne connaît de repos. A cette vue le Lombard, saisi d'effroi, s'écrie :

— Pour le coup, c'est Charles !

— Non, reprit Ogger, pas encore.

A la suite viennent les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle royale et les comtes ; alors Didier, ne pouvant plus supporter la lumière du jour ni braver la mort, crie en sanglotant :

— Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi.

Ogger tout tremblant, qui savait par expérience ce qu'étaient la puissance et les forces de Charles et l'avait appris par une longue habitude dans un meilleur temps, dit alors :

— Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur dans les champs, le sombre Pô et le Tésin inonder les murs de la ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire à l'arrivée de Charles.

Il n'avait pas fini ces paroles qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent de nord-ouest ou Borée, qui convertit le jour le plus clair en ombres horribles. Mais l'empereur approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luire, pour les gens enfermés dans la ville, un jour plus sombre que toute espèce de nuit.

Alors parut Charles lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer qu'il soutenait élevée en l'air, car sa main droite il la tenait toujours étendue sur son invincible épée. L'extérieur des cuisses, que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer. Que dirai-je de ses bottines ? Toute l'armée était accoutumée à les porter constamment de fer ; sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son cheval avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, tout le gros même de l'armée, avaient des armures semblables, autant que les moyens de chacun le permettaient. Le fer couvrait les champs et les grands

chemins ; les pointes du fer réfléchissaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore. L'éclat du fer répandit la terreur dans les rues de la cité.

— Que de fer ! hélas ! que de fer !

Tels furent les cris confus que poussèrent les citoyens. La fermeté des murs et des jeunes gens s'ébranla de frayeur à la vue du fer, et le fer paralysa la sagesse des vieillards. Ce que moi, pauvre écrivain bégayant et édenté, j'ai tenté de peindre dans une traînante description, Ogger l'aperçut d'un coup d'œil rapide et dit à Didier :

— Voici celui que vous cherchez avec tant de peine.

Et en proférant ces paroles il tomba presque sans vie.

Les récits énergiques du moine, leur caractère, leur suite, leur gradation révèlent admirablement la marche des esprits. Comme lui ils allaient vers un idéal populaire composé de souvenirs et d'illusion. On croyait être historien, on était poëte. L'imagination publique transformait Charlemagne et ses capitaines, en faisait des géants ou des saints. Nulle part on n'a mieux marqué la confusion d'idées qui fait des douze pairs les douze apôtres, que dans ces lignes mêmes du moine de Saint-Gall :

Les Romains, tourmentés par les dévastations des Lombards ou d'autres peuples, envoyèrent des députés à ce même Pépin, le suppliant de daigner, pour l'amour de saint Pierre, venir au plus vite à leur secours. Ce prince ayant subjugué rapidement les ennemis, entra vainqueur à Rome mais uniquement pour y rendre grâce à Dieu, et fut accueilli des Romains avec ce chant de louanges :

« Les compagnons des apôtres et les survivants du Seigneur sont arrivés aujourd'hui portant la paix et éclairant la patrie, et ils ont donné la paix aux nations et délivré le peuple de Dieu ! »

De là certains hommes, ignorant la force et l'origine de ces paroles, ont pris l'habitude de les chanter le jour de la Nativité des saints Apôtres.

Ainsi, le chroniqueur lui-même exprime, par une anecdote selon son usage, le fait considérable que la critique n'a plus qu'à enregistrer : l'imagination populaire sanctifie ou divinise les hommes qui entourent Charlemagne. La poésie épique va donc naître ou plutôt elle est née, elle dispute le pas à l'histoire, et le neuvième siècle déclare que c'est justice car la poésie est immortelle.

Nomina Musarum sæclis æterna manebunt !

« Les noms des Muses dureront à travers les temps, » s'écrie un poëte irlandais qui était venu se réfugier sur la terre de France et qu'avait touché ce large souffle de poésie.

VI

Abbon. — Le siége de Paris.

Nous nous hâtons ici, entraînés par le moine de Saint-Gall, de saluer l'aurore de la littérature française. Nous oublions que Charles le Gros, le souverain de France, de Germanie et d'Italie, ne comprend rien aux contes patriotiques du moine. La morale de la fable lui échappe ; il ne s'indigne pas, comme Charlemagne, de l'arrivée des Normands. Il laisse Got-

fried et Siegfried s'établir sur le Rhin et sur la Seine. On sait le reste, Paris assiégé en 885, les Normands, maîtres de la campagne, les rois carlovingiens capitulant avec eux et enfin, en 911, le duc Rollon prenant sa part du territoire.

Il y a là vingt-cinq années terribles pour le pays.

« J'ai vu cela de mes propres yeux, » dit un poëte du temps, et il écrit l'histoire du siége de Paris. La poésie nationale, trouvant dans cette épreuve une occasion nouvelle de se manifester, nous apprend ici que le sentiment a grandi dans les âmes au milieu de l'orage. Le jour où l'on voit d'un côté la faiblesse de l'empereur et de l'autre l'énergie du comte de Paris, tout le monde comprend où est le cœur de la France. L'attention se fixe universellement sur Eudes, sur l'évêque Gozlin, sur Ebbles, l'abbé de Saint-Germain des Prés, sur les bourgeois aguerris et intrépides de la cité, autant de héros, élevés d'un seul coup à la hauteur de l'épopée. La ville elle-même veut immortaliser sa résistance, et elle prie le moine Abbon, témoin oculaire du siége, de raconter ce qu'il a vu.

Ainsi arriva-t-il que dans le temps où un moine de Saint-Gall chantait le passé et l'héroïsme des premiers Carlovingiens, un moine de Saint-Germain des Prés préludait à l'avenir en célébrant le courage des premiers Capétiens.

Abbon dédia, à son vieux maître Aimoin et à la ville de Paris, ces « fruits » de son travail et de son enthousiasme.

Il y a dans son langa e de la vérité, de la gaucherie

et un accent de joie patriotique, qui fait oublier les fautes de goût. « Ces fruits, dit-il, je les ai enfantés à la prière de la ville de Paris. L'illustre et noble cité veut que je retrace ses combats. Elle s'est promis que le bruit de ses victoires fameuses volerait par le monde, s'élèverait jusqu'aux cieux et ferait briller partout sa gloire, si ta bouche daignait sourire à mes efforts. »

Cette dédicace est le salut du moine à l'abbé, du jeune poëte à son devancier. Elle est composée, par courtoisie, en vers d'une mesure particulière. Abbon se tourne ensuite vers Paris; et l'invocation, qui est de rigueur dans la poésie classique, s'adresse naturellement à la capitale nouvelle, dont on nous donne une description emphatique.

PARIS AU NEUVIÈME SIÈCLE

Établie sur le milieu du cours de la Seine et au centre du riche royaume des Francs, tu t'es proclamée toi-même la grande ville, en disant : « Je suis la cité qui, comme une reine, brille au-dessus de toutes les autres. »

Tu frappes en effet les regards par un port plus beau qu'aucun autre. Quiconque porte un œil d'envie sur les richesses des Francs te redoute ; une île charmante te possède ; le fleuve entoure tes murailles, il t'enveloppe de ses deux bras, et ses douces ondes coulent sous les ponts qui te terminent à droite et à gauche ; des deux côtés de ces ponts, et au delà du fleuve, des tours protectrices te gardent.

Dis-le donc toi-même, superbe cité, de quelles funérailles ne t'ont pas remplie les Danois, cette race amie de Pluton, dans le temps où le pontife du Seigneur, le grand et cher Gozlin, ton bienfaisant pasteur, gouvernait ton église !

Les Danois, comme on appelait les hommes du Nord, ont pourtant dominé et ravagé toutes les rives de la Seine. Abbon tire parti de leurs triomphes mêmes pour faire ressortir le courage de cette île où s'est réfugiée et concentrée l'énergie de la France :

A peine le soleil a répandu dans l'air des rayons rougeâtres, que les Danois parcourent les rives de la Seine, du côté de l'abbaye du bienheureux Denis, assoient leur camp autour de l'église circulaire de Saint-Germain, et le fortifient de retranchements faits de pierres entassées et mêlées avec de la terre. Ensuite leurs cavaliers parcourent en furieux les montagnes, les plaines, les bois, les champs et les fermes ; de leur côté, leurs fantassins cruels tuent les petits enfants, les jeunes garçons, les adolescents, les vieillards à cheveux blancs, les pères avec leurs fils, et les mères elles-mêmes. La femme est massacrée sous les yeux de son mari ; l'époux tombe égorgé sous les yeux de l'épouse, et la mort dévore les enfants à la face de leurs pères et de leurs mères.

Le serf devient libre, l'homme libre est réduit à l'état de serf ; on fait du valet un seigneur, et du seigneur un valet. Le vigneron et sa vigne, le laboureur et sa terre périssent également sous le fer de l'ennemi. La triste France, dépeuplée de maîtres et de serviteurs, ne peut plus se vanter de posséder un seul héros, et est inondée de larmes. Aucune maison demeurée debout ne conserve de chef vivant qui la gouverne. Hélas ! cette terre opulente est dépouillée de ses riches trésors ; de funestes, dévorantes et mortelles blessures la déchirent ; le pillage, la mort, la flamme la mettent en lambeaux ; les dures cohortes, les fatales phalanges et les troupes impitoyables des Danois avides de sang la ravagent, l'écrasent, la brûlent et la dévastent.

Il leur suffisait de vouloir pour pouvoir promptement toutes choses, par cela seul que leur aspect répandait l'effroi. Les petits, humbles vallées, et les grands, Alpes naguères si orgueilleuses, fuient également la fureur des armes, et tous, le cœur glacé, courent se cacher ensemble dans les forêts. Nul ne se

montre, tous se dispersent, aucun ne résiste. C'est ainsi que les Danois détruisent autant qu'ils le peuvent l'éclat de ce beau royaume ; c'est ainsi qu'ils emportent sur leurs vaisseaux ce qui fait l'ornement de cette contrée célèbre.

Cependant la ville de Paris reste debout au milieu de ces terribles ouvriers qui creusent le sol sous ses murs ; elle se montre inaccessible à la peur, et se rit de tous les traits qu'on lui lance.

C'est ainsi que le poëte raconte du même coup les terreurs du pays et l'héroïsme de la ville. Il est sincère, on le voit ; l'emphase de sa parole ne porte pas atteinte à la vérité des faits. De même encore il parle des capitulations proposées, de l'argent offert aux envahisseurs, en un mot, des faiblesses que doit enregistrer l'histoire positive. Ce souvenir n'est à ses yeux qu'une gloire de plus pour les bourgeois héroïques. Au sujet de ces tributs payés à l'invasion, il raconte habilement et fait ressortir l'inquiétude des chefs normands. C'est par la bouche de Sigfried qu'il fera dire l'estime dont Paris venait de s'entourer. Sigefroi (comme on l'a appelé) a eu la prudence de se retirer en acceptant une somme d'argent. Ses troupes sont mécontentes ; elles veulent le pillage de la ville, comme elles l'ont obtenu partout ailleurs. Mais on ne prend pas Paris, au dire du chef normand. Il exhorte les siens à renoncer à l'entreprise. C'est en vain ; ils exigent de lui qu'on donne l'assaut. Sigefroi alors veut leur donner une grave leçon, et d'un air railleur il leur dit : Allez !

ON NE PREND PAS PARIS

Cependant Sigefroi, ce roi dont on a déjà parlé, accepte soixante livres de l'argent le plus pur ; consent à ce prix à se retirer loin de nous ; veut que tous les Normands l'accompagnent, et brûle du désir de comparer la douceur des eaux de la tranquille Seine à l'amertume des flots de la mer, et de montrer aux siens comment la bouche de l'Océan engloutit la queue blanchissante du fleuve, et comment celui-ci frappe de ses nageoires la tête du dieu des mers. Mais les siens refusent de le suivre.

« Allons, puissants Danois, leur crie-t-il, allons, courage, attaquez donc de tous côtés les murs de Paris ! Cernez de toutes parts, en vaillants guerriers, sa citadelle ! Accablez ses tours sous les coups de vos flèches formidables et de vos membres robustes ; que chacun apporte des pierres ! Que chacun lance à l'envi des traits ! Je prendrai sur moi de rester spectateur de ce combat. »

A peine a-t-il fini de parler, que tous se lèvent ; ils arrivent jusque dans les îles sur lesquelles repose la ville ; armés de glaives meurtriers, ils entourent nos murailles. Les nôtres cependant sortent des portes, se rangent au pied des tours, et tuent à l'ennemi deux de leurs rois et beaucoup d'hommes d'un moindre rang.

Bientôt les infidèles fuient à l'envi, et la victoire demeure aux adorateurs du Dieu véritable. Le fleuve de la Seine nous prêtant son secours, enfle ses ondes, engloutit au fond de ses abîmes ces malheureux, et les fait descendre dans l'Averne.

Sigefroi triomphe, insulte aux mourants par ses rires et leur dit :

« Braves guerriers, assiégez donc actuellement ces remparts ; emparez-vous de la ville et prenez la mesure des demeures que vous devez habiter ici désormais. Quant à vous, crie-t-il aux siens, partons, le temps approche où nous nous féliciterons d'avoir quitté ces lieux. »

Sans tarder davantage et plein de joie, il abandonne les rives de

la Seine, emportant avec lui le prix de sa retraite ; et les autres eussent reçu comme lui de semblables présents s'ils s'en fussent rendus dignes.

Tel est le poëme d'Abbon ; il constitue la plus belle pièce des archives de Paris à cette époque. Il respire la jeunesse et l'espérance ; tout y est vivant et fier, — excepté la dernière page.

Cette page est singulière. Sans transition, elle exprime un découragement inattendu. Le chant triomphal se termine par une sorte d'imprécation. Abbon change tout à coup de style et de ton; il déplore la destinée de la France et lui reproche ses fautes ; le contraste est saisissant entre son ardeur première et sa tristesse subite. Que s'est-il passé?

Abbon a vécu jusque vers 924 ; il a vu commencer les désastres de l'âge suivant. La lassitude publique cède aux Normands un morceau du territoire. Ainsi, l'héroïsme de Paris n'a pu conjurer les malheurs dont la France naissante a subi l'effet. Alors le poëte, relisant son œuvre, sourit avec colère, et après avoir chanté les hauts faits du neuvième siècle, il écrit une page funèbre qui annonce la décadence du dixième siècle et qu'on va lire.

VII

Le dixième siècle. — L'anarchie. — Flodoard.

France ! dis, je t'en conjure, que sont donc devenues ces forces avec lesquelles tu as jadis triomphé de dangers plus grands, et

ajouté des royaumes à ton empire. Le vice et un triple péché te tiennent engourdie. Tu te laisses emporter à l'orgueil, à un honteux amour pour les plaisirs, et à un goût effréné pour les habits précieux. N'as-tu donc pas la force de repousser la volupté ?..... Malheureux, nous nous permettons ce qui est défendu comme ce qui ne l'est pas.

France ! il te faut des agrafes d'or pour relever tes magnifiques vêtements, et de la pourpre de Tyr pour donner à ta peau un vif incarnat ; tu ne veux pour tes épaules que des manteaux enrichis d'or ; une ceinture ne plaît à tes reins que si elle est garnie de pierres précieuses, et tes pieds ne s'accommodent que des courroies dorées ; des habillements modestes ne suffisent pas à te couvrir. Voilà ce que tu fais, et aucune autre nation n'en fait autant. Si tu ne perds pas ces trois vices, tu perdras tes forces et le royaume de tes pères. De ces vices naissent tous les crimes : la Bible et les prophètes du Christ nous l'attestent. O France, fuis-les donc à jamais !

Ainsi parle, vers l'an 920, le poëte Abbon qui tout à l'heure exaltait la virile résistance de Paris. Il ne veut plus chanter, car on ne fait plus de grandes choses :

Chanter ne m'ennuie pas, mais je n'ai plus à raconter de hauts faits d'Eudes, quoique ce noble prince jouisse encore du bonheur de respirer sur cette terre.

Moi, pauvre poëte, je te conjure, ô lecteur, de m'indiquer un peuple ennemi dont je puisse raconter les défaites : je pourrai plaire ainsi à ceux qui habitent les douces demeures des cieux !

Le poëte a raison ; son découragement, l'inconséquence de sa conclusion, l'ennui qu'il exprime en mauvais vers, expliquent à merveille le temps qui va venir, ce dixième siècle qui a tant embarrassé la critique.

Les Normands sont entrés en France, et après eux viennent les Hongrois et les Sarrasins. L'effort généreux des hommes du neuvième siècle est comme stérile; ils ont beaucoup fait, mais leurs forces s'épuisent, ils meurent sans trouver de chefs politiques, et les résultats mêmes qui semblent des progrès deviennent des causes de faiblesse.

En effet ils ont séparé la France de ce qui n'est pas elle ; pourtant le pays reste morcelé. Ils ont substitué la langue vulgaire au latin théocratique et antique ; on ne parle plus latin, néanmoins on n'ose pas encore écrire en français. La raison s'est placée à côté de la foi : mais il n'y a plus momentanément ni théologie ni philosophie. Les seigneurs ont dressé contre l'inondation barbare qui recommence, des digues ou des forteresses ; mais ils entrent dans les abbayes et avec « leurs femmes, leurs chevaux et leurs chiens, » dit un contemporain, « ils sont abbés, » ou bien ils font nommer évêque leur fils qui a cinq ans.

Quelques rois ont du courage, mais ils ne savent pas s'ils sont Allemands ou Français ; la France a bonne envie de se constituer, mais elle n'est déjà plus carlovingienne et elle n'est pas encore capétienne.

Elle existe pourtant, d'une existence définitive et distincte ; le courant populaire dont j'ai signalé la direction continue sourdement et sous terre ; il reparaîtra à la fin du onzième siècle, en 1095, et on verra la nation se lever tout entière pour échapper à la léthargie du pouvoir.

Jusque-là tout est sombre et agité. Pas de roi, pas

de chef ; point de pensée commune qui rallie et concerte l'action des hommes. Du luxe et de l'éclat dans la vie des plus forts ; de la misère et de la barbarie chez les autres ; des vices partout.

Ne demandez pas à la littérature une œuvre de quelque unité ; les écrits de ce temps ont paru misérables à ceux qui jugent l'ensemble de l'époque, et au contraire ils ont semblé importants à ceux qui étudient une figure en particulier comme celle de Gerbert.

En réalité ce sont des œuvres éparses dont la variété sans éclat exprime un état de lutte et d'incertitude.

Quand Nithard, au temps de Charles le Chauve, disait : « Charlemagne obligea tout le monde à travailler pour l'intérêt public, » il n'achevait pas sa pensée. Richer, historien du dixième siècle l'achève, en disant du temps de Charles le Simple : « Chacun s'étend selon son pouvoir ; personne ne cherche l'avantage ou la protection du royaume. »

Le phénomène intellectuel qui se produit alors est effrayant ; car je n'en sais pas de plus triste que la confusion des esprits dans la dispute des pouvoirs. Depuis Scot jusqu'à Gerbert, l'ombre s'étend sur la pensée des hommes. Le grand Gerbert lui-même, que sera-t-il pour eux ? Un sorcier. De Scot Érigène ils disent que c'était un maître, mais que ses élèves l'ont tué à coups de canif. Il est mort, et comme lui maître Rémi d'Auxerre, et maître Hucbald, toute la génération érudite de la veille. Dès le commencement du siècle, on sent que l'ignorance monte, comme un flot. En 909 le concile de Trosly déclare nettement

l'inquiétude des prélats ; mais personne ne les écoute. Ils parlent de Dieu et de l'âme, des mœurs et de l'esprit. On ne les comprend plus : l'idée de Dieu est remplacée par l'anthropomorphisme italien, qui en fait une puissance visible et inférieure. L'âme est-elle immortelle? On écrit pour remettre en doute son immatérialité. Les saints eux-mêmes ne sont plus des hommes dont la vie sert d'exemple ; ce sont des êtres privilégiés dont la mort, dont les ossements peuvent servir de préservatifs. On se dispute leurs reliques qui sont pour un pays à peu près ce qu'est un amulette pour un homme. Il arrive même qu'on tue celui-ci pour posséder plus tôt et plus sûrement sa dépouille tutélaire. Je ne parle point du pape ; les malheurs du saint-siége sont tels, que les peuples, étonnés de Marozia, inventent la papesse Jeanne. Enfin la figure suave et la mission libératrice de Jésus-Christ ne suffisent même plus à rassurer les imaginations malades ; l'an 1000 approche ; l'antechrist va venir. La reine Gerberge questionne ses confesseurs et leur demande un traité sur le sujet.

Traités, sermons, légendes, poëmes, chroniques, tout alors se rapporte plus ou moins à l'inquiétude générale. Si vous avez le courage de feuilleter les annales du temps, quelle détresse morale, quelle confusion d'idées vous apercevez! Le doute et l'obcurcissement ont envahi l'esprit de tous ; des moines qui racontent des chimères ou des soldats qui ont peur des astres : un jour l'armée d'Othon s'arrête dans sa marche ; elle a vu une éclipse ; tout le monde se cache dans les rochers.

On fuit la lumière de l'étude et de la raison. Sans doute il y a alòrs, comme en tout temps, des esprits qui n'acceptent pas le joug de l'ignorance ; mais ils font tous exception, et le premier caractère des écoles du dixième siècle est de s'isoler les unes des autres.

Reims, la métropole de l'intelligence, la ville d'Hincmar, demeure debout au sein des ruines ; cependant veut-on savoir ce qu'elle est devenue ? qu'on lise l'ouvrage de Flodoard. A quelque page qu'on l'étudie, il est probable qu'on rencontrera ou le récit d'une querelle stérile ou celui d'une vision diabolique.

Le voyage de Bernold dans l'autre monde est une des narrations que Flodoard a recueillies avec le plus de soin pour l'introduire dans son *Histoire de l'Église de Reims*. On dirait une page de la *Divine Comédie;* si le style puissant du poëte italien n'y manquait pas, l'illusion serait complète.

LA VISION DE BERNOLD

Un homme du diocèse de Reims, nommé Bernold, eut, au sujet d'Ebbon, la vision suivante. Cet homme tomba malade et fut si près de mourir que pendant quatre jours il ne put ni manger, ni boire, ni parler. Le quatrième jour, il demeura comme mort : on ne pouvait s'apercevoir qu'il respirait encore, si ce n'est par intervalles ; et à peine, en passant la main sur sa bouche ou l'appuyant sur son cœur, y sentait-on un léger mouvement. Cependant il avait une grande rougeur au visage. Il resta dans cet état jusqu'à minuit.

Alors, ouvrant les yeux avec force et adressant la parole à sa femme et aux assistants, il leur commanda d'aller promptement chercher un prêtre. Un instant avant que le prêtre entrât, il or-

donna de lui préparer un siége parce qu'il allait arriver; et, en effet, le prêtre entra au moment même.

Quand il eut fini ses prières pour le malade, celui-ci lui dit de s'asseoir auprès de son lit et d'écouter attentivement ce qu'il allait lui dire, afin que s'il ne vivait pas assez pour publier ce qu'il avait vu, le prêtre pût au moins le faire à sa place. Alors se mit à pleurer à chaudes larmes et dit en sanglotant :

« J'ai été enlevé de ce monde en l'autre et j'ai été transporté dans un lieu où j'ai trouvé quarante et un évêques, parmi lesquels j'ai reconnu Ebbon, Pardule et Æneas. Ils étaient tous couverts de haillons sales et noircis comme s'ils avaient été brûlés; parfois ils tremblaient horriblement d'un froid glacial en pleurant et grinçant des dents; parfois ils brûlaient d'une chaleur dévorante.

« Ebbon m'appela par mon nom et me dit : — Comme il te sera permis de retourner dans ton corps, nous te prions, mes confrères et moi, de vouloir bien nous soulager. — Et comment puis-je vous soulager? lui répondis-je. — Va, reprit-il, trouver ceux de nos hommes, clercs et laïques, à qui nous avons fait du bien; dis-leur qu'ils fassent pour nous des aumônes et des prières et offrent des messes à notre intention.

« Et comme je lui disais que je ne savais pas où étaient leurs hommes, il me dit : — Nous te donnerons un conducteur qui te mènera vers eux.

« Et, en effet, ils me donnèrent un conducteur qui marcha devant moi et me mena dans un grand palais où était une grande multitude d'hommes appartenant à ces évêques, et qui même entre eux s'entretenaient de leurs évêques.

« Je leur racontai ce que j'avais à leur dire de la part des évêques, et ensuite je m'en retournai avec mon conducteur et je revins au lieu où je les avais laissés.

« Comme si déjà ce qu'ils avaient demandé eût été fait, je les trouvai le visage riant et frais comme s'ils venaient de faire leur barbe et de sortir du bain, vêtus de blanc, parés de belles étoles et chaussées en sandales.

« Et l'évêque Ebbon me dit : « Vois combien ton message nous a soulagés; jusqu'ici nous étions soumis à un gardien trop rigou-

reux et à une garde trop sévère ; maintenant nous avons saint Ambroise pour gardien et notre garde est douce. »

Le malade vit encore ; il entendit beaucoup d'autres choses, lesquelles, d'après son récit, ont été écrites par l'évêque Hincmar.

La lecture d'une telle légende nous en apprend assez sur l'esprit du dixième siècle. Les récits répandus parmi le peuple, avaient tous un caractère semblable.

Le pays est visionnaire parce qu'il est malheureux, et les visions cachent des applications politiques. On murmure tout bas que les calamités du temps sont dues à Charles le Chauve, parce qu'il n'a pas toujours obéi à Hincmar, et c'est Hincmar qui le dit, ou qui le répète. A son tour le garde des archives de la cathédrale, Flodoard, consigne le fait, parmi beaucoup d'autres, sans s'apercevoir qu'il révèle la grande misère morale du pays.

Flodoard ne songe pas au pays, il ne voit que Reims. Il ne songe pas davantage, en écrivant ce voyage dans l'autre monde, à composer comme Dante une œuvre symbolique et profonde. Dante, après avoir évoqué ses illustres morts, se tournera vers l'Italie qu'il appelle à l'unité. Flodoard n'a pas de ces mouvements patriotiques. Il analyse avec une clarté froide la vie et les œuvres des archevêques de Reims, les services qu'ils ont rendus à la couronne et les malheurs de tous ceux qui ont méconnu leur autorité divine ; au travers de son récit, on voit l'anarchie sanglante des pouvoirs et des intelligences,

et c'est tout. L'assassinat de Foulques par Baudouin est un exemple de cette anarchie.

LE MEURTRE DE FOULQUES

Il advint que pour punir le comte Baudouin de son infidélité, le roi Charles lui enleva l'abbaye de Saint-Waast, qu'il possédait, avec le château d'Arras, et la donna à Foulques ; or, le comte Altmar tenait en ce temps l'abbaye de Saint-Médard, qui lui convenait mieux, et Foulques lui proposa l'échange ; en conséquence il en reçut l'abbaye de Saint-Médard, et lui donna l'abbaye de Saint-Waast, après avoir assiégé et repris de force à Baudouin le château d'Arras.

Irrités de cette perte, Baudouin et tous les siens ne cherchent plus qu'à se venger ; pour cela, d'abord ils feignent de renouer amitié avec le prélat ; et bientôt cherchant l'occasion, ils se mettent à épier avec quelle suite il se rendait ordinairement de sa demeure à la cour du roi.

Un jour donc qu'il allait trouver le roi, n'étant accompagné que de très-peu de monde, ils le surprennent en chemin, ayant à leur tête un certain Wincmar ; au premier abord ils font semblant de lui parler de l'amitié de Baudouin et de leur réconciliation ; puis, fondant sur lui à l'improviste et à coups de lances, ils le terrassent et le tuent. Quelques-uns des siens cherchant par dévouement à le couvrir de leurs corps, furent percés de coups et tués avec lui ; les autres, parvenus à s'échapper, allèrent porter cette triste et accablante nouvelle à ceux qui étaient restés au logis.

Étonnés, transportés de colère à la vue d'un si horrible attentat, ceux-ci prennent les armes et se mettent à la poursuite des assassins, brûlant de venger leur évêque ; mais n'ayant pu les rencontrer, ils enlèvent le corps en poussant de grands cris, et le rapportent à Reims au milieu du deuil et de la désolation de tous les siens. Là, après avoir lavé le corps, et lui avoir rendu les derniers devoirs avec pompe, ils le déposèrent dans une sépulture digne de lui.

Wincmar, son assassin, excommunié et anathématisé avec ses complices par tous les évêques du royaume de France, fut en outre frappé par Dieu d'une plaie incurable ; toutes ses chairs tombaient en pourriture ; un sang corrompu s'échappait de toutes les parties de son corps, et les vers le rongeaient tout vivant ; personne ne pouvant approcher de lui à cause de l'infection insupportable qu'il exhalait, il termina sa misérable vie par une mort misérable.

L'utilité de la chronique de Flodoard est de marquer tour à tour par des faits positifs et par de sombres traditions le caractère véritable de l'époque féodale ; ce caractère est double. Les grands d'alors sont, par leur institution même, les défenseurs de la royauté et du royaume, et d'une autre part leur situation prépondérante risque toujours d'ébranler le trône et d'ouvrir les frontières, colonnes qui soutiennent l'édifice et que l'on menace toujours de retirer. Le rôle des évêques en de pareilles circonstances, est alternativement redoutable et utile aux rois carlovingiens. Ce sont des maîtres, et ce sont des auxiliaires. Flodoard indique aux rois, avec une simplicité réfléchie, les obligations de la couronne envers l'Église de Reims.

HÉRIVÉE ET LES ROIS

Hérivée eut souvent des assemblées synodales avec les co-évêques de sa province, dans lesquelles il prit grand nombre de mesures sages et salutaires pour la religion et la paix de l'Église de Dieu et du royaume ; il travailla beaucoup aussi à adoucir et convertir les Normands.

Quand les Hongrois vinrent ravager le royaume de Lorraine, et que le roi Charles appela tous les grands de France à son secours, seul entre tous les primats du royaume, Hérivée répondit à son appel, et vint trouver le roi, seulement pour la défense de l'Église de Dieu, ayant avec lui, comme on le rapporte, quinze cents hommes armés.

. . . .

L'année suivante, quand presque tous les grands du royaume de France abandonnèrent leur roi Charles à Soissons, en haine d'Haganon, son conseiller, qu'il avait choisi dans un rang inférieur, et qu'il écoutait et honorait par-dessus tous les grands seigneurs, ce pontife, pieux et fidèle, et toujours ferme, au milieu du péril, sut intrépidement tirer le roi de Soissons, l'emmena dans ses terres et de là à Reims, et, pendant près de sept mois, il l'accompagna et le suivit partout, jusqu'à ce qu'enfin il lui ramena les seigneurs, et le remit en son royaume.

La physionomie du temps se dessine dans cette chronique, et, pour revenir au trait essentiel, je citerai encore un court chapitre qui résume, involontairement, en quelques lignes, les troubles universels du dixième siècle.

L'année suivante on vit à Reims des armées de feu se battre dans le ciel, et même quelques traits et javelots aussi en feu; mais surtout un serpent de feu, qui traversa rapidement les airs, et bientôt s'ensuivit une peste qui emporta les hommes par diverses maladies.

L'année d'ensuite, un synode de sept évêques s'assembla à Sainte-Macre, sur la convocation de l'évêque Artaud, et auquel les pillards et usurpateurs des biens de l'église furent cités pour venir donner satisfaction.

L'annaliste continue ainsi son travail, enregistrant chaque fléau à sa date, racontant d'un style bref e

d'un ton calme les meurtres, prodiges, guerres privées, et répétant de loin en loin qu'au milieu de l'anarchie, l'Église de Reims conserve toujours le gouvernement moral du pays. Malgré sa froideur, il a raison, et malgré leur ambition hautaine, les prélats de Reims ont un caractère digne de notre attention. Supposons que, dans ce temps malheureux, nous puissions franchir la porte du monastère, pénétrer jusqu'à la salle où Flodoard rédige ses notes impassibles et assister jour par jour à l'existence d'un de ces hommes qui regardent, du fond du couvent ou du haut de la basilique, l'agitation du monde extérieur, c'est là que nous trouverions les champions de l'esprit contre la force; et c'est de là que vont sortir les réformateurs austères.

VIII

Réaction morale. — Les solitaires et les réformateurs. — Reims, Cluny, Gorzia. — Les savants : Gerbert.

En face de tant de maux, il y a des hommes qui protestent. Leur histoire est obscure, et, à mes yeux, elle est belle, parce que c'est leur travail oublié qui a aidé notre pays à se relever tout à coup dans les temps les plus mauvais. Tantôt, ils essayent de se grouper, comme à Reims; tantôt leurs efforts sont purement individuels, et leurs ouvrages demeurent dans une ombre plus épaisse. C'est grâce à eux que l'Église de Reims espère encore maintenir, soit l'unité politique et religieuse, que ses prélats revendiquent, soit l'u-

nité intellectuelle que ses écolâtres veulent représenter : ce sont eux qui, dans des abbayes écartées ou à travers les routes, au Nord et au Midi, continuent de penser, de parler, d'écrire, et enfin, de croire à l'intelligence.

Sans doute c'est une illusion que dissipent chaque jour les querelles des grands, des prélats et des rois. Leurs écrits, d'ailleurs, portent l'empreinte des rivalités ambitieuses qui les suscitent, et, quand ils ont combattu pour une idée, ce n'est pas la plume, mais la hache, qui vient trancher les différends. Mais enfin, ils ont senti l'abaissement de l'époque et ils y résistent selon leur pouvoir. Rien de plus injuste que de les laisser dans l'obscurité, quand même ils la cherchent. Indiquons au moins leur physionomie.

Ceux qui protestent avec le plus d'énergie sont naturellement les solitaires, les ascètes, les juges clairvoyants et désintéressés, pour qui les débats violents du dixième siècle sont un sujet de mépris et de douleur :

« Laisse le monde, écrit l'évêque Salomon à un de ses amis ; livre-toi à Dieu, cherche la tranquillité ; apprends à te réfugier en toi-même ; fuis l'arène des querelles : car il tremble, ce monde de mensonge, et l'univers s'écroule.

Mundum linque...
Nutat enim mundus fallax, et labitur orbis. »

D'autres restent au milieu du monde et écrivent dans leur testament, comme fit l'archevêque Tur-

pion, une adjuration au siècle. Il en est qui, se trouvant partout mal, vont de pays en pays, comme Rathier, évêque de Vérone, ou de monastère en monastère, comme Helgaud : ils ont la fièvre ; ils agitent de leurs colères un temps déjà irrité et ils écrivent en observateurs satiriques des sermons bizarres ou des chroniques railleuses.

Rathier, dont la vie fut pleine d'aventures, sema en tous lieux, à Liége, en Provence, en Italie, l'ironie dont sa tête savante était pleine. Menacé de mort, combattu par ses clercs, jeté en prison par Hugues, roi d'Italie, il ne cessait pas d'accuser les vices de son époque. *Livre de combat*, tel est le titre de l'ouvrage qu'il écrit dans son cachot ; en grec *Agonisticon*. Il s'agit du combat spirituel qu'il soutient contre le démon ; mais on voit surtout, dans la morale qu'il adresse aux hommes de toutes conditions, son intention évidente contre le siècle.

Le titre de son second ouvrage est plus significatif : c'est le *Livre perpendiculaire*, ou la confession d'un pendu : Rathier dénonce les voleurs des revenus ecclésiastiques, qui méritent la hart et qui doivent confesser perpendiculairement tous leurs crimes. Aux mémoires des pillards, il ajoute ses souvenirs personnels, sous ce titre ; « L'*Invective* du nommé Rathier, qui fut de Laube, puis de Vérone, évêque, moine, proscrit, imposé, déposé, réimposé, etc.[1]. »

Avec moins d'étrangeté, d'autres prélats soute-

[1] Invectiva satis in quodam, ac lugubris relatio Ratherii cujusdam, ex Laubiense Veronensis, ex monacho exul, ex exule præsul infelicissimi Attali ritu facti, infecti, refecti, etc.

naient la même lutte. Atton, évêque de Verceil, écrit un livre sur l'*oppression de l'Église ;* et presque tous les écrivains du temps sont préoccupés de la même question. Sérieux ou bizarres, leurs ouvrages attestent le besoin, le désir et enfin la volonté d'une réforme.

Ne l'oublions pas, se réformer soi-même, c'est la force de l'État ou de l'Église comme de l'individu. Au dixième siècle, à travers la désorganisation universelle, nul ne peut espérer qu'il obtiendra de ses contemporains l'établissement général d'une discipline politique ou religieuse. Mais les rares hommes qui gardent de l'énergie morale au sein de la confusion ne visent point à ce but. L'unité a péri ; la division triomphe : ils cherchent la lumière, soit en voyageant et par des échanges, soit en s'isolant et par la retraite.

C'est au dixième siècle que s'élève l'abbaye de Cluny, fondée en 910 par le comte Guillaume et qui devient un asile sévère pour les pensées sérieuses, sous la direction de saint Odon, d'Aymar, de saint Maïeul, de saint Odilon. Près de Metz, quelques solitaires s'établissent à Gorzia, où Jean de Vendières, noble et ferme esprit, est accompagné d'une élite de moines studieux. Leur pensée est la même ; ils voudraient communiquer aux études une vigueur nouvelle.

Odon fait appel au principe régénérateur de l'activité chrétienne, telle qu'on la comprenait au quatrième siècle. Il a quitté Reims avec des doutes sur l'efficacité des études profanes ; il s'est établi en

Bourgogne pour fuir l'exemple des institutions anciennes, qui sont troublées. Un jour il déclare à ses moines qu'il a eu une vision : il a vu en songe un vase antique ciselé avec soin et d'un travail admirable ; il le regardait et il le contemplait, lorsque tout à coup il s'aperçut que le vase était rempli de serpents. L'apologue est transparent ; Virgile et la poésie païenne, séduisant l'esprit au premier abord, renferment un poison terrible caché par sa beauté même sous cette forme d'une vision symbolique. Quelque chose de sévère, d'ambitieux et de jeune s'annonce dans les couvents bourguignons ; on y prépare lentement une pépinière de réformateurs dont l'influence s'étendra sur l'Europe entière. Les moines de Cluny auront la main dans toutes les affaires de la France, de l'Italie et de l'Espagne : ils joueront un rôle capital dans la grande guerre de l'indépendance castillane.

Le monastère de Gorzia, beaucoup moins célèbre, eut cependant la même action sur cette époque malheureuse. Jean de Vendières était un savant pacifique, penché avec amour sur les livres des anciens, lorsque deux incidents l'appelèrent à un rôle plus énergique. Son conseiller, Einold, le détourna de cette étude et lui montra d'autres routes ; puis une ambassade musulmane arriva sur les bords du Rhin, envoyée par Abdérame, calife de l'Espagne arabe. Elle venait apporter des propositions conciliantes, mais en même temps elle était pénétrée de cette conviction que l'islamisme était un pouvoir établi définitivement sur le sol de l'Europe et avec lequel il faudrait

compter. Jean de Vendières fut chargé de se rendre en Espagne, de discuter contre les Arabes et de marquer pour ainsi dire le point d'arrêt de leur ambition.

Malgré l'importance de ces tentatives, qui trahissent chez quelques hommes une juste notion des intérêts et des devoirs de la race occidentale, il faut avouer qu'elles sont perdues au milieu de la barbarie environnante et que parfois elles sont mal servies par la gaucherie de certains auxiliaires. Tel fut le moine Otker qui déploya à Saint-Gall une telle sévérité qu'on le surnommait « grain de poivre » et qu'un jour les élèves, trop battus, mirent le feu au couvent. De leur côté les moines menaçaient de détruire toutes les écoles et, ainsi, élèves et maîtres ne s'accordaient que pour achever la ruine des études.

Il fallait alors qu'une intelligence supérieure vint recueillir le fruit des travaux épars et créer une véritable école capable de réunir sur un même foyer les clartés disséminées à travers l'Europe et de les faire rayonner sur tout le pays. Ce fut le rôle d'un moine d'Aurillac, du célèbre Gerbert.

Élevé en Auvergne, puis à Reims, emmené plus tard en Espagne, envoyé ensuite en Italie, admis dans les cours d'Allemagne, il connut et étudia tout ce que l'on savait alors. Ce n'est pas en France qu'il trouva d'abord un centre d'activité : il chercha à dérober les secrets de la science arabe et l'on peut dire que l'idée moderne de la science date chez nous de cette mission remplie par lui. En Italie, il fut le héros d'une sorte de joute solennelle qui eut lieu

en 980 à Ravenne, devant l'empereur Othon et tous les clercs qui l'accompagnaient. On avait tendu un piége au savant moine en l'attirant, sans l'avertir, dans une assemblée où on le somma d'expliquer sa méthode scientifique et de déclarer comment il comprenait Aristote. Il sortit victorieusement de cette épreuve.

A Reims, Gerbert expliqua à des élèves qui étaient déjà des maîtres les ouvrages de l'antiquité, les principes de la dialectique, les lois de l'éloquence et enfin l'emploi, dans le calcul, des signes capables de faciliter l'étude des sciences mathématiques. Sur ce dernier point Gerbert apportait une révolution dans les écoles. Il y introduisit l'Abacus. Ce n'est pas tout. Gerbert enseignait aussi les règles de l'harmonie et du chant, et l'astronomie. Grâce à lui, une méthode plus large et plus compréhensible s'établit à Reims et bientôt le mouvement des études recommença dans notre pays.

Si les écrits de Gerbert sont précieux, le rôle qu'il a joué n'a pas moins d'importance. Au milieu d'une foule d'esprits sans direction et sans sécurité, menacé lui-même par des dangers réels, obligé de remplir des fonctions politiques et d'abandonner, au risque de sa vie, un parti pour l'autre ; tour à tour protégé par les Carlovingiens d'Allemagne et partisan des Capétiens, il a exercé malgré tout une action puissante sur l'intelligence contemporaine : ses disciples, ses successeurs, vont nous montrer l'effet de son enseignement qui donne définitivement à la France la première place dans le monde de l'étude.

Les pays étrangers, agités comme le nôtre, par mille causes de trouble, s'habituèrent à demander des maîtres aux écoles françaises. Jusqu'alors les savants de l'Irlande et de l'Écosse, ou ceux de l'Italie étaient sollicités par nous ; désormais, c'est nous qui envoyons au dehors des enseignements et des hommes instruits.

Veut-on un témoignage immédiat de ce grave changement ? Sans doute la France n'est guère en état de comprendre universellement le mérite de Gerbert ; mais elle devine qu'une ère nouvelle vient de s'ouvrir. Au contraire les Anglo-Saxons ne comprennent plus la méthode scientifique du moine d'Aurillac Chez eux on fait de lui un personnage légendaire, et voici comment, d'après Guillaume de Malmesbury, on raconte son existence.

Il y avait un moine appelé Gerbert qui, après avoir étudié Pythagore, s'ennuya de son couvent, le quitta pendant la nuit et alla chez les Sarrasins, pour étudier l'astrologie et les sciences occultes. Bientôt Gerbert, qui possédait toutes les connaissances humaines et qui de plus entendait la langue des oiseaux et savait évoquer les ombres des morts, voulut encore dérober aux infidèles leurs derniers secrets. Un Sarrasin, dont il était l'hôte, gardait nuit et jour un livre mystérieux renfermant tout ce que l'on peut savoir. Gerbert essaya vainement d'obtenir que le livre lui fût montré. Ne pouvant vaincre la résistance du Sarrasin, il séduisit sa fille et, grâce à elle, il parvint à enivrer son hôte, il s'empara du livre et il s'enfuit.

Le Sarrasin en se réveillant comprit qu'il était volé et courut après le fugitif qui essaya vainement de lui cacher sa trace, car ils étaient sorciers l'un et l'autre ; ils savaient tous deux se diriger d'après les étoiles ; bientôt Gerbert sentit que le Sarrasin se rapprochait. Il ne perdit pas la tête, il s'accrocha sous un pont, de telle manière que l'homme qui le poursuivait était au-dessus de lui sans le voir, et qu'il dut renoncer à poursuivre le voleur. Une fois libre, Gerbert courut au bord de la mer, évoqua le démon, fit un pacte avec lui, et, avec son aide, traversa les flots.

Quand il revint en Gaule, il ouvrit une école et montra une science surhumaine : il composa une horloge merveilleuse et des orgues hydrauliques, que le vent et l'eau bouillante rendaient harmonieuses. En outre, il savait, au moyen de la nécromancie, déterrer les trésors. Il y avait par exemple une statue dont la main droite était tendue en avant et dont la tête portait cette inscription : *Frappe là!* Gerbert suivit l'ombre formée par l'index et, sur le point où elle arrivait, il creusa la terre. Il découvrit un palais aux murs d'or, au plafond d'or, rempli de soldats d'or, au milieu duquel un festin était servi. Un roi et une reine en or étaient assis à table. Une escarboucle lumineuse éclairait la salle. Mais ce beau spectacle ne donna au sorcier que de vains désirs, car lorsqu'il voulut toucher à quelque chose, toutes les statues qui entouraient la salle tressaillirent. Il comprit qu'il ne pourrait rien emporter. Gerbert était si ambitieux qu'il demanda à une statue qu'il

avait faite : — Deviendrai-je pape? — Oui, répondit-elle. — Dois-je mourir avant de chanter la messe à Jérusalem ? — Non, dit la statue.

En effet, Gerbert devint pape et il fut pris du mal qui le fit mourir dans une église de Rome, appelée Jérusalem. Au moment de terminer sa vie, il appela les cardinaux, il fondit en larmes; puis il devint furieux et il ordonna de couper son corps à coups de hache... Grande preuve du sacrilége qu'il avait commis! « Quelqu'un pourrait croire, ajoute le narrateur, que ce sont là des inventions du peuple, parce qu'il se plaît à attaquer la réputation des savants, et qu'il accuse de s'entretenir avec le démon celui qui excelle dans son art... Pour moi, le récit extraordinaire de la mort de Gerbert ne me laisse aucun doute sur son sacrilége. »

Guillaume de Malmesbury accepte donc la responsabilité de cette légende anglaise. Sans doute, on trouverait des contes analogues dans les récits des écrivains français; Orderic Vital rapporte aussi que Gerbert avait fait un pacte avec le démon; bien plus! comme Gerbert avait été élevé successivement sur les siéges de Reims, de Ravenne et de Rome, il parle sérieusement de ces trois R fatidiques. Le démon, assurément, avait dit au sorcier : « Tu monteras d'R en R. » Mais Orderic Vital, qui rapporte ce qu'il a entendu, s'occupe ensuite de compter les disciples de Gerbert; il les montre nombreux et savants; il constate le progrès qui s'est accompli au onzième siècle par l'influence du savant moine.

En effet, on aperçoit, le lendemain de la mort de

Silvestre II, une agitation féconde, qui va produire, dans toutes les directions, des résultats sérieux. Les écoles deviennent florissantes à Chartres, sous l'impulsion de Fulbert. La théologie et la philosophie vont rouvrir leurs débats, désormais graves et profonds. La France du Nord est le centre des études européennes. Les Italiens Lanfranc et saint Anselme, qui se succèdent l'un à l'autre, font de la Normandie un admirable foyer de travail. Luttant contre Bérenger de Tours et contre Roscelin, ils préludent aux débats philosophiques qui vont se poursuivre à travers le moyen âge et les temps modernes. Puis ils vont organiser en Angleterre, comme archevêques de Cantorbéry, l'influence de la race normande. Dans un ordre d'idées plus modeste, Jean de Garlande prépare, pour les écoles, des recueils qui demeureront célèbres quatre cents ans plus tard. Tel est le mouvement des études ; je l'indique ici, pour signaler plus tard le progrès séculaire qu'il détermine.

Cependant, si le grand développement des écoles appartient à une ère nouvelle, Gerbert eut des disciples plus immédiats, dont je dois parler ici. Ce grand travailleur n'avait pas seulement cherché, à travers mille alternatives, le rétablissement de la science ; il s'était aussi occupé de l'établissement d'un pouvoir. Parmi ses élèves illustres, il y en a deux, l'historien Richer et le roi Robert, appartiennent encore au dixième siècle.

Je signalerai seulement Richer, dont les œuvres, longtemps perdues et retrouvées récemment, laissent voir combien le sentiment français est développé à

l'époque où il écrit (de 991 à 998). En dépit de la désorganisation générale, son histoire de la fin du neuvième siècle respire une vive prévention en faveur du parti français contre les Germains. Ce qui manque à Flodoard se trouve tout à coup dans ces pages qui affectent le tour nerveux de Salluste. Quant au roi Robert, nous devons lui consacrer plus d'attention, car la littérature donne ici à l'histoire des lumières précieuses.

IX

Les disciples de Gerbert. — Le roi Robert. — Son dialogue avec Adalbéron. Ses historiens.

Le roi Robert, dont la physionomie est plus touchante qu'énergique, semble, au premier abord, un monarque pacifique et malheureux, qui ne commande ni dans son royaume, ni dans son ménage. Pieux et excommunié, il a gardé quelque chose d'une victime sans défense. En effet, il pousse la résignation jusqu'à la faiblesse ; mais cette impression peut-être changerait, si on lisait les documents littéraires de l'époque. Là, on entrevoit un caractère singulièrement noble, dont l'humilité est réfléchie. Le roi Robert, qui règne en l'an 1000, est pénétré d'une pitié infinie pour les hommes. Son indulgence grandit avec les misères du temps ! Ceux qui l'approchent l'admirent, et ceux qui ont osé parler de lui sans respect nous révèlent, par le tour même de

leurs railleries, la direction de sa pensée qui était dévouée aux pauvres d'une part, et aux réformateurs de l'autre.

Trois œuvres fort différentes portent la vive empreinte de la curiosité ou de l'émotion que la conduite du pieux roi excitait autour de lui : Le *poëme d'Adalbéron*, évêque de Laon, la *Vie du roi Robert*, par Helgaud, et la *Chronique* de Raoul Glaber.

Adalbéron, prélat riche et influent, traite d'égal à égal ce souverain sans pouvoir. Il lui reproche, dans une satire mordante, de favoriser trop la rude activité des moines de Cluny et d'aimer Odilon, leur abbé. Se mettant en scène, lui, avec le roi, il compose un dialogue qui lui donne l'occasion de parodier l'ardeur, la rudesse et surtout l'air militant des religieux de la Bourgogne qui allaient par monts et par vaux, d'Espagne en France, évangéliser chacun. Ils portaient à franc étrier les messages religieux et politiques de leurs supérieurs. Voici d'abord le portrait qu'il trace de ces « hommes pieux, » comme il les appelle ironiquement.

LES MOINES ARMÉS

La Gaule possède encore, se dit-on, des moines nourris dans la discipline des Pères de l'Église. Qu'un de nos frères soit envoyé à ces hommes pieux... Celui qu'on choisit est sage, adroit, fidèle observateur de ce qu'on lui prescrit, accoutumé à se montrer soumis aux lois de nos pères, et sait par sa prudence amener à la pitié les âmes les plus féroces.

Cette mesure habilement calculée est exécutée sans aucun re-

tard. L'envoyé part le soir, revient le lendemain matin, et descend en toute hâte de son coursier couvert d'écume :

— Holà ! valet ! s'écrie-t-il, où est le maître de la maison, sa bonne ménagère, sa femme?

Il a quitté son habit de moine et se présente dans un désordre complet. Un haut bonnet, fait de la peau d'un ours de Libye, couvre sa tête ; sa longue robe est écourtée et tombe à peine jusqu'aux jambes ; il l'a fendue par devant et par derrière, ses flancs sont ceints d'un baudrier étroit et peint ; une foule de choses de toute espèce pendent à sa ceinture ; on y voit un arc et son carquois, des tenailles, un marteau, une épée, une pierre à feu, le fer pour la frapper et la feuille de chêne sèche pour recevoir l'étincelle. Des bandelettes étendues sur le bas de ses jambes en recouvrent toute la surface. Il ne marche qu'en sautant ; ses éperons piquent la terre, et il porte en avant ses pieds enfermés dans des souliers élevés et que termine un bec recourbé.

Il entre ; les frères qui le connaissent le mieux ont peine à le reconnaître ; les citoyens accourent et remplissent le vaste palais des moines. Dans cet accoutrement, qui le rend méconnaissable, il se présente fièrement devant son abbé :

— Est-ce mon moine? dit celui-ci ; est-ce bien toi que j'ai fait partir récemment?

L'autre baisse les poignets, étend et relève ses coudes, fronce le sourcil, tourne tout à la fois les yeux et le cou, et répond :

— Aujourd'hui je suis soldat; dans d'autres circonstances je redeviendrai moine ; maintenant je ne le suis plus, mais je guerroie par l'ordre de mon roi, car mon seigneur et roi c'est Odilon, abbé de Cluny !

Le morceau est piquant plutôt qu'il n'est juste ; la postérité donnera raison aux moines de Cluny contre leur adversaire ; mais cette pièce nous fait voir à quel point le débat est vivement engagé, et aussi la fermeté secrète du roi Robert qui ne se laisse pas détourner de ses prédilections par l'esprit caustique

d'Adalbéron. Mais voici un trait plus remarquable encore de ce caractère méconnu ; il s'agit du sort des pauvres ; Adalbéron, reprochant au roi son affection pour les serfs, le roi répond par de nobles paroles.

LES SERFS

Le roi. — Cette classe malheureuse ne possède rien qu'elle ne l'achète par un dur travail. Qui pourrait, en les multipliant par eux-mêmes autant de fois qu'un damier contient de cases, compter les peines, les courses, les fatigues qu'ont à supporter les serfs infortunés ?

L'évêque. — Fournir à tous l'or, la nourriture et le vêtement, est la condition du serf ; et en effet, nul homme libre ne peut vivre sans le secours du serf. Se présente-t-il quelque travail à faire, veut-on se procurer de quoi satisfaire à quelque dépense ? les rois et les pontifes eux-mêmes sont alors les véritables esclaves des serfs.

Le roi. — Hélas ! il n'y a aucun terme aux larmes et aux gémissements des serfs.

L'évêque. — La famille du Seigneur, qui paraît une, est donc dans le fait divisée en trois classes : les uns prient, les autres combattent, les derniers travaillent ; ces trois classes ne forment qu'un seul tout et ne sauraient être séparées ; ce qui fait leur force, c'est que, si l'une d'elles travaille pour les deux autres, celles-ci à leur tour en font de même pour celle-là : c'est ainsi que toutes trois se soulagent l'une l'autre. Cette réunion, quoique composée de trois éléments, est donc une et simple en elle-même...

Le roi ne se défend contre l'éloquence d'Adalbéron qu'avec une mansuétude infinie et même, s'il faut en croire ce prélat, non sans un mélange de gratitude respectueuse pour son conseiller ; mais il se défend,

ou plutôt c'est la cause des faibles qu'il plaide, comme tout à l'heure, celle des justes. Malgré lui, Adalbéron est forcé de reconnaître l'égalité primitive de tous les hommes : il transcrit, dans son poëme étrange cette déclaration, exprimée en mauvais vers, mais hautement libérale :

Lex divina suis partes non dividit ullas;
Format eos omnes æquali conditione.

« — Eh bien! dit Robert, il y en a qui pleurent et qui n'ont rien!... » *Servorum lacrymæ*, les larmes des serfs, voilà à quoi songe ce roi dont la tête est penchée et dont la volonté paraît si faible. Prenons y garde, l'abnégation de Robert, que sa femme traite mal, que les puissants dédaignent et que les pauvres volent (les pauvres, ses bien-aimés!), est une leçon vivante, bien faite pour étonner ses contemporains, et qui exerce une influence profonde sur leur esprit.

Il y a, à la fin du dixième siècle, deux enseignements : celui de Gerbert, qui inaugura l'ère de la science, et celui du roi, son élève, qui parle du droit naturel. Le second a été, comme le premier, compris lentement, mais puissant à la longue. Vers le milieu du onzième siècle, le sentiment du pays, sur le prince méconnu, éclate dans les écrits de quelques auteurs; il donne une valeur considérable à la chronique d'Helgaud et à celle de Raoul Glaber.

Helgaud, moine de Fleury-sur-Loire, veut « raconter les grandes actions du saint homme. » Il déclare qu'il ne parlera pas des guerres et des querelles du

siècle ; il racontera seulement, pour l'apprendre aux âmes tièdes, quel était ce roi « digne d'être imité par les âges présents et futurs. » On raille sa mémoire, il le sait. « Nous allons avoir contre nous, dit-il, ceux qui n'aiment pas le bien, et ceux pour qui on est haïssable quand on le fait, et ceux qui mordent au talon, dès qu'ils le peuvent... Ces gens-là aboient comme des chiens, et ils déchirent... »

A leurs paroles mauvaises, Helgaud se contentera d'opposer les actes du roi. Nous lui devons des récits devenus célèbres et qui ont fourni tour à tour des pages à l'histoire ou des inspirations à la poésie.

LE ROI ROBERT

D'APRÈS HELGAUD

Un jour il arriva à l'église et, prosterné devant Dieu en oraison, ce roi, doux et humble de cœur, fit rougir de sa faute un certain homme à l'occasion d'un ornement en fourrure qui lui descendait du cou. Tandis qu'il épanchait ses prières devant le Seigneur, Rapaton, voleur, s'approcha de lui et prit la moitié de la frange du manteau du roi. Mais il reçut de sa bouche cet ordre indulgent et plus doux que le miel :

— Retire-toi, ce que tu as pris te suffira, et le reste peut être nécessaire à quelque autre.

Le voleur confus obéit au commandement du saint homme qui, pour l'amour de Dieu, compatissait ainsi d'habitude aux pauvres et à ceux qui étaient en faute, afin de les avoir pour intercesseurs auprès de Dieu, car il savait qu'ils étaient déjà citoyens du ciel.

Poissy, résidence royale placée sur la Seine, est très-agréable au roi des Français. Trois monastères y ont été bâtis par de saints personnages, un en l'honneur de sainte Marie, un en celui de

saint Jean, et le dernier en celui de saint Martin, confesseur. Le bon roi adopta le monastère érigé en l'honneur de la sainte mère de Dieu; le bâtit de nouveau et le rendit très-beau pour les ornements, les prêtres, l'or et l'argent. La louange de Dieu n'y était pas interrompue; là il s'unissait continuellement au Seigneur par ses oraisons.

Un jour il arriva au lieu de repos de son humble corps, après avoir répandu devant Dieu et dans la prière ses torrents de larmes accoutumés; il trouva sa lance bien ornée d'argent par sa glorieuse épouse; il regarde aussitôt à la porte pour voir s'il se trouverait quelqu'un à qui cet argent fût nécessaire; il aperçoit un pauvre et lui demande avec adresse s'il aurait quelque ferrement au moyen duquel on pût enlever l'argent de dessus le bois. Ce serviteur de Dieu ordonne ensuite au pauvre, qui ne savait pas ce qu'il en voulait faire, d'aller lui en chercher un tout de suite. Pendant cet intervalle il vaquait à l'oraison. L'envoyé revenant, lui apporta un fer assez propre à une telle destination; les portes se fermèrent, le roi bienfaisant, avec l'aide du pauvre, ôta l'argent de la lance, le donna au pauvre, le mit dans son sac, de ses saintes mains, et lui recommanda, comme à l'ordinaire, de prendre garde en sortant que sa femme ne le vît. Le pauvre obéit aux ordres du roi.

Tout étant fini, la reine arriva; demanda ce qu'était devenue cette lance, et s'étonna de voir ainsi détruit ce bel ornement par lequel elle avait espéré réjouir son seigneur. Le roi par plaisanterie lui répondit, en jurant la foi du Seigneur, qu'il ignorait le fait; il s'éleva entre eux une dispute amicale.

Tant de libéralité en aumônes leur profita à tous deux, et, avec l'aide de Dieu, elle était de grand bénéfice à ceux qui voulaient mourir au monde et vivre en lui.

. . . .

Quant aux larcins des pauvres, clercs ou laïques, faits contre lui, et qui portaient sur de l'or, de l'argent ou de très-précieux ornements, il en était pleinement consentant. Lorsqu'on voulait les poursuivre, il feignait qu'il n'y eût point de crime dans leur action et jurait, par la foi du Seigneur, qu'ils ne perdraient point ce qu'ils avaient emporté.

La reine Constance avait fait construire un bèau palais et un oratoire au château d'Étampes. Le roi, gai et content de cela, s'y rendit avec les siens pour dîner et ordonna que la maison fût ouverte aux pauvres de Dieu. Un d'eux, s'étant placé à ses pieds, fut nourri par lui sous la table ; mais ne perdant point l'esprit, le pauvre aperçut un ornement de six onces d'or qui pendait aux genoux du roi, de ceux qu'en langue vulgaire nous nommons franges ou falbalas ; il le coupa avec son couteau et s'éloigna rapidement. Lorsqu'on voulut délivrer la chambre de la foule des pauvres, le roi commanda qu'on éloignât ceux qui avaient été rassasiés de chair, d'aliments et de boisson ; et comme ils se retiraient de la table, la reine remarqua que son seigneur était dépouillé de sa glorieuse parure ; troublée, elle se récria contre le saint de Dieu avec ces paroles peu calmes :

— Eh ! mon bon seigneur, quel ennemi de Dieu vous a enlevé votre beau vêtement d'or ?

— Moi ? dit-il, personne ne me l'a ravi ; mais, Dieu aidant, il servira plus utilement à celui qui l'a emporté qu'à nous.

Ayant dit ces paroles, le roi entra dans son oratoire..., souriant de sa perte et du discours de son épouse. Là étaient présents maître Guillaume, abbé de Dijon, le comte Eudes et plusieurs Français des plus considérables.

La *Chronique* de Raoul Glaber n'a pas la simplicité émue de celle du moine de Fleury. Glaber est un homme d'esprit, dont la vie agitée se passe en aventures et en disputes. Il se fait recevoir en quatre ou cinq couvents ; il y est à peine qu'il les quitte, brouillé avec ses supérieurs. Curieux, il étudie un peu toutes choses, mais il semble ne rien approfondir. Quand il vieillit, il va s'enfermer à Cluny, près d'Odilon : alors, s'imaginant que personne n'a écrit l'histoire, depuis Bède et Paul Diacre, il prend la résolution de faire connaître à la postérité « les quatre parties du monde. »

Un pareil écrivain ne nous apprendra pas sur le roi Robert autant de choses que le moine Helgaud. Pourtant il écrit rapidement ces lignes significatives, qu'il nous suffit de lire pour comprendre une fois de plus le roi Robert : « Ce prince, serviteur de Dieu, aima les humbles, détesta les orgueilleux. Lorsqu'il y avait un évêché vacant, il prenait grand soin de le donner à un pasteur utile au bien de l'Église, quand même celui-ci était de basse extraction : il écartait le noble, esclave du siècle. De là cette opposition violente que lui firent les grands qui méprisaient les humbles et élevaient les orgueilleux, c'est-à-dire leurs semblables. »

Le témoignage de Glaber est d'autant plus précieux que l'auteur lui-même est plus téméraire et plus entraînable. Soyez sûr qu'il répète ici le jugement du grand nombre. Sa frivolité ne lui a pas permis de calculer ses paroles. Ce chroniqueur qui ne sait pas très-bien la suite des événements, mais qui nous retrace, au courant de la plume, les impressions contemporaines, a entendu parler tour à tour de la modestie généreuse du roi, et aussi de la dureté altière de la reine Constance. Il parle gravement du premier; puis il prend le ton d'un poëte comique, de Térence, pour dépeindre la reine, qui dans son ménage poussait la contradiction jusqu'à la guerre civile. Il écrit à son sujet : « Je connais l'esprit des femmes. Voulez-vous? Elles disent, non. Refusez-vous ? Elles veulent à l'instant. » Quel plaisir il a pris à causer, avec les moines de Saint-Bénigne de Dijon, des modes ridicules apportées dans le Nord par les

capitaines qui suivent la reine Constance !... Cependant cela fait gémir les sages sur la décadence des mœurs à l'approche de l'an 1000. Aussitôt Glaber compose un chant de deuil, qui est comme l'épitaphe du dixième siècle. Ce n'est pas tout encore : l'an 1000 arrive, et l'humanité ne périt pas. Glaber change de physionomie ; il chante la vie renaissante. Pour ne pas le quitter si vite, lisons ces deux morceaux.

L'AN 1000

Mille ans après que la Vierge a donné le Seigneur au monde,
Les hommes se précipitent dans les plus funestes erreurs.
Cédant à l'attrait de la variété,
Nous prétendons régler nos mœurs sur la mode nouvelle,
Et cet amour imprudent de la nouveauté nous entraîne au milieu des dangers,
Les siècles passés ne sont plus qu'un objet de risée pour le nôtre.
Un mélange de frivolité et d'infamie vient corrompre nos coutumes ;
Désormais les esprits ont perdu tous les goûts sérieux, et jusqu'à la honte du vice.
L'honneur et la justice, la règle des gens de bien, ne sont plus d'aucun prix.
La mode du jour sert à former des tyrans contrefaits,
Avec des vêtements écourtés et une foi équivoque dans les traités.
La république dégénérée voit en gémissant ces usages efféminés.
La fraude, la violence, tous les crimes se disputent l'univers.
Les saints ne reçoivent plus d'hommages, la religion n'est plus révérée.
Ici les ravages du glaive, là ceux de la famine et de la peste,
Ne peuvent corriger les erreurs des hommes ni lasser leur impiété :

Et si la bonté du Tout-Puissant ne suspendait sa juste colère,
L'enfer les eût déjà tous dévorés dans ses abîmes sans fond.
Telle est la puissance de cette malheureuse habitude du péché ;
Plus on commet de fautes, moins on craint d'en commettre encore.

Voici maintenant comment Glaber célèbre l'avénement du siècle nouveau.

LE LENDEMAIN DE L'AN 1000

Près de trois ans après l'an 1000, les basiliques des églises furent renouvelées dans presque tout l'univers, surtout dans l'Italie et dans les Gaules, quoique la plupart fussent encore assez belles pour ne point exiger de réparations. Mais les peuples chrétiens semblaient rivaliser entre eux de magnificence pour élever des églises plus élégantes les unes que les autres.

On eût dit que le monde entier, d'un même accord, avait secoué les haillons de son antiquité, pour revêtir la robe blanche des églises. Les fidèles, en effet, ne se contentèrent pas de reconstruire presque toutes les églises épiscopales, ils embellirent aussi tous les monastères dédiés à différents saints, et jusqu'aux chapelles des villages.

Le monastère de Saint-Martin de Tours fut un des plus beaux édifices construit à cette époque. Le vénérable Hérivée, qui en était archiclave, avait fait abattre l'ancien, et il eut le plaisir, avant sa mort, de voir s'élever sur ses ruines un nouvel ouvrage d'une beauté merveilleuse.

Glaber, qui subit si aisément les oscillations et les alternatives de l'opinion, nous rappelle ici le caractère général de l'époque. Ce dernier jour du dixième siècle, si morne, ce premier jour du onzième, si plein d'allégresse, nous avertissent que nous sommes au

point précis d'une transition importante. Hier, les ténèbres, la vieillesse, le doute; aujourd'hui la jeunesse et l'espérance. De toutes parts des monuments s'élèvent, comme pour attester qu'un nouvel ordre de choses s'établit. Un élan d'enthousiasme va entraîner le pays hors de ses barrières. Mais les germes de l'avenir étaient semès depuis longtemps. Glaber, sans le savoir, est l'écho de Gerbert. Celui-ci tout à l'heure invitait l'Occident à la croisade. Or, des pèlerinages, chaque jour plus nombreux, conduisent pendant cent ans à Jérusalem les rois, les comtes, les marquis. Puis, à la fin du onzième siècle, les gens de moyenne condition et le peuple, sont entraînés par le mouvement qui se préparait depuis Gerbert. Tout le pays s'agite, et alors, dit Glaber, « les plus misérables partirent les premiers. »

Ne suivons pas plus loin, pour le moment, l'essor du pays. Arrêtons-nous à cette date et, jetant un coup d'œil sur la route que nous venons de parcourir, résumons les faits que la littérature nous a permis d'entrevoir. Comme elle a signalé la désolation du dixième siècle, elle annonce le progrès du onzième. La pensée courageuse de quelques hommes prépare une réforme double et nécessaire ; d'une part on crée des écoles savantes et des monastères plus rigides ; de l'autre, un prince donne l'exemple d'une vertu la fois royale et humble qui rapproche le pauvre du monarque. Bientôt une fermentation sourde excite tous les esprits. On proteste contre la guerre féodale, et l'on établit la trêve de Dieu ; le mouvement commu-

nal se fait pressentir; la croisade s'annonce par des pèlerinages. Les envahisseurs de la France, les Normands, construisent des églises pour remplacer celles qu'ils ont incendiées. Ils veulent compter parmi les nations civilisées; ils prétendent avoir une histoire et des historiens. Odon de Saint-Quentin, Guillaume de Jumiéges sont leurs premiers annalistes; Guillaume de Pouille racontera leurs conquêtes méridionales.

Malgré sa détresse, la France est devenue le centre intellectuel de l'Europe. Elle agit sur l'Espagne par Jean de Vendières, elle envoie des maîtres à l'Angleterre; en Italie le Français Gerbert devient le pape Sylvestre II.

L'explosion qui se prépare va répandre sur le monde la race française désormais dirigée par un esprit national. Mais où réside cet esprit? Où en trouverons-nous l'expression? Il réside dans le peuple qui envahit l'Angleterre ou la Palestine en chantant les exploits des ancêtres. Il s'exprime par une littérature qui répond à ses aspirations secrètes.

Depuis le moine de Saint-Gall, qui nous a fait entendre les premiers accents de l'épopée naissante, les chants populaires n'ont pas cessé. Ils sont épars et anonymes; ils varient selon les races et les pays. Sans doute, ils sont à demi perdus, ils découragent l'historien qui en cherche la première apparition; mais ils existent, on le sait, et déjà ils composent une littérature vigoureuse, qui porte avec elle les souvenirs les plus vivaces et les espérances les plus fécondes.

Pourtant la littérature française n'est pas encore

en possession de tous les éléments dont elle doit être formée. Elle a reçu du monde antique ses modèles, du monde chrétien son esprit, du monde barbare la séve de la jeunesse; la voici qui sort de ses langes douée de riches facultés comme ces enfants de nos contes dont les fées entourent le berceau. Elle parle déjà la langue du peuple; mais elle ne connaît pas l'élégante délicatesse des poésies d'amour.

De ce côté, elle recevra aussi un don magique. En effet, on voit tout à coup paraître, au milieu des traditions de l'héroïsme gallo-franc, un courant de fables d'amour et de poésies rêveuses. D'où arrive cette inspiration inconnue des Gallo-Francs? C'est une nouveauté qui appartient à une origine spéciale. Avant de terminer cette première partie de notre étude, nous devons parler des Gallo-Bretons, si nous voulons comprendre la formation du roman et de la littérature d'imagination.

CHAPITRE VI

LES GALLO BRETONS

Les Bretons vivaient de poésie : l'expression n'est pas trop forte.
AUGUSTIN THIERRY.

Tout le roman vient de Bretagne.
CERVANTES.

I

Vues générales. — La région gallo-bretonne. — Isolement et rayonnement
Le *Chant d'aventures* et son influence sur l'Europe.

Un peuple resta en dehors de la longue élaboration qui fit de la France et de l'Angleterre deux nations. Les Gallo-Bretons, volontairement détachés du mouvément européen, vécurent à part. La solitude favorise soit la rêverie soit l'étude ; il arriva que les rêves et les réflexions de cette race agirent sur les peuples mêmes qui vivaient dans une sphère plus active. Tandis que les souvenirs guerriers de Rome et de l'invasion enfantaient l'épopée moderne, l'imagination des clans solitaires se plaisait à nourrir des idées et à dessiner des types qui un jour apparurent comme

des créations. On les adopta dans toute l'Europe : le roman moderne vient de là.

Le genre romanesque n'est pas la seule production que nous ayons empruntée à ces émigrés de notre famille. Il y a des rapports intimes et éternels entre le roman qui s'adresse à la société, l'hérésie qui interroge la religion, et l'hypothèse scientifique qui engage la pensée humaine dans des routes inconnues. Il est donc naturel que les mêmes hommes aient porté dans ces directions diverses la même liberté téméraire. Sans nous laisser entraîner par eux, signalons du moins le caractère général de leur intelligence, et tout d'abord marquons par des faits déterminés le rôle qu'elle joua dans la vie de nos ancêtres.

Trois faits considérables établissent l'influence de l'esprit breton sur l'Europe.

Dès le commencement du cinquième siècle, le monde chrétien fut profondément agité par une des plus grandes controverses religieuses qui puissent occuper des penseurs. Le moine Morgan, venu de la Grande-Bretagne, et depuis célèbre sous le nom de Pélage, niait que la grâce fût nécessaire à la créature que Dieu a faite libre et responsable. Il ne fallut pas moins que le génie de saint Augustin et de solennels conciles pour repousser l'hérésie du moine qui laissa dans les esprits une trace profonde.

Les siècles suivants furent témoins d'un autre spectacle. De nouveaux moines arrivèrent d'Irlande, tour à tour comme apôtres et comme dépositaires de la science. Les *Hiberniens* furent les instituteurs de l'Europe barbare.

Ce ne fut pas tout. Au douzième siècle, lorsque l'Europe, déjà instruite, manifeste l'ambition d'avoir une littérature moderne, alors à côté des *Chansons de Geste*, qui redisaient les exploits des Gallo-Francs, on vit paraître les *Chansons d'Aventures*, qui se rattachaient par leur origine à la même source que la doctrine de Pélage et que la science des Hiberniens. Cette nouvelle forme de l'influence du Nord exerça une action considérable sur toute la littérature du moyen âge.

Les trois faits, que je signale, appellent notre attention la plus sérieuse sur les hommes qui ont joué un rôle à part dans l'histoire de la religion, de la science et des lettres. Nous prierons d'abord notre lecteur de jeter un coup d'œil sur les cartes de l'Europe et de l'Angleterre, afin de localiser les groupes celtiques dont nous parlons.

En France, la petite Bretagne, l'Armorique fut leur séjour. Il y faut remarquer principalement la Domnonée, ou *Vallée profonde*, qui occupe la pente maritime de Saint-Malo à Morlaix (aujourd'hui les Côtes-du-Nord), et la Cornouaille, ou *Corne gauloise* (aujourd'hui le Finistère et le Morbihan).

De l'autre côté du détroit, dans l'Angleterre actuelle, il n'y avait à l'origine, selon une tradition générale fort discutée, que deux peuples, les Logriens à l'est et les Cambriens à l'ouest. Les Cambriens, toujours menacés, reculèrent vers l'Océan et ils occupèrent la côte occidentale. Leurs travaux et leurs luttes ont illustré l'*Écosse*, ou Calédonie, ou pays d'Alban, qui fut le refuge des Scots et des Pictes, et d'où sor-

tit Galgacus ; la *Cambrie* ou pays des *Galles*, au centre de la côte occidentale ; la *Cornouaille* (Cornwall), enfin l'*Irlande* (Er-in, Iev-nia, Hibernia).

L'Irlande, que sa position insulaire préservait mieux des atteintes germaniques et scandinaves, devint, pour la religion, pour la poésie et pour l'étude, un admirable foyer qui devait un jour rayonner sa lumière sur toute l'Europe.

Caerléon, au contraire, ville située sur l'Usk, au pays de Galles, demeura comme la métropole militante des Gallo-Bretons. Jadis, les Romains avaient placé là une légion. Quand ils partirent, la Ville-de-la-Légion (Caër-Léon) était déjà un lieu magnifique, rempli de constructions élégantes. Elle fut bientôt une ville sacrée, quand on voulut fixer à Cantorbéry ou à Londres le chef-lieu du catholicisme, et que les Gallois au contraire ne reconnurent pas d'autre centre religieux que Caerléon. La présence du roi Arthur, champion de l'indépendance, acheva de donner à la ville un caractère héroïque.

Sur ce théâtre, que s'était-il passé, depuis le moment où nous avons laissé en dehors de notre récit les Gaulois réfractaires? Comment surtout l'histoire de la littérature française est-elle intéressée dans leurs annales ? Les Gallo-Bretons défendirent, avec une jalousie presque sauvage, leur indépendance, leurs coutumes et leur langue. Retranchés dans les solitudes du Nord-Ouest, au milieu des landes de l'Armorique, des rochers du pays de Galles ou des montagnes de l'Écosse ; enfermés dans les îles, comme en Irlande, isolés sur les promontoires que bat l'Océan, ils pro-

testaient contre l'occupation de la Gaule et de la Bretagne par les Germains et les Scandinaves. Ils regardaient tour à tour les flots de la mer et les flots de l'invasion, avec un sentiment profond qui éclatait en chants de révolte ou en accents mélancoliques. La poésie se développa ainsi parmi eux, tantôt virile et guerrière, tantôt rêveuse et intime; elle enfanta un monde de récits pittoresques, les uns en l'honneur des chefs du pays, comme l'histoire légendaire du roi *Arthur* ou celle de *Merlin* qui prophétisait la ruine des nations usurpatrices; les autres, en mémoire des jeunes hommes qui avaient eu des aventures d'amour ou des épreuves célèbres dans les combats et sur mer. Ce trésor s'enrichit pendant dix siècles de toutes les inspirations de la race; et quand un jour, la grande et la petite Bretagne furent tout à fait enveloppées par la puissance irrésistible des conquérants germains, il s'échappa du pays gallo-breton une légion fantastique de traditions merveilleuses, qui excitèrent la curiosité de l'Europe. L'Angleterre les recueillit; la France les adopta, y choisit avec esprit les scènes les plus piquantes et les offrit à l'admiration de la société féodale. On reçut avec applaudissements cette nouveauté, qui devint, sous le nom de *Livre de la Table-Ronde*, la Chanson d'aventures ou le Roman de chevalerie, c'est-à-dire un genre universel, destiné à défrayer pendant longtemps la moitié de la littérature française et des littératures de l'Europe.

Cette vogue prodigieuse est attestée par mille témoignages et surtout par Dante, au treizième siècle.

Qui ne connaît pas l'exemple touchant et funeste qu'il a retracé en maître, brièvement et avec éloquence, dans la *Divine Comédie?*

Une jeune femme, Francesca de Rimini, est penchée sur un livre qui la charme. Elle lit les amours de *Lancilotto*, et, ravie de ce beau conte, elle oublie en même temps sa réalité, son devoir et le souci de sa propre existence. Son mari la frappe d'un coup mortel, et « elle n'en lit pas davantage. » En quelques vers admirables, Dante nous fait entrevoir l'immense séduction exercée sur tous les esprits, d'un bout à l'autre de l'Europe, par les Lancelot, les Tristan, les Perceval, et tous les héros de romans descendus de Bretagne.

L'Arioste, trois cents ans plus tard, témoigna aussi du succès de la *Table-Ronde* en lui empruntant ses fables. Il prêta la grâce immortelle de son génie aux mêmes fictions qui avaient enchanté les femmes italiennes et qui leur plaisaient toujours. Son *Roland*, auquel il donna les allures et la folie des chevaliers bretons, est un Tristan déguisé.

Ce qui se passait en Italie se passa de même dans tout le Midi. Les Espagnols et les Portugais, au sortir de leurs longues guerres contre l'islamisme, furent vivement touchés de ces créations romanesques ; ils les imitèrent avec cette passion grave qu'ils portent dans la poésie. Les *Amadis*, qui poussent si loin le point d'honneur, la galanterie et le courage, sont les descendants de la famille gallo-bretonne.

Tel fut l'enthousiasme de l'Europe pour les romans de chevalerie qu'il fallut, pour le combattre, l'auto-

rité religieuse des conciles et l'influence littéraire d'un homme de génie. « Tout cela nous vient de Bretagne ! » écrivait un jour Cervantes ; et il composa, pour ruiner le crédit des chevaliers amoureux, son livre célèbre, *Don Quichotte*, ou « Monsieur de l'Armure. » Dans le même siècle, le concile de Trente crut devoir déclarer que les prophéties bretonnes de Merlin l'Enchanteur étaient de faux oracles et qu'on était coupable de les prendre au sérieux.

II

Qu'est-ce que le Livre de la Table-Ronde ?

Je devais indiquer ici par anticipation la grande fortune de la poésie bretonne au moyen âge avant de raconter en détail la généalogie curieuse et obscure des Arthur et des Merlin. Nous abordons, en effet, un sujet très-complexe. L'érudition s'est livrée à de longs débats pour démêler les commencements et les progrès de ces romans séculaires qui touchent par leur racine à l'époque gallo-romaine, et, par leurs ramifications luxuriantes, à notre temps même. Le *Livre de la Table-Ronde* semble, par la variété hétérogène des éléments qui le composent, défier la critique. Quiconque veut en découvrir le plan et le ramener à l'unité, l'altère et le fausse. C'est un chaos inextricable de récits divers, tour à tour galants et mystiques, naïfs et raffinés, pleins de sentiments contradictoires, ici respirant l'esprit de l'indépendance et de la guerre,

là tout imprégnés de l'esprit d'amour et de la passion des tournois. Sans parler de la conduite même de l'œuvre, qui est coupée de mille incidents et dont les contradictions accusent plusieurs mains, on doit être frappé du contraste violent qui se trahit dans la pensée générale. A côté des tableaux les plus délicats on trouve tout à coup les idées les plus sauvages. Près de Lancelot, qui tremble devant une femme, on voit le roi de l'île aux Géants, Rion, qui porte à son manteau royal les vingt-neuf barbes des rois vaincus, arrangées en guise de fourrure. Près d'une figure de femme, dessinée avec art, apparaît l'idéal grossier de la force physique, le jeune Gauvain, qui a reçu en naissant le don singulier d'être chaque jour plus vigoureux à six heures qu'à cinq et à neuf heures qu'à six; ou encore le roi Taurus, qui a l'habitude de traîner par les cheveux les reines captives et de leur fermer la bouche avec son gant de fer.

Si, laissant de côté les détails, on essaye d'embrasser d'un coup d'œil l'ordre et l'ensemble de ces romans, on est surpris d'y trouver un triple sujet : au début et à la fin on écoute avec recueillement l'histoire aventureuse des premiers champions du christianisme : c'est une chronique religieuse. Cette chronique encadre trois livres de récits amoureux : le livre du milieu est donc un pur roman. Mais au travers apparaissent continuellement les Saisnes ou Saxons, et leur nom seul nous ramène au thème primitif, c'est-à-dire à la guerre de l'indépendance : voilà une épopée.

La complexité de l'œuvre, qui paraît extraordinaire, est au fond naturelle. En réalité elle contient,

rassemblées par un lien artificiel, les inspirations diverses de plusieurs siècles et de plusieurs pays. Point d'unité ; disons-le pour exprimer d'un mot notre opinion à cet égard, c'est là un grand fleuve, grossi d'affluents divers, qui va reflétant des aspects nouveaux à mesure qu'il traverse de nouveaux pays ; chacun y a mis les instincts de sa race, les idées de son temps ou ses propres croyances. Celui-ci, élève des druides et des bardes, a raconté en langue celtique, avec colère et fierté, les batailles des vieux Bretons contre les peuples envahisseurs ; il a chanté Merlin, le prophète, ou Arthur, le roi national. Celui-là, venu plus tard, et recueillant en qualité de clerc les *chants* primitifs, a exalté en latin le triomphe du christianisme, et, rattachant l'histoire du pays à celle du Midi ou de l'Orient, il a glissé parmi les ballades des vieux poëtes gallois et armoricains quelques jolis contes romains ou grecs, plus connus dans les écoles lettrées que parmi les Gallo-Bretons.

Une *histoire* s'est ainsi formée. Alors les écrivains français, les Chrestien de Troye, les Robert Wace, les Marie de France, les Robert de Boron, se sont emparés de cette riche matière et y ont choisi ce qui leur plaisait. Ils ont ainsi composé, soit en vers, soit en *roman* (c'est-à-dire en prose française), des œuvres presque nouvelles. Les Allemands, comme Wolframm d'Eschembach, les Italiens, les Espagnols, ont continué la fortune de l'immense et multiple légende qui, toujours variable et toujours transformée, célèbre tour à tour le patriotisme des Bretons, la victoire des

apôtres ou les triomphes de l'amour, de la courtoisie et de la beauté.

Il serait donc superflu de chercher dans le cycle indéfini de la *Table-Ronde* un système raisonné de composition. Au contraire, en le rapportant aux variations mêmes de l'histoire, on y distingue deux époques distinctes, on traverse deux milieux différents. La partie primitive est gallo-bretonne ; la partie la plus récente est anglo-française. La première appartient à une race solitaire, la seconde à l'Europe. Nous verrons plus tard l'expansion européenne et la transformation des romans bretons. Dans ce volume, consacré aux origines, nous allons écouter les Gallo-Bretons et interroger leurs annales. Elles nous expliqueront, mieux que des théories critiques, le long travail d'esprit qui a créé ces types célèbres.

III

L'histoire des Gallo-Bretons. — Impuissance politique. — Vitalité par la poésie. — L'Armorique.

Si nous remontons en deçà de l'époque à laquelle nous sommes arrivés, et si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire des Gallo-Bretons, depuis César jusqu'à Guillaume le Conquérant, nous sommes témoins d'un fait unique, constant, qui est douloureusement simple, à savoir du refoulement graduel de la race.

Pendant cinq cents ans (de 55 avant Jésus-Christ à 408) elle recule, sans céder, devant l'invasion mi-

litaire et morale du Midi. César, Claude et Agricola forcent les Gallo-Bretons à se replier sur eux-mêmes du sud au nord et de l'est à l'ouest. Les premiers apôtres chrétiens, venus vers 177, serrent de près les druides et les bardes.

Le cinquième siècle s'ouvre par la retraite des Romains. En 408, les légions sont parties ; mais les Gallo-Bretons, au lieu de s'unir, se divisent. Ils reprennent le système des familles indépendantes, des clans séparés et des petits chefs. Vortigern, impuissant à dominer ses ennemis, appelle les Saxons en 449.

L'invasion du Nord commence. Pendant cinq cents ans encore, la race qui occupe les deux Bretagnes est cernée de proche en proche et étreinte par les Saxons. Dans le même temps, les Armoricains, en Gaule, voient avancer contre eux le peuple franc.

Après onze siècles de résistance, les Gallo-Bretons espèrent toujours que leurs adversaires vont succomber. En effet, les Saxons et les Francs sont vivement combattus par les Normands ; mais ceux-ci, une fois établis en France et en Angleterre, y déploient un esprit politique qui leur donne le pouvoir et qui, précisément, manque aux hommes de l'Armorique et du pays de Galles.

Telle est, en raccourci, la longue aventure des Gallo-Bretons ; à peine est-il permis de l'appeler une histoire politique. Ils sont dominés par un sentiment fier et intime de leur liberté personnelle, dont l'effet est de les séparer de tout ce qui les entoure. Au contraire, les autres peuples sont guidés par une pensée

ambitieuse qui fait tour à tour leur férocité ou leur prudence. Comparez les deux branches de la famille germaine. Le Clovis des Francs est le modèle accompli de cette sagesse barbare; il écoute Clotilde, qui lui assure l'alliance du Midi catholique. De même le roi Edwige se rend aux prières d'Ithelberghe, et sa conversion, qu'il proclame solennellement, consacre l'entrée de son peuple dans la grande unité à laquelle préside Rome chrétienne. Saxons et Francs ont un but défini qu'ils atteignent à travers mille péripéties. Les Gallo-Bretons ne connaissent que la défensive. Plus profondément chrétiens que les peuples germaniques, ils ne se laissent gagner ni aux mœurs, ni à la langue de Rome. Ils « préfèrent leurs traditions, » dit avec une nuance de colère Bède le Vénérable, qui fut au huitième siècle l'historien de la nation anglo-saxonne.

C'est là le trait essentiel de leur histoire, et il ne saurait être effacé par des traits d'ambition particulière. Les chefs eux-mêmes n'ont pas de politique constante.
eut-on un fait saisissant, qui marque bien l'absence d'une pensée générale et suivie? Quel contraste entre la conduite de Conan II vis-à-vis des chefs normands et celle de son successeur! Conan, duc de Bretagne, nourrissait une haine profonde contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Au moment où celui-ci préparait sa grande expédition, Conan lui adressa un défi : « J'apprends que tu es prêt à passer la mer afin de conquérir le royaume d'Angleterre. Or, le duc Robert, dont tu feins de te croire le fils, partant pour Jérusalem, remit tout son héritage au comte Allan,

mon père, qui était son cousin. Mais toi et tes complices vous avez empoisonné mon père ; tu t'es approprié sa seigneurie et tu l'as retenue jusqu'à ce jour, attendu que tu es bâtard. Rends-moi donc le duché de Normandie, qui m'appartient, ou je te ferai la guerre à outrance avec tout ce que j'ai de forces. » Guillaume, effrayé d'abord de cette provocation, se tira d'affaire en corrompant le chambellan qui l'avait apportée. Celui-ci empoisonna le cor de chasse, les gants et les rênes dont se servait Conan, et le duc mourut bientôt. Mais son successeur, le comte Eudes, fit amitié avec Guillaume et envoya ses deux fils dans l'armée d'expédition. Ainsi deux chefs bretons ayant été mis à mort par les Normands, un troisième s'offre à les servir. Singulier mélange de hauteur et d'inconsistance que la conduite de ces princes dont on a voulu faire des rois ! La direction supérieure des destinées du pays manqua de force et d'intelligence politique, comme la race même manquait du sens de ses intérêts.

Elle eût disparu sans doute très-rapidement, étouffée par ses rivales, si elle n'eût été sauvée par la poésie, ferment de la pensée, qui la préserva de l'abaissement de l'esprit au milieu même de la décadence. Le nom et la langue de la Bretagne survécurent sur les deux rivages aux défaites successives des guerriers bretons, grâce à la séve inépuisable de leurs poëtes. Le même génie d'indépendance qui dans le monde politique les isola et les affaiblit, leur inspira dans les choses de l'esprit une vigueur originale et libre, dont le temps même ne put triompher. En un

mot, s'ils ne possédèrent pas l'habileté (souvent criminelle), qui donne le succès positif, ils gardèrent comme un patrimoine sacré la jeunesse morale qui défie le malheur et l'épreuve ; et, à défaut d'unité nationale, ils conservèrent entre eux une solidarité de sentiments qui les a défendus contre la ruine définitive.

En dépit de leurs divisions héréditaires, de leurs instincts de clan et de leurs dialectes, ils se reconnaissaient du Nord au Midi; ils aimaient les mêmes chants; ils étaient attachés au mêmes croyances. Entre eux les échanges étaient continuels. De bonne heure, les Romains avaient remarqué cette communauté vague des Bretons insulaires et des Armoricains. Elle a été signalée par César qui ne put pas la briser, et après lui par Tacite, et plus tard encore par Bède. Quand le terrain avait manqué sous les pieds des Armoricains, ils étaient passés dans la grande île du Nord ; à leur tour quand les Gallois ou les Cambriens ne pouvaient plus se maintenir chez eux, ils trouvaient un refuge dans l'Armorique. La plupart des saints qui ont évangélisé les deux pays, voyageaient ainsi de l'un à l'autre. Bien plus, il partait des convois de colonisateurs ou même des navires chargés de jeunes filles qui souvent périssaient en route ou étaient jetés par la tempête sur quelque rivage inconnu. La légende des onze mille vierges, envoyées en Bretagne, qui furent portées sur les côtes de la Germanie et qui aimèrent mieux mourir que de devenir germaines, est un témoignage populaire de ces émigrations fréquentes. Toutes les traditions

gallo-bretonnes sont empreintes de souvenirs pareils; elles confondent volontiers les deux branches de la famille, leurs chefs, leurs aventures, leurs malheurs. Le roi Arthur, qui défend les Gallois contre les Saxons, est adopté par la poésie armoricaine.

L'Armorique, notre Bretagne, avait retenu et concentré sur elle seule le nom de pays de la mer, *tractus armoricanus*, qui s'étendait jadis à tout le littoral de l'Océan. De même elle avait comme attiré dans son sein la grande école druidique refoulée par les Romains. L'indépendance gauloise, qui d'abord s'était ralliée dans le pays des Carnutes, se retrancha peu à peu dans la péninsule armoricaine. Ainsi, à deux titres, c'était la terre du refuge et de la résistance. Sa pauvreté d'ailleurs fit pour elle ce que son courage n'aurait pu faire. Les Romains et les Francs attaquèrent avec résolution les villes commerçantes du bord de la Loire et s'y établirent; mais dans les parties sauvages de la péninsule, ils pénétrèrent moins volontiers. Malgré les vigoureuses trouées qu'ils firent au travers de cette région soit par des promenades militaires, soit par l'établissement des grandes voies et des camps perpétuels, ils ne conquirent jamais le sol qu'ils occupaient de force, et ils ne gagnèrent rien à pressurer une province misérable. Qu'offrait-elle en effet? Des marais, des bruyères, des sables, ou bien de grandes forêts, puis la mer.

Ce fut là précisément le rustique berceau de la poésie celtique. La forêt de Brécilien qui occupait un grand espace, hérita des terreurs merveilleuses qui rendaient autrefois célèbre la forêt de Marseille et elle

fut le premier type des forêts enchantées que le Tasse aimait à dépeindre. Là se trouvaient la Vallée des fées (Kon-Kored), la fontaine de Belenton ou de Baranton, le tombeau de Merlin, lieux pleins de mystères, où semblent s'être donné rendez-vous les traditions orientales, les doctrines druidiques, et les superstitions de tous les temps. Je ne parle pas des autres points, si célèbres cependant, de l'Armorique. Couverte de monuments singuliers et peuplée de légendes, la Bretagne toute entière est un sujet curieux d'investigations et comme un champ d'études ouvert à la curiosité de la science.

Ce qui nous importe, au point de vue qui nous occupe, est de connaître avec quelque précision la naissance et le développement de la poésie, soit en Armorique, soit dans les autres pays gallo-bretons. Une puissante inspiration lyrique est née dans ces régions, elle a jailli des faits, qui étaient tragiques, des idées qui étaient mêlées de rêveries mystérieuses, et du sol même qui était sombre. Sans sortir de l'Armorique, on sait quelle impression causaient aux anciens les mœurs de cette contrée qu'ils regardaient comme le pays de la magie et qu'ils comparaient à la Samothrace. Les cérémonies secrètes des druides, les talismans des guerriers, les chants des bardes, les prédictions des prophétesses, la présence au bord des fontaines de génies invisibles qui assemblaient tout à coup les nuages sur la tête des hommes, tout en un mot frappait d'étonnement les écrivains du paganisme. Ils n'ignoraient pas que les mythes celtiques, dans ce pays, s'étendaient en quelque sorte au

delà de la terre. Au milieu des flots, sur les écueils de l'archipel breton, des magiciennes s'étaient établies qui exerçaient leur pouvoir occulte sur les éléments et sur la vie humaine. Maîtresses du vent et de la mer, elles envoyaient le bien ou le mal à la race maritime des Gallo-Bretons. Les vierges de l'île de Séna représentaient dans leurs symboles sauvages, l'éternelle destruction et l'éternelle construction des choses vivantes : elles abattaient leur temple et le relevaient dans la même nuit. Cette idée orientale plaisait étrangement aux Armoricains à qui elle rappelait leurs dogmes originels.

De ces dogmes, le principal, que nous avons déjà rencontré, était l'idée de l'immortalité humaine. Frappés du spectacle de la vie et de la mort, habitués à contempler la rénovation indéfinie de l'univers toujours changeant dans sa forme et inaltérable dans son essence, les disciples des druides professaient l'éternité de la matière et de l'esprit. Pour les Gallo-Bretons, intéressés à croire qu'aucune des grandes crises de leurs annales n'était la dernière, ils s'attachaient avec obstination à la doctrine de la vie future et non-seulement ils affirmaient la persistance de l'être, mais encore ils entretenaient en eux-mêmes le ferme espoir soit de la résurrection prochaine de leurs chefs les plus illustres, comme Arthur, soit de la grandeur nouvelle de leur pays qui devait, à sa manière, ressusciter et revivre.

Dans ces dispositions d'esprit, ils vont créer une littérature mystique, remplie de cette longue attente. Quand l'invasion leur disputera leur propre pays et

qu'ils désespéreront d'être une nation, au lieu de patrie politique ils auront un patrimoine de traditions. Dépossédés du présent, ils chanteront le passé et l'avenir.

En effet, ils n'eurent pas de *Geste*, ils eurent des chants de tristesse, mêlés de souvenirs glorieux et d'espérances fières, semblables à des incantations barbares, traversées toujours par la haine de l'étranger et l'amour du foyer natal. Cette poésie des vaincus fut comme voilée par l'atmosphère même du pays, par la nature environnante, par le sévère aspect des montagnes et par l'infini de l'Océan. Le merveilleux, qui se développe volontiers dans le crépuscule du Nord, pénétra facilement des âmes déjà flottantes, qui vivaient de regrets et de désirs. Vagues féeries, enchantements prodigieux, rêves délicats, tout se fondit dans l'imagination gallo-bretonne. Bien plus, le fond déjà riche de leur poésie, s'accrut et se renouvela de mille manières. Les récits d'amour, qui intéressaient la vie de famille, prirent un accent mélancolique dans ce monde nuageux et solitaire : et il arriva un jour que la poésie lyrique des Bretons, grave d'abord et guerrière, fut romanesque. Les fables de l'antiquité reçurent une forme bizarre en passant des Grecs chez les Bretons.

Enfin la lutte qu'ils soutinrent contre les nations ou les dogmes modifia incessamment les thèmes primitifs de leurs chanteurs.

Cette lutte fut triple : ils résistèrent aux Romains, au christianisme, aux Germains. Chacune de leurs longues querelles enfanta des chants qui se confon-

dirent plus tard dans l'œuvre composite où il faut maintenant les étudier.

IV

Les Bretons en face de Rome. — Deux épisodes de la tradition.

La première lutte, qui distingue nettement les Bretons des peuples qui les entourent, est celle qu'ils soutiennent contre Rome et ses armées. Nous la connaissons mal, et par le témoignage d'un ennemi, c'est-à-dire par les *Commentaires de César*. Il ne nous est rien parvenu des chants de cette époque. L'histoire nous dit qu'un Breton, nommé Dathy, dirigeait une expédition contre Rome en l'an 406, quand il fut tué au pied des Alpes ; et le *Roman de la Table-Ronde* nous montre le roi Arthur déclarant la guerre aux Romains. Mais rien de précis et d'original ne nous a été conservé. Les fragments que je vais citer reflètent de loin les vieilles colères des Bretons contre Rome, mais ils sont empruntés : ils ont passé par une plume française, et on y trouvera une vivacité narquoise peu habituelle aux Bretons ; néanmoins ils répondent à quelque tradition lointaine, et je crois devoir les résumer ici.

Quand on eut fait d'Arthur et de Merlin des personnages romanesques, on se plut à raconter que jadis ils avaient fait la leçon à Rome, et voici à quelle occasion. Un jour l'empereur Lucius envoie des am-

bassadeurs réclamer la Bretagne, qui appartient à Jules César et à ses héritiers. Arthur réunit ses conseillers et leur déclare qu'il veut à son tour réclamer la possession de Rome, car Belinus et son frère Brennus ont jadis conquis l'Italie. Et les conseillers s'écrient que la sibylle a prédit que trois Bretons régneraient sur Rome ; or, Belinus fut le premier, Constantin le second ; Arthur sera le troisième.

Telle est la réponse que l'on fait transmettre à Lucius par trois messagers qui sont le fameux Gauvain, Sagremor de Constantinople et Yvain de Galles. Ils accomplissent leur mission avec audace. La colère de Lucius, en les entendant, est grande, et plus grande encore celle de Quintilius, son neveu. « Ah ! dit celui-ci, je reconnais bien là les Bretons : prompts à menacer, lents à exécuter. » Gauvain furieux tire son épée, tranche la tête à Quintilius, saute à cheval et se sauve. Ses compagnons s'enfuient avec lui.

On les poursuit et bientôt on va les atteindre. Mais, ils font comme Horace ; ils laissent leurs adversaires s'isoler peu à peu, et ils les immolent l'un après l'autre, non sans accompagner chaque coup d'épée d'un mot moqueur. Yvain en se retournant vers celui qui venait le premier lui dit : « Vous avez un trop bon cheval, seigneur ! » Et il l'abat. Sagremor cloue le second sur la terre. « Restez là, chevalier, pour dire aux autres par quel chemin nous sommes passés. » Gauvain fend la tête d'un troisième et lui rappelant le mot de Quintilius : « Allez, lui dit-il, en enfer et n'oubliez pas de dire à

Quintilius que les Bretons font mieux encore qu'ils ne disent. » Puis il appelle ses compagnons : « Chacun le nôtre, leur dit-il ; maintenant laissons aboyer la meute. »

Ces Bretons sont des Gaulois par l'esprit. Le *Roman de la Table-Ronde*, qui les met en scène, va leur adjoindre le fameux enchanteur Merlin. Dans un épisode (emprunté à un roman oriental) on admire le philosophe Merlin jugeant Rome.

Merlin, le Protée breton qui prenait toutes les formes et voyageait par tous pays, alla un jour habiter les forêts de la Romanie. Du fond de sa solitude, il voyait la dépravation profonde de l'Italie. L'empereur des Romains avait une femme de haute naissance, belle et corrompue. Cette femme était suivie de douze filles d'honneur ; mais quand l'empereur s'absentait, les filles d'honneur redevenaient ce qu'elles étaient en réalité, c'est-à-dire de jeunes damoiseaux, amants de la souveraine. Dans le même temps, un écuyer allemand, appelé Grisandole, venait d'être reçu par l'empereur parmi les gens de sa cour. Il lui avait accordé sa confiance et l'avait fait chevalier, puis sénéchal du palais. Or ce Grisandole s'appelait véritablement Avenable, et c'était une jeune fille de haute taille que les malheurs de son père, le duc Mathan, avaient poussée à jouer ce rôle. Ainsi tout, à la cour de l'empereur, n'était que déguisements et fausses apparences.

L'empereur eut une vision ; il aperçut en songe une truie, dont les longues soies pendaient jusqu'à terre et que suivaient des louveaux. Ce spectacle fut

pour lui une énigme ; le lendemain à table, il demeurait plongé dans une rêverie profonde, lorsqu'un grand bruit se fit entendre. Un cerf, aux pieds blancs, arrivait au palais, poursuivi par toute la ville. Il bouleverse tout sur son passage, entre dans la salle du festin et, s'arrêtant devant le maître du lieu, qui était pensif, il prit une voix humaine pour dire : « A quoi pense le roi Julius de Rome?... Il pense à sa vision. Eh bien ! elle ne sera interprétée que par l'homme sauvage. » Cela dit, le cerf reprend le chemin par lequel il est venu et, malgré toutes les poursuites, il traverse Rome une seconde fois.

On cherche partout l'animal merveilleux que l'empereur veut absolument revoir. Personne ne peut découvrir sa trace, personne excepté Grisandole, qui s'opiniâtre si bien qu'il finit par toucher le cœur de Merlin qui se cachait sous la forme du cerf ; il prit celle d'un homme sauvage pour se laisser enchaîner et emmener par le sénéchal. Ils revinrent ensemble à Rome ; mais l'homme sauvage était taciturne ; lorsque Grisandole essayait de faire parler son prisonnier volontaire. « Tais-toi ! disait celui-ci, tais-toi, être déformé de sa vraie nature ! » En prononçant ces paroles il riait avec mépris. Tout le long du chemin, il traita de même ceux qu'il apercevait, n'ouvrant la bouche que pour insulter, par d'amers sarcasmes, les créatures qu'il rencontrait.

Quand Julius vit arriver le singulier personnage, il assembla ses conseillers et pria l'empérière de descendre. A l'entrée de celle-ci, tout le monde se leva avec respect. Mais l'homme ricana, puis il dit au

roi : « Sire, vous avez eu une vision ; vous avez aperçu une truie qui portait sur la tête un cercle d'or et dont les soies pendaient jusqu'à terre. Le cercle d'or est la couronne dont vous avez couronné madame l'emperière, les soies sont la robe traînante qu'elle porte. Les louveaux sont les filles d'honneur, lesquelles sont des jeunes gens, de même que Grisandole est une jeune fille. »

On fut très-surpris de ces révélations. Mais Merlin n'avait pas tout expliqué. Il se tourna vers Grisandole. « J'ai ri plusieurs fois, lui dit-il ; et d'abord de vous, parce que je me laissais prendre aux ruses d'une femme décevante qui nous trompe sur sa nature. J'ai ri ailleurs en voyant des gens qui demandaient l'aumône : ces gens-là avaient un trésor sous leurs pieds, sans le savoir. J'ai ri encore en voyant un écuyer frapper son maître, comme machinalement et malgré lui, parce que les hommes se frappent ainsi sous l'empire de leurs passions : vous êtes tous poussés par l'orgueil, puis par l'avarice, puis par la jalousie. Voilà pourquoi je ris de ce que je vois. »

L'empereur fit brûler sa femme avec toutes les filles d'honneur ; il épousa Avenable, qui était aussi sage que malheureuse, et il honora hautement l'homme sauvage. Mais celui-ci s'en alla ; seulement il écrivit en caractères grecs sur le seuil du palais que l'interprète du songe de l'empereur était Merlin de Northumberland.

Ces deux récits nous laissent voir quelque chose de l'animadversion des Bretons contre Rome et de leur répugnance morale contre le joug de cette reine

dégénérée. Mais ils ont le défaut de changer à nos yeux la physionomie véritable des Arthur, des Merlin, des héros primitifs. Il faut oublier un instant ce que nous venons de lire, et contempler dans leur pureté originelle les deux figures que l'imagination bretonne a idéalisées : Merlin et Joseph d'Arimathie.

V

La lutte religieuse. — Merlin.

Merlin est le type merveilleux et le dernier représentant de l'esprit druidique. Joseph d'Arimathie est, au contraire, le premier apôtre de l'esprit chrétien. Ils ne combattent pas l'un contre l'autre, mais ce sont les deux figures les plus saillantes qui caractérisent dans la littérature gallo-bretonne l'antithèse religieuse provoquée par l'enseignement chrétien.

Le druidisme était un proscrit autour duquel se ralliaient les chefs libres, les poëtes et toute la race.

En Gaule, sans doute, il avait pactisé avec le polythéisme romain et plus tard encore avec le christianisme. Placer Belen à côté d'Apollon, Hesus à côté de Mars, n'avait rien de contraire aux tendances gallo-romaines. Quand vinrent les chrétiens, ils s'entendirent avec nos ancêtres en leur parlant de la suprématie de l'âme.

Mais dans les pays éloignés de la vallée du Rhône, là où vivait encore la théocratie primitive, dans les

bois sacrés où l'on cueillait toujours le gui, la verveine et le samolus, les druides restaient des hommes tout-puissants. D'ailleurs ils pouvaient se croire supérieurs aux nouveaux venus par deux côtés : en ce qui touche la vie des âmes, ils se sentaient plus forts ou plus hardis que les Romains; en ce qui touche la vie du monde, ils étaient plus observateurs que les chrétiens. Les gens de Rome souriaient, comme Lucain et César, au mot d'immortalité; les ascètes chrétiens répudiaient, au nom même de leur principe essentiel, toutes les doctrines qui rappelaient le culte asiatique du ciel et des astres.

Les druides, qui, en continuant avec passion et leurs études métaphysiques et leurs observations positives, réunissaient dans leurs poëmes traditionnels la science et la religion, durent mépriser longtemps l'ignorance des païens et celle des chrétiens. Le peuple, dont ils étaient comme l'intelligence, leur reconnut toujours le droit de faire et d'appliquer la loi; et ces hommes, en possession d'interpréter tour à tour la nature et le code national, exerçaient une influence d'autant plus grande qu'ils étaient comme invisibles; ils agissaient par l'intermédiaire des ovates et des bardes. Eux-mêmes, retirés au fond des bois, ne se prodiguaient pas. Il faut se rappeler ces détails pour comprendre la physionomie farouche que la poésie va prêter aux adversaires du christianisme.

Je ne sais rien de plus féroce que le chant connu sous ce titre : *La Prophétie de Gwenc'hlan;* elle date du cinquième siècle, c'est-à-dire de l'époque où le

joug romain est brisé et où la domination du christianisme est acceptée par les princes gallo-bretons. A ce moment, il semble que les disciples des druides ont renoncé à la lutte. Non, il se trouve des bardes qui ont juré une haine éternelle aux disciples des moines. Tel est Kian, surnommé Gwenc'hlan; il a tiré l'épée contre les princes chrétiens, il y a usé sa vie et perdu sa joie, car l'un d'eux l'a puni en lui faisant crever les yeux. Dans cet état, le barde chante encore et, du fond du cachot où on l'a jeté, il garde l'enthousiasme de la colère; il appelle, pour le venger de son bourreau, le chef armoricain (ou le « cheval de mer ») qui doit l'abattre, il appelle l'aigle et le corbeau qui doivent l'aveugler à son tour, il appelle le crapaud qui doit loger l'âme du chrétien. Voici la pièce qui nous est parvenue par la tradition orale; elle est sans doute défigurée, mais elle garde quelque chose de sa vigueur première.

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN

I

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante encore.

Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin cependant.

Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.

Ce n'est pas que j'aie peur ; je n'ai pas peur d'être tué.

Ce n'est pas que j'aie peur ; assez longtemps j'ai vécu.

Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.

Peu importe ce qui adviendra: ce qui doit être sera.

Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.

II

Je vois le sanglier qui sort du bois; il boite beaucoup; il a le pied blessé,

La gueule béante et pleine de sang, et le crin blanchi par l'âge.

Il est entouré de ses marcassins, qui grognent de faim.

Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, à faire trembler le rivage d'épouvante.

Il est aussi blanc que la neige brillante; il porte au front des cornes d'argent.

L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.

Des chevaux marins l'entourent, aussi pressés que l'herbe, au bord de l'étang.

— Tiens bon! tiens bon, cheval de mer; frappe-le à la tête; frappe fort, frappe!

Les pieds nus glissent dans le sang! Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang comme un ruisseau! Frappe fort! frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang lui monter au genou! Je vois le sang comme une mare!

Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore! Tu te reposeras demain.

Frappe fort! frappe fort, cheval de mer! Frappe-le à la tête! frappe fort! frappe!

III

Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel.
Et il leur disait en les appelant:
— Levez-vous vite sur vos deux ailes !
Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut !

— Vieux corbeau de mer, écoute ; dis-moi : que tiens-tu là?
— Je tiens la tête du chef d'armée ; je veux avoir ses deux yeux rouges.
Je lui arrache les deux yeux, parce qu'il t'a arraché les tiens.

— Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu là ?
— Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien,
Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.

— Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là, au coin de sa bouche ?
— Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage.
Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis
Contre le Barde qui n'habite plus entre Roc'h-allaz et Porzgwenn.

La menace de Gwenc'hlan se réalisa. Le chef qu'il maudissait subit la peine du talion ; il fut pris à son tour et aveuglé. Mais les prophéties qui annonçaient la chute du christianisme ne reçurent pas leur accomplissement. De proche en proche les saints gallo-bretons gagnèrent du terrain, et les partisans du passé se réfugièrent dans les rochers et les forêts, emportant avec eux leur savoir. Mais là même, dans les solitudes impénétrables, ils furent rejoints par les ermites. La rencontre dernière des pasteurs chrétiens et des vieux Celtes réfractaires est le sujet pittoresque des chants du pays.

La légende de saint Kadok nous offre une des formes les plus naïves de cette tradition. Le saint, qui n'est autre qu'un fils de chef, gagné de bonne heure à l'Évangile et de guerrier devenu soldat, parcourt les régions les plus solitaires et appelle à lui les âmes qui continuent à résister inutilement. Dans les bois, il surprend et fait fuir tout d'abord un barde qui vit seul, de la vie des animaux. C'est un vieillard chauve et demi-nu, qui se défend à peine contre la mort. Les fruits de la forêt le nourrissent ; les restes d'un vêtement de poils couvrent un peu son corps frissonnant. Il erre, seul et sans espoir. C'est l'homme des bois, *silvester homo ;* c'est Merlin, le dernier fils des druides.

LA CONVERSION DE MERLIN

Kado allait par la forêt profonde, agitant sa clochette aux sons clairs.

Quand bondit un fantôme à la barbe grise comme la mousse, et aux yeux bouillants comme l'eau du bassin sur le feu ;

Kado, le saint, se rencontrait avec Merlin le barde, ce jour-là :

— Je te l'ordonne, au nom de Dieu ! dis-moi qui tu es?

— Du temps que j'étais barde dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.

Dès mon entrée dans les palais, on entendait la foule pousser des cris de joie.

Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombait l'or brillant ;

Les rois du pays m'aimaient ; les rois étrangers me craignaient ;

Le pauvre petit peuple disait : « Chante, Merlin, chante toujours. »

Ils disaient, les Bretons : « Chante, Merlin, ce qui doit arriver. »

Maintenant, je vis dans les bois ; personne ne m'honore plus maintenant.

Loups et sangliers, dans mon chemin, quand je passe, grincent des dents.

Je l'ai perdue, ma harpe ; ils sont coupés, les arbres d'où tombait l'or brillant.

Les rois des Bretons sont morts, les rois étrangers oppriment le pays.

Les Bretons ne disent plus : « Chante, Merlin, les choses à venir. »

Ils m'appellent *Merlin le Fou*, et tous me chassent à coups de pierres.

— Pauvre cher innocent, revenez au Dieu qui est mort pour vous.

Celui-là aura pitié de vous ; à qui met sa confiance en lui, il donne le repos.

— En lui j'ai mis ma confiance, en lui j'ai confiance encore, à lui je demande pardon.

— Par moi t'accordent pardon le Père, le Fils et l'Esprit-Saint !

— Je pousserai un cri de joie en l'honneur de mon roi, vrai Dieu et Homme !

Je chanterai ses miséricordes d'âge en âge, et au delà des âges.

— Pauvre cher Merlin, que Dieu vous entende ! que les anges de Dieu vous accompagnent !

Ce dernier mot, ce salut mêlé de pitié, et la conversion mélancolique de Merlin, nous disent que le chant précédent est l'œuvre des chrétiens triomphants ; ils ont pris la harpe du barde pour raconter eux-mêmes la suprême apparition du fantôme druidique et son évanouissement. En Armorique, c'est saint Kadok qui rencontre Merlin, en Irlande c'est saint Colomban, en Écosse c'est saint Kentigern. La légende varie, mais partout le même Merlin est en face de l'Église qui s'élève.

Quelle était donc la véritable histoire de ce Merlin?

Elle est à peu près insaisissable. Voici néanmoins ce que les recherches des savants permettent de conjecturer.

A travers les obscurités de l'histoire on aperçoit, au début du sixième siècle, dans la Grande-Bretagne, un jeune poëte, animé d'un patriotisme ardent, qui s'attache aux défenseurs de l'indépendance nationale, à Ambroise Aurélien, au roi Arthur, et qui tente avec eux de chasser de la terre natale les Saxons alliés de Wortigern. Barde à l'antique manière, c'est-à-dire conduit par l'esprit religieux, il a des chants sacrés pour toutes les batailles. Mais Arthur est vaincu, tout meurt autour de Merlin. Resté seul, il devient fou, disent les uns, ou prophète, disent les autres, car s'il est possédé, il l'est de la passion du pays et de l'esprit de la race. « On me surnomme le fou ! » dit-il lui-même avec un rire amer, et il quitte à jamais la scène politique. On l'appelle vainement et on le cherche. Il ne reparaît que pour disparaître bientôt. Il va seul : sa compagne, s'il en a une, c'est la nature.

Le trait sérieux de cette physionomie à peine entrevue, c'est, on le voit, la fidélité bretonne dans son expression absolue. Merlin chante dans la solitude le deuil national. Ajoutez qu'il dénonce aux Bretons leur faute éternelle, la division, et qu'il leur lègue des *Prophéties* consolatrices. « Les Saxons périront, » dit-il avec une assurance qu'il communique à tous.

Sa prédiction, son cri de guerre, sa foi demeurent après lui et dominent les siècles suivants. Qui sait ? Il n'est peut-être pas mort, dit-on bientôt. Il vogue

sur un vaisseau de cristal, à travers l'Océan, ou bien la nature le retient enlacé. Ici commence une légende aimable. La nature devient une fée, la jeune et belle Viviane. Un jour Merlin l'a rencontrée au bord d'une fontaine, en Armorique, et il a été touché à sa vue. Oubliant son âge, sa tristesse, ses défiances, il a tout fait pour lui plaire. Tantôt il évoquait sous ses regards des tableaux enchanteurs, et faisait paraître devant elle des fêtes merveilleuses, qui n'étaient que des mirages. Tantôt il lui livrait à elle-même le secret de ces évocations magiques. Ne pouvant rien refuser à la curiosité coquette de l'enfant, il lui enseigna l'art de faire naître une rivière là où elle le voudrait, il lui apprit les formules mystérieuses qui permettaient à une femme d'enchaîner un homme, sans lien et sans murailles ; en un mot il lui révéla sa divine science. Viviane, ravie de tout connaître, fit aussitôt l'épreuve de sa puissance sur Merlin. Tandis qu'il reposait, au milieu de la forêt de Brocéliande, elle traça autour de lui neuf cercles irrésistibles, que nul ne pouvait défaire ; et c'est ainsi que Merlin disparut pour toujours. Les Gallois disent qu'il dort dans la forêt de Bredigan, qui est du Northumberland, les Armoricains savent qu'il repose dans celle de Brocéliande. De toute façon Merlin, sorti des villes, est resté le captif de la nature.

L'imagination populaire, qui a créé cette légende, n'a pas laissé Merlin jouir de son sommeil. Elle l'a réveillé pour le lancer dans mille aventures. Plus d'un chant nous montre les hommes à la recherche de Merlin. On raconte, par exemple, qu'un jour « le roi » fit

ouvrir un tournoi magnifique et promit la main de sa fille Aliénor à celui qui franchirait au galop la barrière du champ de fête. Un jeune Breton y réussit.

— Seigneur roi, vous l'avez juré. Votre fille Aliénor doit m'appartenir.

— Tu auras ma fille si tu m'apportes la harpe de Merlin, qui est tenue par quatre chaînes d'or fin et suspendue à son lit.

Le jeune vainqueur, conseillé par sa grand'mère, trouve et rapporte la harpe fameuse.

— Tu auras ma fille, dit alors le roi, si tu rapportes l'anneau que Merlin a à la main droite.

La grand'mère donne alors à son petit-fils un rameau qu'elle a jadis cherché pendant sept nuits dans sept bois, et armé de ce talisman il prend l'anneau de Merlin, sans l'éveiller.

Le roi fut très-surpris de le recevoir; mais il dit:

— Tu auras ma fille et tout le pays de Léon, si tu amènes Merlin à la cour pour célébrer le mariage.

Le jeune homme repart et il rencontre Merlin marchant nu-pieds, tête nue, avec des habits en lambeaux, et s'appuyant sur un bâton de houx.

— O barde Merlin, où vas-tu?

— Je vais chercher ma harpe.

— Votre harpe n'est pas perdue.

Il amène à la ville le vieux barde. Quelle fête quand il arrive! La ville est en rumeur, la reine se met à la fenêtre, le crieur public annonce la grande nouvelle. On accourt de toutes les parties de la Bretagne. Un festin immense se prépare dans lequel on donne à tous, pauvres et riches, le pain et la chair,

le vin et l'hydromel. Merlin le barde est revenu au milieu de la cour.

Mais personne ne retiendra Merlin ; après avoir marié Aliénor à son vainqueur, il se dérobera tout à l'heure à la curiosité publique. On s'obstine cependant à le retrouver. Ce qui se passe dans l'imagination bretonne est naïvement dépeint par cette légende enfantine ; elle reperd et ressaisit toujours son héros, qui devient, comme l'Hercule antique, le sujet de mille contes, et bientôt le *deus ex machina* du roman. Il appartient aux chanteurs qui le mettent de tout et le font intervenir soit dans les guerres de l'indépendance, soit dans les grandes aventures d'amour, soit même dans la vie intime du dernier paysan.

Je le retrouve dans le fabliau français intitulé : *Merlin Mellot*. Là il vient en aide à un pauvre homme qui a grand'peine à gagner sa vie ; et celui-ci le salue avec un profond respect le grand Merlin ; mais le respect ne dure pas ; à mesure que le vilain s'enrichit, il oublie ou dédaigne son protecteur, qu'il appelait cérémonieusement le grand Merlin et qu'il finit par appeler sans façon *Mellot*. Charmant apologue, qui caractérise tout à la fois la nature humaine, les vilains et la destinée variable de Merlin !

Un poëte anonyme du douzième ou du treizième siècle a écrit, en tête d'un roman, quelques vers qui attestent ces variations :

Seignours, vous ke alet devisaunt
Et une chose et autre dysaunt,

De cete chose ke Merlyn prophetiza
Ly uns dist sa, et ly autres la,
Tele chose ke il unkes ne pensa,
Ne unkes en quer ne ly entra.

Malgré cette protestation, les métamorphoses du Merlin légendaire furent continuelles, jusqu'au jour où les satiristes de France, d'Italie et d'Espagne donnèrent la parodie du merveilleux personnage. Folengo prit le surnom de Merlin Coccaie pour composer son roman en vers macaroniques. On connaît l'œuvre de de Cervantes. Rabelais écrivit sa *Pronostication* à l'adresse de ceux qui croyaient aux *Prophéties* du barde et il entama sa grande œuvre du *Gargantua* en publiant un premier essai qui est la continuation ironique de l'histoire de Merlin et d'Arthur : « Il était un grand philosophe nommé Merlin, lequel était expert en l'art de nigromancie plus que nul homme du monde... Le dit Merlin fit de grandes merveilles, lesquelles sont fortes à croire à ceux qui ne les ont pas vues. » Ainsi débuta Rabelais dans la grande entreprise qu'il dirigea contre les crédulités du moyen âge, et bientôt Shakspeare lui fit écho en mêlant à ses fantaisies dramatiques des allusions railleuses au demi-dieu des romanciers.

En résumé, Merlin eut trois rôles ; le dernier et le plus célèbre se déploie dans le roman, où il figure comme enchanteur ; la second est tout politique, c'est celui d'oracle; on lui prête des *Prophéties* qui inquiètent les rois. Le premier, et le plus oublié, est profondément druidique ; Merlin personnifie non-seu-

lement la persistance de l'ancienne école celtique, mais aussi la croyance aux mythes les plus anciens de l'humanité. C'est là sa physionomie vraiment originale.

Cette conclusion, qui nous ramène à notre point de départ, est légitimée par plus d'une tradition qui se rapporte exclusivement à l'histoire du druidisme gallo-breton, et que nous devons rappeler en terminant cette partie de notre chapitre. La naissance de Merlin était mystérieuse; on racontait que son père était le démon, et sa mère une religieuse, surprise dans son sommeil, innocente de cette union. Sous une forme moderne, le conte n'est pas autre chose, selon nous, que le vieux mythe qui rapporte comment les enfants de la terre surprirent le secret divin de la science universelle. J'ai dit plus haut l'aventure du Génie ou Gwion, qui dérobe leur savoir aux êtres surnaturels. Merlin est précisément l'homme qui doit à sa double origine la magique connaissance de toutes choses. Il parle en venant au monde.

Une seconde tradition reproduit avec assez de grandeur le dogme essentiellement primitif de la toute-puissance de l'esprit sur la matière. C'est la *Danse des Géants*. Merlin était à peine né qu'on voulut le mettre à mort; mais avec ce don merveilleux de l'intelligence et de la parole qu'il avait reçu dès le berceau, il fit la leçon aux rois qui le persécutaient ou à ceux qui l'interrogeaient.

Le roi Ambroise Aurélien voulait élever aux Bretons morts pour leur pays un monument magnifique; Merlin profita de cette circonstance pour lui ensei-

gner que l'intelligence est la souveraine du monde. « Il y a, lui dit-il, en Irlande des pierres très-précieuses qui sont d'une grande hauteur et rangées en cercle. On appelle cette ronde la *Danse des Géants*. La force humaine n'a pas pu les élever; elles ont été dressées par le pouvoir de l'esprit. Voilà ce qui peut faire un monument durable. Envoyez les prendre. » Le roi hésita longtemps avant de suivre ce conseil qui était contradictoire et dangereux, car il fallait combattre le roi d'Irlande pour s'emparer des pierres. Mais il finit par se rendre à l'avis du barde. On passe en Irlande, on livre bataille au roi du clan de Killianmor, et on parvient aux *Géants*.

— Il faut maintenant vaincre les pierres, dit Merlin.

On se mit à l'œuvre; quinze mille hommes saisirent des pioches, des leviers et des câbles. Ils attaquèrent vigoureusement le sol et les pierres, mais en vain. Rien ne bougeait.

— Voyons donc, reprit Merlin, si la force vaut mieux que l'intelligence ou si l'intelligence vaut mieux que la force.

En disant ces paroles, il entra dans le cercle et il entonna, sa harpe à la main, une incantation mystérieuse : aussitôt les pierres gigantesques se mirent en marche, elles vinrent saluer le barde, puis elles le suivirent jusqu'au rivage, elles traversèrent avec lui l'Océan et elles allèrent se ranger sur la terre cambrienne, en bon ordre.

Amphion ne s'y prit pas autrement pour dompter la nature, et ce mythe ferait penser à la Grèce, s'il ne se rapportait pas directement aux menhirs des

Bretons. D'ailleurs il est certain pour nous que les Celtes, comme toutes les autres races, mêlèrent dans leurs symboles, leurs propres idées à celles des autres peuples. Il est tout naturel que les traditions des Pélasges et celles des Armoricains se rencontrent; la parenté originelle des Aryas explique cette communauté lointaine des doctrines. Il est également possible que dans les *Triades* galloises (versets bizarres qui nomment trois par trois les héros et les héroïnes de Bretagne), on retrouve en même temps la trace de l'enseignement druidique, la croyance chrétienne et l'influence alexandrine des écrits d'Origène: les moines hiberniens, cosmopolites par l'esprit, réunissaient des connaissances très-diverses.

Ces mélanges, dont on a voulu tirer des doutes et des objections contre l'authenticité des documents bretons, n'ont rien d'extraordinaire. Ils n'effacent pas cette vérité de fait que le druidisme persista longtemps dans les régions gallo-bretonnes; il se défendit avec tant d'opiniâtreté que le catholicisme, pour le vaincre, employa la même forme de chants. Les pièces qu'on va lire sont le double monument de cette longue rivalité.

VI

Les séries.

Le christianisme emprunta la harpe et le chant des bardes pour triompher d'eux; sur le même rhythme il récita d'autres pensées. De même, pour vaincre les

druides, pour substituer à leur cosmogonie barbare et mystique des vérités morales plus intimes, il se servit de leur forme d'enseignement.

L'enseignement que les druides confiaient à la mémoire était successif et méthodique. Une série de questions et de réponses faisait parcourir aux disciples l'ensemble des choses. Ce procédé plaisait si fort à l'intelligence populaire que l'usage en est resté jusqu'à nos jours. M. de La Villemarqué affirme avoir entendu en Bretagne le chant suivant, reflet obscur des leçons d'autrefois. C'est un dialogue entre l'enfant et le maître.

LES SÉRIES

LE DRUIDE.

Tout beau, bel enfant du druide; réponds-moi: tout beau, que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

Pas de série pour le nombre un; la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du druide; réponds-moi: que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

Deux bœufs attelés à une coque; ils tirent, ils vont expirer; voyez la merveille.

Pas de série pour le nombre un; la Nécessité unique; le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du druide ; que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Conte-moi la série du nombre trois, etc.

LE DRUIDE.

Il y a trois parties dans le monde : trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne ;

Trois royaumes de Merlin, plein de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

Deux bœufs attelés à une coque, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant, etc. Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre quatre, etc.

LE DRUIDE.

Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguisent les épées des braves.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre cinq, etc.

LE DRUIDE.

Cinq zones terrestres, cinq âges dans la durée du temps, cinq rochers sur notre sœur.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre six, etc.

LE DRUIDE.

Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la lune, si tu l'ignores, je le sais.

Six plantes médicinales dans le petit chaudron; le petit nain mêle le breuvage, son petit doigt dans sa bouche.

Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre sept, etc.

LE DRUIDE.

Sept soleils et sept lunes, sept planètes, y compris la *Poule*. Sept éléments avec la farine de l'air (les atomes).

Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série huit, etc.

LE DRUIDE.

Huit vents qui soufflent; huit feux avec le Grand Feu, allumés au mois de mai sur la montagne de la guerre.

Huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde; les huit génisses blanches de la Dame.

Sept soleils et sept lunes, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre neuf, etc.

LE DRUIDE.

Neuf petites mains blanches sur la table de l'aire, près de la tour de Lazarement, et neuf mères qui gémissent beaucoup.

Neuf korrigans qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune.

La laie et ses neuf marcassins, à la porte de leur bauge, grognant et foissant, fouissant et grognant; petit! petit! petit! accourez au pommier, le vieux sanglier va vous faire la leçon.

Huit vents, etc.
Sept soleils et sept lunes, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, ete.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chantez-moi la série du nombre dix.

LE DRUIDE.

Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes: malheur à vous! malheur à vous! hommes de Vannes!

Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils et sept lunes, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc,
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre onze, etc.

LE DRUIDE.

Onze prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées;

Et leurs robes ensanglantées; et des béquilles de coudrier; de trois cents, plus qu'eux onze.

Dix vaisseaux ennemis, etc.
Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant du druide; réponds-moi : que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

Chante-moi la série du nombre douze, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

Douze mois et douze signes; l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard.

Les douze signes sont en guerre. La belle Vache, la Vache Noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la Forêt des Dépouilles;

Dans sa poitrine est le dard de la flèche; son sang coule à flots; elle beugle, tête levée;

La trompe sonne; feu et tonnerre; pluie et vent : tonnerre et feu, rien; plus rien, ni aucune série!

Onze prêtres armés, etc.
Dix vaisseaux ennemis, etc.

Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
Pas de série pour le nombre un; la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

Selon M. de la Villemarqué, cette énumération singulière est un reste du catéchisme druidique et les mères l'enseignaient naguères encore à leurs enfants. Selon lui aussi, au chant druidique les chrétiens ont opposé dès l'origine des strophes latines dont voici la substance. L'unité, c'est Dieu; deux sont les testaments; trois les patriarches, quatre les évangélistes; cinq les livres de Moïse; six les vases de la cène; sept les sacrements, etc... Voici le texte de leur leçon nouvelle.

— Dic mihi quid unus?

— Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

— Dic mihi quid duo?

— Duo sunt testamenta,
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

— Dic mihi quid sunt tres?

— Tres sunt patriarchæ;
Duo testamenta;
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

— Dic mihi quid quatuor?

— Quatuor evangelistæ;
Tres sunt patriarchæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid quinque?

— Quinque libri Moysis;
Quatuor evangelistæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid sunt sex?

— Sex sunt hydriæ
Positæ
In Cana Galileæ.
Quinque libri Moysis, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid septem?

— Septem sacramenta;
Sex hydriæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid octo?

— Octo beatitudines;
Septem sacramenta, etc.
Unus est Deus, etc.

Dic mihi quid novem?

— Novem angelorum chori;
Octo beatitudines, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid decem?

— Decem mandata Dei:
Novem angelorum chori, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid undecim?

— Undecim stellæ
A Josepho visæ;
Decem mandata Dei, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid duodecim?

— Duodecim apostoli;
Undecim stellæ
A Josepho visæ;
Decem mandata Dei,
Novem angelorum chori,
Etc., etc., etc.
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

Était-ce un pareil chant que répétaient les moines devant la population galloise? On ne sait; mais l'histoire rapporte que les enfants écoutaient avec admiration la mélopée chrétienne et qu'un jour le fils du comte de Pouvis quitta le palais de son père en disant : « Je vais avec eux pour apprendre aussi à composer des cantiques. » Ce déserteur fut plus tard le saint connu sous le nom de saint Sulio.

C'est un fait capital dans l'histoire des origines littéraires que la lente et graduelle substitution de la pensée chrétienne aux croyances primitives. Elle explique le rapprochement, singulier d'abord, des thèmes les plus opposés. On les mêla volontairement les uns aux autres. Il importe, pour ne laisser aucun doute sur ce point, de rappeler les paroles formelles du pape Grégoire aux missionnaires

qu'il envoyait aux Anglo-Saxons. « En premier lieu, il faut se garder de détruire les temples des idoles; il ne faut que détruire les idoles... Tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prière, elle sera plus disposée à s'y rendre, par un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu. On dit que les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne... qu'on leur laisse construire, comme par le passé, des cabanes de feuillage autour des églises, qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux, qui alors seront tués par eux, non plus comme offrande au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendent grâces après s'être rassasiés. »

Ce que le pape Grégoire, en 600, recommandait de faire vis-à-vis des Anglo-Saxons, on le faisait déjà en face des Gallois. Les Bretons avaient été assez éprouvés pour croire au Dieu du Calvaire; mais ils ne pouvaient pas renoncer à leurs superstitions antiques, ni à leur passion pour l'indépendance. On les laissa chercher l'herbe d'or qui fut seulement appelée l'herbe de la croix; on ne renversa pas leurs menhirs, mais sur ces pierres on plaça le signe de la rédemption.

Il en fut de la littérature comme de la foi; on conserva le cadre en changeant le tableau. Les Celtes se rappelaient leur origine orientale; des chants nouveaux racontèrent comment le christianisme était venu d'Orient, apporté directement par Joseph d'Arimathie.

Dès que les Bretons se regardèrent comme des chrétiens de la première heure, leur indépendance ombrageuse fut satisfaite. Ils eurent leur église nationale. Dol, en Armorique, Kaerléon en Angleterre, furent des métropoles religieuses qui prétendaient ne relever de personne et que plus tard on eut grand'-peine à faire rentrer dans la hiérarchie des diocèses. Je n'ai pas à retracer ici la curieuse histoire de ces chrétiens autonomes qui embarrassaient étrangement l'Église romaine. Leurs hérésies, leurs rites particuliers, leurs querelles sanglantes, sont de nouvelles manifestations de l'esprit de la race. Depuis Pélage jusqu'à Abeilard, depuis saint Colomban, qui brave les rois barbares de la Gaule, jusqu'au visionnaire Loir qui se croit le Messie, on voit éclater à plusieurs reprises l'indiscipline éloquente des Bretons.

Quelle volonté et quelle prudence ne fallut-il pas aux premiers apôtres chrétiens dans leur œuvre de conversion! Saint Patrick en Irlande, saint Kadok dans la Cambrie, saint Hervé en Armorique, trouvèrent le secret de réduire ces âmes résistantes. Ils chantèrent mieux que les bardes et ils enseignèrent mieux que les druides, ou plutôt ils apparurent comme des bardes nouveaux, et ils firent entendre sur la harpe d'Irlande les mêmes paroles que nous avons entendues dans la vallée du Rhône et dans les replis des Pyrénées. En effet, saint Patrice, né vers l'an 387, était le contemporain et, dit-on, le disciple de ces grandes écoles de Tours et de Lérins. Comme saint Germain et saint Loup, il travaillait à confondre dans une même unité morale le Nord et le Midi. Son

œuvre, continuée dans les deux Bretagnes, s'appuyait avant tout sur l'enseignement par la poésie. A son exemple, saint Hervé est un maître d'école et un chanteur.

VII

Le Graal.

On devine les conséquences des faits que je viens d'exposer. La poésie lyrique, la littérature légendaire, les compositions romanesques, furent empreintes depuis le cinquième siècle d'un esprit nouveau, qui se développa sans interruption jusqu'au douzième siècle et qui produisit le fameux livre de *saint Graal* : ce livre n'est autre chose que l'histoire de l'introduction du christianisme d'Orient en Occident, et en Bretagne surtout.

Un *graal* est un vase. Les Bretons, parmi leurs vieux symboles, comptaient un vase ou bassin magique, bordé d'or et de diamants, qui était caché, disait-on, dans les lacs ou dans les grottes des magiciennes et dont la possession assurait le génie, la science, la vue claire de l'avenir. Bien plus! un autre don, plus merveilleux, était attaché à ce talisman : il rendait la vie aux morts. Trouver ce bassin, boire dans ce hanap, était le rêve de plus d'un.

Il y a une autre coupe du savoir, répondirent les chrétiens aux Bretons, celle qui est faite pour la communion des hommes avec Dieu, celle qui a reçu le sang de Jésus-Christ, le vase de la Cène, dans le-

quel Notre-Seigneur a célébré la Pâques chez Simon. Voilà l'emblème de la perfection et le vraiment saint graal. Or il a été apporté, en Bretagne autrefois, par Joseph d'Arimathie.

Ici, on développait, en y mêlant toute une série d'aventures, toute l'histoire de Joseph, qui, après avoir été emprisonné par les Juifs et délivré par les Romains, alla évangéliser les Sarrasins, réussit à convertir leur roi, ne put pas éclairer l'âme dure du peuple et enfin apporta en Bretagne le vase de la Cène. Ce vase, gardé dans une arche, protégeait et nourrissait les compagnons de Joseph ; il l'a légué à sa famille et aux rois bretons ses descendants ; celui-là en a la garde, dont le cœur est pur et parfaitement chrétien.

Malheureusement plus d'un prince s'est abandonné à des doutes coupables ; le luxe et la luxure ont corrompu les âmes. Le saint graal n'est plus aux mains des hommes ; qui donc le retrouvera ? L'homme hardi et ferme dans sa croyance, le chrétien parfait qui combattra pour Dieu, le chevalier qui protégera les faibles, les veuves, les orphelins... Voilà un appel aux milices de la chevalerie religieuse.

On comprend le sens double de ces mots, qui seront le titre d'un roman : La *Quête du saint Graal.* A la recherche de Merlin, on oppose la recherche du vase de la Cène, à la descendance des druides la généalogie des fils de Joseph d'Arimathie, aux passions mondaines l'idéal de la passion religieuse.

L'odyssée de Joseph d'Arimathie était donc en même temps une arme, une création littéraire et un

enseignement indirect. La pureté morale qu'on réclamait de tous et qu'on faisait briller dans le lointain, comme le trésor rare, longtemps caché et perdu, qu'il fallait recouvrer, était assez nécessaire aux Bretons. Ces hommes, chez qui la rébellion entretenait la rudesse primitive, s'abandonnaient dès qu'ils étaient tranquilles dans leurs foyers, au goût inné des Gaulois pour l'éclat, le luxe, les festins et l'amour. Les chefs donnaient le signal du plaisir, tâchant de se surpasser les uns les autres ; leurs femmes et leurs filles se gardaient bien de s'y opposer, et, si la tradition ne les a pas calomniées, elles réclamaient le droit de présider aux folies de « la cour, » comme on disait, ou même elles donnaient l'exemple de la débauche. Telle était la belle Dahut, dont l'histoire est célèbre en Armorique. Elle changeait souvent de favoris et son plus grand bonheur était d'aller s'asseoir, avec son dernier amant, sur le bord de la mer, au sommet d'un rocher, puis tout à coup de faire précipiter le malheureux du haut du rocher dans l'Océan. Elle fut châtiée un jour, et avec elle la Bretagne amoureuse. La ville d'Is qu'elle habitait fut envahie par les flots qui l'ensevelirent et emportèrent du même coup la jeune fille. Cette légende, symbole de la sanction divine, appartient à l'histoire de la lutte religieuse que je retrace.

L'heure de la justice de Dieu, qui sonna d'une manière si éclatante sur la ville d'Is, comme autrefois sur Sodome et Gomorrhe, fut aussi l'heure définitive du triomphe du christianisme. Ce triomphe est marqué, nous venons de le voir, par les chants lyriques,

par la légende, par le roman; il s'affirma encore, mais plus doucement et avec un sourire, dans quelques vieilles ballades, comme celle de la rencontre d'Ossian avec saint Patrice.

Ossian est demeuré seul dans les ruines du palais de Fion. Aveugle, il ne voit plus que par les yeux de l'esprit et il évoque le spectacle des banquets poétiques et guerriers de l'ancienne Irlande. Saint Patrice arrive et lui parle avec mansuétude. « Hélas! Patrice, je suis seul de ma race! » dit Ossian, et il laisse échapper mille plaintes, mille regrets du passé : il a le dégoût du présent. Combien sa harpe valait mieux que les psalmodies chrétiennes!... Une querelle s'engage entre le vieux barde et le saint. L'un maudit les clercs, l'autre menace de l'enfer les mécréants. Ossian tout à coup s'écrie avec un dédain suprême : « Si ton Dieu, à toi, était en enfer, les héros que chante Ossian l'en retireraient! » Il rappelle avec enthousiasme et leurs guerres, et leurs chasses, et le beau chant qu'il a composé, lui, Ossian, sur la grande chasse de Fion. « Eh bien! chante-le-moi, dit saint Patrice : je voudrais le connaître. » Ossian commence victorieusement le récit mélodieux, et le saint l'écoute avec admiration. A mesure que les strophes se déroulent, les deux âmes se rapprochent; le poëte, si bien écouté, s'attendrit peu à peu. Pourvu qu'on aime ses vers et qu'on le laisse chanter, il se rendrait volontiers au Dieu de saint Patrice!... Le voilà converti insensiblement.

Ce conte aimable est une page d'histoire : le druidisme s'évanouit, les chrétiens l'emportent. Mais les

bardes ne mourront pas; ils ont d'ailleurs à soutenir des combats nouveaux contre les envahisseurs germains.

VIII

Lutte nationale contre les Saxons et les Francs. — La chute d'Owen. — La fin de Morvan. — La résurrection de Lez Breiz et d'Arthur.

Au moment où les Bretagnes furent délivrées des Romains et gagnées par le christianisme, au cinquième siècle, il se forma une société politique nouvelle et un bardisme nouveau. De petits États indépendants s'organisèrent de toutes parts, sous des chefs énergiques; auprès d'eux les bardes, dévoués et enthousiastes, firent appel au courage national contre toute agression du dehors. Les bardes eurent fort à faire, car l'étranger fut bientôt devant eux et la lutte qui s'ouvrit fut implacable. Pendant cette longue et douloureuse période, ils ne faillirent pas à leur tâche; ils eurent des chants pour toutes les circonstances, chants de victoire ou chants de deuil. De là, une littérature vivante, dans laquelle on voit passer la race bretonne telle qu'elle est, étourdie, aventureuse, indisciplinée, folle de joie ou ivre de tristesse, selon qu'elle triomphe ou qu'elle succombe. Les poëtes lyriques nous disent tout, les désastres surtout, qui les navrent, et la cause des désastres. Ils nous montrent leurs compatriotes marchant bravement à l'ennemi, et s'arrêtant à boire l'hydromel juste à l'heure où le Saxon les guette et va les écraser, peuple incorrigible, toujours jeune et déjà

vieilli, modèle accompli de courage, d'imprudence et d'illusion !

En Angleterre, devant les Saxons, voici les Urien, les Owen, les Ghèrent, les Arthur, qui tombent les uns après les autres sans pouvoir sauver le pays; mais la poésie sauve leurs noms, lesquels deviennent en s'altérant les noms si fameux des héros chevaleresques, *Yvain*, *Erec*, *Artus*.

En Armorique, les Conan, les Morvan, les Noménoë, jouent le même rôle funèbre et glorieux. Quelques chants, puisés à l'une et à l'autre source, suffisent à éclairer cette double histoire.

Mêlons-nous d'abord aux rangs des Celtes qui se lèvent contre les Saxons.

C'est vers 570. Ils accourent du côté de Dumbarton, à Caltraeth, pour délivrer leurs frères que l'armée étrangère enveloppe. On vient avec joie, on se rassemble, on s'attable pour fêter la réunion de la famille nationale. Les Saxons épient le moment favorable et fondent sur les buveurs qu'ils massacrent. Alors un poëte, Aneurin, jette un cri de douleur; il revient seul, accablé, sans le chef bien-aimé, sans Owen, le cavalier aux éperons d'or, et il chante :

LE GODODIN[1]

OU LA MORT D'OWEN

Jeune, il était un homme vaillant dans les combats, sur un coursier vif, à longue crinière ; jeune, il était fameux.

[1] Le *Manau Guotodin* est le pays ou le poste dont le barde était chef.

Un bouclier léger et large couvrait la croupe de son cheval rapide. Son épée étincelait, grande et bleue, avec ses éperons d'or.

Tu ne seras pas mécontent de moi, je ferai de mon mieux pour chanter tes louanges.

La terre but ton sang plus vite que tu ne bus le vin du banquet.

Les corbeaux eurent leur pâture plutôt que les lances.

Cher compagnon, Owen, sous les corbeaux disparaît ton corps.

La tristesse est au pays, depuis qu'est mort un des fils de Marc'ho.

Le royal chef versait sans mesure l'hydromel, là où il allait. Le front de son bouclier était troué. Dès que le cri de guerre sonnait, il courait et ne faisait point de quartier; dès que le sang coulait, il ne quittait plus le champ de bataille. Il fauchait, comme des joncs, les guerriers : jamais il ne recula.

Quand revint Madock, et que devant ses tentes, sur le rivage de la mer, on compta les guerriers, le Gododin n'en avait plus qu'un sur cent.

Le royal chef, son javelot tendu, était impétueux comme l'aigle du bord de la mer qui sent sa proie; il promettait en ami; il exécuta comme il put; de l'armée de Gododin il ne s'enfuit pas: intrépide, il entraînait au combat et il y fut exalté. Mais rien ne le protégea, ni lance, ni bouclier... Quand la nourriture emplit toute la demeure, il est impossible de résister aux hommes de guerre.

Le royal chef avait la tête d'un loup; autour de son front l'ambre se tordait en bandeau. Il coûte cher, l'ambre, il coûta cher, le vin de l'orgie...

Les guerriers qui partirent pour Gododin riaient. En marche : une surprise, une embûche mit le trouble dans l'armée; à coups de lances, on tua, sans cris, une colonne vaillante, vivante, en ordre, et on la rendit muette...

Les guerriers qui partirent pour Kaltraeth étaient bruyants, ils burent l'hydromel, ils burent le poison. Quand vint le combat ils se précipitèrent au milieu des lances, trois cents. Il y eut grand bruit, puis silence...

Le chant d'Aneurin continue, multiplié par ces redites infatigables qui sont le caractère de la douleur et peut-être la véritable marque de la poésie lyrique primitive. Il y a ainsi tout un livre, composé des Bardits d'Aneurin et des autres chanteurs, de Liwarch le Vieux, de Talièsin. Aucune histoire ne dit mieux la lutte des Celtes contre les Saxons.

Celle qu'ils ont soutenue en Armorique contre les Francs inspira des chants analogues; mais ils n'ont pas été recueillis avec le même soin. C'est la mémoire populaire qui nous a conservé les échos de ces légendes nationales. Je n'en citerai qu'une, mais elle est significative. Un personnage, qui occupe une grande place dans les souvenirs des Francs et des Armoricains tout à la fois, est ce Morvan qui, au neuvième siècle, essaya de lutter contre Louis le Débonnaire. Vaincu, il eut la tête tranchée. Aussitôt la légende se forma autour de son nom. Les Bretons exaltèrent la victime, qu'ils appelaient « la Hache de la Bretagne » ou *Lez Breiz*, tandis que les Francs composaient de leur côté un autre récit. Ce dernier, recueilli par Ermold le Noir, fut par lui rédigé à la romaine.

On dit que l'on entend encore aujourd'hui dans les campagnes quelques Bretons répéter la chanson héroïque de *Lez Breiz*. C'est l'histoire merveilleuse d'un enfant, au cœur chevaleresque, qui battit les Francs, soit en rase campagne, soit en champ clos, et cela avant et après sa mort, car il revint en ce monde pour refouler les étrangers. On y trouve (parmi cinq ou six épisodes qui sentent trop le roman de chevalerie) une plainte très-claire à l'adresse des gens de France.

LEZ BREIZ

Le roi des Francs disait aux seigneurs de sa cour, un jour :

— Celui-là me rendra un hommage véritable qui viendra à bout de Lez Breiz.

Me combattre, il ne fait pas autre chose, et tuer mes guerriers.

Quand le More du roi entendit ses paroles, il se leva en face du roi :

— Seigneur, je vous ai rendu un hommage sincère, et je vous ai souvent donné des garants ;

Mais puisque vous le voulez, aujourd'hui le chevalier Lez Breiz me servira de garant nouveau.

Si je ne vous apporte pas sa tête dès demain, je vous apporterai la mienne avec plaisir.

Le lendemain, de grand matin, le jeune écuyer de Lez Breiz courait trouver son maître, tout tremblant :

— Le More du roi est venu, et il vous a défié.

— S'il m'a défié, il faut que je réponde à son défi.

— Cher seigneur, vous ne savez donc pas? C'est avec les charmes du démon qu'il combat.

— S'il combat avec les charmes du démon, nous combattons, nous, avec l'aide de Dieu.

. . . .

Sa lance ne rompit pas dans ses mains, avec l'aide de ses deux bras et de la Trinité !

Sa lance en ses mains ne branlait pas, quand il chevauchaient l'un contre l'autre ;

Quand ils chevauchaient dans la salle, front contre front, fer contre fer, leurs lances en arrêt.

Le roi franc, assis sur son trône, regardait avec ses nobles ;

Regardait et disait : Tiens, tiens bon, noir corbeau de mer, plume-moi bien ce merle !

Quand le géant l'assaillait furieux, comme la tempête le vaisseau,

Sa lance en ses mains ne branlait pas; ce fut celle du More qui se brisa.

Lez Breiz est vainqueur, il coupe la tête du More, et sa gloire l'encourage: cet exploit achevé, il se prépare au grand combat; il marche contre la nation même des Francs. Un autre chant commence ainsi : « Ce jour-là, le seigneur Lez Breiz marchait à l'encontre du roi lui-même. » En vain son écuyer veut le retenir, en vain sa sœur arrête son cheval. Peu lui importent leurs pressentiments, il veut défendre l'Armorique contre la France, le cheval de mer contre le serpent du continent.

— Mon frère, mon cher frère, lui dit sa sœur, si vous m'aimez, vous n'irez point aujourd'hui combattre ;

Ce serait aller à la mort ! Et que deviendrons-nous ensuite ?

Je vois sur le rivage le blanc cheval de mer : un serpent monstrueux l'enlace,

Enlace ses deux jambes de derrière de deux anneaux terribles, et ses flancs de trois autres anneaux,

Et ses jambes de devant, et son cou de deux autres encore, et il monte le long de son poitrail, il le brûle, il l'étouffe.

Et le malheureux cheval se dresse debout sur ses pieds, et renversant la tête de côté, il mord la gorge du monstre :

Le monstre bâille ; il agite son triple dard rouge comme du sang et déroule ses anneaux en sifflant.

Mais ses petits l'ont entendu, ils accourent. Fuis ! la lutte est inégale, tu es seul. Oh ! fuis, sain et sauf !

— Qu'il y ait des Francs par milliers ! Je ne fuis pas devant la mort.

Lez Breiz n'en dit pas davantage; il part... mais

la chanson s'arrête là. On ne parle pas de l'issue du combat. Les Bretons de France ne confessent pas la faute qui a perdu le roi Morvan... Il y a une faute pourtant, que le poëte du parti ennemi, Ermold, va nous dire, avec le mélange de crudité et d'affectation, qui lui est habituel. J'appelle l'attention du lecteur sur cette page unique, qui révèle l'influence des femmes dans les petites cours bretonnes. Elle nous explique comment les Bretons furent vaincus, comment ils devinrent des chantres d'amour, et aussi comment les Francs avaient connaissance de ce caractère des Armoricains.

Ermold nous transporte d'abord à la cour de Louis le Pieux, où l'on s'indigne de la résistance des Bretons.

LE FRANC WITCHAR A LA COUR DE MORVAN

L'empereur alors appelle Witchar, homme probe, habile et d'une sagesse éprouvée, que le hasard avait amené à l'assemblée. « Cours, Witchar, dit Louis, porte au tyran de ce peuple nos ordres souverains; répète-les-lui dans les termes où nous allons te les dire et confier ; dis-lui bien que l'effet suivra de près la menace. Lui et les siens cultivent dans notre empire de vastes terres où la mer les a jetés comme de misérables exilés condamnés à une vie errante. Cependant il nous refuse un juste tribut, veut en venir à des combats, insulte les Francs, et porte contre eux ses armes.

« Il est temps, il est plus que temps que ce malheureux cesse d'abuser et les siens et lui-même : qu'il se hâte de venir humblement demander la paix aux Francs. S'il s'y refuse, vole, et reviens nous faire un rapport fidèle et détaillé. »

Ainsi parle le pieux César. Witchar s'élance sur son cheval, et court exécuter les ordres si sages de son maître.

. . . .

Murman n'a pas plutôt appris qu'un envoyé du puissant Louis se présente, que son audace l'abandonne. Cependant il veut connaitre la cause d'un événement si extraordinaire. Tous ses traits peignent l'espérance; il dissimule sa terreur, affecte la joie, commande à ceux qui l'accompagnent de se montrer gais, et ordonne enfin d'introduire Witchar.

« Salut, Murman, dit celui-ci; je t'apporte aussi le salut du pieux et pacifique, mais vaillant César. »

Murman l'accueille bien, l'embrasse comme le veut l'usage, et lui répond sur le même ton: « Salut aussi à toi, Witchar; puisse, je le désire, le pacifique Auguste jouir constamment de la santé et de la vie, et gouverner son empire pendant de longues années! »

Tous deux s'asseoient, et font éloigner tous ceux qui les entourent. Alors commence entre eux un important entretien que chacun soutient de son côté.

Murman attentif tenait son front et ses yeux fixés vers la terre qu'il frappait de son pied. Déjà Witchar, par son discours adroit et des menaces insinuées avec art, avait commencé à fléchir le Breton qui hésitait encore dans ses projets.

Tout à coup la femme perfide et au cœur empoisonné de Murman sort de la chambre nuptiale, et vient d'un air superbe solliciter les embrassements accoutumés de son époux; la première elle lui baise le genou, la barbe et le cou, et presse de ses lèvres sa figure et ses mains. Elle va, vient, tourne autour de lui, lui prodigue en femme habile les plus irritantes caresses, et s'efforce avec une adresse insidieuse de lui rendre mille tendres petits soins. L'infortuné la reçoit enfin sur son sein, la serre dans ses bras, cède à ses désirs et s'abandonne à ses douces caresses. La perfide alors se penche à son oreille, lui parle bas longtemps, et parvient bientôt à porter le trouble dans les sens et l'esprit de son époux.

Ainsi, lorsqu'au milieu des forêts et dans la saison des frimas, une troupe de bergers s'empresse de livrer aux flammes le bois que

la hache a coupé, l'un apporte en toute hâte les morceaux les plus propres à prendre feu; l'autre jette de la paille au milieu du combustible le plus sec; un troisième anime le foyer de son souffle : bientôt le bûcher pétille, s'allume, et élève ses flammes jusqu'aux astres. Les membres glacés du berger se réchauffent; mais tout à coup le tonnerre gronde; la grêle, la pluie, la neige tombent avec fracas, et toute la forêt retentit des éclats de la foudre! le feu succombe à regret sous des torrents d'eau, et le bûcher ne donne plus, au lieu de chaleur, qu'une épaisse fumée. De même cette femme, qui porte le malheur avec elle, étouffe dans le cœur de son époux l'effet des paroles du sage Witchar.

Jetant alors sur cet envoyé des yeux pleins d'une méprisante colère, et le regardant avec hauteur, elle adresse à Murman cette perfide question: « Roi et honneur de la puissante nation des Bretons, toi dont le bras a élevé jusqu'aux cieux le nom de tes ancêtres, de quel lieu vient un tel hôte? Comment est-il parvenu jusque dans ton château? Apporte-t-il des paroles de paix ou de guerre? »

Murman, lui souriant, répond en ces termes: « Ce député m'est envoyé par les Francs; qu'il apporte ou la paix ou la guerre, c'est l'affaire des hommes; quant à vous, femme, ne songez qu'à vous acquitter comme vous le devez des soins qui appartiennent à votre sexe. » Witchar n'a pas plutôt entendu cet entretien qu'il prend à son tour la parole : « Murman, dit-il, donne-moi donc enfin la réponse que tu souhaites que je reporte à mon roi; il est plus que temps que j'aille lui rendre compte de l'exécution de ses ordres. — Souffre, répond Murman, dont le cœur roulait mille tristes et inquétantes pensées, souffre que je prenne le temps de la nuit pour me consulter avec moi-même. »

. . . .

L'abbé Witchar court, dès la pointe du jour, se présenter à la porte de Murman, et demande sa réponse. Le malheureux paraît : il est enseveli dans le vin et le sommeil, ses yeux peuvent à peine s'ouvrir; ses lèvres, embarrassées par l'ivresse, ne s'écartent que pour laisser échapper ces mots entrecoupés par les fumées de son estomac, et dont il n'aura jamais dans la suite à se féliciter: « Hâte-toi de reporter ces paroles à ton roi: les champs que je

cultive ne sont pas les siens, et je n'entends point recevoir ses lois. Qu'il gouverne les Francs; Murman commande à juste titre aux Bretons, et refuse tout cens et tout tribut. Que les Francs osent déclarer la guerre, et sur-le-champ moi aussi je pousserai le cri du combat, et leur montrerai que mon bras n'est pas encore si faible. — Nos ancêtres, réplique Witchar, ont toujours dit, la renommée le publie, et j'en acquiers aujourd'hui la certitude, que l'esprit de ta nation se laisse entraîner à des mouvements inconstants, et que son cœur embrasse sans cesse les partis les plus opposés. Il a suffi d'une femme pour tourner l'esprit d'un homme comme une cire molle, et pour renverser par de vains propos les conseils de la prudence! »

Étrange tableau! Que de choses il nous révèle! Nous savons maintenant pourquoi sont tombés les chefs armoricains, et pourquoi la littérature romanesque s'appellera un jour la Matière de Bretagne.

Achevons ce récit. Morvan, entraînable comme un jeune homme, profère contre les Francs des menaces théâtrales. Ici il faut entendre le jugement des deux races l'une sur l'autre. Un conseiller du Morvan ose lui dire la vérité.

Un de ceux qui s'étaient associés à la fortune de ses armes lui répondit ces paroles qui n'étaient que trop vraies, mais ne pouvaient lui plaire : « O roi! ils sont vains les discours que laisse tomber un cœur triste; il y a maintenant plus de choses à taire qu'à publier. Tu le vois, des milliers de Francs occupent la plaine; ils sont innombrables ceux qui remplissent nos forêts et nos bois escarpés. Quant à leur puissant monarque, entouré d'une foule de soldats de diverses nations, il suit les routes frayées, et traverse paisiblement tes campagnes. Hélas! cette race n'a que trop étendu ses conquêtes jusqu'aux quatre coins de l'univers, et tout être humain est soumis à son empire. »

Ces pensées, qu'un flatteur de Louis le Débonnaire

écrit avec une joie orgueilleuse, furent-elles réellement exprimées par un sujet de Morvan?... Quoi qu'il en soit, le peuple breton ne souscrivit jamais à de telles paroles. Nous venons de voir mourir les défenseurs de la Cambrie et ceux de l'Armorique; nous allons assister à la résurrection de Morvan et à celle d'Arthur.

Au chant de Lez Breiz on en ajoute un nouveau, qui pourrait être intitulé : le Revenant. Par une froide nuit d'hiver, un spectre passe dans les landes de l'Armorique ; il porte sa tête à la main, et il va frapper chez un ermite, en disant : « Maudits soient les traîtres et le roi, et les Francs ! » L'ermite a peur, car il redoute les conquérants. Mais Lez Breiz frappe toujours à sa porte, il réclame au moins sa sépulture en terre bretonne. « Ouvrez-moi, dit-il. Le Seigneur Dieu a permis aux Francs de me décapiter pour un temps. Et maintenant il permet que vous replaciez ma tête sur mon corps. » L'ermite lui obéit, et Lez Breiz vit encore sept ans dans la solitude et l'austérité. Puis on le couche dans le tombeau. « Mais, dit la chanson, il va s'éveiller tout à l'heure, en criant ; il va donner la chasse aux Francs. »

Les chefs gallo-bretons ne sont jamais morts tout entiers. Ils vivent d'une vie si forte dans la poésie du pays que leur destinée ne s'achève pas. L'ombre de Merlin est éternelle. Le cadavre de Morvan marche encore, décapité. Celui du roi Arthur est introuvable.

Arthur, qui vivait réellement en 516, qui avait battu les Saxons à Badon-Hill, et qui avait fini par succomber, fut et demeura le premier type de ces héros

qui ont résisté à la mort mieux qu'aux hommes. Dix siècles de vie légendaire formèrent autour de son nom une auréole éclatante, jusqu'au jour où l'on commença à recueillir les poëmes gallo-bretons. C'était lui qu'on attendait toujours : la race, veuve de son roi, l'espérait comme Pénélope espérait Ulysse, au milieu des prétendants. C'était lui qui avait voulu l'unité des populations bretonnes. Sa carrière généreuse, ses souffrances, ses combats, sa prison, sa fin sans tombeau, étaient de merveilleux sujets pour les conteurs. Ils firent de lui le vaincu immortel. Admiré en même temps de toutes les Bretagnes, il prit place définitivement, avec Merlin, au cœur de l'histoire nationale, comme Charlemagne au milieu du cycle guerrier des Francs, et il réunit autour de son nom toute la famille divisée. Personne n'eût osé révoquer en doute les fantastiques récits qu'on répétait gravement sur le règne d'Arthur. « Allez en Armorique, dit Alain de Lille, et dites tout haut dans les rues qu'Arthur de Bretagne est mort comme les autres hommes, vous verrez qu'on doute de sa mort, comme Merlin l'avait bien prédit. Allez-y, pourvu qu'ensuite vous périssiez de leurs mains sans être écrasé de malédictions, ou tout au moins lapidé. »

Le jour où les Normands triomphèrent des Saxons, ces vieux ennemis d'Arthur, la joie fut grande parmi les Gallo-Bretons ; la prophétie de Merlin était réalisée. Mais l'allégresse ne dura pas longtemps. L'invasion normande, qui divisa les deux Bretagnes, fut le signal de leur déchéance définitive. Non-seulement les pays celtiques furent envahis et dépecés, mais encore

la littérature populaire de la race et la glorification d'Arthur, qui irritaient les nouveaux venus, excitèrent les Normands à prendre contre elles des mesures politiques tour à tour habiles et violentes. Henri II, en 1189, fit publier qu'on avait découvert le tombeau d'Arthur dans le monastère de Glastonbury ; on déposa les prétendus ossements du héros dans un magnifique cercueil, et tout le monde dut savoir désormais que le roi Arthur était bien mort. Le charme fut rompu en même temps que le mystère s'évanouit.

La poésie était moins saisissable ; les rois anglo-normands en triomphèrent avec autant de bonheur. Ils ordonnèrent de rassembler et de mettre par écrit toutes les traditions des Gallo-Bretons sur leurs annales. Les clercs mirent en latin ces chroniques orales ; Robert Wace fut payé pour rimer en français l'histoire des Celtes et l'histoire de Normands, le *Brut* et le *Rou* (Rollon). Les mânes des héros bretons, qui passaient obscurs et mystérieux, dans le lointain, s'éclairèrent : ce fut le *trepident immisso lumine Manes!*

Alors il se produisit un mouvement singulier : les races positives, les Anglo-Normands, les Champenois, les Lorrains, se mirent à railler les illusions obstinées des sujets de Morvan et d'Arthur ; on parla en souriant de « l'espoir breton ; » et cela dans le temps même où les politiques se servaient, contre les Saxons par exemple, des *Prophéties de Merlin*. Les poëtes et les romanciers empruntèrent aux Bretons leurs fictions extraordinaires, en faisant subir aux héros mille transformations capricieuses. La source était abondante,

25

et il n'y avait qu'à frapper le rocher ; elle se mêla bientôt au grand courant de la poésie française proprement dite. Les chants des bardes se confondirent avec les récits positifs des trouvères, et la littérature chevaleresque naquit, brillante, de cette union extraordinaire.

CONCLUSION

Ainsi se compléta, par une alliance inattendue, le système des influences qui agirent sur la formation de la littérature française.

L'éducation de notre race avait été rude, longue et diverse. Habitant un pays tempéré et fertile, que tout le monde lui disputait, portant avec elle un sentiment de l'infini qui l'élevait au-dessus de la réalité et la rendait impolitique, elle fut par sa position, par ses défauts, par ses croyances, soumise à des épreuves continuelles. Après avoir tout envahi, elle subit le joug de Rome, et elle fut traversée par toutes les invasions du Nord. Enfin elle dut (et c'était l'effort le plus intimement délicat) ployer sa pensée religieuse à l'expérience de la vie. Elle avait épuré la cosmogonie asiatique par la foi robuste en l'unité divine et en la liberté humaine ; au contact du christianisme, elle apprit à dégager définitivement le dogme de la spiritualité de l'âme et elle appliqua enfin à l'organisation sociale la vérité religieuse.

Sa destinée était de traverser sans périr toutes ces

révolutions. Elle se retrouva, après deux mille ans de migrations et de luttes, forte, jeune et vivante. La race était devenue une nation; et par conséquent elle avait une littérature, c'est-à-dire une expression nationale. On y reconnaissait des empreintes multiples; on y retrouvait les mythes druidiques, les thèmes de l'antiquité, les *actes* des martyrs, les chants de guerre des Gallo-Francs, et, parmi les souvenirs obstinés de l'indépendance gallo-bretonne, les plus fraîches rêveries d'amour. Le moyen âge va voir éclater ensemble, comme un concert, toutes ces voix, et nous n'en serons pas surpris.

En relisant nos *Origines*, nous avons vu de près et la variété séculaire et la lente unité qui président au développement de notre histoire intellectuelle.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

CHRONOLOGIE LITTÉRAIRE

Nous croyons devoir rassembler ici, pour qu'on puisse les juger d'un seul coup d'œil, les noms principaux et les dates de notre histoire littéraire.

AVANT JÉSUS-CHRIST.

Du quatrième au premier siècle.

Trois noms caractérisent le génie d'études et d'entreprises de la Gaule méridionale :

PYTHÉAS, de Marseille, cosmographe et voyageur, parcourt le nord de la Méditerranée, de Cadix au Tanaïs, et écrit un *Tour du Monde*, Γῆς περίοδος.

EUTHYMÈNE, de Marseille, étudie le Sud, les bords du Nil et peut-être l'Atlantique. Il rédige ses voyages et une chronique.

L'un et l'autre écrivaient en grec, vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ. Ils furent consultés et discutés par les anciens. Voir Polybe, Strabon, Sénèque.

Ératosthènes, du deuxième siècle et de la Narbonnaise, compose l'ouvrage sur les Gaulois, Γαλατικῶν, cité par César.

Premier siècle avant Jésus-Christ.

L'éloquence est enseignée à Rome, puis la poésie et l'art dramatique. Les Gaulois inaugurent ce mouvement d'esprit.

Lucius Plotius, de Lyon ou de la Narbonnaise, ouvre, en l'an 90, une école d'éloquence qui attire de nombreux auditeurs, et dont parleront encore avec éloge Cicéron et Quintilien. Tout enfant, Cicéron passe devant cette école et la règarde d'un œil curieux. Mais Plotius est un gallo-latin, et on veut pour Cicéron une éducation grecque. Déjà la concurrence est établie entre le génie d'Athènes et celui de la Gaule.

M. Antonius Gnipho, de Marseille (?), succède à Plotius dans le même enseignement, et il sera continué par son fils *Lucius Hermas*. Il a son école dans la maison de César. Son caractère doux et libéral lui donne une grande influence.

Valérius Cato, qui, de son côté, ouvre une école, est un poëte qui se fait grammairien par nécessité, qui s'enrichit, qui perd toute sa fortune et qui garde ses amis. Furius Bibaculus admire vivement son talent, sa pauvreté, sa résignation. C'est, dit-il, la *Sirène latine*, et il s'écrie : « *Mirati sumus unicum magistrum!* » Les modernes lui ont fait l'honneur d'attribuer à Virgile quelques-uns de ses vers, qui ont en effet l'accent virgilien. On peut dire que c'est un précurseur. Ses *Traités de grammaire* paraissent avoir eu moins d'influence que ses poëmes, sa *Lydie*, sa *Diane*, ses *Imprécations*. Il aime le vieux Lucilius; il prépare l'essor poétique du temps d'Auguste.

C. Roscius, acteur comique, rival d'Ésope, l'acteur tragique, séduit Rome par la justesse élégante de son geste et de sa diction. Cicéron, qui plaide pour lui et pour son frère, apprend, à l'école de ce comédien honnête homme, l'art de paraître en public. Enfermés tous deux pour causer, ils étudient les rapports du jeu

dramatique et de l'éloquence: Roscius fait un livre de ce parallèle.

César rencontra parmi les Gaulois des amis et des adversaires également intelligents.

Diviтiac, d'Autun, ambassadeur des Éduens à Rome; esprit éclairé; philosophe.

C. Valérius Procillus, ambassadeur de César auprès d'Arioviste. — L'auteur des *Commentaires*, qui est sobre et concis, a tenu à résumer leurs négociations et leurs discours.

Télon et Gyarée, deux jumeaux de Marseille, engagés dans le parti de Pompée, sont des hommes de mer aussi remarquables par leur science que par leur héroïsme. Lucain a célébré leur courage, leur expérience et leur malheur dans le récit de la bataille navale de Marseille.

LA GAULE AVANT JÉSUS-CHRIST, D'APRÈS LUCAIN

LES MARINS DE MARSEILLE

Dirigit huc puppim miseri quoque dextra Telonis,
Qua nullæ melius, pelago turbante, carinæ
Audivere manum; nec lux est notior ulli
Crastina, seu Phœbum videat, seu cornua Lunæ,
Semper venturis componere carbasa ventis.
Hic Latiæ rostro compagem ruperat alni :
Pila sed in medium venere trementia pectus,
Avertitque ratem morientis dextra magistri.
Dum cupit in sociam Gyareus erumpere puppim,
Excipit immissum suspensa per ilia ferrum,
Adfixusque rati, telo retinente, pependit.
Stant gemini fratres, fecundæ gloria matris,
Quos eadem variis genuerunt viscera fatis :
Arma tegens, crebra confixus cuspide perstat;
Telaque multorum, leto casura suorum,
Emerita jam morte tenet. Tum vulnere multo
Effugientem animam lassos collegit in artus;
Membraque contendit, toto quicumque manebat
Sanguine, et hostilem, defectis robore nervis,
Insiluit, solo nociturus pondere, puppim.
Strage virum cumulata ratis, multoque cruore

Plena, per obliquum crebros latus accipit ictus.
At postquam ruptis pelagus compagibus hausit,
Ad summos repleta foros, desidit in undas,
Vicinum involvens contorto vortice pontum.
Æquora discedunt mersa diducta carina,
Inque locum puppis cecidit mare. Multaque ponto
Præbuit ille dies varii miracula fati.
Discrevit mors sæva viros; unumque relictum
Adgnorunt miseri, sublato errore, parentes,
Æternis causam lacrymis : tenet ille dolorem
Semper, et amissum fratrem lugentibus offert.
Quorum alter, mixtis obliquo pectine remis,
Ausus Romanæ Graia de puppe carinæ
Injectare manum; sed eam gravis insuper ictus
Amputat : illa tamen nixu, quo prenderat, hæsit,
Deriguitque tenens strictis immortua nervis.
Crevit in adversis virtus : plus nobilis iræ
Truncus habet; fortique instaurat prælia læva,
Rapturusque suam procumbit in æquora dextram.
Hæc quoque cum toto manus est abscisa lacerto,
Jam clypeo telisque carens, non conditur ima
Puppe : sed expositus, fraternaque pectore nudo.

(Lucain, *Pharsale*, liv. III.)

LES PEUPLES GAULOIS, LES BARDES, LES DRUIDES

N'est-ce pas ici le lieu de rapporter aussi le passage de Lucain relatif au départ des Romains pour l'Espagne? On y saisit bien l'état de l'opinion au sujet des Gaulois d'alors. César, poursuivant Pompée, emmène ses légions; la Gaule reste libre; elle respire. La joie est universelle.

Tunc rura Nemetis
Qui tenet, et ripas Aturi, qua litore curvo
Molliter admissum claudet Tarbellicus æquor,
Signa movet, gaudetque amato Santonus hoste :
Et Biturix, longisque leves Suessones in armis :
Optimus excurso Leucus Rhemusque lacerto,
Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis :
Et docilis rector rostrati Belga covini :
Arvenique ausi Latio se fingere fratres,
Sanguine ab iliaco populi; nimiumque rebellis
Nervius, et cæsi pollutus sanguine Cottæ.

Et qui te laxis imitantur, Sarmata, braccis
Vangiones : Batavique truces, quos ære recurvo
Stridentes acuere tubæ : qua Cinga pererrat
Gurgite : qua Rhodanus raptum velocibus undis
In mare fert Ararim : qua montibus ardua summis
Gens habitat cana pendentes rupe Gebennas.
Tu quoque, lætatus converti prælia, Trevir.
Et nunc tonse Liger, quondam per colla decora
Crinibus effusis toti prælate Comatæ ;
Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris altaribus Hesus;
Et Taranis scythicæ non mitior ara Dianæ.

Vos quoque, qui fortes animas, belloque peractas,
Laudibus in longum vates demittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina, bardi.

Et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum
Sacrorum, druidæ, positis repetistis ab armis.
Solis nosse deos, et cœli numina vobis,
Aut solis nescire datum : nemora alta remotis
Incolitis lucis. Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus
Orbe alio longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est.
Certe populi, quos despicit arctos.
Felices errore suo, quos ille, timorum
Maximus, haud urget leti metus. Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis : et ignavium rediture parcere vitæ.
Et vos crinigeros bellis arcere Caycos
Oppositi, petitis, Romam, Rhenique feroces
Deseritis ripas, et apertum gentibus orbem.

(Lucain, *Pharsale*, liv. I.)

Époque d'Auguste.

Au temps d'Auguste, de Virgile et de Tite-Live, quand la littérature romaine prend un caractère d'harmonie et d'art, voici de grands noms gaulois :

Cornélius Gallus, de Fréjus ;

P. Térentius Varro, d'Atax ;

Trogue Pompée, de la Viennoise.

Ils appartiennent à l'ère nouvelle par l'étendue de leur esprit et par le soin de leur travail. J'ai parlé d'eux plus haut ; mais leurs œuvres sont plus célèbres que connues, et il est difficile de les indiquer avec précision. Plus que tous les autres, ils personnifient et l'universalité de l'esprit gaulois et son malheur; car il n'est resté d'eux que leur gloire. — Ils sont dans l'ordre intellectuel ce qu'a dû être l'orateur et le soldat Vercingétorix dans l'ordre politique.

Avant d'entrer définitivement dans l'ère chrétienne, il n'est que juste de rappeler combien de noms appartiennent encore soit à la Gaule italienne, soit à la Gaule espagnole. « Nous, les fils des Celtes! » dit quelque part Martial, *Nos, Celtis genitos;* il rattache ainsi à notre race une bonne partie des écrivains qui vont renouveler par la passion espagnole les lettres latines.

D'une autre part, les bénédictins, dans leur *Histoire littéraire*, expriment naïvement la joyeuse émotion qu'ils éprouvent à faire le dénombrement des écrivains de la Gaule cisalpine jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il en est d'obscurs, il en est d'illustres.

On cite pêle-mêle les professeurs de lettres Petavius Teucer, Siscennius Jacchus, Oppius Carès, puis Virgile, Plotius Tucca, Catulle, Valérius Flaccus, Tite Live, Cornélius Népos, Valère Maxime, les deux Pline, Suétone, Asconius Pedianus, Thrasea Pætus, Lucius Pomponius, Titus Cassius Severus, Marcus Furius Bibaculus, Quintilius, Caïus Albutius Silus, Crispus Vibius, Pedo, Aruntius Stella, Æmilius Macer, Tinca, Caninius Rufus, Atrius Clémens et sa femme Arettina, Caïus Calvitius, Palémon, Munitius Macrinus, Munitius Acitianus, Romanus Firmus, Cornélius Munitianus, Pompeius Saturnius. — Au milieu de ce groupe, placez l'Ombrien Plaute et l'autre comique Cæcilius Statius. (Voir, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire*, tome I, p. 55.)

Premier siècle après Jésus-Christ.

Les orateurs gaulois sont nombreux à Marseille, à Toulouse, à Nîmes et à Rome, où Sénèque recueille et discute leur enseignement.

Vibius Gallus, — Oscus, — Agrotas, — Pacatus, — les deux frères Votienus Montanus et Julius Montanus, — Julius Florus, le prince de l'éloquence des Gaules, — Clodius Quirinalis, — Ursulus, — Valérius Asiaticus, — Domitius Afer, jouent un rôle important au barreau et dans les assemblées.

Les empereurs comptent avec ces hommes dont ils font tour à tour leurs favoris ou leurs victimes.

Pétrone, de Marseille, qui subit cette alternative, raille les mœurs du temps dans le *Satiricon.*

Cependant il reste, dans les provinces, des hommes studieux et réfléchis, qui, de loin, correspondent avec les beaux esprits de Rome et agissent sur eux. A Marseille est le médecin Démosthènes, à Lyon le philosophe Æbutius Libéralis, ami de Sénèque; à Narbonne le jurisconsulte Artanus, ami de Martial, comme aussi le poëte-soldat Antonius Primus, de Toulouse.

A Fréjus vivait d'abord Julius Græcinus, philosophe agronome, qui vient à Rome, où il donne des exemples de fermeté et d'honneur. Par lui-même et par son fils Agricola, qui sera le beau-père de Tacite, Græcinus est la tige d'une famille d'esprits très-remarquable. Les Romains instruits et honnêtes, c'est-à-dire les Quintilien et les Tacite, s'élèvent au milieu des Gaulois, tels que Græcinus, ou à l'école de Julius Secundus et de Marcus Aper, deux orateurs du même pays.

Pline le jeune a, en Gaule, des amis nombreux : à Vienne, Trébonius Rufin; à Fréjus, Valérius Paullinus; à Lyon, Géminius; à Rome, Salvius Libéralis et Sentius Augurinus. Ce dernier forme une société étroite avec Arrius Antoninus, aïeul maternel de l'empereur Titus Antonin.

Ainsi trouvons-nous l'influence gauloise mêlée à la réforme morale qui agit sur les empereurs. Auprès de Trajan et d'Adrien on aperçoit Favorinus, d'Arles; auprès de Marc Aurèle, Fronton.

Ce cortége de philosophes, de politiques, d'orateurs entre dans le deuxième siècle avec une physionomie particulière et nouvelle. Il y a là des groupes savants et une succession de maîtres sérieux qui réagissent contre la corruption. En même temps le travail scientifique continue dans la Gaule. On signale à Lyon le médecin

Abascante, et à Marseille une dynastie de jurisconsultes : les Ménécrate, les Charmolæus, les Zénothémis, tous trois de la même famille.

L'activité morale des hommes que je viens de citer, contemporaine du stoïcisme romain, prépare les esprits à la révolution qui s'accomplit au deuxième siècle. Les chrétiens grecs arrivant en Gaule trouvent les Romains pour bourreaux et un peuple d'admirateurs. L'alliance qui se consomme alors entre l'Orient et l'Occident et qui dépasse Rome païenne en instituant une jeune société religieuse d'un bout du monde à l'autre, en face de la vieille société civile, cette alliance a pour théâtre la ville de Lyon et pour formule la *Lettre des martyrs*.

L'ère moderne commence ; l'aveuglement des hommes les plus capables de l'ancienne société, de Marc Aurèle, par exemple, qui persécute les chrétiens, et, d'une autre part, les égarements des gnostiques orientaux qui ne précisent pas leurs dogmes, enlèvent à l'Italie, à la Grèce et à l'Asie, la prépondérance morale : celle-ci passe à la Gaule, à la Dalmatie, à l'Afrique, c'est-à-dire où sont les organisateurs de la société religieuse.

Désormais nous entrons dans l'ère décisive de la société occidentale ; il ne faut plus qu'enregistrer les faits et les noms qui vont se presser devant nos yeux.

ÈRE NOUVELLE

Deuxième siècle.

Les Grecs fondent l'Église de Lyon (177). — Persécutions de Marc Aurèle.

Saint Pothin et ses disciples. — *Lettre des Martyrs.* — Exemple de sainte Blandine.

Saint Irénée combat les Gnostiques.

Troisième siècle.

La Société civile produit encore de nombreux rhéteurs et des

panégyristes, les uns grecs, les autres latins, les autres mêmes anciens élèves des druides.

NAZAIRE.

EUMÈNE, à Autun, où l'École est dirigée par des hommes venus d'Athènes, dont les descendants passeront à Bordeaux.

CÆCILIUS AGRICIUS ARBORIUS, d'Autun, fuit à Bordeaux. Son fils, ARBORIUS MAGNUS, professe à Toulouse, à Narbonne, à Constantinople. Sa fille Æmilia sera mère d'Ausone.

JULIUS TITIANUS, à Lyon et à Besançon. — Ancien précepteur du fils de Maximin.

CLAUDE MAMERTIN, le panégyriste, à Trèves.

A Bordeaux, des professeurs latins, *Thalasse*, *Concordius*, *Macrinus*, *Sucuro;* quelques grecs, *Sperchée*, *Ménestrée;* un ancien prêtre de Bélen, *Phœbitius*, et son fils *Patère*.

LACTANCE, rhéteur d'Asie, élève d'Arnobe l'Africain, vient répudier, à Trèves, la tradition païenne.

Quatrième siècle.

Société religieuse :

SAINT AMBROISE, Gaulois, né à Trèves vers 333, mort en 397. — Vit en Italie. Est élu, en 374, évêque de Milan.

Lettre à Valentinien contre Symmaque. — Traité sur les devoirs des prêtres.

SAINT HILAIRE, évêque de Poitiers, (m. 367). Adversaire de l'arianisme. — Exilé en Phrygie. Revient en 360. — *De la Trinité.* — *Des Synodes.* — *Lettres et Commentaires.*

SAINT MARTIN, élève de saint Hilaire. — Soldat romain, né en Pannonie; s'enferme à Ligugé, près de Poitiers ; devient évêque de Tours et fonde Marmoutiers (*Martini Monasterium*). — Son influence s'étend, grâce à Evagre et à Sulpice Sévère, sur le Midi, puis sur toute l'Europe.

A cette époque, les chrétiens se plaisent à mettre en vers les

Écritures. Essais de poésie sacrée par *Valeria Faltona*, *Proba*, *Juvencus*. Ces travaux annoncent saint Avite et la poésie dantesque.

Société civile :

AUSONE, né à Bordeaux en 309, mort vers 394, professe avec éclat, devient précepteur de Gratien, comte de l'Empire, questeur, préfet et consul (379). — Héritier des écoles gallo-romaines, il se plaît à la poésie descriptive ; il écrit des idylles et des poëmes sur *la Moselle*, sur l'*Amour crucifié*, sur les *Roses*. — Il est le représentant de la tradition et le centre d'un groupe considérable de lettrés.

Citons son neveu *Pomponius Maximus Herculanus*, ses amis *Leontius*, *Jucundus*, *Glabrio*, *Lucilius*, *Minervius*, *Staphylius*, *Crispus*, *Urbicus*, *Liberius-Victor-Minervius* et son fils *Alethius*, *Exupère*, *Citarius*, *Sedatus*, *Censorius*, *Atticus*, *Agricius*, *Anastase*, *Rufus*, *Marcel*, *Népotien*, *Nonius*, *Victorius*, *Dynamius*, *Théon et Procule*, *Syagre*, *Axius*, *Paulus*, poëte dramatique, *Tétrade*, *Drépanius*, tous gens qui ont le goût des lettres : — ses élèves, l'empereur *Gratien*, et *Paulin*, qui plus tard échappe aux influences de l'École, et *Hespère*, préfet des Gaules.

Ausone, dans son poëme de *la Moselle* (v. 381-388), vante le pays qui rivalise déjà par la science et la sagesse avec l'antiquité :

> Æmula te latiæ decorat facundia linguæ.
> . . . .
> Nec sola antiquos ostentat Roma Catones.
> Aut unus tantum justi spectator et æqui
> Pollet Aristides Veteresque illustrat Athenas.

Des rapports fréquents sont établis entre l'Aquitaine et Rome.

EUTROPE, *Siburе*, *Rufin*, *Palladius*, amis de Symmaque, paraissent unis par des relations constantes, et Symmaque se déclare Gaulois. C'est ici le lieu de rappeler que *Julien* l'Apostat règne de 361 à 363, et que Symmaque réclame en 384 le rétablissement de l'autel de la Victoire.

Transition du quatrième au cinquième siècle.

Un quadruple mouvement se déclare :

1° Le Midi est gagné par l'esprit chrétien, qui triomphait à Trèves, à Poitiers et à Tours.

Évagre, disciple de saint Martin, vient habiter au pied des Pyrénées, non loin de Sulpice Sévère, tandis que Paulin, élève d'Ausone, déserte la tradition de l'École et passe en Espagne. Bientôt la Provence et les îles de la Méditerranée, séjour des Honorat et des Cassien, répondent au même mouvement.

Évagre écrit : la *Dispute entre Théophile, chrétien, et Simon, juif.* — Le *Dialogue entre Zachée, chrétien, et Apollonius philosophe.*

Depuis 360, fondations nombreuses de couvents : — Ligugé et Marmoutiers ; retraites célèbres en Aquitaine, puis en Provence : là, Saint-Faustin, Saint-Victor, Lérins.

2° Les hérésies ou les doutes entravent ce progrès :

Pélage, Breton, qui s'appelait d'abord *Morgan*, va lire Origène à Rome ; il nie le péché originel et la grâce. — Son disciple *Celestius* répand sa doctrine, qui est combattue par saint Augustin et Orose.

A côté du pélagianisme, qui met aux prises tous les docteurs de la chrétienté, naît ce semi-pélagianisme provençal ; et, autour de ces grandes questions, on en fait surgir une foule d'autres moins considérables. Des écrivains oubliés, ou même anonymes, proposent des difficultés : *Benoît Paulin, Lucide, Leporius, Minerve et Alexandre*, le préfet *Dardane*, l'évêque *Eutrope* apparaissent dans ce lointain comme des casuistes sans le vouloir, et saint Jérôme, qui ne meurt qu'en 420, répond de son mieux à leurs questions de conscience.

3° La société civile ou romaine, qui doit succomber définitivement en 476, proteste une dernière fois.

Rutilius Numatianus, mort après 418, Gaulois de Toulouse ou de

Poitiers, consigne ses plaintes dans le poëme intitulé *Itinerarium* ou *de Reditu.*

Au milieu du déclin, on aperçoit plus d'un magistrat et plus d'un savant qui essaye de sauver son intelligence du naufrage de l'État : *Pétrone, Tonance Ferréol, Pragmace, Valérien, Pierre, Polenne, Avite,* honorent le barreau, les préfectures, ou même la pourpre impériale. — De simples médecins, comme *Disaire,* ou comme ce *Marcel,* dont le livre *de Medicamentis* fut publié par Henri Estienne, cultivent les sciences.

4° Les invasions barbares (Bourguignons en 376, Alaric en 395, Radagaise en 406, Attila en 433), forcent les peuples à choisir entre le Capitole et la Croix. Elles précipitent le dénoûment de la lutte sociale qui s'est établie, et elles préparent le terrain aux Gallo-Francs.

C'est au milieu de ce conflit que le cinquième siècle est inauguré, en Aquitaine, par les disciples de saint Martin, et, en Provence, par les moines revenus de la Thébaïde. Et d'abord, l'école de Bordeaux est abandonnée par saint Paulin.

ÉCOLE DES PYRÉNÉES

Deux hommes manifestent leur indépendance morale :

Saint Paulin, de Bordeaux, plus tard évêque de Nole (n. 354? m. 431.) — *Poëmes, sermons, lettres ;* mais surtout enseignement et exemple. Autour de lui, *saint Amand* et *saint Delphin,* évêques de Bordeaux, qui l'ont converti et baptisé ; ses amis *Jove, Sancte, Alèthe, Aper ;* ses disciples, *Pacatus, Urane, Cythère.*

Saint Sulpice Sévère (m. après 420). — *Histoire sacrée. — Vie de saint Martin. — Dialogue sur les moines d'Orient et sur saint Martin.* — Ami de saint Paulin, et plus jeune, il sert de trait d'union entre la Touraine, Bordeaux, Marseille et l'Orient. — Autour de son nom rassemblez ceux de *Posthumius* et de *Didier,* les voyageurs, d'*Évagre,* de *Gallus,* et encore du poëte *Paulin de Périgueux.*

De même que la Provence est agitée par Pélage, ainsi les

vallées pyrénéennes sont troublées par *Vigilance*, prêtre d'Aquitaine, que dénonce aux Pères de l'Église, *Ripaire*, autre prêtre du même pays.

ÉCOLE PROVENÇALE

La Provence est une pépinière religieuse :

SAINT HONORAT, évêque de Marseille se fixe à Lérina, entre 400 et 410. — Voyages antérieurs avec *saint Venant*, son frère, et avec *saint Caprais*.

JEAN CASSIEN, né Gaulois? vers 350 ou 360, élevé chez les moines de Palestine et d'Égypte, se retire à Marseille vers 406 ou 405, fonde deux monastères, publie des *Institutions* et des *Conférences*.

Autour de *Lérins* et de *saint Victor*, groupez :

VINCENT DE LÉRINS. — *Commonitorium*, enseignement catholique.

SAINT HILAIRE, évêque d'Arles, puis ses amis, ses parents, ses disciples, *Ravenne*, *Victorien*, *saint Loup*, évêque de Troyes, les poëtes *Livius et Œdesius*.

SAINT EUCHER, évêque de Lyon, avec son frère, *saint Véran*, et son fils, *saint Salone*.

SAINT MAXIME, évêque de Riez, *saint Procule*, évêque de Marseille, *saint Castor*, évêque d'Apt.

CL. MARIUS VICTOR, professeur et poëte qui écrit un *commentaire* sur la Genèse, et à son ami, l'abbé Salomon, auteur d'une *Lettre* contre le siècle. — La poésie chrétienne se développe à travers le cinquième siècle; outre Victor et saint Hilaire, *Dracontius*, *Sedulius*, *Paulin le pénitent*, une foule d'autres, essayent de traduire en vers leurs croyances spiritualistes.

Cinquième siècle.

Rayonnement du foyer provençal, autour duquel se réfugient des hommes de tout pays.

Saint Prosper, d'Aquitaine, contemporain de saint Hilaire, correspondant de saint Augustin (n. 403? m. 467?). — Poëme *contre les Ingrats*. — *Chronique universelle*.

Mamert Claudien, de Vienne, comme son frère *saint Mamert*. — Lettres, hymnes, traités philosophiques. — Dans une thèse de M. Germain sur Mamert, il est considéré comme un précurseur du cartésianisme. — Dans les écrits de ses contemporains, on l'admire comme un esprit encyclopédique, qui réunit dans sa pensée la Grèce, Rome et le christianisme.

Triplex bibliotheca, quo magistro,
Romana, Attica, Christiana, fulsit;
Quam totam monachus virente in ævo
Secreta bibit institutione. (Sidoine.)

Son ouvrage sur *la Nature de l'âme* est capital.

Fauste, Breton d'origine, troisième abbé de Lérins. — *Traité sur la grâce*, lettres et sermons.

Gennode, prêtre de Marseille.

Pomère, Africain, rhéteur à Arles.

Ils vivent jusque vers la fin du siècle. Mais les deux hommes les plus célèbres de la même période sont :

Salvien, élevé à Trèves, qui s'établit à Marseille. — Il écrivit d'une plume passionnée sur les vices du temps et sur la Providence. — *De gubernatione Dei*.

Sidoine Apollinaire (430-488), évêque de Clermont en 472. — *Poésies* et *Lettres*. — Il est le centre d'un groupe nombreux. On peut citer, parmi ses amis ou ses imitateurs, les poëtes *Procule*, *Constance*, *Loup*, *Hespère*, *Victorius*, *Héron*, *saint Auspice*, *Lampride*, *Secondin*, *Sévérien*, *Anthedius*, puis les trois *Consence*. — Ajoutez les évêques *saint Rustique et saint Euphrone*, les érudits ou écrivains *Nicet*, *Jean*, *Firmin*, *Serran*, *Probe*, *Domice*; — les questeurs ou préfets *Eutrope*, *Domnule*, *Félix*, *Léon*, *Ecdice*.

Paulin *le pénitent*, fils du proconsul Hespère, petit-fils d'Ausone, qui naît à Pella en 376, et meurt en Gaule en 460, écrit à

quatre-vingt-quatre ans l'*Eucharisticum*. Sa vie résume les agitations de l'époque.

Il est impossible de suivre le développement prodigieux de cette activité universelle qui enfante partout des poëtes, des missionnaires, des apologistes chrétiens, des saints. Il faudrait citer encore les évêques du Midi, Léonce, Vérus, Orient, Valérien, Patient, Héros, Lazare, les prêtres Eusèbe, Salvius, Musée, Vincent, Arnobe, Porchaire ; — dans le Nord, saint Mamertin, *saint Germain*, Arbogaste, — partout des esprits agités par l'avenir et qui, de leur personne ou de leur plume, se transportent d'un bout à l'autre de la chrétienté, des poëtes anonymes, des solitaires mystiques, des linguistes curieux.

Au milieu de ce labeur universel, une œuvre se fait, qui est collective, anonyme, et très-importante : on écrit les *Actes* des chrétiens du deuxième, du troisième et du quatrième siècle. Les *Acta Sanctorum* préparent pour l'histoire, pour la légende, et pour la vie sociale du moyen âge, un arsenal immense de documents et d'armes intellectuelles.

Sixième siècle.

Du même coup, la Gaule a reçu deux impulsions vigoureuses. Le christianisme et l'invasion lui apportent un sang nouveau. A partir de ce moment, il n'est plus nécessaire de marquer d'aussi près la filiation des esprits. Désormais tout le monde est plus ou moins entraîné dans le mouvement de fusion qui s'opère : à côté des savants instituteurs de la Gaule méridionale se trouve un monde d'écrivains ou de simples adeptes qui ne sont plus les représentants des idées nouvelles et qui risquent fort de les altérer en croyant les comprendre. « On se porte à diverses superstitions, toutes filles de l'ignorance. On fait en particulier beaucoup d'usage du sort des saints. » Ainsi parlent les bénédictins. Je renvoie à leur *Histoire littéraire* pour l'étude détaillée des nombreux ouvrages, souvent anonymes, qui se produisent alors. Ici indiquons seulement les groupes essentiels.

Saint Ennode, d'Arles, devenu évêque de Pavie. Sa carrière

(473-521), s'écoule en Italie surtout. Son rôle est celui d'un médiateur. — Éloges de Théodoric et de saint Épiphane.— Poésies, lettres, traités.

Saint Avite, d'Auvergne, évêque de Vienne, mort en 525. — Poésies religieuses ; lettres politiques.

Saint Césaire, de Châlons-sur-Saône, évêque d'Arles (470-542), écrit sur le libre arbitre et prononce des sermons populaires.

Saint Cyprien, d'Arles, évêque de Toulon (mort vers 546); écrit la Vie de saint Césaire.

Grégoire de Tours, né en Auvergne (544–595), le célèbre auteur de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*. Son activité politique et religieuse cherche tous les moyens de conquérir le peuple et les rois. Ses écrits théologiques sont perdus ; mais ses ouvrages sur la *Vie des Pères*, sur les *Miracles de saint Martin*, sur la *Gloire des Martyrs* et la *Gloire des Confesseurs* durent et agissent.

On signale encore, dans le même siècle, la chronique de *Marius*, d'Autun (532–596), et l'*Histoire des Juifs*, en hébreu, par Josèphe de Touraine.

Transition du sixième au septième siècle.

Saint Fortunat, poëte italien de Ceneda, parcourt la France, s'arrête à Poitiers, y devient évêque et ajoute à ses *Poésies* des *Vies des Saints*. Il vit de 530 à 605 environ.

Saint Colomban, au contraire, descend du Nord au Sud, d'Irlande en France et en Italie. Chez nous, il est abbé de Luxeuil; partout il est orateur, poëte et réformateur ardent. — Mort en 615.

Septième siècle.

Marculf, simple moine, compose un recueil de formules qui, servant à rédiger les actes, devient le code du peuple. Nous verrons que cet ouvrage, placé en regard de la Bible comme la sagesse profane à côté de la sagesse religieuse, est resté dans la mémoire du peuple en raison de son utilité pratique.

La tradition du travail historique chrétien et de l'enseignement par la biographie continue pendant deux cents ans et remplace toute science.

FRÉDÉGAIRE, de Bourgogne, compose une chronique, qui fait suite à Grégoire de Tours.

L'Italien JONAS écrit la *Vie de saint Colomban*, et l'archevêque de Rouen, SAINT OUEN, celle de *saint Éloy*.

Les Gestes des Francs, dont l'auteur est anonyme, sont du commencement du huitième siècle.

On doit faire ici une importante remarque : c'est que la nation donne une attention passionnée à sa propre histoire. De 400 à 800, c'est-à-dire depuis la mort de saint Martin jusqu'à la scène définitive du couronnement de Charlemagne à Rome, on n'a pas cessé de recueillir les faits et gestes des hommes qui dirigent les destinées nouvelles de l'Occident. Ainsi se préparent et la grandeur du pays, et le corps de notre histoire, et le développement prochain de l'épopée.

Incessamment on compose ces annales qui sont de plus en plus immédiates et que nous appellerions aujourd'hui de l'histoire contemporaine. Au septième siècle, par exemple, il faut placer tout à la fois et la vie et la biographie des grands prélats, comme saint Amand, l'apôtre de la Belgique, saint Éloi, évêque de Noyon, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Léger, évêque d'Autun. En 639, saint Éloy et saint Ouen sont tous les deux chargés de la direction d'un diocèse, et l'un raconte la vie de l'autre.

Huitième siècle.

Ce mouvement historique continue. Des écrivains anonymes écrivent :

La *Vie de Dagobert Ier*;

Les *Annales de l'Histoire des Francs*;

L'*Histoire de la vie de Charlemagne et de Roland*, attribuée à TILPIN, archevêque de Reims, mort en 800.

Mais, à côté de ce travail, un autre s'accomplit. L'apostolat religieux s'attaque à la Germanie ; l'idée de la science réunit autour

de Charlemagne les esprits éclairés du Midi et du Nord. J'ai dépeint ce grand effort ; en groupant ici les noms déjà cités, je rappelle qu'il faut rapporter au huitième siècle l'honneur de cette double tentative dont l'effet va se prolonger sur le neuvième.

Saint Boniface (ou Winfried), Anglo-Saxon (680-755), archevêque de Mayence.

Ambroise Aupert (m. 778), abbé de Saint-Vincent.

Alcuin (735-804), du comté d'York ; abbé de Saint-Martin de Tours.

Angilbert (m. 814), de Neustrie ; compagnon de Charlemagne, puis abbé de Saint-Riquier.

Leidrade (m. 816 ?), du Norique, archevêque de Lyon.

Smaragde (m. 820 ?), abbé de Saint-Mihiel.

Saint Benoit d'Aniane (751-821), Italien, en Septimanie.

Théodulf (m. 821), Goth et venu d'Italie ; évêque d'Orléans.

Adalhard (735-826), d'Austrasie ; abbé de Corbie.

Dungal (m. 834 ?), Irlandais.

Halitgaire (m. 831), évêque de Cambrai.

Ansegise (m. 833), de Bourgogne ; conseiller de Charlemagne, abbé de Fontenelle.

Friedgies (m. 834), Anglo-Saxon, abbé de Saint-Martin de Tours.

Éginhard (m. 839), conseiller de Charlemagne, abbé de Seligenstadt.

Neuvième siècle.

Ermold le Noir, du Midi ; abbé d'Aniane.

Amalaire (m. 837), de Metz.

Agobard (779-840), archevêque de Lyon.

Hilduin (m. 840 ?), abbé de Saint-Denis.

Dodane, duchesse de Septimanie.

Jonas, d'Aquitaine (m. 842), évêque d'Orléans.

Saint Ardon Smargade (m. 843), moine à Aniane; écrit la Vie de saint Benoît.

Benoit, de Belgique, diacre à Mayence, recueille, comme Anségise, les capitulaires des rois francs.

Thégan, (m. 846 ?), chorévêque de Trèves.

L'Astronome.

Walfried Strabo (807-849), abbé de Richeneau.

Freculf (m. 850 ?), évêque de Lisieux.

Angelome (m. 855 ?) moine à Luxeuil.

Raban-Maur (776-856), archevêque de Mayence.

Nithard (m. 859 ?), duc de la France maritime, moine de Saint-Riquier.

Florus (m. 820 ?), prêtre à Lyon.

Saint Prudence (m. 861 ?), évêque de Troyes.

Servat-Loup (m. 862 ?), abbé de Ferrières.

Paschase Ratbert (m. 865 ?), abbé de Corbie.

Batramne (m. 862 ?), moine à Corbie.

Gottschalk (m. 869 ?), moine à Orbais.

Otfried (m. 870 ?), moine à Weissembourg.

Milon (m. 872), moine à Saint-Amand.

Jean Scot (Érigène), m. 875 ?

Usuard, moine à Saint-Germain des Prés.

Saint Remy (m. 875 ?), archevêque de Lyon.

Saint Adon (800-875), archevêque de Vienne.

Isaac (m. 880), évêque de Langres.

Herric (834-881), moine à Saint-Germain d'Auxerre

Hincmar (m. 882), archevêque de Reims.

Le moine de Saint-Gall.

Remy (m. 908 ?), moine à Saint-Germain d'Auxerre.

Reginon (m. 915 ?), abbé de Prüm.

Abbon (m. 924 ?), moine à Saint-Germain des Prés.

Tous ces écrivains prennent une part très-active aux discussions du temps, et, du fond des monastères, ils disent leur pensée. La liste de leurs ouvrages, peu intéressante quand on la suit en détail, est, au contraire, curieuse quand on l'envisage par groupes d'écrits.

Ainsi les travaux de Charlemagne, sa vie, ses capitulaires sont l'objet d'une étude suivie : Anségise et Benoît, Éginhard et le moine de Saint-Gall y attachent leurs noms.

L'histoire générale est écrite par Fréculf, saint Loup, saint Adon et Réginon.

La vie du Débonnaire et de ses fils occupe la plume de Thégan, de l'Astronome, de Nithard, de Florus.

Les querelles politiques inspirent Agobard, Ratbert et Hincmar, trois esprits pleins d'ardeur ; comme les crises militaires passionnent Abbon, l'historien de Paris.

Dans le même temps, on poursuit l'œuvre religieuse de l'établissement de la discipline ou du dogme. Des traités, des poésies, des commentaires sont composés par Amalaire, Agobard, Jonas, Strabo, Servat-Loup, Ratbert, Otfried, Isaac.

La biographie religieuse ne s'interrompt pas. La vie de saint Denis, par Hilduin, de saint Benoît, par Ardon, de saint Gall, par Strabo, de saint Germain d'Auxerre, par Herric, sont des exemples de monographie, et les notes recueillies par Usuard forment un martyrologe.

D'une autre part on écrit des traités de philosophie morale, des lettres, des poésies qui attestent l'habitude des entretiens élevés : la duchesse Dodane, Raban Maur, Milon composent en ce genre des pages dignes de souvenir. Mais l'exercice de la raison, dès qu'il dépasse le domaine des vertus familières, se heurte contre les dogmes de l'Église. Les querelles sur le libre arbitre et la prédestination reprennent leur vivacité. Gottschalk, Jean Scot, saint Prudence, Ratramne, Florus, saint Remy se trouvent engagés dans l'arène nouvelle où commence le débat moderne de la raison et de la foi.

Dixième siècle.

HUCBALD (840-930), moine de Saint-Amand (Flandre). — Poëme *sur les chauves*, dédié à Charles le Chauve.

SAINT ODON (879-942), abbé de Cluny. — *Vie des Saints.*

JEAN, Italien. — *Vie de saint Odon.*

FLODOARD (894-966), chanoine à Reims ; historien.

HELPÉRIC, écolâtre de Grandfel.

JEAN, abbé de Saint-Arnould, à Metz. — *Vie des Saints.*

ADSON (m. 992), abbé de Montier-en-Der.

ARNOULT, évêque d'Orléans. — *Lettres scientifiques.*

GERBERT (m. 1003), plus tard le pape Sylvestre II. — Organisateur de l'enseignement scientifique.

Avec le moine de Saint-Gall, l'épopée commençait ; avec Jean Scot, la philosophie; avec Gerbert, la science est inaugurée en tant que science d'une manière sérieuse.

Nous pouvons arrêter ici notre liste, bien que, dans ce premier volume, nous ayons dû pousser plus avant l'examen des choses.

II

SOURCES GÉNÉRALES

Nous n'indiquerons pas ici toutes les sources auxquelles nous avons puisé. Cette liste serait trop étendue, et, d'ailleurs, les idées exprimées dans cet ouvrage seraient quelquefois en désaccord avec celles des écrivains qui n'ont étudié qu'une partie spéciale de notre histoire.

Je citerai seulement les principales collections dans lesquelles le lecteur pourra à son tour retrouver les faits de nos annales et plusieurs des textes que j'ai rapportés. C'est un devoir pour moi de déclarer que j'ai emprunté plus d'une fois les traductions faites par mes devanciers de tel ou tel passage d'un écrivain. Ainsi ai-je fait pour Salvien, pour Grégoire de Tours, pour saint Avite. Deux raisons m'y ont déterminé. La première est que je désirais rendre justice au travail de mes prédécesseurs quand il était bien fait; la seconde est que je ne voulais pas être soupçonné, en traduisant des textes qui témoignaient très-vivement de la vérité de mes assertions, de leur donner le tour et l'accent de ma propre conviction.

Parmi les nombreux travaux qui méritent d'être consultés pour notre histoire primitive, il faut citer d'abord :

La collection des *Auteurs de l'antiquité*, source admirable de documents divers;

L'*Histoire littéraire des bénédictins;*

Le Cours si ferme et si profond de M. Guizot sur l'*Histoire de la civilisation en France ;*

La collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France.* Nous avons suivi celle de M. Guizot.

La collection des *Thèses* présentées à la Faculté des lettres de Paris, parmi lesquelles il s'en trouve déjà un bon nombre qui intéressent l'histoire du moyen âge, par exemple :

Sidoine Apollinaire, par M. Germain (1840) ;
Mamert Claudien, par le même ;
Servat-Loup, par M. Nicolas (1861) ;
Lérins, par M. l'abbé Goux (1856) ;
Salvien, par M. Louis Méry (1849) ;
Scot Érigène, par M. Saint-René Taillandier (1843),
Saint Avite, par M. Victor Cucheval (1863) ;
Wala, par M. Himly.

A côté de ces thèses, il faut ranger des travaux du même ordre, tel que celui-ci, que nous avons étudié, et dans lequel nous avons pris nos citations :

Sainte Clotilde, par M. l'abbé Rouquette.

Nous croyons à peine nécessaire de dire que la lecture des ouvrages originaux et des traductions complètes fournit mille détails importants.

La traduction de *Grégoire de Tours* est, en ce genre, une mine précieuse. Nous avons suivi celle de M. Guizot, publiée à la librairie Didier.

La même maison (dont le catalogue, en matière d'histoire littéraire, doit toujours être consulté) a édité les ouvrages de M. de la Villemarqué sur la question si curieuse de la littérature bretonne. Ces ouvrages, fort discutés, ont eu assurément l'honneur de forcer l'attention publique sur un point capital de nos origines. Pour notre part, nous l'avons dit, ce sont les anciens qui nous guident quand il s'agit de l'époque primitive ; mais nous empruntons volontiers quelques pages à M. de la Villemarqué lorsque nous étudions les courants qui se sont formés au Nord et qui ont apporté de riches éléments à la littérature du douzième siècle.

Quelles que soient les réserves de la critique sur ces questions obscures, il faudra tenir un grand compte à l'auteur de son travail persévérant et même des débats qu'il a soulevés. Nous devons citer ici :

Myrdhinn ou *l'Enchanteur Merlin.*
Les Bardes bretons, poëme du sixième siècle.
Barzaz Brey. — Chants populaires de la Bretagne.
La Légende bretonne.

Un ouvrage peu favorable aux questions celtiques, mais curieux sur les autres points, est celui de M. Ampère, publié par la librairie Didier sous ce titre :

Histoire de la littérature française avant Charlemagne et sous Charlemagne.

Dans cette liste abrégée nous devrions faire entrer les ouvrages spécialement historiques dont la réputation est méritée:

Les *Récits des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry;
L'*Histoire de la Gaule,* par Amédée Thierry;
L'*Histoire de France,* par Michelet ;
L'*Histoire de France,* par Henri Martin.

Nos lecteurs ont présente à la mémoire l'œuvre de ces écrivains. Je n'insisterai donc pas ; mais en ce qui touche l'histoire proprement dite, je demanderai la permission de reproduire ici les articles que j'ai publiés récemment et qui traitent de l'état de nos connaissances au sujet des premiers temps de notre nation, dans les numéros suivants du *Journal officiel :* 27 septembre, 15 et 29 novembre 1869.

Nous conservons à ces articles leur forme primitive, plus militante.

III

LA QUESTION GAULOISE [1]

(PREMIER ARTICLE)

I

Il y a une question gauloise, c'est-à-dire une question ouverte sur nos origines, des systèmes en présence, et, ce qui est à remarquer, un public qui écoute. En France, nous sommes prodigieusement inattentifs, quand on nous parle savamment et sérieusement des grands problèmes de notre histoire, puis il vient un jour où notre curiosité s'éveille, et nous courons alors après les livres oubliés.

Je ne serais pas surpris si quelqu'un rééditait demain la compilation poudreuse de Cælius Rhodiginus sur les Gaulois. Le docte Ramus, grand oseur, chercheur intrépide, qui sema sur sa route tant de vues audacieuses, et qui paya de sa vie l'honneur d'avoir porté au Collége de France des idées nouvelles, a laissé une dissertation sur la vieille Gaule : on y reviendrait aussi qu'il ne faudrait pas s'en étonner. Le vent souffle de ce côté; nous avons la

[1] *Ethnogénie gauloise,* par M. Roger de Belloguet (— *Types gaulois et celto-bretons.* — *Génie gaulois*), 2 vol. in-8. Paris. Benjamin Duprat-Maisonneuve. — *Recherches sur l'origine des Gaulois,* par G. Lévêque. Paris, 1869. Impr. Laîné. — *Études de mythologie celtique,* par Jules Leflocq. Orléans, 1869. Herluison. — *Les oies sauvages,* par le P. Julien Bach. Metz, 1864.

Gaule à découvrir; le sujet, national au premier chef, est majestueux d'antiquité, et néanmoins très-neuf. Il est plus ancien qu'il ne semble, car il nous reporte à seize cents ans avant Jésus-Christ, plus haut encore, aux migrations des Aryas; il est en même temps plein de jeunesse, parce qu'il n'est en faveur que d'hier.

Comment cela se fait-il? Le seizième siècle, qui devinait tout, qui embrassait toutes les civilisations, et qui rêvait l'avenir de la France en se passionnant pour l'étude du passé, ne manqua pas d'ouvrir cette voie aux études; mais on peut dire que les érudits seuls l'ont suivie. Avec la patience qui est leur honneur — et quelquefois leur génie — les érudits ont continué, trois cents ans durant, à noter les documents et témoignages qui devaient servir un jour à éclairer notre histoire. Mais c'est le dix-neuvième siècle qui va mettre en vogue ce beau et curieux travail. Je dis « mettre en vogue, » et je sens que l'expression irritera les dédains des purs savants, qui ont un mépris sincère pour la popularité. Néanmoins je maintiens le mot et je signale le fait avec joie, parce que la sympathie est la condition du progrès, et que, dans notre pays surtout, une vérité qui ne déplaît pas fait plus de chemin en vingt ans qu'en trois siècles.

Or, la question gauloise devient populaire. Étudiée longtemps à huis clos, elle s'éclaire maintenant et elle apparaît aux regards comme un spectacle plein de promesses. C'est d'abord l'élite des esprits qui a donné l'exemple et l'impulsion, comme il arrive nécessairement; car la baguette qui fait jaillir l'eau du rocher est aux mains de quelques Moïses. Tout le monde sait par quels travaux les compagnies savantes et les élèves de nos grandes écoles ont préparé le terrain. Faut-il rappeler ici les œuvres considérables publiées sur l'histoire de la Gaule et sur l'histoire de César, l'entreprise laborieuse qu'on a formée de réunir et d'expliquer nos inscriptions, les recherches continues de l'archéologie, les larges vues que la philologie et la littérature nous ouvrent sur la langue des Gaulois, en général, sur la poésie des races celtiques, sur l'origine des Basques ou sur les institutions germaines? Ce mouvement général est vivement encouragé par l'Institut, qui recueille ou accueille toutes les recherches utiles, et par l'Empereur qui y prend part directement et paye de sa

personne. En un mot, ceux qui aiment la guerre de la science contre les ténèbres trouveront que, de ce côté, elle est bien menée, de haut, et avec ensemble.

Mais à de telles campagnes, il faut une armée de travailleurs, et ce qui est intéressant à remarquer aujourd'hui, c'est qu'elle se forme rapidement. Je sais des volontaires qui arrivent de tous côtés. Celui-ci s'est logé sur le bord de la Seine et la fouille chaque jour, lui réclamant ce qu'elle a pris à nos ancêtres. Celui-là est au milieu d'une province, et, son crayon à la main, il guette tout ce qui apparaît dans un rayon de vingt lieues, pour le noter ou le copier. Un troisième relève dans ses lectures religieuses, par exemple dans la *Vie des Saints*, des traditions ou des mots qui jettent quelque lumière sur les mœurs des Gaulois à l'époque où le christianisme les aborde, et il obtient des résultats singuliers. Un professeur au lycée d'Orléans, M. Jules Leflocq, succombe, à trente-six ans, à une maladie implacable, la phthisie; on recueille les pages lucides et fermes qu'il a trouvé le temps d'écrire : c'est le commencement d'un grand ouvrage sur la religion des Gaulois. En 1864, un interne des hôpitaux, M. Georges Lévêque, donnait aux cholériques des soins courageux, qui lui valurent une distinction très-honorable, mais qui le laissèrent lui-même si éprouvé qu'il mourut deux ans plus tard; on trouva dans ses papiers un travail complet intitulé : *Recherches sur l'origine des Gaulois*, œuvre posthume, qui fait regretter plus vivement la perte de l'auteur; elle accuse une érudition précoce, une méthode sûre, et une hardiesse d'esprit franchement originale.

J'indique la spontanéité du mouvement qui se propage, je n'en mesure pas l'étendue. Dans cette entreprise, où il y a place pour tout le monde, chacun apporte son butin : le collectionneur, ses haches de pierre, ses poinçons en corne de cerf, ses outils en silex; le curieux, ses notes et comparaisons; l'humaniste, ses commentaires sur un texte oublié; et toutes les fois qu'on réunit ces débris épars, soit que l'on compose une galerie de l'Histoire du travail, comme celle de l'Exposition universelle, soit que l'on donne un palais à nos antiquités, comme le château de Saint-Germain, alors la lumière commence à jaillir du rapprochement.

Je ne parle pas de tous les livres qui répandent parmi le public la connaissance de l'époque gauloise, ou du moins le désir de la connaître. Ils se multiplient; on voit jusque sur la table de la famille des ouvrages et des dessins qui initient nos enfants à la vie de leurs ancêtres. Il est vrai que quelques-uns, nés du caprice et de la fantaisie, sont téméraires et révèlent le passage d'un simple entrepreneur d'illustrations; mais d'autres, comme le livre publié par M. Charton, reproduisent avec une scrupuleuse fidélité les monuments de l'art. On les distingue au premier coup d'œil; d'ailleurs, il y a toujours, à côté et au-dessus des vulgarisateurs, les savants qui discutent. On ne laisse rien passer au hasard; on se contredit, on s'échauffe; c'est à merveille. Quelques vérités vont sortir de là, sur un sujet complexe, indéfini, lointain, que l'on serait mal venu à traiter *ex professo*, et qui était déjà rempli d'énigmes pour les contemporains, comme nous l'allons voir.

II

La question gauloise embarrassait fort les Romains, et pour plus d'une cause. Non-seulement les Gaulois gardaient dans leur histoire de vieux souvenirs humiliants pour Rome, mais encore leur caractère paraissait une énigme à ce peuple de politiques et de conquérants. Quand on relit l'histoire sans y mettre de solennité, ni de convention, ni d'allusions pédantes, en homme et non en rhéteur, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'embarras des écrivains latins qui parlent de nos pères. Tacite excepté, qui est le maître observateur, ils sont tous plus ou moins en contradiction les uns avec les autres, comme César avec Strabon, ou avec eux-mêmes, comme Cicéron qui a plaidé pour et contre les Gaulois, comme Tite Live qui fait d'eux tour à tour des sauvages et des hommes civilisés. Au fond, c'était là le point toujours contesté : la Gaule était-elle une barbarie ou une civilisation?

Il était commode de n'y voir qu'une barbarie, et la chose fut à peu près convenue pendant toute la période républicaine. Mais

un jour un empereur, qui connaissait la Gaule et qui avait étudié la question complétement, dit à Rome quelques vérités incroyables, celle-ci par exemple (dont plus tard Montesquieu fit un livre), que Rome avait formé sa puissance du génie des autres peuples, que sa politique souveraine avait emprunté au Nord et au Midi tous les éléments de sa force; qu'elle s'était plus d'une fois recrutée dans la Cisalpine et dans la Narbonnaise; qu'elle serait donc mal venue à dédaigner une nation déjà unie à la civilisation romaine (*moribus, artibus, affinitatibus, nobis mixti*), et qui allait lui apporter son or.

C'était l'empereur Claude qui parlait ainsi, ce qui prouverait, par parenthèse, qu'il vaut mieux que sa réputation, et que l'on a abusé contre lui du lieu commun qui le représente comme un peureux sans esprit. Quoi qu'il en soit, Rome fut mécontente de cette déclaration. La perspective de l'or peut-être aurait pu rallier la Ville aux opinions de Claude; mais il concluait ses discours en annonçant qu'il allait donner aux Gaulois l'entrée au sénat et la participation aux charges publiques.

Tout le monde s'en émut, au dire de Tacite : c'était un murmure général dans toute la ville, chacun disait son mot et protestait. Les Gaulois allaient prendre Rome d'assaut une seconde fois. Après la conquête à main armée, ceci était une invasion civile. Claude écouta ces rumeurs, et il tint bon. Né à Lyon, au courant de toutes les affaires de la Gaule, craignant pour Rome un esprit d'exclusion contraire à ses principes traditionnels et à son intérêt présent, il dit au sénat :

« Mes ancêtres sont des Sabins; le premier d'entre eux qui fut admis dans la cité et parmi les patriciens fut Clausus, Sabin d'origine; c'est un enseignement pour moi : je dois gouverner d'après le même principe, et amener ici ce qu'il y a ailleurs de plus illustre.

« Les Jules viennent d'Albe, les Coruncanius de Camerium, les Porcius de Tusculum : je ne l'ignore pas, et sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, on nous vient de l'Étrurie, de la Lucanie, de l'Italie entière. L'Italie, nous l'avons prolongée jusqu'aux Alpes, et ce ne sont pas des citoyens pris individuellement,

ce sont des pays et des peuples qui ont été associés au nom romain. Nous avons eu la tranquillité intérieure et la grandeur au dehors, quand nous avons admis la Transpadane au droit de cité et lorsque, répandant sur le monde nos colonies militaires ou incorporant à notre armée l'élite des provinces, nous avons soulagé l'empire épuisé. Est-il regrettable d'avoir emprunté les Balbus à l'Espagne, et à la Narbonnaise des hommes non moins remarquables?... Leur postérité dure encore, et son patriotisme ne le cède point au nôtre. Quelle fut la cause de la chute de Lacédémone et d'Athènes? Leur force militaire était réelle; mais pour elles les vaincus étaient des étrangers qu'il fallait exclure. Notre fondateur, Romulus, eut assez de sagesse pour traiter la plupart des peuples en ennemis d'abord, ensuite en concitoyens. Des étrangers ont régné sur nous. *Advenæ in nos regnaverunt.* »

Le mot de Claude sonnait mal aux oreilles romaines. Chose étrange, si l'on jugeait l'histoire par le raisonnement pur! C'était une révélation pour les maîtres du monde que d'entendre exprimer devant eux la formule de leur politique séculaire; et ce qui est plus curieux encore, pour nous du moins, c'est que Rome, qui étudiait si habilement le caractère des nations pour les envelopper, ne comprit jamais nettement le caractère des Gaulois. Ses préjugés à notre égard, et ses passions politiques, ne suffisent pas à expliquer les variations de son jugement. Qu'on nous haïsse d'une haine sans mélange, soit : nous avons pris Rome. Mais non!... L'éloge et le blâme nous sont distribués avec une inconséquence très-visible. La main droite nous blesse et la main gauche nous guérit.

Les Gaulois, dit-on, sont des anthropophages qui n'ont ni foi, ni loi; et pourtant on ajoute qu'ils sont entrés à Rome gravement, comme un peuple qui réclame au nom du droit des gens qu'on a violé à son égard! Les Gaulois sont des impies qui ont assailli les temples; et cependant ils ont toujours suspendu leur marche en présence des prêtres! Aucun peuple n'est aussi rusé, aussi prompt saisir l'esprit des autres peuples, aussi amoureux de l'éloquence; et néanmoins on n'a jamais été plus simple et plus stupide! Enfin c'est une race violente, adonnée à l'ivrognerie, toute barbare;

il est vrai qu'elle s'occupe de culture, qu'elle s'est enrichie, qu'elle a de l'or, et qu'une fois en relation avec Rome, elle a apporté à la civilisation des forces nouvelles !

Chez les écrivains grecs, nous faisons également deux personnages très-différents. Nous sommes décidément très-braves, et il faut avouer que nous fuyons comme des lièvres. Selon Plutarque, les femmes gauloises ont été de véritables héroïnes de chasteté, de fidélité et de résolution; selon Aristote, il n'est pas de gens plus cyniques que les Celtes, et il leur attribue précisément le vice reproché aux mœurs grecques !

Ces belles contradictions, jetées souvent dans une seule phrase par un seul auteur, peuvent sans doute s'expliquer une à une par des faits particuliers; mais l'ensemble demeure et frappe les historiens sincères.

Quelle que soit la bonne volonté des commentateurs, quand ils excusent et interprètent les *absurdos* de leurs textes, il ressort de tout ceci que l'antiquité hésitait sur ce que j'appelle la question gauloise; et cette hésitation même indique un fait moral qui peut-être donne la clef de tous les autres. Les anciens expriment moins une opinion à notre sujet qu'un sentiment; dans leurs tentatives, il entre précisément un mélange d'estime et d'antipathie qui caractérise toujours la jalousie. On nous dédaigne comme des barbares, et on nous craint comme des gens d'esprit qui pourraient bien, une fois dans le sénat, accaparer l'influence et le pouvoir. Nos vivacités impolitiques font sourire, et elles inquiètent. Nous sommes tour à tour des vainqueurs très-vaniteux, *tumidissimi*, et des vaincus. Enfin, malgré la supériorité qu'on s'attribue, on se compare à nous; on ne peut s'en défendre. Tite Live met en parallèle le Gaulois et le soldat romain, dans le discours qu'il élabore pour le prêter à Camille. Salluste rapproche les peuples guerriers, et avoue « que, dans la guerre, les Gaulois se sont les premiers signalés. » Lisez Florus : « Il serait bon qu'il ne restât pas un seul homme de cette race pour se vanter d'avoir pris Rome ! » Voilà une parole franche et un moyen direct de mettre fin à cette perpétuelle comparaison. Cicéron, qui est irrité du parallèle et qui déclame ses irritations, s'écrie, avec toutes les formes d'un mépris théâtral : « Est-il possible de com-

parer, je ne dis pas à nos grands hommes, mais au dernier citoyen romain, un Gaulois, même des plus marquants?... »

Ainsi, partout même préoccupation, même rapprochement. Mais, sur ce terrain, Tite Live a la palme. Je ne sais pas de témoignage plus honorable pour nos ancêtres que sa belle narration sur la prise de Rome : il met un soin patriotique à faire intervenir Camille, qu'il nous oppose, l'épée à la main, le casque en tête, et un discours sur les lèvres qui est la condamnation éloquente des Gaulois. Son tableau est si bien fait qu'on croirait Tite Live, si, par malheur, Diodore n'avait point passé sous silence l'aventure de Camille, sans doute parce qu'il n'en avait pas entendu parler, et si nous ne savions point qu'au temps de Suétone on révoquait en doute cette vieille légende.

III

Pour les modernes, l'histoire des Gaulois est donc à reprendre en sous-œuvre. C'est ce qu'on fait aujourd'hui et ce qui nous paraît si digne d'attention. Nous applaudissons à toutes les tentatives loyales qui sont dirigées en ce sens, et il est à croire qu'elles réussiront, pourvu qu'on ne se montre pas exclusif et que l'on s'entr'aide tout en discutant.

Il y a, par exemple, deux ouvrages considérables qui traitent de l'histoire des Gaulois. Celui de M. Amédée Thierry [1] a deux mérites de premier ordre : d'abord il expose la suite et le développement de la civilisation gauloise, ce qui est à nos yeux beaucoup plus malaisé que d'écrire des notes sur un point spécial (l'auteur se livre, tandis que la prudence habituelle des érudits consiste à ne pas se livrer). En second lieu, M. Amédée Thierry a écrit une *Introduction* savante, appuyée sur tous les textes connus, dans laquelle il explique les diversités de notre histoire

[1] *Histoire des Gaulois*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine. — *Histoire de la Gaule* sous la domination romaine. — 4 vol. Paris. Didier.

primitive par ce fait que la race gauloise se divisa en deux branches distinctes, les *Galls* et les *Kimris*.

M. Roger de Belloguet a composé son *Ethnogénie gauloise* pour établir un fait tout différent, à savoir qu'au lieu d'une race, il y en a deux en Gaule, l'une blonde, à tête longue, l'autre brune, à tête ronde, lesquelles ont coexisté sur notre sol. Il s'arme à son tour des témoignages de l'antiquité, il y ajoute des considérations tirées de la science ou de l'art, et il fait ressortir les contradictions des anciens au lieu de les atténuer, parce qu'elles prouvent, selon lui, la diversité originelle et radicale de la nation.

Il faut choisir entre les deux ouvrages. Eh bien, nous ne choisissons pas, et nous trouvons excellents les deux travaux, quoiqu'ils disent le contraire l'un de l'autre. Nous enregistrons, et l'Institut, dont M. Thierry est membre, dont M. de Belloguet est lauréat, fait preuve de la même impartialité. C'est qu'en effet l'heure n'est pas venue de trancher la question. Il faut que chaque système se produise, avec son cortége de raisons. Bien plus ! ceux-là nuiraient sûrement au progrès de la science, qui apporteraient dans la discussion cet esprit décisif et absolu que Molière prête au « maître de philosophie » en face du « maître à danser », et réciproquement.

Le cas n'est pas rare. Malgré nous, quand nous suivons une route, nous faisons tous bon marché de ceux qui en suivent une autre. Or, la question gauloise a besoin de tout le monde. Le philologue, le jurisconsulte, le médecin, le tacticien, le poëte l'épigraphiste, lisent chacun à leur manière le grand livre de l'histoire.

On attend beaucoup de l'épigraphie, et c'est peut-être l'étude qui nous fournira les documents les plus précieux ; mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle doive rejeter dans l'ombre tout ce qui ne vient pas d'elle.

Les inscriptions qui figurent déjà dans nos recueils feraient croire que les Gaulois honoraient une multitude de dieux et de déesses ; pourtant je conçois quelques doutes sur ce polythéisme gigantesque, en voyant d'une part que Rome a glissé son Jupiter et son Vulcain parmi nos divinités, et, de l'autre, qu'elle donne le nom de *dieux* aux génies locaux plus ou moins bienfaisants, qui

signalent, par exemple, Vichy à la reconnaissance des buveurs. Alors je me retourne vers les poëtes qui me disent, comme Lucain dans la *Pharsale*, que les Gaulois croyaient avant tout à l'immortalité de l'âme, et je suspends mon jugement.

La philologie est une source incomparable de lumières et de preuves ; on ne saurait trop l'interroger, mais à la condition d'en connaître d'abord les lois générales, et d'observer ensuite les phénomènes particuliers. Que n'a-t-on pas dit sur les noms de villes? On a fait modernes des noms latins, et latins des noms modernes. Une ville qui s'appelle Léon est tentée assez naturellement de mettre un *lion* dans ses armoiries. L'animal héraldique a une belle prestance. Cependant *Léon* veut dire *légion*; les Romains avaient établi : — en Espagne, au pied des Asturies, — en Armorique sur le littoral, — dans le pays de Galles au milieu des rochers, des corps d'occupation dont la seule présence marquait l'emplacement de villes futures, et qui, en se retirant, laissaient derrière eux Léon, Saint-Pol-de-Léon et Kaerlèon.

Tout au contraire, voici un nom latin inscrit sur mille volumes, *Argentorati*, et qui est un mot gaulois.

Le Père Julien Bach a publié, en 1864, un opuscule qui commence ainsi : « Un mot gaulois m'a servi de guide, lorsque j'ai voulu faire des recherches sur la véritable origine de plusieurs villes de France, et ce mot, je me hâte de le dire, c'est celui qu'employaient nos ancêtres pour désigner les oies sauvages; seul, il m'a donné la clef d'une difficulté archéologique laissée jusqu'à présent dans la catégorie des insolubles. » *Gantæ* était le nom des oies; c'est le *gans* des Allemands, qui ont un village nommé *Gænserthal*.

Or les Romains étaient friands de foies gras et d'oies grasses. Martial pousse un cri d'admiration en voyant un foie gras tellement gonflé par un bain de lait, qu'il est, dit-il, « plus gros que l'animal même. » Nos ancêtres eurent l'idée économique de vendre au peuple-roi ce qu'il aimait. Ils organisèrent des fermes spéciales pour préparer ces provisions de commerce, *Ar-Gentan*, par exemple, et *Ar-Genteuil*. Ils observèrent les stations favorites de l'animal ou ses points de passage ; c'était *ar-gent-ré* ou *ar-gent-orat* (car le mot *rat* voudrait dire passage, route). Bref,

les Gaulois envoyèrent aux Romains une grande quantité de ces victuailles, que ceux-ci achetèrent sans autrement s'inquiéter ni des villages qui les préparaient, ni du nom de ces villages, ni même de l'art qu'il avait fallu employer pour obtenir des foies monstrueux. « On ne sait pas, dit gravement Pline, qui a trouvé le premier un si grand bien (*tantum bonum*) ; la chose est en question. »

En attendant, le nom d'*argentorati* resta une énigme ; l'idée d'y voir un mot latin, *argentum*, était séduisante, comme tout à l'heure l'image du lion se présentait naturellement à l'esprit. Cependant, on le voit, la vérité naïve et prosaïque a cet avantage de nous révéler comment les Gaulois étaient les pourvoyeurs de Rome.

Plus ces exemples sont particuliers, plus ils montrent la nécessité de tout recueillir et d'encourager toutes les recherches. Elles ont déjà conduit la science à des résultats généraux. Les systèmes qu'on expose dans des ouvrages considérables ont une valeur très-réelle, et nous examinerons à loisir le beau livre de M. de Belloguet. Ce qu'on voulait établir dans ce premier article, c'est la variété et l'utilité des travaux actuellement entrepris. La question gauloise s'éclaire de proche en proche ; elle a ses collections, ses musées, sa bibliothèque ; elle s'anime par la discussion, elle se précise par l'épigraphie ; elle s'aventure en deçà des limites connues, grâce à la pénétration des savants ; enfin elle s'enrichit, sur mille points, par l'observation ; — et ce que les doctes livres de l'antiquité ne nous disent pas, nous l'apprenons par les oies sauvages.

(DEUXIÈME ARTICLE)

LE PRÉCELTISME

Un peuple nouveau entre dans notre histoire et prend une place importante dans notre passé mal connu. Il y eut en Gaule, avant les Gaulois, une race qui réclame son droit d'antériorité.

Les Celtes ne sont pas les premiers occupants de cette terre. Telle est la théorie de M. de Belloguet ; tel est le sens de ce mot, le *préceltisme*, qui a le tort d'être nouveau, mais qui dit ce qu'il veut dire, et qui par là est d'un usage légitime.

Nous nous sommes promis de revenir sur l'ouvrage de M. de Belloguet, ouvrage de pure érudition sans doute, et digne toutefois de l'attention de tous, car il intéresse notre pays en général, et la personnalité de chacun de nous en particulier : il nous distribue tous en deux classes. J'ajoute que la thèse de l'auteur n'a pas l'allure d'un paradoxe ; c'est la question primordiale de notre histoire posée franchement et étudiée avec une longue patience.

Il y a donc un peuple antérieur aux Gaulois. Mais quel nom précis lui donner ? D'après M. de Belloguet, ce seraient les Ligures, trop longtemps confondus avec les Ibères. Cependant, avant de déterminer absolument, soit le nom qu'il faut lui attribuer, soit son origine et son itinéraire, le point capital du débat est d'établir que la race préceltique eut une existence distincte de celle du peuple gaulois, et aussi que la moitié au moins de notre pays en garde le type physique et moral.

Or, voici en quelques mots le résultat des hardies investigations dirigées en ce sens. En recueillant les témoignages fournis par l'étude des crânes, celle des médailles, celle des auteurs, on reconnaît tout d'abord la coexistence de deux races sur le sol de la Gaule.

Les *Gaulois* proprement dits s'étendaient sur toute l'Europe, des bouches du Danube aux Iles Britanniques. Ils appartenaient à une race du Nord « que caractérisaient surtout, dit M. de Belloguet, la blancheur lactée de la peau, sa haute stature, une figure longue et des cheveux très-blonds ». L'unité de cette race est incontestable, malgré Edwards, qui, il y a quarante ans, voulut, par une conclusion précipitée, y distinguer deux familles diverses. On ne peut pas séparer les Gaulois et les Belges. C'est une même race septentrionale et indo-européenne. Également blonds, également rapprochés du type germanique, ils forment un groupe homogène et ils demeurent, les uns comme les autres, différents des Germains par les institutions.

Les *Ligures*, qui ne sont pas nouveaux dans l'histoire, mais qui doivent y prendre une place nouvelle, paraissent être les premiers qui aient occupé la Gaule. Mieux doués du côté de l'intelligence que du côté de la force physique, ils furent subjugués par les Gaulois, qui arrivèrent tout à coup du Nord et de l'Est. Ils avaient les yeux et les cheveux bruns ou noirs, la tête ronde, un tempérament sec et nerveux, en un mot le caractère méridional. Probablement d'origine africaine, ces Ligures ou *Liguyens* pourraient bien avoir, avec les *Libyens*, des rapports intimes que la science découvrira un jour.

Quoi qu'il en soit, il y eut entre les deux races, gauloise et ligurienne, une fusion lente, d'où sortit un peuple nouveau, les Gaulois transalpins, contre lesquels combattit César.

Telle est la substance des doctrines de M. de Belloguet.

Il est bien difficile de ne pas accueillir sérieusement son solide travail. Non-seulement il a interrogé tous les ouvrages modernes relatifs aux Celtes, aux Gallois, à l'Auvergne, au pays basque; mais encore il a demandé au témoignage de l'antiquité tout ce qui pouvait confirmer sa thèse. Les contradictions même des auteurs anciens lui viennent en aide; elles naissent précisément, selon lui, de ce fait qu'il y avait deux races confondues sur le même sol. Aussi M. de Belloguet recueille-t-il avec une véritable sollicitude ces contradictions, et fait-il ressortir avec amour, comme un argument précieux, la discordance des anciens.

Ici le lecteur m'arrête et il me dit : au fond la thèse du préceltisme n'est que la théorie des races, qui se montre de nouveau, après avoir été décréditée assez justement. Nous en avions abusé à l'endroit des Germains et des Gallo-Romains; nous y sommes revenus à propos des druides gaulois; le préceltisme nous y ramène. Voilà ce que plus d'un historien objectera à M. de Belloguet.

L'objection est vieille, et elle n'en est pas meilleure. Une fois pour toutes, il serait bon de s'entendre sur le petit conflit, presque ridicule, qui s'est élevé entre les chercheurs et les critiques. L'histoire, en dépit des Aristarques, renfermera toujours deux ordres de travaux : l'étude des nations et celle des races. Considérer les peuples à l'état mûr et retracer la lutte des civilisa-

tions, ou bien observer les peuples à l'état originel, et plonger dans le passé, afin d'y surprendre les migrations des tribus primitives, telles sont les deux formes nécessaires du labeur de l'historien. La critique aura beau s'égarer en frappant d'ostracisme tantôt le peintre de génie qui illumine l'histoire de l'humanité, et qui oublie quelque part la couleur d'une aigrette, tantôt l'érudit qui interroge l'obscurité du monde primitif et qui exagère plus ou moins ses découvertes, il faudra toujours que l'on emploie alternativement chacune des deux méthodes.

A ce propos, quelques anecdotes me reviennent à l'esprit, et quelques exemples, les uns d'autrefois, les autres d'hier. Un jour, une compagnie de savants écoutait la lecture d'une histoire locale ; l'auteur avait ramassé pieusement toutes les preuves qui devaient établir la supériorité de sa province et de ses nationaux. Vers le même moment, le hasard voulut que dans une église où reposaient les têtes authentiques de deux saints « du pays », un sacristain fit la toilette des reliquaires. Son plumeau enleva les fragiles étiquettes qui permettaient de distinguer un saint de l'autre. Comment s'y reconnaître ? On soumet le cas à nos savants. Ils examinent les crânes, et, d'après leur forme, ils décident que l'un des deux saints est allemand et l'autre irlandais. C'était fort exact, comme le prouvèrent les *Acta Sanctorum*. Mais il fallut convenir entre soi qu'il entrait dans l'histoire spéciale du pays une bonne dose d'histoire étrangère et une question de races très-riche en incidents.

Il arriva un jour à Hérodote « une chose fort surprenante », comme il le dit lui-même. Parti d'Halicarnasse pour voir et étudier l'Orient, il allait devant lui, en quête de documents, de traditions, de récits nationaux, et demandant à ses voyages l'explication de l'histoire. Pour raconter la grande lutte de l'Asie et de l'Europe, il ne pensait guère à recueillir des observations physiologiques. Or, un jour, près des bouches du Nil, comme ce grand conteur visitait le champ de bataille sur lequel s'étaient heurtées les armées de l'Egypte et celles de la Perse, on lui fit remarquer les ossements qui jonchaient encore le sol. La place même qu'ils occupaient ne laissait pas de doutes sur la nationalité de ces débris ; mais un détail particulier empêchait de les

confondre : les têtes des Perses étaient si tendres qu'elles se brisaient au moindre choc ; les crânes égyptiens étaient si durs qu'ils résistaient longtemps aux coups de pierre. Hérodote les prit dans ses mains et les compara. Il expliqua par les mœurs, par les coiffures en usage, la différence des deux têtes ; mais enfin, il fut amené, comme malgré lui, à l'étude comparative et crâniologique des races.

Dans le même pays, dit-on, Psammétique, qui sans doute n'était pas absolument convaincu de l'antiquité indéfinie de l'Égypte, imagina un jour d'enfermer deux nouveau-nés avec un berger et des chèvres, en recommandant qu'on ne leur fît entendre aucune parole humaine. Le premier mot qu'ils prononcèrent fut le mot *beccos*, et l'on reconnut qu'il appartenait à la langue phrygienne. Ainsi découvrit-on quel était le plus ancien peuple de la terre. Vieux conte puéril, je le veux bien, mais qui nous montre, comme l'aventure d'Hérodote, l'éternelle préoccupation de l'humanité sur ses origines. On a beau faire, la question des races se pose toujours devant l'esprit.

Traversez la Bretagne française; vous remarquerez avec surprise, dans certains villages, des hommes qui ont les yeux étirés des Mongols, et par conséquent l'arcade zygomatique de l'extrême Orient, signe palpable d'une migration oubliée par l'histoire. Visitez les Gallois, on vous signalera comme une tribu spéciale les gens du comté de Caërmarthen; ils ont les épaules si larges qu'il leur faut une place considérable pour se mettre en ligne. Descendez dans le pays basque, et lisez son histoire. Nous avons écrit de graves théories sur l'hostilité irréconciliable des Espagnols et des Arabes; mais voici un fait qui donne à penser : au moyen âge, une armée d'invasion passa d'Afrique en Espagne et ravagea tout jusqu'aux Pyrénées. Arrivés là, les Africains reconnurent tout à coup, dans le repli de la montagne, des gens qui parlaient le même langage qu'eux; au lieu de se battre, on fraternisa, au nom d'une vieille parenté que la politique et le temps avaient détruite. Voilà des Berbères qui nous donnent une leçon sur les principes de l'histoire, et qui peut-être fourniront un argument nouveau à M. de Belloguet.

Il a donc raison de s'appuyer hardiment sur l'étude de l'eth-

nographie; son livre, plein jusqu'aux bords de faits et de textes, servira à reculer les bornes de nos annales; il fournira d'utiles données au travail qui se poursuit en Europe et qui intéresse toutes les nations, je veux dire à l'étude des origines, considérée en général; car ce n'est pas seulement le berceau de nos pères qui fait aujourd'hui l'objet de l'attention passionnée des meilleurs esprits, c'est la genèse même de l'histoire universelle qui nous tente et nous appelle, et qu'on essaye de deviner.

Est-ce à dire que les conclusions de M. de Belloguet soient décisives? Faut-il, par cela seul qu'on admettra avec lui la différence des Ligures et des autres peuples, rejeter les études qui établissent des différences dans le sein même de la famille gauloise? Je n'en crois rien. Avouons-le, quand l'auteur, après nous avoir entraîné avec lui dans son grand voyage d'aventure, s'arrête tout à coup et nous somme de nous prononcer pour ou contre lui, nous ne comprenons pas qu'une matière douteuse et antique puisse être jugée si rigoureusement. Nous nous rappelons alors que les Ligures et les Gaulois sont bien loin, que les documents directs nous manquent, que la crâniologie est embarrassée de nous répondre, que, d'ailleurs et surtout, notre sujet n'est pas exclusivement physiologique. Bref, nous sommes obligés de faire des réflexions qui nous ramènent aux lois de l'autre histoire, de celle qui s'occupe du génie des peuples, de leurs œuvres connues, de leur rôle dans la civilisation.

L'excès ordinaire de l'histoire ethnographique, d'autant plus dangereux qu'il est plus naturel, consiste à oublier peu à peu que l'histoire appartient aux sciences morales.

La recherche du détail a compromis chez nous toutes les études, et l'imitation des procédés scientifiques égare plus d'un savant. On compose un mémoire historique, on se promet d'appliquer dans ses recherches les procédés d'observation des sciences naturelles; et c'est bien, quoique la méthode conduise à des classifications et à des théories trop décidées. Puis on rêve pour ses décisions l'absolue netteté des sciences exactes; on faisait des théories, on fait des théorèmes. De proche en proche on en vient à demander pardon de s'occuper du génie des peuples. C'est ce que fait M. de Belloguet, et cela, chose étrange! en écrivant un

gros volume sur le *Génie gaulois*. — « Ce genre de recherches, dit-il, est *inférieur* aux deux précédents (sur la langue et sur les types), pour la certitude des déductions que l'on peut en tirer. »

Ici je proteste énergiquement contre une tendance qui prend de jour en jour un plus grand empire parmi nous, et qui est beaucoup plus grave si on en mesure l'effet universel. Pour peu qu'un écrivain aborde les travaux d'érudition, il croit devoir se montrer méticuleux envers tous les écrivains quelque peu artistes ou philosophes; il taxe gravement d'incertitude les études morales; il appelle ambitieuses toutes les vues des esprits généralisateurs; rabaisse toute idée neuve, délicate et philosophique sur les causes des événements ou sur leurs rapports. Il y a une petite phrase que les pédants emploient et qui les console de leur stérilité : « il est ingénieux, » disent-ils à propos d'un esprit original. Au moyen de ces trois mots le premier venu met en suspicion le noble et large effort de la synthèse historique.

Il faut, selon nous, aller tout droit au vrai, par la liberté de la pensée aussi bien que par la patience de l'observation. M. de Belloguet, à qui ne s'adresse pas ma protestation, a osé écrire un volume entier sur le *Génie gaulois* : il s'est ainsi répliqué à lui-même. Eh bien, malgré les réserves prudentes de l'auteur, je trouve des conclusions morales à tirer de cette partie de son œuvre, conclusions plus certaines encore que les précédentes.

Si l'on peut établir la persistance de deux types en notre pays, on peut avec plus d'évidence encore signaler chez nous l'unité et la permanence invincible des idées et des mœurs.

Prenons pour exemple un trait de notre caractère aujourd'hui, le plus récent si vous voulez. En voici un : qu'un particulier, le premier venu, commette un crime audacieusement horrible, toute la France s'en occupe; l'émotion est universelle, l'indignation dépasse toute mesure; le besoin de chacun est d'avoir des nouvelles; chacun se fait l'auxiliaire de la justice. Peut-être un sage dira-t-il que la presse a exalté en France cette curiosité toute moderne. Non, il y a bientôt vingt siècles que les Gaulois se montraient accessibles à toutes les inquiétudes de ce genre, s'occupant des victimes et se déclarant pour elles. Lisez Strabon et César. On voit dans Strabon que la nation gauloise a ce caractère

singulier de prendre fait et cause pour les faibles, de se passionner pour l'affaire d'autrui, et de se lever tout entière pour combattre celui qui l'irrite.

César est très-vivement frappé de l'ardeur des Gaulois à recueillir les nouvelles. « C'est leur usage, dit-il, de forcer les voyageurs à s'arrêter et à dire ce qu'ils savent, ce qu'ils ont entendu sur tous les sujets. Dans les villes, la foule se groupe autour des marchands : De quels pays viennent-ils? Qu'y ont-ils appris? on les oblige à le déclarer. Ces nouvelles et ces bruits leur causent une émotion qui souvent décide chez eux des questions les plus graves. » Strabon observait en philosophe l'impressionnabilité gauloise; César la juge en homme politique. « Les cités les mieux gouvernées, dit-il ailleurs, ont fait une loi pour établir que si une nouvelle intéressait l'État, celui à qui la rumeur publique ou le voisinage en aurait donné connaissance devrait la déférer aux magistrats et à nulle autre personne. »

Faut-il, au lieu d'un détail de caractère, envisager notre type moral tout d'une pièce? Nous sommes en tout temps une race curieuse, en éveil sur tout ce qui arrive, sympathique aux faibles, excessive dans ses engouements, vivant par l'esprit avant tout, emportée par ses idées et leur sacrifiant même ses intérêts; un peuple variable, mobile, inconstant, si l'on veut, qui montre tout à coup une indifférence profonde pour ce qui le passionnait hier : voilà les Gaulois et leur physionomie générale. Qu'on les juge sévèrement ou qu'on les admire, ils sont et ils furent toujours ouverts à toutes les impressions. C'est leur faiblesse, dit César (*infirmitas*). C'est le charme et la force de leur nature, disent les peintres de mœurs, qui aiment mieux Cinq-Mars que Richelieu et Condé que Mazarin.

A coup sûr, nos fautes et nos enthousiasmes, nos dévouements et nos ingratitudes, tout ce qui fait l'éclat et la bigarrure de notre histoire, vient de ce caractère qui se révèle dès l'origine et qui se maintient à travers les âges.

La différence est moins grande qu'on ne le suppose entre les témérités chevaleresques du moyen âge et les audaces joyeuses du soldat français. Par l'entrain de nos imprudences, nous sommes tous peuple. En vain les choses nous obligent-elles à nous replier

sur nous-mêmes et à modifier notre nature. Quand la science, la réflexion, les exigences de la vie nous ont donné un sang-froid dont nous nous croyons sûrs, il arrive toujours un moment où le véritable Gaulois, c'est-à-dire « le vieil homme, » reprend le dessus; alors la fougue innée emporte la prudence acquise.

Sur le champ de bataille, la tactique consommée est mise en oubli; le général a vingt ans, soit par l'âge, comme Condé, soit par la témérité. A la tribune, il y a un moment où l'orateur rejette les moyens classiques de persuasion et les petites habiletés de langage : il tonne comme Mirabeau. Dans la ville bien fermée où s'abrite paresseusement la vie bourgeoise, une idée électrique qui vient à passer domine tout à coup les intérêts les plus actifs. En un mot, quelques différences que mettent parmi nous la naissance, la fortune ou la carrière, elles disparaissent au moment où le vieux levain gaulois, qui fermente, provoque l'explosion d'une idée ou d'un sentiment.

C'est là le trait caractéristique de la race; et plus on fouille dans nos annales, plus il est visible. Je me borne à l'indiquer ici; mais toute notre histoire, toute notre littérature viendrait à mon aide si je voulais établir la permanence irrécusable du génie gaulois [1].

C'est là ce qui me fait dire que, s'il est vrai que plusieurs races soient vivantes et reconnaissables sur notre terre, il ne l'est pas moins qu'un seul peuple moral y garde sa physionomie propre. Comment néanmoins accorder ensemble les deux faits qui viennent d'être signalés, c'est-à-dire la variété d'origine que M. de Belloguet établit avec raison, et l'unité de génie que je fais remarquer?

On sait que, depuis quelques années, les géographes, adoptant les observations du commandant Maury, étudient avec curiosité le *Gulf Stream*, ce fleuve bleu et chaud qui traverse l'Océan et qui s'en distingue. Il en est de même des races primitives dont on nous montre le passage sur notre sol et la persistance dans

[1] Je ne parle ici que des mœurs; mais je n'hésiterais pas à antidater nos institutions mêmes. Un seul exemple : lisez le deuxième livre de César, vous y trouverez le germe de la féodalité, *tout homme se choisissant un seigneur*.

notre nation; rien n'est plus vrai et plus intéressant que leur existence invincible. Mais les Gaulois n'en sont pas moins un peuple; de même que l'Océan, malgré le *Gulf Stream*, est toujours l'Océan.

Études l'histoire ethnographique et ne répudions pas l'histoire morale.

(TROISIÈME ARTICLE)

LA CIVILISATION GAULOISE

I

Un chapitre inédit de la philosophie de l'histoire est celui qu'on écrira un jour sous ce titre : *De la Civilisation gauloise.* Nous sommes encore loin du moment où les Montesquieu de l'avenir, rassemblant enfin toutes les données acquises, traiteront franchement le sujet. Je viens de commettre un paradoxe violent quand j'ai prononcé, au sujet de nos ancêtres, le mot de civilisation. Et pourtant, il est déjà visible que le jour où on achèvera de découvrir la Gaule primitive, on jouira d'un spectacle qui n'est pas celui de la barbarie ; on verra, en face des « Germains sanglants » dont parle Horace, et des Romains déjà énervés, un peuple grandir et se déployer au nom de principes nouveaux qui enfantent une civilisation jeune et forte, — Les Gaulois « qui n'ont pas peur de la mort » comme dit Horace encore au même endroit.

Qu'on me permette de laisser de côté, un moment, et les contradictions des anciens, et les conjectures des modernes, pour aller droit au fait. Voici, en quelques mots, l'opinion qui me semble destinée à prévaloir. Les Gaulois, apparaissant dans le monde, y apportent une complexion morale inconnue avant eux, et qui détermine, non-seulement leur physionomie originale, mais aussi leurs institutions, ébauchées et persistantes, leurs guerres, magnifiques et malheureuses, leur état social, tout à la fois incomplet, illogique et décidé. Ils sont, avant l'ere chrétienne, ce qu'ils

seront au temps des croisades : leur caractère explique leur histoire.

Un exemple, entre mille, nous fait toucher du doigt cette vérité, et peut-être a-t-il plus de valeur que les théories abstruses. Quand on lit tour à tour les œuvres de la poésie et de l'histoire, comme devrait toujours le faire la critique sérieuse, on est frappé de retrouver également, dans les poëmes et dans les chroniques, et cela à douze cents ans de distance, les mêmes traits d'imprudence, de grandeur et de curiosité, attribués invariablement aux Gaulois.

Dans un vieux conte du moyen âge, il y a un personnage étrange et charmant, qui s'en va d'un bout du monde à l'autre, ne doutant de rien, traversant la forêt gardée par des génies, plongeant en pays sarrasin, bravant celui-ci, abattant celui-là, et malgré tout se faisant aimer. C'est Huon de Bordeaux. Il a des armes enchantées, son épée d'abord, puis un cor d'ivoire qui résonne à travers les montagnes et qui rappelle l'olifan de Roland, un hanap mystérieux qui ressemble fort à la Coupe du savoir dont parlent les traditions celtiques, enfin et surtout une bonne humeur, une générosité, une étourderie qui sont d'un effet irrésistible.

Un jour, entrant dans la cité de Tormon, où réside son oncle Macaire, un traître, un renégat, un avare, il annonce singulièrement son arrivée : « Jérôme, dit-il à un de ses amis (qu'il trouve là comme il en trouve partout), allez sans retard courir les rues de la ville, et, puisque vous parlez le sarrasinois, faites crier dans les carrefours que les fous, les chanteurs et les ribauds oisifs sont invités à dîner à mon hôtel. On les hébergera largement, et ils ne payeront pas leur écot. Cela fait, vous irez à la boucherie, vous achèterez toute la viande et tout le poisson frais, et vous payerez sans marchander. »

Les ordres du chevalier s'exécutent. Grande joie parmi les ribauds, qui viennent, au nombre de quatre cents, s'asseoir à la table du chevalier français. Le hanap enchanté leur verse un vin inépuisable ; les plats se succèdent sans fin... Mais hélas ! le duc félon, Macaire, va intervenir, car son sénéchal n'a plus trouvé

de victuailles au marché, et il a résolu de savoir ce que cela veut dire. L'hôte magnifique des ménestrels et des fous devra tout à l'heure se défendre. Il sera surpris et enveloppé, car il a oublié un instant son cor d'ivoire. Que d'autres fautes il commet! Quand il rencontre la jeune Esclarmonde, il perd de vue qu'elle est sarrasine, et pense seulement qu'elle est belle. Il paye cher son étourderie et son goût du beau. Peu s'en faut qu'il ne reste dans les cachots d'Asie, ou dans les déserts africains, ou au fond de la Méditerranée. Il périrait misérablement, si le même caractère qui l'a perdu ne lui donnait pas des amis qui le sauvent : un génie le protége, le génie de la bonté, c'est-à-dire le nain Obéron, qui, avant de quitter la terre, lui lègue, avec ses biens, une mission de justice universelle.

En reprenant la légende d'*Obéron*, l'Allemagne et l'Angleterre ont fait passer le nain avant le chevalier. J'imagine que Shakespeare et Wieland savaient bien à quoi s'en tenir sur notre poëme. Le libre et vaste génie de Shakespeare reconnaissait assurément dans Huon de Bordeaux le caractère d'une nation, et dans la chevauchée spirituellement téméraire de l'exilé, l'esprit même d'une race. N'a-t-il pas dit que le Français est le soldat de Dieu?

Notre conte chevaleresque est véritablement une page d'histoire, et si vous avez le courage de feuilleter Athénée ou Strabon, vous y retrouverez nos chevaliers nés avant l'époque de la chevalerie.

Athénée cite Phylarque, Strabon cite Posidonius. Or Phylarque, deux cents ans avant Jésus-Christ, racontait les prodigalités insensées d'un Gaulois de l'Asie Mineure. Le Galate Ariamnès, riche et libéral, annonça qu'il conviait tout le monde à ses festins, et, pendant une année entière, il donna un repas par jour. Passait-il un étranger, on l'invitait avec une insistance voisine de la tyrannie.

Vers le même temps, ou un peu plus tard, à l'autre extrémité du monde ancien, en Gaule même, un roi parcourt les campagnes en semant de l'or sur ses pas, présent fastueux, mais adressé à tous, aux pauvres et aux chanteurs. Ce roi Luern étonne beaucoup le voyageur syrien Posidonius, qui rapporte le fait et

qui nous dit que Luern, comme Ariamnès, comme Huon de Bordeaux, offrait à la multitude des repas publics.

De pareils traits, répétés d'âge en âge, sont caractéristiques. Générosité et faste, amour du mouvement et sociabilité, vanité chevaleresque et bienveillance envers les hommes, quiconque n'a pas un peu de cette nature n'est point Français. C'est le fond gaulois de notre nation, et c'est, à mon sens, le mélange de défauts et de qualités qui explique véritablement notre histoire primitive.

Ne cherchez pas ailleurs le secret de la puissance de la Gaule et de sa faiblesse. Ou les recherches n'aboutissent à aucune conclusion possible, ou elles nous conduisent à une vérité d'un ordre moral très-important : la civilisation gauloise n'est pas, comme celle de Rome, l'expansion calculée et égoïste d'une nation qui ramasse l'univers autour d'une capitale. Elle n'a pas de centre, elle n'a pas de circonférence ; c'est un foyer qui rayonne au loin la chaleur et la lumière.

II

Entrons en Gaule, et regardons autour de nous. Évidemment ce ne sera pas l'état moral qui nous frappera tout d'abord. Soit, prenons l'extérieur des choses ; il répondra mieux d'ailleurs à l'idée vulgaire qu'on se fait d'une civilisation. Au lieu d'un peuple de guerriers nus et sales, couchés sur la terre ou sur des bottes de paille, et se levant pour combattre à la voix d'une prêtresse couronnée de verveine (laquelle n'existe pas), voici un peuple actif et laborieux qui cultive la terre, et qui possède tant de richesses qu'on pense déjà, du Nord et du Midi, à les lui enlever.

Sol fertile, travail intelligent : l'agriculture est née dans ce pays. On connaît les engrais, l'usage de la marne, de la chaux, de la craie ; on a des instruments de labour ingénieux ; on a rapporté d'Asie le crible ; on invente en Occident les tonneaux, meilleurs que les vases d'Orient et que les amphores d'Italie. Les vins de Bordeaux commencent leur réputation ; ceux de la Bourgogne se préparent à leur disputer le marché : car il y a un marché, et

c'est Rome. Le commerce d'exportation suit le progrès agricole. Pour l'usage des Italiens, on voiture des salaisons en quantité énorme, on pousse les troupeaux d'oies à travers la Gaule, on ouvre des ports aux embouchures des fleuves. Pour l'usage des Gaulois, l'industrie se joint aux autres travaux. Les mines sont exploitées; les paillettes roulées par les rivières sont recueillies. Des inventions ingénieuses révèlent que l'art industriel est un art du pays : l'étamage et l'émaillage sont trouvés et font briller mille objets divers. Des plaques d'or et des ornements d'argent étincellent sur le char des grands et sur les armes de tous.

La civilisation est-elle l'amour du luxe? Les Gaulois sont le plus civilisé des peuples.

Leurs tissus, les couleurs voyantes de leurs vêtements à carreaux, les broderies dont ils les surchargent, leurs colliers d'or, la coquetterie grossière de leur costume, le soin de toute leur personne, l'art qu'ils mettent à colorer leurs cheveux, la richesse et l'élégance de leurs casques, de leurs cuirasses, des figures symboliques qu'ils ont modelées pour se faire une armure gracieuse et terrible; tout ce qu'ils aiment, en un mot, trahit un instinct de délicatesse et de magnificence. Nous touchons ici à la question des vanités sociales, à la civilisation telle que la comprend et la condamne Jean-Jacques Rousseau : l'excès ne manque pas à cette politesse naissante des Gaulois. Leurs ouvriers raffinent déjà sur le besoin de parure, comme leurs commerçants cultivent l'art de falsifier les vins, comme aussi leur jeunesse pousse trop loin l'amour de la chasse brillante, de la fauconnerie et des chiens agiles.

Encore un peu, cette race amoureuse de l'éclat et de la richesse deviendrait l'émule des Tyriens, des Carthaginois et des futurs Vénitiens. Mais non! si elle fait servir à son orgueil les biens de la nature, elle a d'autres défauts qui la préservent du besoin des richesses. Son amour-propre veut que l'or brille sur un char ou sur des casques: il ne l'aime pas caché dans une bourse, et éteint. Les idées du Gaulois à cet égard sont d'une folie superbe; il aime à réunir ses amis et à leur distribuer le riche métal en leur annonçant qu'il va mourir; et il se tue. Il déteste au contraire celui qui est capable d'enfouir l'or; malheur à l'homme qui

a dérobé une part du butin et qui la dissimule ! Surpris, il est brûlé vif; et c'est réellement en cela que consistaient les sacrifices humains qu'on a tant reprochés aux druides.

Nous voici arrivés au point le plus curieux : nos ancêtres se font une opinion, sur le monde et ses lois, qui n'a rien de commun avec la manière de voir des anciens. Interrogez-les : la morale, vous disent-ils, se résume en trois mots : *Dieu*, le *bien*, le *courage*, et la vérité essentielle est que les âmes ne meurent pas. Il faut donc traverser la vie en homme de cœur et en homme de bien, sous le regard du grand Être, de l'*Asura* suprême, qu'ils appellent Hésus.

Tout le monde sait cela en Gaule, chacun se conforme à cette règle. Or, si la civilisation véritable est, comme je le crois, le développement supérieur de la pensée humaine, que faut-il de plus? Les Gaulois possèdent un dogme qui s'accorde à merveille avec leur génie d'imprudence et d'aventures. Ils ne seront pas effrayés ou asservis par les choses; ils les domineront par l'intelligence, comme ils les subjuguent par le travail. Voyant en dehors et au delà de la nature, ils sont éclairés par le sens de l'infini.

Que chacun d'eux porte en lui cette conception grandiose, on peut en douter; mais les chefs de la nation, les druides, entretiennent dans les esprits l'idée puissante de l'immortalité de l'âme, et, sous leur influence, les poëtes, les bardes, chantent incessamment l'immortalité des héros.

Si vous remontez jusqu'à cette admirable source de la civilisation gauloise, vous demeurez saisi de la portée de l'enseignement druidique. Ils parlent de la physique et de trois principes : *Dieu*, la *matière* et la *forme ;* — de l'astronomie, et de trois sujets d'étude : la *position* des astres, leur *distance* et leur *forme;* — de la divinité, qui est unique, et de sa triple manifestation.

Telle est leur doctrine, qu'elle entraîne la pensée moderne vers les régions les plus hautes de la philosophie ou de la science. Stukeley et Richter n'ont pu se défendre de leur attribuer des découvertes invraisemblables, celle, par exemple, de la boussole et celle de la forme de la terre. Les historiens du christianisme ne sont pas moins préoccupés de leurs vues profondes sur l'essence divine. Il faut s'arrêter ici et renvoyer aux beaux travaux

de Jean Reynaud, d'Henri Martin, de M. Thierry, de M. de Belloguet. Ce qui nous importe est désormais acquis. Nous savons comment s'alimentait la flamme de ce foyer gaulois autour duquel se développe une civilisation nouvelle.

L'étonnement de l'antiquité fut sans fin, en présence de ces « insensés » qui croyaient à la vie future et qui prodiguaient leur sang, leur poésie, leur or, leur esprit d'invention à travers la vie réelle. En vérité, ils ont des arts! s'écriait-on; et de la fierté! assurait Alexandre; et des tissus de lin trop beaux pour eux, murmurait Pline. Ils ont la parole et l'épée! disait Caton; ils prétendent faire croire, dit César, à l'immortalité de l'âme! C'est leur rêve, ajoutait Lucain; à eux seuls appartient le mystère des choses; lumière ou ténèbres! Ils sont absurdes et profonds, dit l'aimable Lucien; ils m'ont appris, à moi, vétéran de la rhétorique, que la vraie force est dans la pensée, et que l'éloquence vient de l'âme. Ausone plus tard versifie leurs *triades* sans y rien comprendre. Strabon raille leur simplicité, les dédaigne, les admire, et conclut enfin que leur pays est destiné « providentiellement » à devenir le théâtre d'une grande civilisation. — Enfin le dernier trait : — leur civilisation est toute faite! disait Claude, à la grande colère du sénat romain.

Pour se faire bien juger des anciens, les Gaulois auraient dû garder leurs conquêtes, pressurer les pays conquis, fonder de grandes villes, y bâtir des temples nombreux ornés de dieux magnifiques en pierre ou en bois. Ils n'y songèrent pas; ils firent comme le chevalier de notre conte : ils parcoururent le monde et ils tinrent table ouverte, soit de victuailles, soit d'idées. Orateurs et poëtes, guerriers et laboureurs, railleurs et mystiques, ils éclairaient la terre et le ciel; mais leur esprit inconstant semblait voltiger sur l'univers. Ils saisissaient tout par intuition, ils ne tenaient pas à appliquer graduellement leur force et leur intelligence à la création d'une nationalité homogène, possédant sa métropole, ses armées, sa hiérarchie.

Ils eurent donc un vaste enseignement, et point d'écriture; des armes dorées et de mauvais fer, des assemblées éloquentes et point de constitution, une littérature et une histoire, qui se perdirent, un pays riche et peuplé sans architecture et sans capitale.

De là un conflit bizarre entre le génie gaulois et les juges anciens ou modernes, qui essayent en vain de le définir : ce génie nouveau, c'est une électricité, qui a longtemps défié la science humaine.

De là aussi la chute temporaire de la civilisation gauloise, menacée de toutes parts, enviée, incomprise; elle disparaît un moment sous le flot qui l'envahit, mais sa vitalité est inépuisable, car le principe de vie qu'elle a apporté, c'est l'intelligence rapide, sympathique, profondément humaine.

Les dominations étrangères subies par la Gaule ne résistent pas à l'influence de son génie; ce ne sont bientôt plus que des éléments nouveaux que la Gaule absorbe et s'assimile. Elle y gagne : elle apprend l'unité, la loi, l'application précise de ses connaissances; et elle devient romaine, chrétienne, française en restant gauloise. Je veux dire qu'elle garde l'esprit de sociabilité aventureuse, qui est le secret de sa mission civilisatrice.

Telle est la conclusion prochaine des longues études qu'on a entreprises sur nos origines. On reconnaîtra bientôt le rôle qu'ont joué nos pères entre la barbarie germaine et la civilisation antique. Ce sont des précurseurs : leur esprit indépendant fait prévaloir des idées nouvelles au bénéfice de la postérité; mais ils n'organisent le présent qu'à demi.

Valère Maxime dit quelque part que les Gaulois faisaient de singuliers marchés : ils prêtaient de l'argent à leurs amis, à la condition qu'on le leur rendrait dans le monde des morts. Il y a quelque chose de semblable dans l'histoire de la civilisation gauloise; nos ancêtres ont prêté à l'avenir.

IV

TEXTE DE LUCIEN

AU SUJET DE L'*HERCULE GAULOIS.*

Ce texte, dont l'importance n'échappera à personne, devait être cité ici *in extenso*. On y retrouvera les phrases que, dans ma traduction, j'ai supprimées comme inutiles à la pensée générale du morceau, et comme peu compréhensibles pour le lecteur.

On remarquera aussi l'espèce de contradiction que présente un passage : Hercule tient d'une seule main un arc *tendu*. Nous avons, dans notre traduction, respecté cette singularité.

ΠΡΟΛΑΛΙΑ.

Ὁ ἩΡΑΚΛΗΣ.

Τὸν Ἡρακλέα οἱ Κελτοὶ Ὄγμιον ὀνομάζουσι φωνῇ τῇ ἐπιχωρίῳ, τὸ δὲ εἶδος τοῦ θεοῦ πάνυ ἀλλόκοτον γράφουσι. Γέρων ἐστὶν αὐτοῖς ἐς τὸ ἔσχατον, ἀναφαλαντίας, πολιὸς ἀκριβῶς ὅσαι λοιπαὶ τῶν τριχῶν, ῥυσὸς τὸ δέρμα καὶ διακεκαυμένος ἐς τὸ μελάντατον οἷοί εἰσιν οἱ θαλαττουργοὶ γέροντες· μᾶλλον δὲ Χάρωνα ἢ Ἰαπετόν τινα τῶν ὑποταρταρίων καὶ πάντα μᾶλλον ἢ Ἡρακλέα εἶναι ἂν εἰκάσειας. Ἀλλὰ καὶ τοιοῦτος ὢν ἔχει ὅμως τὴν σκευὴν τὴν Ἡρακλέους, καὶ γὰρ τὴν διφθέραν ἐνῆπται τὴν τοῦ λέοντος καὶ τὸ ῥόπαλον ἔχει ἐν τῇ δεξιᾷ καὶ τὸν γωρυτὸν παρήρτηται, καὶ τὸ τόξον ἐντεταμένον ἡ ἀριστερὰ προδείκνυσι, καὶ ὅλος Ἡρακλῆς ταῦτα γε.

Ὤμην οὖν ἐφ' ὕβρει τῶν Ἑλληνίων θεῶν τοιαῦτα παρανομεῖν τοὺς Κελτοὺς ἐς τὴν μορφὴν τὴν Ἡρακλέους ἀμυνομένους αὐτὸν τῇ γραφῇ, ὅτι τὴν χώραν ποτὲ αὐτῶν ἐπῆλθε λείαν ἐλαύνων, ὁπότε τὰς Γηρυόνου ἀγέλας ζητῶν κατέδραμε τὰ πολλὰ τῶν ἑσπερίων γενῶν.

Καίτοι τὸ παραδοξότατον οὐδέπω ἔφην τῆς εἰκόνος· ὁ γαρ δὴ γέρων Ἡρακλῆς ἐκεῖνος ἀνθρώπων πάμπολύ τι πλῆθος ἕλκει ἐκ τῶν ὤτων ἅπαντας δεδεμένους. Δέσμα δὲ εἰσίν οἱ σειραὶ λεπταὶ χρυσοῦ καὶ ἠλέκτρου εἰργασμέναι ὅρμοις ἐοικυῖαι τοῖς καλλίστοις. Καὶ ὅμως ἀφ' οὕτως ἀσθενῶν ἀγόμενοι οὔτε δρασμὸν βουλεύουσι, δυνάμενοι ἂν εὐμαρῶς, οὔτε ὅλως αντιτείνουσιν ἢ τοῖς ποσὶν ἀντερείδουσι πρὸς τὸ ἐναντίον τῆς ἀγωγῆς ἐξυπτιάζοντες, ἀλλὰ φαιδροὶ ἕπονται καὶ γεγηθότες καὶ τὸν ἄγοντα ἐπαινοῦντες ἐπειγόμενοι ἅπαντες καί τῷ φθάνειν ἐθέλειν τὸν δεσμὸν ἐπιχαλῶντες· ἐοικότες ἀχθεσθησομένοις εἰ λυθήσονται. Ὁ δὲ πάντων ἀτοπώτατον εἶναι μοι ἔδοξεν οὐκ ὀκνήσω εἰπεῖν καὶ τοῦτο · οὐ γὰρ ἔχων ὁ ζωγράφος ὅθεν ἐξάψει τὰς τῶν δεσμῶν ἀρχάς, ἅτε τῆς δεξιᾶς μὲν ἤδη τὸ ῥόπαλον, τῆς λαιᾶς δὲ τὸ τόξον ἐχούσης, τρυπήσας τοῦ θεοῦ τὴν γλῶτταν ἄκραν ἐξ ἐκείνης ἑλκομένους αὐτοὺς ἐποίησε, καὶ ἐπέστραπται δὲ εἰς τοὺς ἀγομένους μειδιῶν.

Ταῦτ' ἐγὼ μὲν ἐπὶ πολὺ εἱστήκειν ὁρῶν καὶ θαυμάζων καὶ ἀπορῶν καὶ ἀγανακτῶν· Κελτὸς δέ τις παρεστὼς οὐκ ἀπαίδευτος τὰ ἡμέτερα, ὡς ἔδειξεν, ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνὴν ἀφιείς, φιλόσοφος, οἶμαι, τὰ ἐπιχώρια « Ἐγώ σοι, ἔφη, ὦ ξένε, λύσω τῆς γραφῆς τὸ αἴνιγμα · πάνυ γὰρ ταραττομένῳ ἔοικας πρὸς αὐτήν. Τὸν λόγον ἡμεῖς οἱ Κελτοὶ οὐχ ὥσπερ ὑμεῖς οἱ Ἕλληνες Ἑρμῆν οἰόμεθα εἶναι, ἀλλ' Ἡρακλεῖ αὐτὸν εἰκάζομεν, ὅτι παρὰ πολὺ τοῦ Ἑρμοῦ ἰσχυρότερος οὗτος. Εἰ δὲ γέρων πεποίηται, μὴ θαυμάσῃς · μόνος γὰρ ὁ λόγος ἐν γήρᾳ φιλεῖ ἐντελῆ ἐπιδείκνυσθαι τὴν ἀκμήν, εἴ γε ἀληθῆ ὑμῶν οἱ ποιηταὶ λέγουσιν, ὅτι αἱ μὲν τῶν « ὁπλοτέρων φρένες ἠερέθονται · » τὸ δὲ γῆρας

ἔχει τι λέξαι τῶν νέων σοφώτερον

Οὕτω γέ τοι καὶ τοῦ Νέστορος ὑμῖν ἀποῤῥεῖ ἐκ τῆς γλώττης τὸ μέλι, καὶ οἱ ἀγορηταὶ τῶν Τρώων τὴν ὄπα τὴν λειριόεσσαν ἀφιᾶσιν εὐανθῆ τινα· λείρια γὰρ καλεῖται, εἴ γε μέμνημαι, τὰ ἄνθη.

Ὥστε εἰ τῶν ὤτων ἐκδεδεμένους τοὺς ἀνθρώπους πρὸς τὴν γλῶτταν ὁ γέρων οὗτος Ἡρακλῆς ὁ λόγος ἕλκει, μηδὲ τοῦτο θαυμάσῃς εἰδὼς τὴν ὤτων

καὶ γλώττης συγγένειαν· οὐδ' ὕβρις εἰς αὐτὸν, εἰ ταύτῃ τετρύπηται· μέμνημαι γοῦν, ἔφη, καὶ κωμικῶν τινων ἰαμβείων παρ' ὑμῶν μαθὼν

Τοῖς γὰρ λάλοισιν ἐξ ἄκρου
ἡ γλῶττα πᾶσίν ἐστι τετρυπημένη.

« Τὸ δ' ὅλον καὶ αὐτὸν ἡμεῖς τὸν Ἡρακλέα λόγῳ τὰ πάντα ἡγούμεθα ἐξεργάσασθαι σοφὸν γενόμενον καὶ πειθοῖ τὰ πλεῖστα βιάσασθαι. Καὶ τά γε βέλη αὐτοῦ οἱ λόγοι εἰσὶν, οἶμαι, ὀξεῖς καὶ εὔστοχοι καὶ ταχεῖς καὶ τὰς ψυχὰς τιτρώσκοντες· πτερόεντα γοῦν τὰ ἔπη καὶ ὑμεῖς φατε εἶναι. »

Τοσαῦτα μὲν ὁ Κελτός. Ἐμοὶ δὲ ἡνίκα περὶ τῆς δεῦρο παρόδου ταύτην ἐσκοπούμην πρὸς ἐμαυτὸν εἴ μοι καλῶς ἔχει τηλικῷδε ὄντι καὶ πάλαι τῶς ἐπιδείξεων πεπαυμένῳ αὖθις ὑπὲρ ἐμαυτοῦ ψῆφον διδόναι τοσούτοις δικασταῖς, κατὰ καιρὸν ἐπῆλθεν ἀναμνησθῆναι τῆς εἰκόνος· τέως μὲν γὰρ ἐδεδίειν, μή τινι ὑμῶν δόξαιμι κομιδῇ μειρακιώδη ταῦτα ποιεῖν καὶ παρ' ἡλικίαν νεανιεύεσθαι, κᾆτά τις Ὁμηρικὸς νεανίσκος ἐπιπλήξει μοι εἰπὼν τὸ « σὴ δὲ βίη λέλυται, » καὶ « χαλεπὸν γῆρας κατείληφέ σε, »

ἠπεδανὸς δὲ νύ τοι θεράπων, βραδέες δέ τοι ἵπποι,

ἐς τοὺς πόδας τοῦτο ἀποσκώπτων. Ἀλλ' ὅταν ἀναμνησθῶ τοῦ γέροντος ἐκείνου Ἡρακλέους, πάντα ποιεῖν προάγομαι καὶ οὐκ αἰδοῦμαι τοιαῦτα τολμῶν ἡλικιώτης ἂν τῆς εἰκόνος.

Ὥστε ἰσχὺς μὲν καὶ τάχος καὶ κάλλος καὶ ὅσα σώματος ἀγαθὰ χαιρέτω, καὶ ὁ Ἔρως ὁ σος ἐσιδών με, ὦ Τήιε ποιητὰ, ὑποπόλιον γένειον χρυσοφαέννων εἰ βούλεται πτερύγων ἀήταις παραπετέσθω, καὶ ὁ Ἱπποκλείδης οὐ φροντιεῖ. Τῷ λόγῳ δὲ νῦν ἂν μάλιστα ἀνηβᾶν καὶ ἀνθεῖν καὶ ἀκμάζειν καθ' ὥραν εἴη καὶ ἕλκειν τῶν ὤτων ὅσους ἂν πλείστους δύνηται, καὶ τοξεύειν πολλάκις, ὡς οὐδέν γε δέος μὴ κενωθεὶς λάθοι ὁ γωρυτὸς αὐτῷ. Ὁρᾷς ὅπως παραμυθοῦμαι τὴν ἡλικίαν καὶ τὸ γῆρας τὸ ἐμαυτοῦ. Καὶ διὰ τοῦτο ἐτόλμησα πάλαι νενεωλκημένον το ἀκάτιον κατασπάσας καὶ ἐκ τῶν ἐνόντων ἐπισκευάσας αὖθις ἀφεῖναι ἐς μέσον τὸ πέλαγος. Εἴη δ', ὦ θεοὶ, καὶ τὰ παρ' ὑμῶν ἐμπνεῦσαι δεξιὰ, ὡς νῦν γε μάλιστα πλησιοτίου τε καὶ ἐσθλοῦ καὶ ἑταίρου ἀνέμου δεόμεθα, ἵνα, εἰ ἄξιοι φαινοίμεθα, καὶ ἡμῖν τὸ Ὁμηρικὸν ἐκεῖνο ἐπιφθέγξηταί τις,

Οἵην ἐκ ῥακέων ὁ γέρων ἐπιγουνίδα φαίνει.

V

LA FORÊT DRUIDIQUE

Dans notre deuxième volume, nous comptons, en parlant de la *matière de Bretagne*, donner les renseignements bibliographiques qui se rapportent à notre dernier chapitre. Ici, nous nous bornerons à signaler deux documents qui ont trait aux idées des Gaulois sur la nature et sur la mort, idées qui se sont conservées surtout chez les Gallo-Bretons.

Le premier document est le chapitre de Rabelais sur les *Macréons*, c'est-à-dire sur les hommes à longue vie qui divinisent les grandes âmes.

Le second texte est celui de Lucain sur les forêts de la Gaule. De son temps, la forêt de Marseille était célèbre encore par ses mystères; plus tard, quand les Gallo-Bretons, refoulés au nord, conservèrent presque seuls l'ancien culte, on parla de la forêt de Brécilien. L'esprit qui rendait sacrées l'une et l'autre solitude était le même.

Voici donc le morceau de Lucain et la traduction qu'en a faite Brébeuf, auteur trop dédaigné.

LA FORÊT DE MARSEILLE.

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas alte submotis solibus umbras
Hunc non ruricolæ Panes; nemorumque patentes

Silvani Nymphæque tenent, sed, barbara ritu
Sacra deum, structæ diris altaribus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ; nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest.
Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mæsta Deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Ipse situs, putrique fecit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt : tantum terroribus addit,
Quos timeant, non nosse deos!
Jam fama ferebat,
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia silvæ,
Roboraque amplexos circumfluxisse dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere deis. Medio quum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso silvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus; motique verenda
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures,
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, et æriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :
« Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas. » Tunc paruit omnis
Imperiis, non sublato secura pavore,
Turba, sed expensa Superorum et Cæsaris ira.
Procumbunt ormi, nodosa impellitur ilex,
Silvaque Dodones, et fluctibus aptior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus,
Tunc primum posuere comas, et fronde carentes
Admisere diem : propulsaque robore denso
Sustinuit se silva cadens.
Gemuere videntes

Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exsultat. Quis enim læsos impune putaret
Esse Deos? . . . .

(Lucain, *Pharsale*, liv. III.)

TRADUCTION PAR BRÉBEUF.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains et des dieux révérée,
Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
Du dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains et les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accents de leurs voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offensent la nature en révérant les dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres :
Tout y ressent l'horreur : et même les oiseaux
Ne se penchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable et n'y tombe jamais.
Là, de cent dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages ;
La mousse et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux :
Sous un air plus connu la divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là, d'une obscure source, il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée
La forêt est couverte et n'est point dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastres hideux et de dragons ailés.

Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Laissent à ses démons son horreur et son ombre;
Et le druide craint en abordant ces lieux
D'y voir ce qu'il adore et d'y trouver les dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilége;
Les dieux mêmes, les dieux n'ont point de priviléges :
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés.
Mais de tous les soldats les âmes étonnées
Tremblent de voir contre eux retourner leurs cognées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups :
« Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise :
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise :
Seul s'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul se prend sur moi tout le courroux des dieux. »
A ces mots tous les siens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect, sans dépouiller la crainte :
Les dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jules commande, il sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes et des ifs aussi vieux que la terre,
Des pins et des cyprès dont les feuillages verts
Conservent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent.
A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours;
Elle croit que les cieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer César et terminer la guerre.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

LE GÉNIE GAULOIS.

CHAPITRE II.

LES GALLO-ROMAINS.

Du premier au cinquième siècle de l'ère chrétienne.

(Voir pour les Gallo-Bretons le chapitre VI.)

CHAPITRE III.

L'INVASION. — LE CINQUIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE IV.

LES GALLO-FRANCS.

CHAPITRE V.

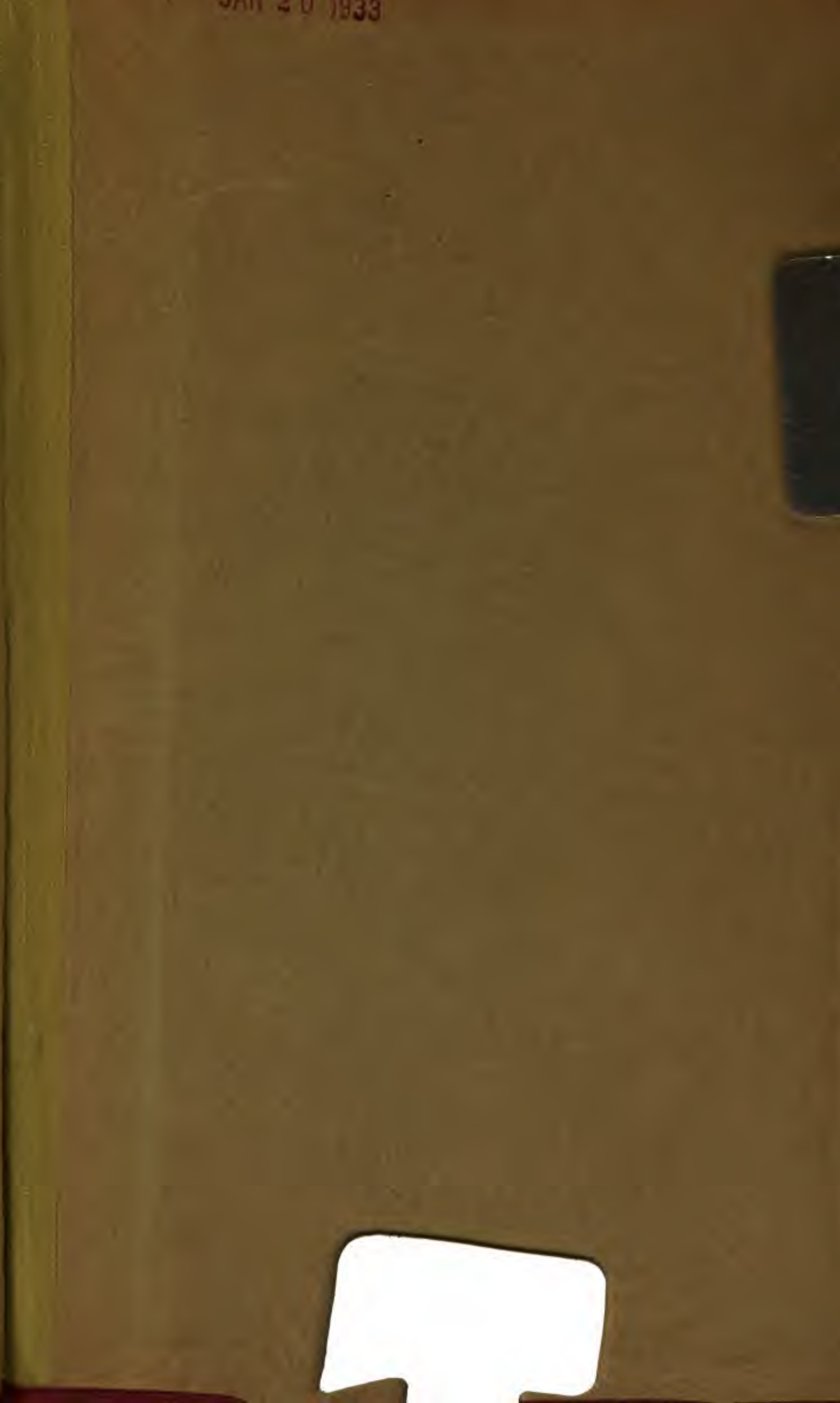
LA FRANCE CARLOVINGIENNE.

CHAPITRE VI.

LES GALLO-BRETONS.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


JAN 20 1933